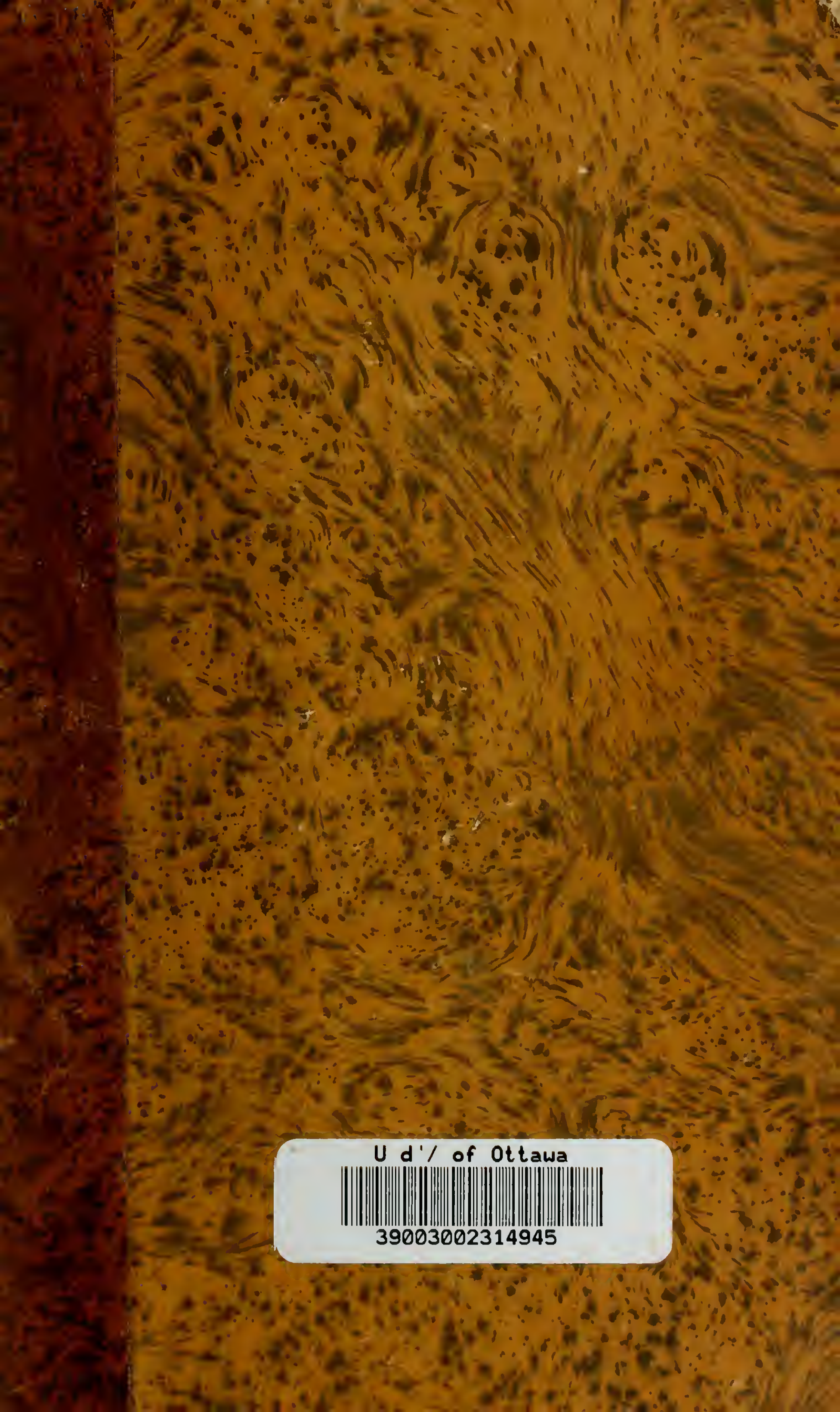
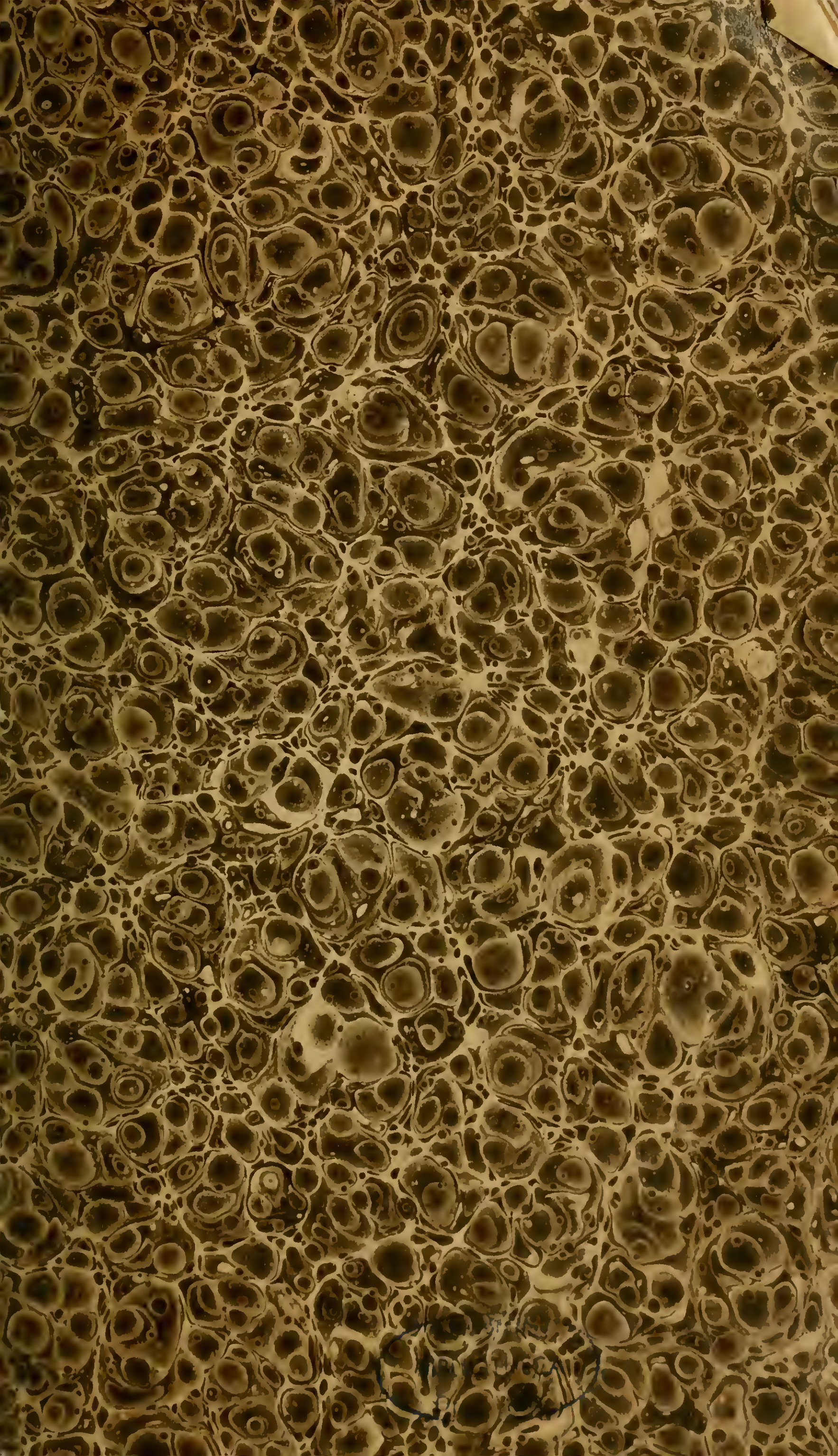
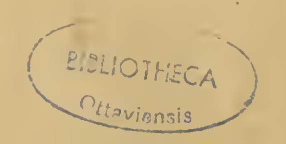


149-56

160





HISTOIRE GÉNÉRALE

DES PROVERBES.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES PROVERBES,
ADAGES,
SENTENCES, APOPHTHEGMES,

DÉRIVÉS

DES MŒURS, DES USAGES, DE L'ESPRIT ET DE LA MORALE DES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES;

ACCOMPAGNÉE

DE REMARQUES CRITIQUES, D'ANECDOTES,

ET SUIVIE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LES POÈTES, LES MORALISTES ET LES PHILOSOPHES LES PLUS CÉLÈBRES CITÉS DANS CET OUVRAGE, ET D'UNE TABLE DES MATIÈRES.

Sequi vestigia rerum.

PAR M. C. DE MÉRY,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

TOME TROISIÈME.

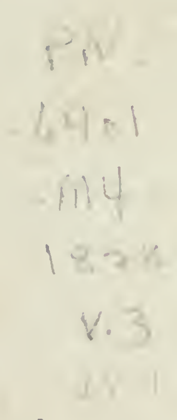
PARIS.

DELONGCHAMPS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 30.

1829.





FONDERIE POLYAMATYPE DE MARCELLIN-LEGRAND, PLASSAN ET C_{IE}.

IMPRIMERIE DE PLASSAN ET C[IE],

RUE DE VAUGIRARD, N° 15.

SUITE DU LIVRE SECOND

ET DE LA

CLASSIFICATION GÉNÉRALE DES PROVERBES, ADAGES, SENTENCES ET APOPHTHEGMES.

CHAPITRE V.

Dans la Mythologie.

La mythologie, ce répertoire d'absurdités, de crimes et d'adultères, que Plutarque appelle plaisamment *la curiosité des plaisirs des autres*, est un assemblage de fictions ingénieuses qui contiennent des leçons très-instructives pour la pratique des vertus humaines; et si en quelques endroits ces fictions se ressentent de l'impureté de leur source, c'est d'une manière si grossière, qu'elle heurte le bon sens. Il n'y a pas d'allégorie qui ne comporte un sens moral, c'était la philosophie des anciens. Si le sens littéral n'était pas souvent compris par le peuple, on pouvait, au moyen d'explications lumineuses, diriger sagement sa croyance, guider sa conduite dans la vie civile, et lui inspirer un respect religieux, sauvegarde des gouvernemens et des peuples. La mythologie, abstraction faite des circonstances scandaleuses qu'elle renferme, et qu'admettait l'esprit superstitieux des

païens, envisagée dans ses rapports mystiques, a pu être utile aux anciens, comme elle l'est aux modernes, dont elle enrichit la littérature, et aux beaux-arts, auxquels elle prête ses ingénieuses fictions.

1. *C'est le tonneau des Danaïdes.* C'est un ouvrage sans fin, par allusion au supplice des quarante-neuf filles de Danaüs, roi d'Argos, que Jupiter condamna, dans le Tartare, à verser éternellement de l'eau dans un tonneau percé, pour les punir d'avoir égorgé leurs maris la première nuit de leurs noces. La cinquantième fille, Hypermnestre, épargna seule son mari Lyncée.

2. *C'est un Protée.* C'est le nom que l'on donne aux personnes qui changent d'humeurs et de manières suivant les circonstances. En voici la raison: Protée était un dieu marin, chargé de conduire les troupeaux de Neptune; il prédisait l'avenir; mais, lorsqu'on le consultait, il fallait par ruse et par force s'emparer de lui, et le lier fortement, sans quoi il s'échappait et prenait toutes sortes de formes : il devenait lion, dragon, panthère, sanglier, eau, arbre, etc.; il ne parlait que lors qu'il ne lui restait plus aucun moyen d'échapper. *Voyez* Virgile (*Géorgiques*, liv. IV, et le IVe livre de l'Odyssée, où Ménélas fait à Télémaque le récit des aventures de ce dieu).

3. *C'est une Pénélope.* Cela se dit pour désigner un parfait modèle de fidélité conjugale. Ulysse, son mari, étant parti pour la guerre de Troie, qui,

comme l'on sait, dura dix ans, Pénélope, dont la beauté était ravissante, se trouva bientôt entourée de séducteurs qui voulaient faire des brèches à sa vertu ; mais elle les repoussa en les amusant comme des enfans par des ruses continuelles, ce qui prouve de la part de ces soupirans autant de patience que peu de finesse d'esprit : elle leur promit de faire le bonheur de l'un d'entre eux lorsqu'elle aurait terminé un grand voile qu'elle destinait à ensevelir le corps de son beau-père Laërte, quand il lui aurait plu de mourir ; et toutes les nuits elle défaisoit une certaine quantité de trames qu'elle faisait pendant le jour ; ce qui fait supposer que les prétendans à sa main ne voyaient point sa besogne ou n'y voyaient goutte. Enfin, forcée dans les derniers retranchemens de sa persévérance, elle déclara qu'elle épouserait celui qui tendrait le premier l'arc d'Ulysse. Aucun n'en put venir à bout, excepté Ulysse lui-même, qui, déguisé en mendiant, se trouva là à point nommé pour parfaire l'épreuve, en tuant avec ce même arc tous ces hobereaux de poursuivans qui aspiraient à l'honneur de déshonorer sa couche. Aussi, Pénélope, fière comme de raison du triomphe de sa vertu et de la vigueur de son mari, disait-elle avec une satisfaction toute conjugale : *Arcum nemo meo meliùs tendebat Ulysse;* ce qui pouvait être pour elle, soit dit entre nous, un grand motif de préférence.

4. *Terreur panique.* Voici, suivant l'opinion commune, l'origine de cette expression proverbiale : Bacchus étant surpris par ses ennemis dans une

vallée dont ils avaient intercepté l'entrée et la sortie, Pan, qui était un de ses généraux, le tira d'affaire de la manière suivante : Il ordonna à toute l'armée de Bacchus de pousser les cris les plus effroyables qu'elle pourrait ; et ces cris, étant augmentés par la profondeur des bois et les échos des rochers voisins, et joints à l'horreur de la nuit, épouvantèrent si fort les ennemis, qu'ils abandonnèrent les passages qu'ils avaient saisis. De là vient qu'on appelle *paniques* les terreurs vaines et nocturnes. Le savant Bochart a remarqué que le mot *pan* ou *phun*, en phénicien, signifiait *épouvante.* Ce stratagème de Pan se trouve cité par Polienus dans ses Stratagèmes. Quelques-uns prétendent que cette expression vient de ce que, dans la guerre des Titans contre Jupiter, Pan fut le premier qui jeta la terreur dans le cœur de ces géans. Théon dit que ce fut en faisant grand bruit avec une conque marine dont il se servait comme de trompette et dont il était l'inventeur. L'abbé Pluche, dans son *Histoire du Ciel*, donne une toute autre origine à cette expression. Selon lui, le nom de *faunes* ou *phaunes*, dérivé du mot phénicien *panim* ou *phanim*, signifie des *masques.* Des acteurs, masqués ou déguisés en beliers ou en boucs, portaient également les noms de *satyres*, de *faunes* et de *thyases.* C'est ce qu'on désignait en Italie, d'après les Grecs, par ces mots : *Thyasos inducere,* former des chœurs ou des troupes de beliers ou de boucs, ce que Virgile explique par ce vers :

Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis, (GÉORG. II.)

par lequel il nous apprend la coutume où étaient les faunes ou les personnages qui paraissaient dans ces fêtes, de se couvrir d'un masque hideux, et de les terminer en suspendant leur masque à un arbre. On voit assez que ces *panim*, ces masques, avec leurs cornes et leur large ouverture de bouche ne pouvaient manquer d'effrayer les enfans, et que c'est là l'origine des terreurs paniques. Cette explication me paraît la plus vraisemblable.

5. *C'est une Hélène.* Hélène, fille de Tindare et femme de Ménélas, roi de Sparte et frère d'Agamemnon, était un tel prodige de beauté, que, depuis un grand nombre de siècles, quand on veut louer une belle femme, il est passé en proverbe de la comparer à Hélène. La beauté physique d'Hélène a été décrite avec les plus minutieux détails. On peut voir, dans la *Forêt nuptiale* de Jean de Nevizan, les trente-quatre signes qui forment le compendium de la beauté, et mieux encore, dans le dictionnaire de Bayle, à l'article Hélène, la traduction en vers latins rapportés par Nevizan, et que nous a laissée François Corniger, d'un passage d'un ancien ouvrage français, intitulé *de la Louange et de la Beauté des Femmes*, où il apprend les qualités qui constituent essentiellement une beauté parfaite. L'histoire remarque qu'Hélène possédait, sans altération et sans exception aucune, tous les signes caractéristiques décrits dans les vers de Corniger.

6. *Filer le parfait amour.* Voici, sans doute, d'où est venue cette expression proverbiale : Omphale était reine de Lydie ; Hercule, étant venu dans ses

États, y tua un serpent monstrueux qui les désolait. Après cet exploit, il fut tellement captivé par la beauté d'Omphale, qu'oubliant son sexe et sa céleste dignité, il s'abaissa jusqu'à filer en compagnie des dames d'honneur de cette reine. Quelques commentateurs prétendent qu'Hercule ne mania pas le fuseau chez Omphale, et donnent à cette expression une origine tant soit peu érotique. Ils disent que cette reine, plus forte même qu'Hercule dans les combats amoureux, était souvent forcée de changer de rôle et de position contre l'usage ordinaire des femmes, pour soulager son nouvel amant : ce qui est d'autant plus incroyable qu'on attribue à ce héros des faits prodigieux en amour. Si l'on en croit la menteuse mythologie, à qui des faits de cette nature ne coûtent rien, il eut affaire, en une seule nuit, avec les cinquante filles de Thespis, qui, dit-on, étaient toutes pucelles, et en eut autant d'enfans. Seulement, pour faire ombre au tableau, et par un accident qui prouvait qu'Hercule tenait encore de l'humanité et n'était pas un dieu accompli, on dit qu'il plia le jarret avec la dernière.

CHAPITRE VI.

Dans l'Apologue.

L'apologue, si ingénieux en morale, nous instruit par des images qui lui sont particulières. L'action de l'apologue est allégorique, c'est-à-dire qu'elle couvre une maxime ou une vérité. Tous les

apologues sont des miroirs où nous voyons la justice ou l'injustice de notre conduite, que l'on compare le plus souvent avec celle des animaux. Voyez la fable du *Loup et de l'Agneau* dans Esope et dans La Fontaine : le loup et l'agneau sont deux personnages, dont l'un représente l'homme puissant et injuste, l'autre l'homme innocent et faible. La vérité qui résulte du récit allégorique de l'apologue se nomme *moralité;* elle doit être claire et intéressante.

1. *Le rat dans la statue.* Hoch-Kong, empereur de la Chine, demandait à son ministre Koang-Tchong ce qui était le plus à craindre dans un gouvernement? Rien de plus terrible, à mon avis, répondit Koang-Tchong, *qu'un rat dans une statue.* L'empereur, ne comprenant pas le sens de ces paroles, lui en demanda l'explication. Vous n'ignorez pas, dit le ministre, que dans toute la Chine on est dans l'usage de consacrer des statues au génie du lieu. Ces statues de bois, creuses en dedans, sont peintes et dorées au dehors. Si par malheur un rat y entre, comment l'en fera-t-on sortir? Si vous employez le feu, vous brûlerez le bois; si vous employez l'eau, vous gâterez les couleurs. Il faut donc, pour ne pas endommager la statue, que le rat y reste. Eh bien, ajouta Koang-Tchong, tels sont dans tout gouvernement ceux qui, dépourvus de probité et de talens, ont réussi à se perpétuer dans les bonnes grâces du prince; ils ruinent l'État, tout le monde se ressent et se désole des maux qu'ils causent, mais on n'ose employer les moyens

d'y remédier et de détruire ces animaux parasites et pernicieux.

2. *C'est réchauffer un serpent dans son sein.* C'est rendre service à un méchant, à un ingrat. On sait tout le parti que La Fontaine a tiré de cette allégorie dans sa fable *le Villageois et le Serpent :*

> Il est bon d'être charitable ;
> Mais envers qui? C'est là le point.
> Quant aux ingrats, il n'en est point
> Qui ne meure enfin misérable.

3. *Les rois ont les mains longues*, an nescis longas regibus esse manus. Quelque éloigné que soit celui qui les a offensés, il ne peut se soustraire à leur ressentiment ; ils trouvent aisément et partout des exécuteurs de leurs volontés. L'électeur de Mayence, aidé des troupes de Louis XIV, assiégeait la ville d'Erfurt en 1664. Le général qui les commandait somma les habitans de se rendre ; ceux-ci répondirent qu'ils ne croyaient pas avoir mérité la colère de la France. « Nous avons eu, ajoutèrent-ils, une ancienne alliance avec le grand Henri, à qui nous prêtâmes dix mille florins dans le temps qu'on lui disputait sa couronne, que votre maître porte aujourd'hui. Si les grands rois *ont les mains longues*, ils doivent aussi garder une longue mémoire des moindres services qu'on leur a rendus. »

CHAPITRE VII.

Dans l'Histoire.

L'histoire est le tableau de la vie humaine, la pierre de touche par laquelle on discerne le vrai mérite du faux. La vertu y reçoit toujours les hommages qui lui sont dus, et le vice y perd ceux qu'il ne devait qu'à l'adulation, à la dépravation des mœurs, ou aux aberrations de l'opinion publique. Point de prescription contre la vérité ; par le secours de l'histoire, elle rentre tôt ou tard dans ses droits. L'histoire est donc le meilleur traité de morale que nos pères nous aient laissé, parce qu'il est fortifié par de nombreux exemples ; mais la plus utile leçon que l'on pourrait retirer de l'étude de l'histoire serait, sans contredit, la comparaison que l'on ferait des événemens analogues, survenus à différentes époques, en rapprochant les distances que sépare le temps. Les destinées des nations tiennent quelquefois à des circonstances qui semblent dérouter toute la prévoyance humaine, et devoir consommer leur ruine, si la Providence, dont les desseins sont impénétrables, ne venait elle-même les arrêter au bord de l'abîme par des moyens qui nous semblent disparates et qui étourdissent notre imagination. Le 18 juin 1815, un homme paraît à la tête d'armées innombrables ; il est conduit par la fortune pour se heurter contre la puissance guerrière de celui qui pendant dix-huit années avait étonné le monde de sa gloire et

de ses triomphes, et qui avait disposé en maître des destinées de l'Europe. La masse de toutes les puissances liguées contre le despote opère ce jour-là, sur le champ de bataille de Waterloo, une révolution qui change la politique de l'Europe, et qui réintègre une race auguste et antique sur le trône de ses pères. Le 18 juin 1429, une jeune héroïne inspirée de Dieu, guidée par un prophétique enthousiasme, avec l'appui du connétable de Richemond et de la seule bravoure d'une petite armée française, combat les Anglais à Patai en Beauce, et rétablit Charles VII sur le trône des Valois. Ainsi la Providence a voulu que nos succès et nos revers tendissent à différentes époques au même but, le rétablissement de nos princes légitimes.

L'histoire n'est souvent que la répétition des mêmes actes, aux formes et aux temps près; c'est une vérité que fera ressortir le rapprochement des faits suivans qu'appréciera au juste la sagacité du lecteur. Marie Stuart, reine d'Écosse, étant retournée de France pour gouverner son royaume, ne tarda pas à s'apercevoir que les différens corps de l'État, imbus des principes du protestantisme et accoutumés déjà à l'anarchie, rendaient son règne tumultueux et difficile. Les protestans, si hardis lorsqu'on leur cède, voulurent, dès les premiers jours de son arrivée, lui interdire l'exercice public de sa religion. Marie, dans la vue sans doute de s'attacher par des grâces des hommes que la différence du culte éloignait d'elle, ne mit d'abord que des protestans à la tête des affaires. Les catholiques n'eurent aucune part à sa confiance, et le clergé

romain, déjà dépouillé d'une partie de ses biens par les usurpations des réformateurs puissans, vit l'autorité légale transporter à ceux-ci la possession tranquille de ce qu'ils ne devaient qu'à la violence. Les révolutionnaires d'Angleterre, après avoir proclamé les principes de la liberté et de l'égalité absolue, et triomphé de la légitimité sur le cadavre de Charles I[er], se décernèrent des titres honorifiques, sans oublier l'argent nécessaire pour les soutenir. Fairfax, le plus raisonnable et le moins fanatique de tous ces factieux, reçut le titre de baron et une dotation annuelle de cinq mille livres sterling. Le presbytérien Holles fut fait vicomte. Le républicain Haslerigh, et Vanes, un des chefs de l'indépendance, eurent le titre de baron avec une pension de deux mille livres sterling. Ces particularités prouvent que la haine du parlement contre la noblesse n'était pas sans exception. Elles démentent les idées répandues sur le parfait désintéressement de cette assemblée démocratique. Elles prouvent plus évidemment et plus malheureusement encore que les révolutions finissent par profiter aux factieux qui les font, tant est grande et indestructible la puissance du mal. Cromwel reçut la plus riche rétribution après Fairfax, et joignit au titre de baron une dotation héréditaire de deux mille cinq cents livres sterling de revenu, assignée sur les terres du comté de Worcester. L'exemple était bon à suivre; il a été suivi, à la grande tribulation des uns et à la grande satisfaction des autres; et ceux à qui il profite ne sont pas satisfaits et se plaignent encore : *Quis tulerit Gracchos de seditione*

querentes! Lorsque Charles II fut rétabli sur le trône, ses anciens et fidèles amis, ainsi que ceux qui étaient attachés à sa famille restèrent sans récompense. On vit languir dans le besoin et la misère nombre de gens qui avaient versé leur sang pour son père et pour lui, et qui avaient tout perdu à leur service, tandis que les persécuteurs de sa maison, qui, profitant des troubles de leur pays, avaient amassé de grandes fortunes pendant la guerre civile, en jouissaient sans trouble et sans inquiétude : « Ce fut en vain, dit lord Littleton, que ceux qui souffraient de cet oubli élevèrent une voix suppliante, la reconnaissance n'était point la vertu de Charles. » Ce sont là des faits qui parlent vigoureusement à l'esprit.

Des événemens, que ni le marbre ni le bronze n'ont pu ni dû transmettre à la postérité, échappent à la rouille du temps et à l'oubli à la faveur des proverbes ; en voici des exemples :

1. *Recevoir une mercuriale.* Cette expression, devenue proverbiale, signifie encourir une réprimande. Henri II donna, en 1551, une déclaration portant que tous les trois mois, il y aurait dans son parlement des assemblées où les gens du roi seraient tenus de requérir le châtiment ou le blâme de l'autorité contre ceux de la compagnie qui auraient fait quelque chose d'indigne de leur ministère. Ces assemblées furent appelées *mercuriales*, du mercredi, jour destiné à ces séances. Il y avait déjà eu deux édits à ce sujet, l'un de Charles VIII en 1493, et l'autre de Louis XII en 1498.

2. *Aller chercher quelqu'un avec la croix et la bannière.* Cette expression proverbiale, dont on se sert ordinairement contre ceux qui se font trop attendre, se tire d'un ancien usage qui durait même encore à Bayeux en 1640, et qui était sans doute commun à d'autres églises. Les chanoines de l'église de Bayeux se levaient autrefois la nuit pour chanter les matines, et ils avaient une façon assez singulière de punir ceux qui manquaient à ce devoir. Les jours de grandes fêtes, immédiatement après l'office, les habitués de l'église, avec la croix, la bannière et le bénitier, allaient au logis du chanoine, et faisaient par cette procession une espèce de mercuriale à son inexactitude. Du temps de la féodalité, ce proverbe s'employait dans un autre sens : lorsque les seigneurs prenaient possession de leurs fiefs, on allait les recevoir avec la croix et la bannière.

3. *Faire de pennon bannière.* Le pennon était le guidon en forme de banderolle que le chevalier amenait à l'armée. Il demandait au chef permission de lever bannière. Lorsqu'il était jugé en avoir le droit, les hérauts d'armes coupaient la queue du pennon et le rendaient carré, c'est-à-dire lui donnaient la forme d'une bannière. De là est venue l'expression.

4. *Planter le mouchon; la veillée du mouchon.* Plusieurs familles du Mont-Jura, pour ne pas courir le risque de laisser leurs biens à des moines, avant de marier leurs enfans, s'assuraient d'un héritier. C'est ce qu'ils appelaient *la veillée du mouchon.* Avait-on un garçon en âge d'être marié, on

cherchait une fille nubile. On mettait ensemble les deux amans, après avoir pourvu à leur nourriture. Les père et mère fichaient dans la cheminée une branche de sapin, et se retiraient après l'avoir allumée, on appelait cela *planter le mouchon.* Les deux amans, restés seuls, procédaient au grand œuvre, et ils avaient droit de s'ébattre à ce jeu jusqu'à ce que le bois résineux fiché dans la cheminée fût consumé et cessât de fumer. Si la fille éprouvait ensuite les résultats ordinaires de cet exercice, les parens, assurés d'un héritier, mariaient les deux amans. Ces essais ne réussissaient pas toujours, et il arrivait qu'un garçon, avant son mariage, répétait cette épreuve avec différentes filles du canton, tant on craignait de laisser son héritage à des étrangers. Cet usage de planter le mouchon était sans doute opposé à la morale civile et aux usages de l'église; mais les pauvres gens qui le plantaient craignaient encore moins de blesser les lois canoniques que d'offenser le sens commun.

5. *Elle a laissé délier sa ceinture;* en parlant d'une personne qui a perdu sa virginité. Il y a près de Metz une source appelée *la bonne fontaine*, à laquelle on attribue des vertus médicinales favorables au sexe. Il est encore d'usage d'aller, dans les premiers jours de mai, boire de ses eaux dès le matin. C'est une sorte de partie de plaisir; mais il faut, à ce qu'il paraît, que la pélerine soit pure et exempte de toute souillure masculine, car la tradition rapporte que cette source est habitée par la vierge, et qu'elle ne se manifeste à travers le cristal des eaux qu'à celles qui lui ressemblent; on dit que

la source n'est plus très-fréquentée, et que la Vierge n'est presque plus visible. Chez les Romains, la ceinture désignée sous le nom de virginité, était blanche et faite de laine : elle servait à faire le nœud singulier qu'on appelait *le nœud d'Hercule.* L'histoire ne nous fait nullement connaître celui des travaux d'Hercule auquel cet emblème fait allusion, *mais à bon entendeur demi-mot.* Tout ce que l'on sait, c'est que c'était la fonction du mari de délier ce nœud la première nuit de ses noces. La tendresse de l'épouse était un sûr garant de sa fidélité, surtout pour ceux qui avaient une foi robuste.

6. *C'est le nœud gordien;* c'est une chose difficile à résoudre. Voici l'explication qu'en donne la fable. Gordius, père de ce roi Midas qui avait des oreilles d'âne, possédait un chariot dont le joug était attaché au timon par un nœud d'écorce de cornouiller si artistement entrelacé, qu'on ne pouvait en découvrir les bouts, et par conséquent le délier. L'oracle avait promis l'empire de l'Asie à celui qui le délierait. Alexandre, se trouvant en Phrygie, et estimant que l'épreuve valait bien la peine d'être tentée, fut curieux de voir ce chariot. Il s'y prit de toutes les manières pour délier ce nœud si inextricable; mais, ne pouvant en venir à bout, il le coupa avec son épée, en disant : *Il n'importe comme on le dénoue.* L'oracle, dont toute la science est de s'expliquer en termes ambigus, fut ainsi éludé ou accompli. Alexandre se souvenait sans doute de ce mot de Diogène : *Ceux qui ont de l'esprit se peuvent fort bien passer des oracles.* Il

trancha, comme l'on dit, plutôt qu'il ne décida la question; c'est ce qui arrive souvent aux princes qui ont plus de puissance que de justice, et aux avocats présomptueux qui emploient plus de subtilités que de raisons. Cette expression proverbiale est également prise, suivant quelques auteurs, dans la numismatique ou dans l'archéologie, qui s'est débattue long-temps pour savoir s'il y a eu quatre Gordiens ou s'il n'y a eu que trois empereurs de ce nom; c'est bien le cas de se moquer de la vanité de cette science. Cette question, fort peu intéressante en elle-même, et qui mériterait tout au plus d'occuper les loisirs d'un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, est un nœud qui n'a rien de gordien que le nom : *non dignus vindice nodus*.

7. *Enfans, compagnons de la mate;* pour désigner des escrocs. Brantôme rapporte que Charles IX, faute d'amusemens honnêtes, voulant connaître les ruses et les pratiques des filous de Paris, ordonna à son capitaine des gardes, ou à son gentilhomme de la chambre, de lui amener, un jour de bal et de festin, dix ou douze de ceux que l'on appelait alors coupeurs de bourse, enfans de la mate ou tireurs de laine. Lorsqu'ils eurent enlevé, par force tours de souplesse, environ trois mille écus, en argent, en pierreries, perles et bijoux, le roi se rendit au dépôt du butin et le leur adjugea. Il leur défendit, il est vrai, sous peine d'être flétris, de continuer un semblable métier. (Voir tome I, page 238.)

8. *Faire la barbe à quelqu'un;* c'est se moquer de lui. Anciennement raser la barbe ou tout le poil

à quelqu'un, c'était le couvrir d'opprobre; on en usait ainsi à l'égard des lépreux, dit l'*Ancien Testament;* c'est une injustice suivant moi, il fallait les guérir et non pas les raser, à moins que ce ne fût pour raison de santé. Les Israélites qui se portaient bien étaient garantis de ce châtiment. Les lois d'Allemagne défendaient de tondre ou de raser un homme libre. Dagobert, irrité contre son gouverneur, lui fit couper la chevelure, et Clotaire fit le même affront à Gondebaut. Dans nos anciennes coutumes, la femme convaincue d'adultère était condamnée à avoir les cheveux rasés; on lui raccourcissait de plus sa robe à peu près de la dimension de ce qui reste à celle d'une danseuse de l'Opéra pour dissimuler sa ceinture, et on la promenait dans les rues pour l'exposer à la risée publique. Chez les Grecs, on coupait la barbe aux hommes impudiques; les Indiens en usaient de même à leur égard. En Lombardie, les incendiaires et les voleurs étaient tondus pour la première fois, et en cas de récidive on leur arrachait tous les cheveux de la tête. C'était enfin, chez les grecs et les Latins, une punition déshonorante (*voir* le prov. latin 148). Denys, tyran de Sicile, fut blâmé d'avoir enlevé la barbe d'or de la statue d'Esculape. Chez les Turcs, c'est le plus grand signe d'avilissement que de n'avoir pas de barbe : aussi veillent-ils avec soin à la conservation de cet ornement précieux.

9. *Être sur un grand pied dans le monde.* L'usage des souliers à la *poulaine*, ainsi appelés du nom de Poulain, leur inventeur, dans le quatorzième siècle, a donné lieu à ce proverbe. La longueur de cette

chaussure devint la mesure de la considération. Les souliers d'un prince avaient deux pieds et demi de long; ceux d'un haut baron deux pieds; ceux du simple bourgeois un pied. Un bossu de ce temps-là, voulant un jour plaisanter un homme qui, sans avoir aucune prétention à la noblesse, portait de très-grands souliers, lui dit malicieusement : *Il faut avouer, monsieur, que vous êtes sur un grand pied dans le monde.* L'homme aux grands souliers lui répondit froidement : *Il est vrai, monsieur, que la fortune ne m'a pas tourné le dos.*

10. *Prendre sans vert.* Voici l'origine de cette expression proverbiale : Dans beaucoup de provinces de France, il est d'un usage presque général, dans le printemps, de décorer le devant des cheminées et certaines parties de l'appartement avec des branches de hêtre et d'aubépine en fleurs, dont les tiges trempent dans des vases pleins d'eau. Ce sont les magnificences des villages; on appelle cela des *maies.* Le retour du printemps est fêté avec beaucoup de solennité en Lorraine; c'est à cette époque que les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe s'amusent d'un jeu qui de sa nature est fort innocent. Une société convient de porter pendant un mois une branche ou seulement une feuille de l'arbre ou de l'arbuste désigné pour *le sans vert.* On choisit ordinairement la feuille de l'églantier ou rosier sauvage. Le jeu consiste à se surprendre mutuellement sans vert, soit en faisant apercevoir que les feuillages que l'on porte sont flétris, soit en dérobant adroitement les rameaux mis en réserve pour le jeu. Celui des joueurs qui se trouve en dé-

faut paie une amende, laquelle, au bout du temps prescrit pour le jeu, sert aux frais d'un festin qui se célèbre dans les bois. Ce jeu existe sous la même dénomination dans le Vendômois, en Bretagne, en Belgique et dans une partie de la Hollande. (*Voir* le prov. historique 7.)

11. *Le vin est versé il faut le boire.* Louis XIV, au siége de Douai, étant à la tranchée, s'exposait beaucoup pour encourager les soldats par son exemple. Tous les courtisans voulaient lui persuader de se retirer ou du moins de se ménager davantage, en ne se mettant point à découvert. Charost, voyant que leurs discours faisaient impression sur le jeune prince, s'approcha de lui, et lui dit à l'oreille : *Le vin est versé, il faut le boire.* Louis XIV, qui était fort brave, comme le sont tous les Bourbons, resta long-temps exposé au feu de la place, et eut toujours depuis une estime particulière pour M. de Charost.

12. *Il tire le diable par la queue.* Cela se dit d'un homme qui est très-borné dans ses moyens d'existence. Le cardinal de Luynes se trouvait un jour chez la duchesse de Chevreuse; monsieur de Conflans plaisanta son éminence sur ce qu'elle se faisait porter la queue par un chevalier de Saint-Louis. Le prélat répliqua que c'était son usage, qu'il en avait toujours eu un pour gentilhomme caudataire, et, qui plus est, ajouta-t-il, le prédécesseur de celui-ci portait le nom et les armes de Conflans. *Il y a long-temps en effet,* répliqua M. de Conflans avec gaîté, *qu'il se trouve dans ma famille de pauvres hères dans le cas de tirer le diable par la*

queue. Le cardinal, tout déconcerté, devint l'objet de la risée générale, et il en fut si furieux, qu'il exigea de la duchesse qu'elle ne reçût plus chez elle un homme qui avait la répartie si vive.

CHAPITRE VIII.

Dans les caractères distinctifs des peuples anciens et modernes.

Les proverbes nous ont transmis, par tradition, le caractère distinctif de certains peuples de l'antiquité. On disait, pour désigner la perfidie des Carthaginois, *Pœno perfidior;* la grossièreté des Scytes, *Scythâ asperior;* la stupidité des Arcadiens et des Béotiens, *Arcade* et *Beoto stolidior;* la duplicité des Athéniens, *Attica fides.* C'est par rapprochement de ces locutions anciennes que nous disons *foi de Normand*, *vérité de Gascon*, *perfidie de Lorrain*, *entêtement de Bourguignon*, *franchise de Picard*, *simplicité de Champenois*, *ladrerie de Juif*, etc. Nous ferons connaître plus particulièrement les nuances qui distinguent les mœurs et les caractères des peuples modernes; ainsi on dit des Français, qu'il semble qu'il n'y ait qu'eux qui connaissent bien le peu de durée de la vie des hommes, parce qu'ils font tout avec tant de promptitude, qu'on dirait qu'ils n'ont qu'un jour à vivre. Charles-Quint ne pouvait s'empêcher de rendre justice au caractère français, quand il le compa-

rait avec celui de l'Espagnol et de l'Italien, qui passent pour des peuples aussi prudens que rusés. Il disait, l'Italien est sage et le paraît; l'Espagnol paraît sage et ne l'est pas; mais le Français est sage sans le paraître. Le Français cherche le côté plaisant de ce monde, l'Anglais semble toujours assister à un drame; de sorte que ce qu'on disait du Spartiate et de l'Athénien peut se prendre ici à la lettre; on ne gagne pas plus à ennuyer un Français qu'à divertir un Anglais; c'est ce qui a fait naître cet axiome: *Anglica gens est optima flens, sed pessima ridens.* L'Italien aime les femmes avec jactance, l'Espagnol avec empire, l'Anglais avec orgueil; le Turc les enferme, le Persan les traite en esclaves, et le Français en reines et en maîtresses absolues de son bonheur. Maurice de Nassau, prince d'Orange, avait coutume de comparer les quatre principales nations de l'Europe à quatre insectes. Il disait que les Français étaient des puces, parce qu'ils ne pouvaient non plus qu'elles rester en place; qu'un Français, en un tour de main, allait de l'orient en occident, et du nord au midi, sautant continuellement d'un lieu à un autre; que les Espagnols étaient des m....s, qui ne lâchent jamais prise; que les Italiens étaient des punaises, et ne séjournaient jamais en aucun lieu sans y laisser quelque mauvaise odeur de sodomie, d'assassinat et de trahison; et que les Allemands étaient des pous, qui se faisaient écraser sur la table. Un ancien proverbe dit que *trois Espagnols font quatre diables en France.* Un autre proverbe espagnol dit que les juifs se ruinent aux

solennités de leur Pâques, les Maures et les Mahométans aux somptuosités de leurs noces, et les chrétiens dans la poursuite de leurs procès. Les rapports de peuple à peuple ont consacré l'axiome suivant : aux Anglais les grands services, aux Français les égards, aux Italiens les façons. Dans les belles-lettres les Allemands ont plus d'épaule que de tête ; les Espagnols font moins qu'ils ne peuvent ; les Français font tout ce qui leur est possible ; les Italiens se surpassent eux-mêmes et vont jusqu'à s'évaporer. Les Grecs savaient parler, les Latins savaient penser, les Français savent raisonner. Pour marquer le caractère des Italiens, des Espagnols et des Grecs, on dit en proverbe : Écrire en italien, se vanter en espagnol, tromper en grec. On reproche aux auteurs italiens la subtilité des pensées, aux espagnols la rodomontade, aux anglais un air de férocité, aux allemands la lourdeur, aux orientaux l'obscurité, aux turcs, aux chinois, aux persans, l'emphase, aux français la légèreté.

1. *Point d'argent, point de Suisses.* Ce proverbe vient de ce que les Suisses, en vendant leurs services aux puissances étrangères, exigent qu'ils soient exactement payés. Mlle Arnould (1), si fameuse par ses bons mots, voyant jouer la tragédie de Guillaume-Tell dans la solitude, s'écria : *C'est le contraire du proverbe : il y a ici beaucoup de Suisses et point d'argent !*

---

(1) Célèbre actrice de l'Opéra.

2. *C'est une querelle d'Allemand.* On sait que les Allemands ont le défaut d'être excessivement buveurs ; c'est du moins celui que Tacite leur reproche. L'ivresse engendre ordinairement des querelles, et l'on sait encore que ces sortes de querelles sont fondées sur des propos d'ivrognes, propos qui n'ont ni motifs, ni raison, ce qui a produit le proverbe.

3. *Tu, Germane, bibis, comedis non : non bibis, Angle,*
Sed comedis ; comedis, Galle, bibisque benè.

« L'Allemand boit beaucoup et mange peu ; l'Anglais boit peu et mange beaucoup ; le Français mange bien et boit de même. »

4. *Il a été acheté au poids du sanctuaire* ; en parlant d'un objet qui, après mûr examen, a été payé sa valeur intrinsèque. Ce proverbe vient des Juifs, qui mettaient dans le sanctuaire les poids et les mesures des marchandises, pour servir de règle en cas de contestations.

5. *Mou comme un Sybarite.* Aucun peuple de l'antiquité, s'il en faut croire les historiens, n'a porté le luxe et la mollesse plus loin que les Sybarites, peuple de l'ancienne Lucanie. Tous leurs momens étaient occupés à découvrir quelque nouveau moyen de piquer leur sensualité. Sénèque, et après lui Fontenelle dans ses *Dialogues des Morts*, ont parlé de la délicatesse extrême des Sibarites. Milon (dialogue II) reproche à Smindiride, son interlocuteur, de ne point ressembler à un homme, quand il se plaint d'avoir passé la nuit sans dormir, à cause que, parmi les feuilles de roses dont son

lit était semé, il y en avait eu une qui s'était pliée en deux sous lui. Un autre Sibarite eut la fièvre pour avoir seulement vu un athlète travailler avec effort à remuer la terre. Un troisième donna un exemple étrange de sa paresse : il ordonna qu'on chassât de son visage une mouche qui le piquait.

6. *C'est un Arabe ;* pour dire *un exacteur arabe.* Ménage croit que ce mot nous est venu des pélerins de l'Orient qui voyageaient dans la Terre-Sainte, à cause des mauvais traitemens qu'ils recevaient des Arabes. Les anciens ont dit de même *un Arabe* pour dire un larron, à cause encore de la subtilité des Arabes pour le vol.

7. *Ivrogne comme un Allemand.* Pour connaître l'origine de la passion des Allemands pour le vin, il faut voir ce que dit Tacite dans le traité qu'il a fait de leurs mœurs et coutumes. « Ce n'est pas une honte parmi eux, dit-il, de passer les jours et les nuits entières à boire; mais les querelles y sont fréquentes comme parmi les buveurs, et se terminent plus souvent à coups d'épée qu'en injures. C'est là toutefois que se font les réconciliations et les alliances. C'est là (dans les orgies) qu'ils traitent de l'élection des princes, enfin, de toutes les affaires de la paix et de la guerre. Ils trouvent ce temps-là le plus propre, parce qu'on n'y déguise pas sa pensée, et parce que la chaleur de la débauche porte l'esprit à des résolutions plus hardies. » Aussi a-t-on dit que la vie des Allemands ne consistait qu'à boire, *Germanis vivere et bibere* ; à peu près comme Scaliger a dit des Gascons, qui prononcent le B pour le V: *Felices populi quibus bibere est vivere.*

Owen a fait sur les Allemands l'épigramme suivante :

Si latet in vino verum, ut proverbia dicunt,
Invenit verum Teuto, vel inveniet.

« Si la vérité est cachée dans le vin, comme le dit le proverbe, les Allemands seront les premiers à la découvrir. »

8. *C'est un juif.* Le préjugé vulgaire attribue à la nation israélite un caractère cupide, qui remonte à la plus haute antiquité. Il a fait regarder les juifs, qui font le métier d'usuriers, et ceux qui leur ressemblent, comme l'horreur du genre humain, et comme des fléaux d'autant plus funestes, que, dépouillés de tous sentimens d'honneur et d'humanité, ils bravent la morale publique, et encourent par leur dureté l'indignation générale. Dans les pièces anciennes, les usuriers et les brocanteurs étaient censés représenter des juifs. Mais tout est bien changé aujourd'hui, les juifs ne sont plus les usuriers privilégiés, beaucoup de chrétiens ont pris les manières et l'esprit des Israélites. Les enfans dégénérés de Moïse ne se distinguent plus par leur extérieur chétif et misérable ; ils ne font plus vœu de malpropreté. S'il reste encore de ces juifs à l'œil en coulisse, à la chevelure et à la barbe sales et huileuses, au langage doucereux et trompeur, ce ne sont plus que les moules respectables qui donnent l'idée du type, les vrais descendans d'Aaron et de Mardochée, et des fondateurs de la compagnie de la Lésine, la plus ancienne confrérie du monde.

9. *Fort comme un Turc.* Une circonstance fort simple, le croisement des races, a procuré aux Turcs le précieux avantage d'une vigueur musculaire peu commune. Ce peuple, avant de s'allier avec les Géorgiennes et les Circassiennes, était de taille et de force très-ordinaires. Après ces alliances, il est devenu généralement si vigoureux, si bien constitué, que sa force est passée en proverbe. On voit en Turquie, et particulièrement à Constantinople, des *caliondjis* ou matelots et des portefaix porter des poids énormes, et qui rebuteraient les efforts des plus robustes occidentaux, sans paraître en être surchargés.

10. *Non minùs sapit Germanus ebrius quàm sobrius.* Ce proverbe est de Scaliger. Il prétend qu'un Allemand a autant de raison lorsqu'il est ivre que lorsqu'il n'a pas bu. Nous voyons nos Allemands, dit Montaigne, noyés dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot d'ordre et de leur rang. N'en déplaise à Montaigne, c'est en eux un instinct d'habitude, c'est la force de la nécessité qui agit machinalement, c'est un ressort qui obéit à son mouvement naturel. Amelot de la Houssaie nous cite que Christian IV, roi de Danemark, *buvait comme un templier*, et que jamais roi ne fut plus laborieux, n'aima plus ses sujets, et n'en fut plus aimé. Cela peut être, mais il n'y a pas de règle sans exception. J'aime mieux en croire Cicéron, qui dit qu'on ne doit rien attendre de la prudence d'un homme qui est toujours ivre : *nec enim est ab homine nunquàm sobrio postulanda prudentia.*

11. *Quand les Irlandais sont bons, il n'existe pas*

d'hommes meilleurs, et quand ils sont mauvais, on n'en saurait trouver de pires.

CHAPITRE IX.

Dans les arts.

Les termes techniques des arts se sont entés dans les proverbes, comme dans les suivans :

1. *Avoir le vent en poupe;* c'est-à-dire, prospérer dans ce qu'on entreprend.

2. *Mettre les fers au feu;* se donner du mouvement pour entamer et suivre une affaire.

3. *Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud;* oportet ferrum tundere dùm rubet; c'est-à-dire, qu'il ne faut pas laisser échapper une occasion favorable lorsqu'elle se présente.

4. *Fondre la cloche.* C'est venir à l'exécution d'une affaire qui a été long-temps agitée. Cette expression, prise de la métallurgie, désigne une opération sérieuse, qui demande beaucoup de préparatifs, et qu'un rien peut faire manquer, et tout cela pour produire des instrumens résonnans, qui, selon Boileau,

> Pour honorer les morts, font mourir les vivans,

et dont l'importunité est souvent telle, qu'elle a fait naître, contre ceux qui sonnent les cloches, l'épigramme suivante :

> Persécuteurs du genre humain,
> Qui sonnez sans miséricorde,
> Que n'avez-vous au cou la corde
> Que vous tenez en votre main!

5. *Il vaut mieux être marteau qu'enclume ;* c'est-à-dire, battre que d'être battu.

6. *Etre entre l'enclume et le marteau ;* se trouver entre deux partis contraires, et dont on a à souffrir.

7. *Perdre la tramontane.* C'est être déconcerté, et perdre la tête dans l'exécution de ses projets. Cette expression proverbiale est tirée de la situation critique où se trouvait un vaisseau lorsqu'il avait perdu de vue l'étoile du nord qui servait à le diriger dans sa course, et qu'on appelait alors *tramontana.* C'est le nom qu'on donne encore aujourd'hui en Italie au vent du nord. Ce proverbe devait être antérieur à l'invention de la boussole.

8. *Dorer la pilule.* C'est adoucir par des paroles mielleuses tout ce qu'un refus a de désobligeant ; c'est insidieusement engager par des propositions flatteuses quelqu'un dans une démarche pour laquelle il se sent de la répugnance. Cette figure est prise des pharmaciens, qui dorent leurs pilules pour en déguiser l'amertume aux malades. *Si la pilule avait bon goût, on ne la dorerait pas,* dit un proverbe espagnol.

CHAPITRE X.

Dans les habitudes et les mouvemens du corps.

Les habitudes et les mouvemens du corps ont fait naître les expressions proverbiales suivantes :

1. *Donner le croc en jambe;* c'est-à-dire, détruire les projets de quelqu'un.

2. *Demeurer les bras croisés;* c'est-à-dire, ne rien faire.

3. *Bâiller comme un bienheureux.* Avaler l'ennui à pleine gorge :

Onc ne vis Damon qu'il ne bâille,
A peine a-t-il ouvert les yeux.
Que du matin au soir il bâille,
Ah! que Damon est bienheureux.

4. *Baisser l'oreille.* Demitto auriculas ut iniquæ mentis asellus, a dit Horace. C'est ce qu'en effet on remarque principalement dans l'âne, qui baisse les oreilles lorsqu'il est agité par la frayeur ou par quelque mauvais dessein. Cette locution familière s'applique figurément à un homme arrêté dans ses projets ambitieux, confus de sa position, et

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

5. *Mener par la barbe*, c'est-à-dire, abuser de la facilité de quelqu'un pour lui faire faire des choses contraires à ses intérêts.

6. *Il a les mains gluantes; il n'a pas de main.* La première phrase se dit d'un juge dont les mains sont âpres aux épices, et sont comme enduites d'une glu à laquelle l'or s'attache. La seconde, au contraire, s'entend d'un juge dont les mains sont aussi nettes que sa conscience est pure. Le légiste Pasquier fit graver son portrait : il était représenté sans mains, avec ce distique dont les avocats qui voudront se pincer au vif pourraient se faire l'application :

Paschasio nulla hic manus est. Lex cincia quippe
Causidicos nullas jussit habere manus.

7. *Il a la langue bien pendue ; c'est une langue dorée.* En parlant d'un homme qui s'exprime avec beaucoup de grâce et de facilité.

8. *Elle est parée comme une châsse.* Cela se dit d'une personne qui a prodigué sur elle tout l'attirail d'une parure trop recherchée, et à laquelle on pourrait justement appliquer cette pensée d'un poète latin : *Pars minima est ipsa puella sibi.* Dans tout cet étalage magnifique la personne est la moindre partie d'elle-même. On dit encore: *parée comme une accouchée.*

9. *Il vous en pend autant au nez* (*ou à l'oreille*). Le même malheur vous menace. Un comédien faisait confidence à ses camarades qu'il voulait se marier, quoiqu'il fût affecté d'un certain inconvénient qui ne s'allie point du tout avec la sainteté du mariage. Hé, morbleu! attends jusqu'à ce que tu sois guéri, lui dit un de ses camarades, tu nous perdras tous.

10. *Belle figure est une recommandation muette.* Formosa facies muta commendatio est, dit Publius Syrius. Élisabeth, reine d'Angleterre, disait : Une belle physionomie vaut une lettre de recommandation. Cet avantage de la beauté, dont les anciens, même les plus sages, faisaient tant de cas pour les emplois publics, ne peut être dans aucun aussi important que dans la carrière des ambassades, où, pour se faire écouter avec confiance, il faut souvent qu'un ambassadeur ait commencé par plaire. Lord Stormon, surnommé *le bel Anglais*, possédait cet avantage au plus haut degré ; il avait reçu de la nature, avec tous les dons du cœur, une

physionomie et une prestance remarquables par leur beauté.

11. *C'est un nabot; c'est une nabotte.* Pour désigner des personnes grosses et courtes. Les paysans de l'ancien Limousin sont fort pauvres, et, au défaut de blé, ils se nourrissent d'une espèce de gros navets ronds et courts, qu'ils ne se donnent même pas le temps de faire cuire; ces raves ou navets s'appellent en patois limousin *rabottes* ou *nabottes.* C'est de là qu'est venue la comparaison.

12. *C'est un bon drille, c'est un maître drille.* Expression triviale tirée d'un mot anglais, qui veut dire vigoureux, libertin, par allusion à une espèce de singe de la famille des babouins, et qu'on appelle *mandrill;* en effet, cette espèce de singe est, comme toute la famille des singes en général, extrêmement lubrique.

13. *Être entre deux selles le cul à terre.* Cela se dit, lorsque de deux choses, auxquelles une personne prétendait, elle n'en obtient aucune. Madame de Coatquen, dont la sœur aînée était duchesse, voyant qu'on mariait encore sa cadette à un duc, se mit à dire: *Me voilà donc entre deux selles le cul à terre.* L'application de ce proverbe était d'autant plus juste que le mot selle vient du latin *sella*, qui veut dire siége. Or, les duchesses ont à la cour les honneurs du tabouret.

14. *Venir la gueule enfarinée*, c'est-à-dire, tout transporté et plein d'espérance d'obtenir ce que l'on souhaite. Madame de Sévigné plaisante sur ce mot proverbial avec son enjouement ordinaire: « Montgobert m'a fait rire du respect qu'elle a eu

pour M. de Grignan ; elle avait mis qu'il vint à ce bal la gueule enfarinée, tout d'un coup elle s'est reprise, elle a effacé la gueule, et elle a mis la bouche, tellement que c'est *la bouche enfarinée.* »

15. *Courir comme un dératé.* Courir long-temps sans perdre haleine. On prétend que les gens à qui l'on a ôté la rate sont plus dispos et plus légers à la course. Voici la raison qu'on en donne : La rate, s'enflant prodigieusement dans les mouvemens violens imprimés au corps, elle occupe un plus grand espace, fait pression sur les poumons, et comprimant ainsi leur libre dilatation, elle arrête la respiration. Tout ce qu'on dit des grands coureurs de l'antiquité, qui étaient dératés, n'est qu'une fable ridicule. A-t-on jamais tenté sérieusement cette opération, voilà la question ?

CHAPITRE XI.

Dans les sensations et émotions de l'âme.

Il était naturel de penser que les *sensations* soumises à l'influence du physique, et que les *sentimens* soumis à l'influence du cœur, produiraient un certain nombre de proverbes, puisque ces deux mots, désignant l'impression que les objets font sur le corps et sur l'âme, devaient trouver une application continuelle dans le cours de la vie, généralement semée de biens et de maux, et fournir des métaphores dont le langage vulgaire s'est emparé pour peindre les diverses manières d'être que l'homme peut subir.

1. *Il a baissé le bonnet pour se cacher le front.* En parlant d'un homme qui a commis une action qui le déshonore, et que la honte empêche de se montrer.

2. *Avoir bon nez.* Cette expression familière, tirée de l'odorat, donne à entendre qu'une personne a de la sagacité, prévoit les choses de loin. A Rome, pour désigner un homme doué de finesse et de perspicacité, on disait *homo emunctæ naris;* et en parlant d'un homme dépourvu d'esprit et de pénétration, on disait *homo obesæ naris* ou *mucosis naribus.* Une dame, connue par l'odeur un peu forte qu'exhalait sa personne, entretenait un galant qu'elle payait bien; se trouvant un jour dans une assemblée où elle ne l'attendait pas, lui ayant donné rendez-vous ailleurs, elle le vit entrer; eh! lui dit-elle, qui vous a dit que j'étais ici? Madame, lui répondit-il, ne savez-vous pas que *j'ai bon nez.*

3. *Tout habit sied bien à qui en a besoin.* La nécessité est une savante maîtresse qui guérit des reproches de la délicatesse, de la honte et de la pudeur, qui efface le rouge de l'amour-propre, et qui n'a de loi que celle de n'en pouvoir souffrir aucune.

4. *A peine s'est-il tiré du bourbier, qu'il est tombé dans le fossé.* Cela se dit d'un homme malheureux à qui il arrive plusieurs disgrâces à la fois, et dont les affaires vont en empirant.

5. *Mauvaise tête et bon cœur.* On donne la première qualification à ces étourdis qui voient la possibilité de réussir dans une entreprise qui paraît

impossible au commun des hommes; et la seconde, à ces hommes qui réparent, par des procédés généreux, les torts que peuvent faire leur étourderie et leurs inconséquences. Ces hommes à tempérament bouillant et impétueux se repentent sans cesse des sottises qu'ils font, et sont toujours prêts à recommencer. C'était *une mauvaise tête et un bon cœur*, ce gentilhomme français qui, mesurant de l'œil un rocher à pic, sur le sommet duquel était assis un fort qu'il fallait escalader, disait : *Qui diable se résoudrait à monter là-haut, s'il n'y avait pas des coups de fusil à gagner ?* et qui dans l'assaut portait sur ses épaules un de ses camarades blessé d'un coup de feu, en lui disant : *Il faut que tu aies part à la gloire d'entrer avec nous dans cette maudite forteresse.*

6. *Rire sardonique.* Il y a dans l'île de Sardaigne une herbe vénéneuse nommée *ranuncule* qui a des propriétés fort singulières, entre autres celle-ci : Celui qui a le malheur d'en manger, éprouve une telle contraction aux muscles du visage, qu'il semble rire en expirant. On prétend que c'est ce qui a donné lieu au proverbe. On dit encore proverbialement : *C'est un rire qui ne passe pas le nœud de la gorge ;* c'est-à-dire, un rire forcé, un rire qui ne part pas du fond du cœur, ou autrement c'est un ris de saint Médard, parce qu'au rapport de Grégoire de Tours, saint Médard, auquel on attribuait le don d'apaiser le mal de dents, étant représenté la bouche entr'ouverte, paraissait rire en montrant les dents, comme cela arrive lorsque la douleur contracte les lèvres.

7. *Étonné comme un fondeur de cloches.* En effet, un fondeur doit l'être quand sa fonte n'a pas réussi; et comme ce sentiment est dans la nature, on l'a transporté à toute action par laquelle un homme, déchu de ses espérances, ou qui apprendrait une perte qui doit lui être sensible, est tout déconcerté. Il se prend aussi en bonne part, pour exprimer la joie ou l'étonnement dans lequel se trouverait un homme qui viendrait de faire une fortune subite ou de gagner le gros lot à une loterie; enfin, pour toutes les choses qui présentent une autre issue que celle qu'on attendait.

8. *Il en est jaloux comme un gueux de sa besace.* On dit cela d'un homme qui témoigne un trop vif attachement à la possession ou à la jouissance d'une personne ou d'une chose. Brantome a dit : *Jaloux de sa femme comme un ladre de son barillet.*

9. *S'en aller la queue entre les jambes.* C'est un instinct naturel aux animaux d'en agir ainsi lorsqu'ils s'enfuient effrayés, ou honteux d'avoir manqué leur coup; comme d'avoir la queue droite et de s'en battre les flancs est en eux une marque de joie, de force et de hardiesse. Cette métaphore est appliquable à des hommes déconcertés dans l'exécution de coupables desseins.

10. *Pisser au bénitier.* Expression proverbiale employée à l'égard de gens qui affectent de faire des folies éclatantes et même des actions criminelles dans le but unique de faire parler d'eux. Les Grecs avaient un proverbe semblable: Εν πυθιῳ χεσαι, qu'on peut rendre ainsi en latin : *In Pytii templo*

cacare. Régnier a dit, en parlant d'hommes présomptueux et vains :

> A faux titre insolens, et sans fruit hasardeux,
> Pissent au bénitier afin qu'on parle d'eux.
>
> (Satir. ii.)

CHAPITRE XII.

Proverbes relatifs aux animaux.

On demandait au visir Buzzugemihir comment il avait fait pour acquérir tant de science? C'est, répondit-il, avec la vigilance d'un corbeau, l'avidité d'un pourceau, la patience d'un chien et la finesse d'un chat. Ce visir, vrai ou supposé, nous fournit en peu de mots le texte de ce petit avant-propos. Le caractère des animaux sert à peindre allégoriquement celui des hommes ; ainsi celui qui se livre aux mouvemens impétueux de la colère est changé en un lion, dont le caractère féroce répand autour de lui le désordre et la terreur; celui qui met son bonheur dans les grossiers plaisirs des sens, est changé en pourceau ; l'oppresseur devient un loup dont on connaît l'inclination cruelle et sanguinaire, animal d'autant plus à redouter, qu'il joint à sa férocité naturelle un fond de ruses inépuisable, comme le prouve le fait suivant : Un homme, passant dans une campagne, aperçut un loup qui semblait guetter un troupeau de moutons. Il en avertit le berger, et lui conseilla de le faire

poursuivre par ses chiens. Je m'en garderai bien, lui répondit le berger; ce loup que vous voyez n'est là que pour détourner mon attention, et un autre loup, qui se tient caché de l'autre côté, n'attend que le moment où je lâcherai mes chiens sur celui-ci pour m'enlever une brebis. Le passant, ayant voulu vérifier le fait, s'engagea à payer la brebis, et la chose arriva comme le berger l'avait prévu. On peut, dit Rivarol, diviser les animaux en personnes d'esprit, et en personnes à talens. Le chien, l'éléphant, par exemple, sont des gens d'esprit. Buffon dit du premier *qu'il voit de l'odorat.* On voit tous les jours que les chiens épargnent les enfans et les fous, comme s'ils respectaient en eux la simplicité de la nature. Le rossignol et le ver à soie sont des gens à talens; aussi tirons-nous des animaux un grand nombre de proverbes que j'appelle, 1° de comparaison, tels que : *peureux comme un lièvre, rusé comme un vieux lièvre, brave comme un lion, féroce comme un tigre, fin comme un renard, fidèle comme un chien;* les Grecs disaient en proverbe : *Fidèle comme le chien d'Ulysse, et comme le chien d'Anacréon* : ce poète lyrique avait aussi possédé un chien dont la fidélité était célèbre en Ionie; ce chien mourut sur un sac d'argent que le valet d'Anacréon laissa tomber en route; 2° proverbes d'attributs : *Avoir des yeux de lynx*, c'est-à-dire, avoir la vue perçante. La Fontaine a dit :

> Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous.

J'ai prouvé dans le proverbe grec 168, p. 107 du tome I[er], qu'il fallait dire *des yeux de Lyncée,* et mon

sentiment est confirmé par l'autorité d'Horace, qui dit :

Non possis oculo quantùm contendere Lynceus,
Non tamen idcircò contemnas lippus inungi.

§ Ier. *Les quadrupèdes.*

1. *Il faut se défier même d'une belette morte.* C'est un proverbe parmi les gens de la campagne. Il n'est dû sans doute qu'au mauvais naturel de cette petite bête, qui ne la porte qu'à nuire et à ravager. La belette, qui faisait trembler le superstitieux Théophraste, était généralement d'un bon augure à Athènes. *Auspicio hodie, Hercule, optimo exiri foras, mustela murem mihi abstulit.* La belette est l'ennemie des souris. Elien dit que les Thébains honoraient ce petit animal, parce qu'il avait facilité les couches d'Alcmène, et voici par quel expédient : Alcmène, femme d'Amphitrion, roi de Thèbes, étant grosse d'Hercule, et des œuvres de Jupiter, Junon, qui la haïssait à cause de ses accointances avec le maître des dieux, son mari, se plaça, ayant déguisé sa divinité sous la figure d'une vieille femme, et tenant ses genoux fortement serrés l'un contre l'autre, à la porte d'Alcmène. *Galanthis*, servante d'Alcmène, l'apercevant, et soupçonnant qu'une posture aussi singulière était une fascination et un obstacle à l'accouchement de sa maîtresse, s'avisa de s'écrier, qu'Alcmène venait, comme on dit communément, d'accoucher d'un gros garçon; Junon se leva furieuse, et Alcmène fut délivrée à l'instant. La déesse, irritée de la ruse de Galanthis, s'en vengea en la métamorphosant en be-

lette, et la condamna à faire ses petits par la gueule. La punition de Galanthis fait allusion à une erreur populaire, fondée sur ce que la belette porte presque toujours dans sa gueule ses petits, qu'elle change continuellement de place. Les lois de l'antique Égypte plaçaient la belette sous leur sauvegarde. On retrouve encore dans ce pays et dans le Levant des traces de cet ancien respect pour un animal nuisible qui y est commun, et qui peut impunément commettre des dégâts dans les maisons. Les Turcs le laissent vivre chez eux en toute liberté. Les femmes grecques poussent l'attention jusqu'à ne pas le troubler, et le ménagent jusqu'à le traiter avec une politesse vraiment plaisante. *Soyez la bienvenue*, disent-elles lorsqu'elles aperçoivent une belette dans leur maison, *entrez ma belle dame, on ne vous fera aucun mal, vous êtes ici chez vous.* Elles prétendent que la belette, sensible à leurs prévenances et à leur hospitalité ne déchire rien, au lieu qu'elle ravagerait tout si on la traitait avec rigueur. Le nom qu'elle porte dans ces contrées tient autant à la manière dont on l'y accueille qu'à la beauté de sa robe. Les Turcs, dit Sonnini dans son Voyage en Grèce, l'appellent *gallendish*, et les Grecs *niphista*, deux mots qui signifient *nouvelle mariée.*

2. *Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.* Ce proverbe correspond à l'expression latine : *Mus non uni fidit antro*, dont Plaute a fait usage *in Truculento :* Il signifie qu'un homme qui n'a qu'une seule ressource ne peut parer à tous les accidens qui arrivent dans le cours de la vie. Il a beaucoup d'ana-

logie avec cet autre proverbe : *Il n'a qu'une corde à son arc.* On connaît ce bon mot de Sophie Arnould, célèbre actrice de l'Opéra. Madame Vestris, italienne de naissance, se récriait sur la fécondité de mademoiselle Rey, comédienne comme elle. *Vous en parlez bien à votre aise*, dit Sophie, *une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.* L'application que fait cette actrice, si féconde en bons mots, est d'autant plus juste, que, dans Plaute, c'est la courtisane *Phronesie* (dans le *Rustre*) qui se sert de cette métaphore : de courtisane à courtisane il n'y a que la main :

Cogitato, mus pusillus quàm sit sapiens bestia,
Ætatem qui uni cubiculi nunquàm committit suam,
Quia si unum ostium obsideatur, aliud perfugium gerit.

« Considérez combien la souris, toute petite qu'elle est, a de prévoyance : elle ne se contente pas d'un seul trou, mais elle s'en ménage plusieurs afin que si l'on vient à lui en fermer un il lui en reste un autre pour s'échapper. »

3. *A goupil endormi rien ne chet en la gueule.* Il faut se donner du mouvement et de la peine pour réussir. *Goupil* veut dire renard, et vient du mot latin *vulpillus*, diminutif de *vulpes;* ce mot était autrefois injurieux, si l'on en juge par cet article de la loi salique : *Si quis alterum vulpeculam clamaverit.* De *goupil* est venu le mot de *goupillon*, parce qu'anciennement cet aspersoir était fait de queues de renard.

4. *Vous baillez la brebis à garder au loup;* c'est-à-dire, vous confiez l'innocence d'une jeune personne à celui que vous présumiez n'y devoir por-

ter atteinte, et qui rompt toutes vos mesures et déjoue toutes vos précautions; vous vous confiez à la probité de quelqu'un qui abuse de votre bonne foi. Térence, dans sa pièce de *Eunuchus*, se sert de cette expression proverbiale. Thaïs dit à Pythias, sa suivante, en parlant de Cherea, qui est supposé être privé des moyens de la virilité, en la place de Dorus le véritable eunuque, *scelesta, ovem lupo commisisti*, coquine, tu as donné la brebis à garder au loup.

5. *Après le cerf la bière, après le sanglier le mière.* Ce vieux proverbe donne à entendre que la blessure du cerf est mortelle, et que celle du sanglier est curable. *Mière* est un vieux mot français qui signifie médecin, et qui provient sans doute du mot arabe *émir*, qui en Égypte veut dire médecin. Les médecins ont été et sont encore chez les Arabes comme parmi les Égyptiens, honorés d'une estime toute particulière. Chez les derniers, par le mot prêtre, on désignait anciennement les astrologues, les médecins et tous les autres savans, ainsi que le remarquent Diodore de Sicile et Clément d'Alexandrie; ils étaient tous compris dans le terme générique d'*émir*, qui signifiait alors seigneur et prêtre. Il est probable que cette qualification a été donnée aux médecins par respect pour leur profession. André Duchesne remarque que dans les anciens diplômes des maîtres experts jurés chirurgiens de Paris, ils étaient appelés communément *maîtres mires*. On disait également en proverbe :

Qui veut la guérison, du mire,
Il lui convient tout son mal dire.

6. *La nuit tous les chats sont gris.* C'est l'objection que l'on fait d'ordinaire aux personnes qui recherchent trop la beauté dans une femme, sans avoir égard aux qualités du cœur et de l'esprit, et qui, comme le disait Olympias, mère d'Alexandre, se prennent et se marient par les yeux. Une dame grecque fit à Philippe une réponse qui a beaucoup d'analogie avec ce proverbe. Philippe l'entretenait sans doute des charmes de la beauté : *La lumière éteinte toutes les femmes sont semblables*, répondit-elle. Erasme a donné de ce proverbe une interprétation peu favorable aux femmes. Voici le fait qui a donné lieu à cette histoire, et qui est rapporté par Plutarque dans son *Traité des préceptes du mariage :* Une dame très-belle, mais encore plus chaste, sollicitée à son déshonneur par Philippe, employa diverses considérations pour éteindre la passion de ce prince : entre autres, elle lui dit que ces faibles charmes qu'il trouvait dans ses yeux et sur son teint s'évanouiraient la nuit, et que, lorsque les flambeaux seraient ôtés, la plus belle personne du monde ne différerait pas de la plus laide.

7. *Entre chien et loup.* C'est le moment qui précède le crépuscule, et qui laisse entre la nuit et le jour un vague qui ne permettrait pas de distinguer aisément un chien d'avec un loup. Ovide l'a très-bien défini par ces mots : *Quod tu nec tenebras nec possis dicere lucem :*

Comme le simple oiseau qui cherche sa pâture
Lorsqu'il n'est jour ne nuit, quand le vaillant berger
Si c'est un *chien ou loup* ne peut au vrai juger.

Cette expression *entre chien et loup* est fort an-

cienne en France; elle se lit dans Marculphe : *Infrà horam vespertinam inter canem et lupum.* Beautru, dont l'esprit était fort porté à la satire, disait, par allusion à ce proverbe : Je viens de rencontrer une femme entre chienne et louve.

8. *Jamais loup n'a vu son père.* La crainte qui subsistait autrefois plus qu'aujourd'hui parmi le peuple, et surtout parmi la race des paysans, au sujet des revenans et du loup garou, a une origine bien ancienne. Sur la fin de la première race, beaucoup de Français étaient plongés dans l'idolâtrie; ils croyaient que certaines druidesses, à force de méditations, parvenaient à pénétrer les secrets de la nature, et qu'elles acquéraient le pouvoir surnaturel de métamorphoser les hommes en loups (lycantropie). Cette métamorphose s'appelait, au commencement du douzième siècle, *werwoulf*, du mot *wolf*, qui signifie loup. Au dix-huitième siècle, la révolution française a fait plus encore, elle en a changé beaucoup en tigres. Quant à l'origine du proverbe, voici ce qu'en dit Gaston Phœbus, comte de Foix, dans son livre *de la Chasse :* Lorsque la louve entre en chaleur, elle se trouve aussitôt accompagnée d'un loup, qui, l'ayant flairée, se met à la suivre. Celui qui arrive ensuite flaire le loup et se met à suivre celui-ci; le troisième de même à la queue du second; et de queue en queue il se fait une grande traînée de loups. La louve, se sentant caressée et suivie, comme la nature de toutes les femelles est de se faire courtiser, elle court de côté et d'autre sans s'arrêter. A la fin, lasse et rendue, elle commence à se reposer la première, ce

que font aussi tous les loups; mais comme ils sont tous fatigués, ils s'endorment et la louve s'adresse au pire de la troupe, qui a été le premier en date. Elle s'accouple avec lui, et, après en avoir reçu ce qu'elle désire, elle s'éloigne de tous les autres avant qu'ils se réveillent. Revenus de leur assoupissement, ils reconnaissent à l'odorat celui qui les a tous supplantés, et, furieux de l'absence de la louve, d'un commun dépit, ils le dévorent; c'est ce qui a fait dire, *que jamais loup n'a vu son père.*

9. *Un âne paré ne laisse pas que de braire.* Un homme de peu d'esprit, mais de grosse corpulence, richement vêtu, la tête couverte d'un turban d'une grandeur démesurée, et monté sur un magnifique cheval arabe, se pavanait devant la foule ébahie. Quelqu'un, à qui l'on demandait ce qu'il pensait de tout ce luxe, répondit qu'il en était de ce fastueux personnage comme d'une vilaine écriture tracée en caractères d'or. On dit encore dans le même sens : *Un singe habillé de soie est toujours un singe.*

10. *Assaut de lévrier, fuite de loup, défense de sanglier.* Ce proverbe est particulièrement applicable aux gens de guerre, qui doivent assaillir avec impétuosité, fuir avec lenteur et en conservant haleine comme fait le loup, et se défendre avec le courage du désespoir.

11. *Il est comme un cheval de Cappadoce, il devient meilleur en vieillissant.* Le roi François Ier disait également, en parlant des princes lorrains, qu'ils ressemblaient aux chevaux napolitains, qui étaient longs et tardifs à venir, mais que venant

sur l'âge, ils étaient très-bons. Bayle prétend que cette plaisanterie du roi devint proverbe.

12. *Tous les renards se retrouvent chez le pelletier;* c'est-à-dire, que la mort rend tous les hommes égaux, les rois comme les petits :

> Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
> N'en défend pas les rois.

Cette vérité, que la mort nivelle tous les rangs, est énergiquement rendue par ces vers de Patrix, homme de lettres, attaché à Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII :

> Je songeais cette nuit que, de mal consumé,
> Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé,
> Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
> En mort de qualité je lui tins ce langage :
> « Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
> » Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
> » — Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême,
> » Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même ;
> » Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien,
> » Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien. »

Les Écossais disent en proverbe : *La peau de l'agneau se vend au marché comme celle d'un vieux mouton.*

13. *Il a une tête d'hyène.* Cela se dit pour désigner un homme d'un caractère opiniâtre : voici la raison de cette comparaison. Lorsque l'hyène a saisi quelque chose avec les dents, elle ne lâche prise qu'avec la vie. Les Maures, qui connaissent cet instinct, lui donnent à prendre un des bouts d'un grand sac qu'ils façonnent exprès en manière d'appât, et une fois qu'elle le tient dans sa gueule, elle se laisse traîner et même percer de coups plu-

tôt que de l'abandonner. Les Turcs, qui sont très-superstitieux, croient, ainsi que les anciens le croyaient, que l'hyène a la vertu de faire naître de l'amour dans un homme pour une femme de laquelle il est aimé sans qu'il le sache, ou dans une femme pour un homme. On refusa, dit le baron de Busbeck, de me vendre deux hyènes que je trouvai à Constantinople, à mon retour d'Amasie, et l'on me donnait pour raison de ce refus que la sultane les avait retenues, parce qu'elle avait besoin de réchauffer les amours de Soliman II, qui se refroidissait un peu pour elle. Les Turcs disent en outre que l'hyène entend leur langue, et que, s'ils ne l'entendent pas, c'est qu'elle parle de plus le langage des anciens.

14. *Il a autant de sens, comme un singe a de queue.* On dit de même proverbialement d'une personne qui manque de tout autre chose, de cette énergie physique enfin dont on prétendait que Corneille devait être doué pour composer une belle tragédie, *qu'elle en est pourvue comme un singe de queue.* Ce qui doit s'entendre des singes proprement dits, qui, comme les guenons, n'ont point de queue. Mais ceci regarde spécialement le *cercopithèque*, espèce de singe qui effectivement se ronge perpétuellement la queue. On dit encore dans la même acception : *Elle a autant de sens comme j'ai d'or en l'œil*, témoin le livre des *Quinze Joies du Mariage*, p. 162. *Car la plus sage femme du monde*, y est-il dit, *au regard du sens, en a autant comme j'ai d'or en œil, ou comme un singe a de queue ; car le sens lui fault avant qu'elle soit à moitié de ce.*

15. *Payer en monnaie de singe*, c'est-à-dire, en gambades. Les jongleurs étaient des espèces de ménétriers qui excellaient à jouer des gobelets et à faire danser des singes. Saint Louis avait rendu une ordonnance d'après laquelle tous les animaux entrant à Paris devaient payer un droit de péage. La mesure s'exécutait à la rigueur; cependant il y avait une exception en faveur des jongleurs qui voulaient introduire un singe savant. Pour acquitter le droit sans bourse délier, il leur suffisait de faire danser la bête devant les commis de barrière. Saint Louis s'intéressait beaucoup, comme l'on voit, aux plaisirs de ses douaniers. C'est de cette manière de payer des jongleurs, qu'est venu le proverbe qu'on applique à ceux qui s'acquittent avec des promesses et des révérences.

16. *Lorsqu'une mula engendrera*, cum mula peperit, disaient proverbialement les Latins. Fort ancien proverbe usité même chez les Romains, lorsqu'on voulait désigner une chose qu'on ne pouvait espérer. Galba s'en était servi, comme voulant faire entendre qu'il n'était pas destiné à la dignité impériale, quand on lui prédisait par différens signes qu'il monterait sur le trône. Mais l'événement fit mentir le proverbe, puisqu'une mule engendra dans le même temps où les soldats de Néron se révoltèrent contre lui. Alors Galba, se rappelant ce qu'on lui avait prédit, s'empara de l'empire. Les exemples qu'on apporte de la fécondité des mules sont extrêmement rares, malgré le témoignage de Varron et de Columelle; Pline en doutait, et Cicéron disait (liv. II, *de Divinatione*), qu'il était plus

rare de rencontrer un homme d'une conduite irréprochable, qu'une mule propre à concevoir; Juvénal disait, en parlant d'un homme intègre et vertueux.

. . . . . . *Et fetæ comparo mulæ.*

« Je suis aussi surpris que si je voyais une mule féconde. »

17. *Il est bon cheval de trompette, il ne s'effraie pas du bruit.* Le cheval, ce noble et généreux animal, partageant les fatigues et les dangers de l'homme, s'associe à sa gloire et à son courage; on le voit, comme lui, franchir les obstacles au milieu du tonnerre de l'artillerie, comme lui, vaincre et mourir sur le champ d'honneur. Figurément, ce proverbe s'entend d'un homme impassible et que le sang-froid rend maître de lui-même; qui se possède assez dans une affaire pour la conduire à sa fin, en dépit des intrigues et des entraves qu'on lui suscite. Ce sont les hommes de ce caractère qui font ou terminent les révolutions.

18. *Le chameau désirant des cornes a perdu les oreilles.* Les chameaux députèrent un jour un ambassadeur à Jupiter pour obtenir de lui des cornes. Irrité de cette demande, le maître de l'Olympe leur ôta les oreilles sans leur donner des cornes. Avis aux hommes cupides qui ne savent pas se contenter des avantages que leur a départis la nature. Ce proverbe est rapporté par Nicéphore Gregoras (*Hist. Bysant.*)

19. *Il n'est chasse que de vieux chiens.* Les latins exprimaient la bonté des chiens de chasse par ces

mots *canes venatici*. Ces animaux n'acquièrent cette bonté que par une longue habitude et par les années ; ils connaissent mieux alors les ruses du gibier. Ce proverbe signifie qu'il n'est point d'hommes plus propres aux conseils et à la conduite des affaires que les vieillards qui ont de l'expérience ; il revient au proverbe latin : *Prospectandum vetulo cane latrante*. Camus, évêque de Belley, parodiait ainsi ce proverbe : *Il n'est châsse que de vieux saints*.

20. *Nos chiens ne chassent pas ensemble*. C'est une espèce d'allégorie pour exprimer l'aversion qui existe entre deux personnes, parce qu'on suppose que les animaux partagent les sentimens de leurs maîtres, et s'éloignent, par un instinct naturel, de la compagnie des chiens de leurs ennemis. Platon a dit : *Les petits chiens ressemblent à leurs maîtresses* ; l'expérience a fait un proverbe de cette expression. Si la dame a une répugnance à recevoir des visites, son chien, averti, par des mouvemens, de la contrariété qu'elle éprouve, aboiera ; si elle montre de l'empressement et un visage ami, le chien accueillera les personnes qu'il voit être de bon accord avec sa maîtresse. C'est, suivant moi, chercher trop loin une chose fort naturelle. C'est l'instinct qui porte les chiens à aboyer pour avertir leur maître de la présence d'un étranger, et à se taire si la personne leur est connue ou familière.

21. *Le singe est dans la pourpre*. Ce proverbe, grec d'origine, concerne ces juges intéressés ou ignorans, qui trompent le prince qui leur a confié le soin de dispenser sa justice, et outragent à la

fois Dieu et les hommes par la bassesse de leur conduite.

22. *C'est une bonne truie à pauvre homme.* Cela se dit d'une femme qui est très-féconde, par une comparaison fort grossière avec les truies, qui ont quelquefois jusqu'à vingt petits d'une portée. Le bas peuple, pour se dédommager des plaisirs et des jouissances que la fortune ne peut lui donner, se livre avec ardeur au seul plaisir qui ne lui coûte que de le désirer : aussi a-t-il souvent plus d'enfans que son travail n'en peut nourrir. De là la misère profonde dans laquelle il est souvent plongé, et à laquelle ses débauches et son intempérance ont aussi souvent contribué que la rigueur du sort.

23. *Laisser aller le chat au fromage.* Cela se dit métaphoriquement des filles qui, à la suite de certaines accointances contraires à l'ordre et à la morale, finissent par faire au bord du fossé la culbute, et l'on sait ce qui en arrive ordinairement. Voiture, écrivant à une abbesse qui lui avait fait cadeau d'un chat : « Il n'y a pas, dit-il, de chat séculier qui soit plus libertin que lui. J'espère pourtant que je l'arrêterai par le bon traitement que je lui fais; je ne le nourris que de fromage et de biscuits. Peut-être, madame, qu'il n'était pas si bien traité chez vous; car je pense que les dames ne *laissent pas aller les chats au fromage*, et que l'austérité du couvent ne permet pas qu'on leur fasse si bonne chère. »

24. *N'en faire que le cerf.* C'était anciennement une coutume, tirée du paganisme, de se couvrir de peaux de cerf et de biche le premier jour de jan-

vier, et de porter en cérémonie des bois de cerf sur les épaules. Cette coutume fut improuvée par un article du concile d'Auxerre, ainsi conçu : *Non licet calendis januarii vitulâ aut cervulo facere, vel strenas diabolicas observare.*

25. *A cheval donné on ne regarde pas à la bride*, d'autres disent à la bouche. Il paraît qu'anciennement on disait la gueule d'un cheval, témoin le proverbe rapporté dans Rabelais, liv. I, ch. 2. Coquillart, plus ancien que Rabelais de près d'un siècle, dit dans ses *Droits nouveaux* :

> Car j'oy tenir
> Aux saiges, qu'à cheval donné
> On ne doit point la gueule ouvrir
> Pour regarder s'il est âgé.

26. *Qui est âne et veut être cerf se connaît au saut du fossé.* Cela se dit d'un homme inepte et inhabile, qui présume trop de sa capacité, et qui se trouve arrêté dès la première démarche qu'il s'agit de faire dans une entreprise.

27. *Qui poursuit deux lièvres à la fois n'en prend aucun.* Ce proverbe est le même que l'ancien proverbe latin : *Duos insequens lepores neutrum capit.* L'avidité de savoir, qui porte à plusieurs sciences à la fois, empêche de rien approfondir. L'esprit, par ce partage, perd son activité; semblable à ces grands fleuves qui, venant à se diviser en plusieurs ruisseaux, ne coulent plus avec la même abondance.

28. *Il faut prendre le taureau par les cornes.* Il faut attaquer une affaire par le côté le plus difficile pour qu'elle ne vous échappe pas.

29. *Ne réveillez pas le chat qui dort.* Une femme

se fâche qu'on la soupçonne injustement et donne enfin, par cette imprudence commise à son égard, matière à des soupçons bien fondés. Michel Cervantes a comparé les femmes à du cristal, qu'il n'est pas d'un homme sage de jeter sur le pavé pour éprouver s'il se casserait ou non.

Maris, avez-vous quelque doute,
Ne cherchez point à l'éclaircir,
Le moins qu'il en coûte,
C'est un repentir.

30. *Est bien âne de nature qui ne sait pas lire son écriture.* Dante Alighieri s'occupa beaucoup à cultiver et à soigner son écriture, circonstance à remarquer dans un homme de génie, et qui doit ôter toute excuse aux gens du monde, qui se croient dispensés de ce soin, et qui veulent non pas qu'on les lise, mais qu'on les devine. J. J. Rousseau et Racine n'imaginaient point qu'il fût au-dessous d'eux de bien écrire.

31. *Il ne faut pas réveiller le lion qui dort.* Il ne faut pas rallumer une querelle assoupie ; il ne faut pas exciter la colère d'un homme puissant qui vous fait grâce de ne pas songer à vous.

32. *Un renard n'est pas pris deux fois au même piége.* L'homme fin et prudent remarque attentivement les fautes qu'il a faites, et réfléchit sur les dangers qu'il a courus une première fois, pour éviter d'y retomber.

33. *Cheval qui vole ne se contente ni du trot ni du galop.* Un génie supérieur méprise les routes ordinaires, il s'élève si haut que personne ne peut l'atteindre.

34. *Il vaut mieux être tête de lézard que queue de dragon.* Cette pensée correspond au propos de César, qui disait qu'il aimerait mieux être le premier dans une petite ville que le second dans Rome.

35. *Plus enflé qu'une botte.* Ce vieux mot *botte* signifie crapaud. On dit encore en Champagne *bot* pour désigner un crapaud, et en Dauphiné pour désigner une espèce particulière de petits crapauds. Les Italiens disent aussi *una botta*, un crapaud. Ménage croit que ce mot est plutôt d'origine gauloise qu'italienne. De botte on a fait le diminutif *boterel*, qui se trouve plus souvent dans nos anciens auteurs que botte. Hugues de Méry, dans le tournoiement de l'Antechrist, parlant de la pierre crapaudine, s'exprime ainsi :

Mais celle qui, entre les yeux,
Au boterel croist, est plus fine
Qu'on seult appeler crapaudine.

36. *Il est avis au renard que chacun mange poule comme lui.* Les personnes riches et sensuelles, ignorant entièrement la manière d'exister des pauvres, n'imaginent point qu'ils puissent faire plus mauvaise chère qu'elles. Elles pensent que les choses qu'elles rebuteraient doivent être pour eux des mets délicats. Une princesse, dit-on, fort généreuse et fort charitable, à laquelle on peignait la situation d'une famille malheureuse et manquant de pain, dit avec émotion, mon Dieu! pourquoi ces malheureux ne mangent-ils pas de brioches. Ce proverbe se dit figurément d'un homme vicieux,

qui croit que tous les autres hommes sont entachés des mêmes vices que les siens.

37. *L'œil du maître engraisse le cheval.* On demandait à un Perse quelle était la chose qui engraissait le plus un cheval? *l'œil du maître*, répondit-il. Telle est l'origine présumée, de ce proverbe qui engage les propriétaires de terres à les surveiller par eux-mêmes pour en recueillir plus de profit, ou à les voir souvent, d'après le précepte de Caton, afin d'exciter l'émulation et l'activité de ceux à qui ils en ont confié la garde et le soin.

38. *Brebis comptées, le loup les mange.* Cela veut dire que, quelques précautions que l'on prenne pour surveiller ce que l'on possède, on est souvent mis en défaut et volé. Ce proverbe correspond à celui des Latins : *Non curat numerum lupus*, tiré de ces vers de Virgile (*Buco.*, égl. VII) :

His tantùm Boreæ curamus frigora, quantùm
Aut numerum lupus, aut torrentia flumina ripas.

« Nous ne prenons pas plus garde au vent de bise que le loup ne prend garde au nombre des brebis d'un troupeau, ou que les fleuves ne font attention aux bords qui les contiennent. »

39. *Tenir le loup par les oreilles.* C'est être embarrassé, c'est ne savoir comment se tirer d'une affaire. Térence, dans le *Phormion*, fait tenir ce langage à Antiphon : *Immò, id quod aiunt, auribus teneo lupum,* au contraire, comme dit le proverbe, je tiens le loup par les oreilles. Je ne puis trouver le moyen ni de le lâcher, ni de le retenir, dit-il, en parlant de l'objet de sa tendresse.

40. *Le frein doré ne rend pas le cheval meilleur.* Un habit somptueux ne fait pas l'honnête homme. Ce n'est souvent, dans ce siècle-ci, que le goût du tailleur qui lui en façonne la mine.

41. *La fièvre quarte sied bien au lion.* Les maladies sont des leçons utiles pour un homme féroce et superbe, en ce qu'elles le rendent plus traitable, et qu'en lui rappelant qu'il est homme, elles le remettent de niveau avec ceux qu'il dédaignait auparavant.

42. *Si tu ne peux avoir un bœuf, contente-toi d'un âne.* Garde-toi de vouloir ce qu'il ne t'est pas possible d'avoir : mesure tes forces et tes facultés.

43. *Sur la peau d'une brebis on écrit ce que l'on veut.* On croit pouvoir insulter impunément un homme faible et débonnaire dont on ne craint ni la colère ni le ressentiment : mais souvent il n'y a si faible brebis qui ne joue de la tête, ni si chétive rosse qui ne regimbe. Aux yeux de la plupart des hommes, bonté est synonyme de bêtise; rien n'est plus rare que la véritable bonté. La plupart de ceux qui croient en avoir n'ont ordinairement que de la faiblesse. La douceur qui vient de la pusillanimité ou de l'indolence n'est point bonté. Pour être bon, il faut savoir ne l'être pas toujours. Il n'est ni commerce ni société dans le monde qui puissent subsister long-temps sans le concours de la bonté. Cela est si vrai, que, pour la remplacer au besoin, les hommes ont imaginé de créer une espèce de bonté qui a un faux air de la véritable, et qu'ils ont nommée *politesse*. Sans un léger fond de bonté réelle, la politesse même n'est qu'une véritable hy-

pocrisie de convention. C'est un préjugé injurieux et sans aucun fondement, que celui qui consiste à faire croire que les bonnes gens ont rarement de l'esprit. La Fontaine, si connu pour sa bonhomie, est une preuve du contraire. D'où peut provenir ce préjugé; le voici, si je ne me trompe : le monde est plein de mauvais connaisseurs, qui prennent sottement pour spirituel ce qui n'est que méchant. Un trait malin, lancé dans un cercle, enflamme tant de petites passions, qu'il ne manque jamais son effet ; et le médisant est injustement proclamé bel esprit. On disait d'un roi de Sparte, fort clément et débonnaire : *Il est fort bon, il l'est même pour les méchans.*

44. *Il faut, comme dit l'autre, hurler avec les loups.* Maxime fausse et tout-à-fait immorale, c'est-à-dire qu'il faut encenser les vices et bafouer les vertus; c'est ce qui fait qu'un homme, avec les meilleures intentions du monde, avec des mœurs pures, de la raison et de la droiture, peut passer dans l'esprit des gens du monde pour un être singulier, grossier, inflexible, propre à rendre une femme malheureuse, jaloux, pédant, mauvais philosophe, avare, sot, insociable enfin, et tout cela parce qu'il ne suit pas le torrent, parce qu'il n'est pas à la hauteur des perfections sociales. Il faut convenir que nos usages gâtent étrangement le bon naturel, et que, pour vivre avec ses semblables, on est dans la nécessité d'adopter leurs erreurs et leurs vices ou du moins d'en feindre les apparences.

45. *Un singe est toujours singe :* Simia semper et ubiquè simia. Tous les singes ont un naturel sem-

blable ; aussi Boursault dit : *Pour épouser un singe il faut être guenon.* Bien des modernes, qui ont fait des vers latins ou grecs, ressemblent aux anciens comme les singes aux hommes ; ils imitent leurs défauts bien plus que leurs bonnes qualités.

46. *C'est un caméléon.* On a comparé les flatteurs et les courtisans,

> Peuple caméléon, peuple singe du maître,
> (La Fontaine.)

à ce lézard des contrées chaudes de l'ancien continent, à cause de la propriété que l'on a supposée à cet animal, de prendre la couleur des objets auprès desquels il se trouvait, propriété qui l'a fait regarder comme un phénomène en histoire naturelle, problème sur lequel les naturalistes ne sont pas d'accord et qui n'est pas encore bien définitivement résolu. Cet animal devient quelquefois si maigre, par la faculté qu'il a de s'enfler et de se désenfler, de varier sa grosseur au moyen d'une dilatation et d'une contraction particulières dont l'a doué la nature, que Tertullien, qui était d'Afrique, et qui avait dû voir beaucoup de caméléons, dit que cet animal n'était qu'une peau vivante.

47. L'âne de la communauté
Est toujours le plus mal bâté.

En effet, on néglige ordinairement ce qu'on possède en commun : *Communiter negligitur quod communiter possidetur.* Il en est de même des intérêts de beaucoup de compagnies. Les Provençaux disent en proverbe : *L'âne qui a deux maîtres, la queue lui pèle ;* c'est-à-dire, qu'il a beaucoup à souffrir.

48. *Il se sert de la patte du chat pour tirer les marrons du feu.* Ce proverbe s'adresse à ces intrigans habiles qui veulent, comme dit La Fontaine dans la fable *Le singe et le chat* :

> Leur bien premièrement, puis celui des autres,

et qui savent mettre en avant des imbéciles, à qui ils disent, comme Bertrand dit à Raton :

> Frère, il faut aujourd'hui
> Que tu fasses un coup de maître :
> Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
> Propre à tirer marrons du feu,
> Certes, marrons verraient beau jeu.

Tel est le langage de ces imposteurs dangereux qui, après s'être servis de leurs dupes comme de paravents pour cacher leur jeu, les abandonnent lâchement lorsqu'il est achevé. Les Espagnols disent dans le même sens : *Con agena mano, sacar la culebra del horado*, avec la main d'un autre, tirer la couleuvre de son trou.

49. *A bon chat bon rat;* pour dire, bien attaqué, bien défendu. On parlait à un évêque d'un abbé qui disait à tout propos *distinguo. M. l'abbé*, lui demanda l'évêque, qui s'était proposé de l'embarrasser, *peut-on baptiser avec du bouillon? distinguo, monseigneur : si c'est avec le vôtre, non; si c'est avec celui du séminaire, oui.*

> L'autre jour à Cléon je lisais mon ouvrage ;
> Mais d'en avoir fait un Cléon a l'avantage :
> Tandis qu'avec chaleur je lui lisais le mien,
> Le perfide qu'il est, il me vantait le sien.

50. *Revenons à nos moutons;* expression commune et familière, dont on se sert pour ramener

quelqu'un à l'objet de la conversation lorsqu'il s'en écarte. C'est un proverbe pris de la farce de *l'Avocat Patelin*, dans laquelle est introduit un marchand drapier qui, plaidant contre son berger pour des moutons que ce berger lui avait volés, sortait de fois à autre de son discours pour parler du drap que l'avocat de sa partie adverse lui avait aussi volé; ce qui obligea le juge d'ordonner au drapier de revenir à ses moutons, *sus revenons à nos moutons*. Rabélais a bien souvent employé ce proverbe. Une épigramme de Martial présente à peu près le même sens que cette expression ; c'est une critique des orateurs qui s'égaraient dans des dissertations étrangères au sujet de leurs discours :

Non de vi, neque cæde, nec veneno,
Sed lis est mihi de tribus capellis.
(Liv. VI, ép. 19.)

« Il ne s'agit ni de violence, ni de meurtre, ni de poison; mon procès a pour objet trois chèvres. » La Monnaie a paraphrasé ainsi le proverbe et l'épigramme de Martial :

Pour trois moutons qu'on m'avait pris
J'avais un procès au bailliage ;
Gui, le phénix des beaux esprits,
Plaidait ma cause et faisait rage :
Quand il eut dit un mot du fait,
Pour exagérer le forfait
Il cita la fable et l'histoire,
Les Aristotes et les Platons.
Gui, laissez-là tout ce grimoire,
Et revenez à vos moutons.

§ II. *Les insectes.*

Pour acquérir certaines connaissances fondées sur une expérience journalière, il a fallu que l'homme, abaissant sa majesté, se mît à l'école des insectes, envers lesquels la nature s'est montrée bienfaisante et même libérale. Ce sont eux peut-être qui ont donné l'idée de la plupart des sciences et des arts, allégoriquement s'entend. Nous tenons la *politique* des abeilles; des fourmis, *l'économie;* les premières nous ont donné l'idée *du gouvernement monarchique*, qui se réduit à l'autorité d'un seul. Celles-ci, de *l'aristocratie*, qui partage le pouvoir entre un petit nombre, mais des principaux de l'État. L'araignée nous a montré l'art du tisserand. Les insectes ont donc dû fournir aux proverbes un grand nombre de comparaisons.

1. *Léger comme un papillon.* Ce reproche s'adresse spécialement à la jeunesse.

> Le pàpillon, toujours volage,
> Erre, vole de fleurs en fleurs,
> Sans qu'aucune d'elles l'engage
> A fixer ses folles erreurs.
> Telle est la jeunesse peu sage;
> Elle court à tous les plaisirs
> Qui se trouvent sur son passage,
> Sans qu'aucun fixe ses désirs.

2. *Prendre la mouche;* c'est-à-dire, se mettre en colère sans raison.

3. *C'est un maître Mouche; C'est une fine mouche.* Un excellent joueur de gobelets nommé *Mouche* a donné naissance à la première locution : la

seconde vient de ce que les vieilles mouches sont difficiles à attraper. Le mot *mouche* se prend encore en mauvaise acception, pour désigner les espions de police. Mézeray, en parlant d'Antoine Democharès, théologien de Paris, inquisiteur de la foi, dit qu'il se nommait de Mouchy, nom d'un village de Picardie, et que ses espions s'appelaient *mouchards*. Ménage conteste cette étymologie; il croit qu'on a appelé les espions *mouchards* du mot *mouche*, parce que les mouches se fourrent partout pour chercher pâture. Le mot mouchard n'est pas plus ancien que le règne de François II, sous lequel vivait ce Démocharès. Il est curieux de connaître l'opinion que Bonaparte avait de la police : Vous croyez donc, disait-il à un de ses intimes, que les gens de police prévoient tout, savent tout : la police en invente plus qu'elle n'en découvre. Il avouait que la sienne souvent ne savait rien et encore au bout de huit à quinze jours, que par hasard, imprudence ou trahison. *Experto crede Roberto.*

4. *Doigts d'araignée;* doigts déliés et d'une souplesse à faire craindre d'en être filouté.

5. *On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.* La voie de la douceur et de la modération est dans le cours de la vie, mais non dans les grandes convulsions qui déchirent un empire, la voie la plus sûre et la plus courte pour ramener quelqu'un dans le bon chemin. Une réprimande, quelque douce qu'elle soit, a toujours quelque chose d'humiliant pour celui qui la reçoit, à plus forte raison, si elle est accompagnée de sévérité.

Pour la rendre utile, il faut, comme l'on dit familièrement, dorer la pilule, c'est-à-dire, lui donner une enveloppe de bonté qui la fasse paraître plutôt une remontrance qu'une correction. « Celui qui reprend quelqu'un des fautes qu'il a faites, dit Plutarque, semble lui reprocher ses malheurs, et cette franchise porte avec elle un certain air de mépris; et comme l'on voit que le miel aigrit les plaies et les ulcères, de même les remontrances vraies et pleines de sens, mordent et aigrissent souvent ceux qui sont dans le malheur, si elles ne sont accompagnées d'une certaine douceur, et si elles ne plient et n'obéissent un peu. » Rien ne révolte plus de prime abord que l'humeur rigide et brusque des supérieurs qui, abusant de l'inégalité accidentelle que la Providence a jetée parmi les hommes, traitent leurs domestiques comme des esclaves, s'emportent pour la moindre faute, et semblent moins nés pour commander à des hommes qu'à des animaux. Je parle surtout de ceux qui oublient qu'ils doivent aux hasards d'une révolution de ne plus rouler dans la farine dont ils sont sortis. Qu'arrive-t-il? ils donnent carrière à la médisance. On rit tout bas des caprices de la fortune, on les sert par nécessité, on leur obéit par contrainte, et on les quitte dès qu'il se présente une condition moins humiliante et plus avantageuse.

6. *Il est piqué de la tarentule.* Expression proverbiale pour désigner un homme dont les mouvemens sont inquiets et convulsifs. L'espèce d'araignée appelée enragée ou *tarentule,* prend son nom de la ville de Tarente et de ses environs, dans

la Pouille, où elle est fort commune. On prétend que cette araignée est très-venimeuse, et que sa morsure occasione des symptômes aussi singuliers que la guérison est extraordinaire. On ajoute que ceux qui en sont mordus sont attaqués de symptômes différens ; les uns chantent ; les autres rient ; d'autres pleurent ; d'autres ne cessent de crier ; d'autres sont assoupis ; d'autres ne peuvent dormir, dit Valmont de Bomare ; enfin on prétend que le remède qui les soulage le plus, est de les faire danser à outrance ; pour cet effet, on leur fait entendre les symphonies qui leur plaisent le plus ; on leur joue, sur différens instrumens, des airs de différentes modulations jusqu'à ce qu'on en trouve un qui flatte le malade. Alors, dit-on, *le tarentulé* sort brusquement du lit, et se met à danser au son de la musique jusqu'à ce qu'il soit en nage et hors d'haleine, ce qui le guérit. Voilà de ces faits qui retentissent continuellement aux oreilles de tout le monde et que l'on donne pour vrais ; cependant plusieurs personnes très-instruites, qui ont voyagé en Italie, entre autres l'abbé Nollet, se sont assurées que ce fait passait pour être fabuleux, même dans la Pouille, parmi les gens éclairés, et qu'il n'y a que les gens de la lie du peuple et des vagabonds qui, se disant piqués de la tarentule, paraissent guérir par la danse et par la musique, attrapent quelque argent et gagnent leur vie par cette sorte de charlatanerie. On ne craint point les tarentules à Rome, parce qu'il n'y a pas d'exemple qu'elles aient incommodé quelqu'un.

CHAPITRE XIII.

Dans les oiseaux.

Les oiseaux ont fourni une matière abondante aux proverbes. Depuis long-temps on dit d'un homme à tête éventée, *étourdi comme une corneille;* on a même ajouté *qui abat des noix,* à cause de l'instinct destructeur de cet oiseau. *Crier comme un aigle :* c'est-à-dire importuner par ses cris ; *faire le pied de grue*, attendre long-temps comme les solliciteurs ; *siffler la linotte,* boire avec excès, sont des expressions fort communes. De tout temps, dit Buffon, on a comparé l'homme, grossièrement impudent, au milan, et la femme, tristement bête, à la buse. On les a rayés de la liste des oiseaux nobles, et rejetés de l'école de la fauconnerie. L'hirondelle nous tient compagnie pendant l'été; mais lorsque l'hiver approche elle nous abandonne; elle est le symbole de ces amis intéressés dont parle Ovide, qui nous ménagent lorsque nous pouvons leur être utiles, et qui nous abandonnent lorsque la fortune nous quitte :

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

C'est par allusion à ce procédé des hirondelles que Pythagore les chassa de sa maison, voulant faire entendre à ses disciples qu'il ne faut avoir aucun commerce avec des gens intéressés. Le cygne est l'emblème d'une vieillesse honorable et glorieuse. Cicéron, tout instruit qu'il était, est tombé dans

le préjugé vulgaire relativement à cet oiseau, et qui prétend que son chant n'est jamais si mélodieux qu'à l'approche de sa mort. La caille, suivant quelques naturalistes, est l'hiéroglyphe de l'impureté, parce que, disent-ils, elle semble chanter de colère lorsqu'elle entrevoit le lever du soleil. Le coq, mis sur la flèche du clocher des églises paroissiales, invite les curés à veiller sur le troupeau confié à leurs soins : le coq est le symbole de la vigilance; la colombe l'est de la simplicité; le moineau, de la volupté des sens; le corbeau, d'une longue vie; la tourterelle, de l'amour conjugal. On dit proverbialement, d'un homme qui a le regard vif, juste et perçant, qu'*il a le coup d'œil d'un faucon.* En effet, cet oiseau de proie, qui, du haut des airs, fond sur une perdrix qui vole, a besoin d'évaluer juste, et la distance à laquelle il est de sa proie, et le temps qu'il lui faut pour parcourir cette distance; car si l'une de ces conditions n'était pas bien évaluée, il ne tomberait pas d'aplomb sur la perdrix et manquerait son coup. L'aigle, que les anciens ont appelé l'oiseau céleste, parce que c'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut, apprend, dit-on, à ses aiglons à regarder fixement le soleil. Mais on pousse le préjugé un peu trop loin, en prétendant que, s'il s'aperçoit qu'ils ne peuvent supporter l'éclat de cet astre, il les reconnaît pour bâtards, et les dévore, pour les punir de leur illégitimité.

1. *C'est un aigle.* Le prince de Brunswick-Oels, étant à Paris, eut occasion d'éprouver la finesse d'esprit des Français. Ayant, par manière de con-

versation, demandé à un enfant s'il n'était pas venu dans un œuf, l'écolier malin lui adressa le quatrain suivant :

Ma naissance n'eut rien de neuf,
J'ai suivi la commune règle ;
C'est vous qui vîntes dans un œuf,
Car vous êtes un aigle.

2. *Il est au nid de la pie;* c'est-à-dire, il est parvenu au plus haut degré d'élévation, et il tenterait en vain de monter plus haut; par allusion à la pie, qui se niche à la cime des arbres.

3. *C'est un butor.* Cette expression s'emploie à l'égard d'un rustre, d'un idiot, d'un lourdaud, par comparaison avec la paresse et la marche lente et posée de cette espèce de héron. Aristote, dans son histoire des animaux, dit que le butor est surnommé paresseux, sans doute à cause de son immobilité pendant une journée entière, et qu'un esclave paresseux fut autrefois métamorphosé en cet oiseau ; c'est encore par allégorie que parle Aristote. Son cri, rauque et ressemblant au mugissement du taureau, s'entend de fort loin. Il paraît que la chair du butor était plus recherchée autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui, ou que nos bons aïeux étaient moins délicats que nous. Belon, voyageur estimé, dit d'une manière proverbiale que : *Qui veut faire banquet, sert un butor.* Le fait est que la chair de cet oiseau est huileuse, âcre et d'une odeur marécageuse.

4. *Chaud comme une caille.* Cela se dit d'un homme de complexion amoureuse, par allusion au tempérament lascif de la caille.

5. *Larron comme une chouette ou comme une pie;* parce que l'instinct de ces oiseaux les porte à cacher l'or et l'argent, et généralement tout ce qu'ils dérobent. Marot dit, dans une épître, en parlant d'un valet qui l'avait volé :

> Quel qu'il soit, il n'est point poète,
> Mais fils aîné d'une chouette,
> Ou aussi larron pour le moins.

6. *C'est un corbeau.* On appelle ainsi parmi le bas peuple les personnes chargées de porter les corps morts au lieu de leur sépulture, par allusion aux corbeaux, qui se ruent sur les cadavres. Cette expression tire son origine de l'effroyable peste qui ravagea Marseille en 1720. Les forçats, employés au terrible office d'ensevelir les morts, précipitaient les cadavres par les fenêtres, les entassaient pêle-mêle dans des tombereaux, ou les traînaient avec des crocs. La plupart furent victimes de ce funeste fléau. Cette dénomination peut venir aussi de ce que les porteurs de corps sont vêtus de noir. Les Grecs appelaient les parasites, *des corbeaux.* Cette allégorie est facile à saisir.

7. *Qui mange chapon, chapon lui vient.* Ce proverbe signifie que le bien vient plutôt dans la maison de ceux qui en possèdent déjà, que chez ceux qui n'en ont point. Martial a dit: L'argent ne cherche que l'argent ; ce qui correspond au proverbe, *l'eau va toujours à la rivière.* L'or va toujours où il y en a déjà, et plus il est en tas, plus il multiplie; et, comme dit très-bien Juvénal: *Crescit amor nummi quantùm ipsa pecunia crescit.* Le Dictionnaire de l'Académie donne à ce proverbe l'interprétation

suivante : Qu'il ne faut pas regarder de près à certaines dépenses, dans la supposition que le bien vient plutôt à ceux qui en usent qu'à ceux qui l'épargnent. Nos pères faisaient grande estime du chapon, avant que les jésuites nous eussent apporté la volaille du Paraguay. C'était un mets très-distingué ; ce qui a donné lieu au proverbe : *chapon de six mois, manger de roi.*

8. *La bécasse est bridée*, se dit d'une fiancée dont le contrat de mariage est signé. Sarrazin se sert de cette expression dans sa ballade sur l'enlèvement de mademoiselle de Bouteville par Coligny, frère puîné de celui qui se battit en duel avec le duc de Guise :

Je sais bien que les premiers jours
Que *bécasse est bridée* et prise,
Elle invoque Dieu au secours,
Et ses parens à barbe grise ;
Mais si l'amant qui l'a conquise
Sait bien la rose cultiver,
Elle chante en face de l'église
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

9. *Chétive est la maison où le coq se tait et la poule chante.* Si une femme impérieuse voulait renverser l'ordre de choses établi par la nature, asservir son mari, et usurper les droits du maître de la maison, alors il est permis de lui faire sentir son égarement, de la ramener à la raison et à la règle ; la qualité de chef est tellement acquise à l'homme, qu'il se compromet du moment même où il souffre qu'elle soit sérieusement mise en question, ou plutôt il ne la conserve déjà plus. Salomon recommande à l'homme de ne point laisser usurper son

autorité par sa femme, son frère et son fils, pour ne pas s'exposer à des repentirs : *Mulieri, fratri et filio, ne des potestatem in vitâ tuâ, ne fortè pœniteat tibi.*

10. *Il attend que les allouettes lui tombent toutes rôties dans le bec.* Ce proverbe est dirigé contre les fainéans, qui ne veulent se donner aucune peine pour gagner leur vie, et qui attendent, les bras croisés, que le ciel y pourvoie. Le spirituel Cyrano de Bergerac, à qui sa valeur fit donner le surnom d'*intrépide*, dit plaisamment, dans son *Histoire comique des états et empire de la Lune*, que ce proverbe se vérifie dans l'empire de la lune, et que lui-même, pendant le séjour qu'il y fit, mangea sa part de douze allouettes, que le fusil d'un chasseur fit tomber toutes rôties à ses pieds.

11. *A chaque oiseau son nid paraît beau.* Rien n'est si naturel à l'homme que l'amour de la propriété. Les vers suivans, de Juvénal, expliquent parfaitement bien le sens de ce proverbe :

Est aliquid quocunquè loco, quocunquè recessu,
Unius sese dominum fecisse lacertæ.

« C'est une satisfaction de pouvoir se dire le maître du plus chétif domicile, quelque part qu'il soit situé. »

Ces vers de Panard sont un commentaire fort agréable de ce proverbe :

Un petit asile champêtre
Plaît toujours aux yeux de son maître ;
Lorsque l'on se promène, il est bien doux de dire :
Je marche en ce moment sur quelque chose à moi.
Ce ruisseau, dont le frais m'attire,

Ce tilleul, cet ormeau qu'agite le zéphire,
Cette fleur que je sens, cette autre que je voi,
Sont autant de sujets à qui je fais la loi.
Tout rit où l'on a de l'empire,
Tout est charmant où l'on est roi.

On dit encore proverbialement dans le même sens: *Il n'y a pas de petit chez soi; chacun est roi dans sa maison; charbonnier est maître chez lui.*

12. *Soûl comme une grive.* Cela se dit communément d'un homme pris de vin, parce que la grive, se jetant avidement sur le raisin, semble, à force de réplétion, s'être enivrée de ce fruit. Les Grecs disaient en proverbe : *Sourd comme une grive.* Ils comparaient cet oiseau fort bruyant à un babillard qui, à force de jaser, ne semble pas plus faire attention à ce que disent les autres que s'il était sourd. Ce dernier proverbe me paraîtrait devoir mieux convenir à la pie, qui est fort bavarde de sa nature.

13. *Si le ciel tombait il y aurait bien des alouettes prises.* Ce proverbe s'applique aux personnes superstitieuses, qui ont des craintes ridicules, et dont l'imagination faible se laisse entraîner par des idées et des suppositions absurdes, telles que la chute du ciel, la fin du monde. Ce proverbe correspond à celui des Latins, *si cœlum caderet, multæ caperentur alaudæ.* Les Grecs disaient, dans le même sens : *Que serait-ce si le ciel tombait?*

14. *Être comme un coq en pâte.* Par allusion à l'ancienne manière dont nos ancêtres bardaient et accommodaient cet oiseau. Ce proverbe sert à exprimer le bien-être d'un homme à qui rien ne manque, et qui se trouve mollement au milieu de toutes ses aises.

15. *C'est un phénix.* Le phénix est un oiseau imaginaire, et dont on raconte des merveilles. Par le mot phénix, pris figurément, on entend une personne qui excelle dans une science, dans un art, dans une profession quelconque. Ainsi M. de Châteaubriand est le phénix des beaux esprits de notre époque; M. Gérard est le phénix des peintres modernes, M. L. R. est le phénix des marchandes de modes de Paris. Boileau a dit, en parlant de l'auteur d'un bon sonnet :

> Et cet heureux phénix est encore à trouver.

Jean de Meun emploie cette expression dans les invectives qu'il lance contre le sexe. Il rassemble toutes les femmes dans la même proscription ; il n'y en a point une, selon lui, dont la vertu soit à l'épreuve. Boileau reconnaissait qu'il pouvait y avoir au moins trois honnêtes femmes dans Paris :

> Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer.

Mais Jean de Meun n'en reconnaît pas une seule au monde :

> Or n'est-il plus nulle Lucrèce,
> Nulle Pénélope en Grèce,
> Ne nulle prude femme en terre
> Et ailleurs.
> Prudes femmes! par saint Denis,
> Autant en est que de phénix.

Il méritait bien d'être fouetté par celles dont il disait tant de mal; mais il sut adroitement se tirer d'embarras, en demandant que le premier coup de verges lui fût porté par celle qui se sentait le plus vivement blessée par ses satires.

16. *C'est le chant du cygne.* Cela se dit figurément des derniers efforts de la verve d'un grand poète, ou de l'ouvrage d'un bon écrivain, peu de temps avant leur mort, et par allusion à un fait attribué au cygne et reconnu faux. On sait que les cygnes, particulièrement ceux du Méandre, aujourd'hui Meinderé, et ceux du Caystre (Cheisaro), fleuves de la Natolie (Asie mineure), ont passé, chez les anciens, pour avoir un ramage très-mélodieux, dont les accens devenaient plus tendres à mesure que ces oiseaux approchaient de leurs derniers momens. Les historiens, les poètes et même les naturalistes anciens se sont plu à répéter cette merveille; mais ce qu'ils ont dit du chant mélodieux du cygne n'est que de pure invention : car la nature a refusé aux grandes espèces d'oiseaux la mélodie du chant, et il est maintenant prouvé. par un grand nombre d'expériences, que le cygne ne fait point exception à cette règle.

17. *L'aigle ne chasse point aux mouches;* aquila non capit muscas. Les hommes faits pour être au-dessus des autres par leur génie, ne s'occupent que d'objets de haute spéculation, méprisent les petites choses et les routes communes; leurs vues s'étendent au-delà de celles du vulgaire; elles embrassent un plus vaste horizon.

18. *Une seule hirondelle ne fait pas le printemps.* Il ne faut pas, sur une seule action, préjuger toutes les autres. Un seul fait isolé n'emporte pas conséquence.

19. *C'est une buse.* Cette expression proverbiale a rapport à la stupidité de la buse, le plus gros des

oiseaux de proie après l'aigle et le grand faucon, et qui, soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté, reste plusieurs heures de suite perché et immobile sur un arbre ou sur un bâton.

20. *Qui mange l'oie du roi, cent ans après il en rend les plumes.* Il ne fait jamais bon de s'attaquer à plus fort que soi. Chasser sur les terres du roi, frauder les droits du roi, boire le vin du roi, étaient des crimes irrémissibles. Pour ce qui est de l'oie, sauveur du capitole, et en si grande vénération chez les Romains, il s'en faisait, entre ceux-ci et les Gaulois, un grand commerce d'échange. Il paraît que les premiers avaient depuis long-temps oublié l'important service que ce volatile leur avait rendu, puisqu'ils vendaient sans façon les vétérans du capitole. Les Gaulois, ayant changé de maître, ne firent plus ce trafic avec les Romains; mais l'oie ne perdit pas pour cela sa réputation sur la table de nos aïeux. Ce fut pendant plusieurs siècles la pièce d'honneur et de résistance, même à la table des rois, ce qui a donné lieu au proverbe. Charlemagne, dans ses Capitulaires, donne ordre que toutes ses maisons de campagne en soient abondamment pourvues. Les sentinelles du capitole ont été depuis dépossédées de leur prééminence par les oiseaux indigènes du Paraguay.

21. *On ne saurait faire d'une buse un épervier;* c'est-à-dire, d'un ignorant faire un habile homme, d'un sot un homme d'esprit, de N... un conseiller d'état, et de T... un saint.

CHAPITRE XIV.

Dans les Poissons.

Les poissons ont payé leur tribut aux proverbes; on dit : *Plus souple qu'une anguille; plat comme une limande;* expressions métaphoriques dont il est aisé à chacun de faire l'application. On dit encore : *Sain comme un poisson*, expression vulgaire qui répond à celle de Juvénal, *Saniores pisce*. C'est un vieux préjugé, que les poissons ne sont sujets à aucune maladie, et qu'ils sont principalement exempts de la peste, supposition qu'il est fort difficile de vérifier.

1. *Jeune chair et vieux poisson.* Proverbe commun dont l'expérience a démontré la fausseté, car la chair des trop jeunes animaux est ordinairement flasque et de difficile digestion, et le vieux poisson est pour l'ordinaire plus coriace que celui d'un âge moyen.

2. *Il y a anguille sous roche;* c'est-à-dire, un mystère, une raison secrète qui fait agir, qui intrigue et remue les esprits, et qu'on ne peut pénétrer.

3. *Tenir l'anguille par la queue;* c'est être embarrassé au début d'une entreprise, soit par le défaut de certitude qu'elle présente dans sa réussite, soit par le peu de confiance qu'inspire ceux auxquels on s'est associé ou avec qui on a à traiter. Une anguille, qu'on tient par la queue, est souvent prête à vous échapper. On veut, par cette figure,

vous avertir que rien n'est plus glissant que certaines affaires, et qu'il ne faut s'y engager qu'avec précaution.

4. *C'est un bernache, il n'est ni chair ni poisson.* C'est le nom qu'en Bretagne on donne à la macreuse, qui participe de la nature du poisson, et se tient presque toujours sur la mer, où elle plonge continuellement pour y chercher les coquillages dont elle se nourrit : elle ne vole qu'avec beaucoup de peine et d'efforts, ayant les plumes fort petites à proportion de la pesanteur de son corps ; elle ne s'élève jamais à plus de deux pieds au-dessus de la surface de l'eau ; aussi dit-on, lorsqu'on veut désigner un homme pesant, paresseux et qui n'est propre à rien : *C'est une macreuse, il est pétri de sang de macreuse.*

5. *Il est sec comme un hareng saur ;* en parlant d'un homme maigre et décharné. Cette comparaison se tire, et du nom du hareng et de la manière de le faire sécher; en effet, le nom de haran, harang ou harenc, donné à ce poisson, vient du mot latin *harens*, *harrescens*, qui devient sec; on disait autrefois *harco*, *haresco*, pour *areo*, *aresco*. *Saur* est un mot gothique qui signifie roussi à la fumée.

6. *Il raisonne comme une huître;* c'est-à-dire, en dépit du bon sens. Cette expression proverbiale provient peut-être d'un passage de *la Circé*, de Giovan Baptista Gelli, poète florentin, ouvrage qui a été très-commun en France au seizième siècle, et connu comme un des premiers livres de philosophie qui ait paru. Ulysse, proposant à une huître de redevenir homme, comme elle était avant sa

métamorphose, opérée par les enchantemens de la magicienne Circé, l'huître refuse en disant qu'un homme ne vaut pas une huître. Quoiqu'on prétende qu'elle raisonne mal, elle parlait cependant en connaissance de cause, puisqu'elle était à même d'apprécier les deux situations : mais l'orgueil humain suppose qu'elle était trop stupide pour sentir la différence de son premier état à son dernier.

7. *Il ressemble au barbeau, lequel n'est bon ni à bouillir ni à rôtir.* Cela se dit d'une personne dont on ne peut absolument tirer aucun parti, par allulusion au barbeau, qui est un poisson très-peu estimé.

CHAPITRE XV.

Dans les Plantes.

Le respect, la crainte, le besoin, la reconnaissance créèrent des divinités de toute espèce, et leur assignèrent des rangs, des honneurs et des attributs différens, le tout en raison du plus ou du moins d'utilité de ces divinités, et du plus ou moins de croyance et de superstition des adorateurs. Ces cultes donnèrent lieu aux apothéoses, aux fêtes, aux sacrifices, aux métamorphoses, aux oblations, aux triomphes et à l'érection des temples. Chaque divinité fut désignée par des signes sensibles et sous des allégories. Le règne végétal, qui se trouvait sans doute le plus à portée des hommes et le plus simple, fut mis à contribution. Ainsi le chêne

fut dédié à Jupiter, le laurier à Apollon, l'olivier à Minerve, le cyprès à Pluton, le pin à Cybèle, le myrte à Vénus, le peuplier blanc à Hercule, le peuplier noir à Mercure, la bruyère fut consacrée à Apollon Myriceus, la vigne et le lierre furent dédiés à Bacchus.

La difficulté et l'objet le plus curieux dans la recherche des plantes dédiées aux divinités mythologiques, consistent à connaître le rapport de ces plantes avec les attributs des dieux auxquels elles étaient consacrées, et le sens moral, qui était sans doute l'objet de leur culte. On peut consulter avec fruit, Phèdre, Virgile, Ovide, Hésiode, parmi les anciens, et parmi les modernes, Adrien Junius, Noël-Lecomte, Meursius le Jeune, Hygin, Bergier, Chompré, l'italien Lilio Giraldi, et principalement Vincent Cartari, qui a recherché avec le plus grand soin les attributs des plantes avec les divinités anciennes, pour l'instruction des peintres (un vol. in-4°, traduit en latin et en français, par Duverdier de Vauprivas en 1580, in-4°, et en 1624, in-8°, sous le titre des *Images des Dieux*).

Le chêne est, de tous les arbres, celui qui était l'objet des plus nombreux hommages à cause des services qu'il rendait aux hommes. Il était aussi consacré à Cybèle, déesse de la terre, comme sa plus belle production; il était le symbole de la force. Quand on voulait représenter cette dernière, c'était avec un rameau de chêne à la main. On prétendait que la massue d'Hercule était faite de ce bois robuste. L'olivier n'était pas seulement consacré à Minerve; le maître des dieux, à raison de sa

suprématie, et Apollon, y avaient droit. Le Bacchus Égyptien (Osiris) revendiquait le lierre. Le tamarin, le lotus et le laurier appartenaient à Apollon. Le cyprès, symbole de la tristesse, de la mort et du deuil, était dédié également à Pluton, à Cyparisse, et à Sylvain, dieu des forêts ; l'adiante à Pluton, l'ail aux dieux lares : c'est sans doute par tradition que les foyers des habitans des campagnes sont tapissés de gousses de cette plante. Le cèdre, l'aune, le genévrier, le nerprun étaient offerts aux Euménides, ou plutôt aux Furies; les narcisses l'étaient aux Parques ; les pavots à Morphée, dieu du sommeil, à Cérès et à Proserpine; l'asphodèle, et l'ormeau, qui a des graines et point de fruits, étaient consacrés aux morts et faisaient l'ornement des tombeaux. Le platane était consacré au bon génie. C'est peut-être à cause de cela que Xerxès devint amoureux d'un platane, et que le grand roi n'eut pas honte de faire des folies pour cet arbre. Il faut avouer que l'objet de ses amours ne lui porta pas bonheur, et que le bon génie ne l'inspira pas. C'est sans doute une ingénieuse allégorie, inventée par la pudeur, que celle qui attachait l'existence des Dryades et des Hamadryades, à celle des arbres qu'elles affectionnaient. Ces nymphes pudibondes, pour échapper aux entreprises amoureuses des Faunes et des Satyres, mettaient leur honneur à l'abri, dans les arbres avec lesquels elles s'étaient identifiées, et opposaient ainsi une solide barrière à la pétulance un peu lascive des habitans des bois.

Certains arbres étaient si sacrés qu'il n'était pas

permis de les couper ni de les dégrader. Ce sacrilége était suivi du plus prompt châtiment. Les métamorphoses servaient à point les dieux irrités. Dryope, nymphe d'Arcadie, s'était avisée d'arracher une jeune tige de lotos pour amuser son jeune enfant; c'était une peccadille. Cependant Bacchus, qui était bon dieu d'ailleurs et prompt à s'humaniser, prenant fait et cause de son lotos, se vengea du rapt que Dryope lui avait fait, en la transformant en arbre. Eresichton (Ovide, liv. VIII, fab. 8, *Métam...*) fut puni par Cérès pour avoir abattu un chêne immense dans un bois consacré à cette déesse. Neptune était le seul dieu de la mythologie à qui une plante ne fût point consacrée. Les Egyptiens avaient des plantes qui formaient autant de symboles, comme le lotus, le nénuphar (*nymphæa*), le nelumbo, le musa, autrement le figuier d'Adam ou bananier, le persea, la colocasie ou fève d'Égypte, et le biblos ou papyrus.

La Bible a employé les plantes comme objets de comparaison, de paraboles, d'allusions et d'expressions figurées. Les arbres les plus utiles sont, pour l'instruction des hommes, opposés aux plantes maudites, telles que les ronces, les épines, les chardons, la zizanie. Des auteurs savans, Lemnius, le père Lamy de l'Oratoire, dans son introduction à l'Écriture-Sainte, Dom Calmet, Gérard Jean Vossius, auteur de la *Physiologia Christiana*, J. J. Scheuchzer, dans son *Histoire naturelle de la Bible*, Mathieu Iller, Olaus Celsius, le premier, dans son *Hierophyticon sive Commentarius in loca Scripturæ Sanctæ*, et le second, dans son *Hierobo-*

tanicon, sive de plantis Scripturæ Sacræ, et en dernier lieu Sprengel, qui a fait la concordance des plantes de la Bible avec la nomenclature de Linné, ont conservé les noms des plantes désignées dans la Bible, soit dans leur dénomination primitive hébraïque ou chaldéenne, soit en latin. Les plus connues sont : le *crocus sativus*, *l'arundo vulgaris*, *ordeum vulgare*, le *nardus*, sur lequel on n'est pas d'accord, *sycomorus*, *ficus carica*, *zysiphus vulgaris*, *lausonia inermis* (le henné jaune des Arabes), *bombax gossypium*, que l'on croit être le byssus des Hébreux et des Égyptiens; *thymbra spicata* : on croit que c'est l'hysope de Salomon; *pinus cedrus* du mon liban; le riccin, *cucumis dudaïm*, que l'on suppose la mandragore de Lia; l'aloès, le saule pleureur, le platane.

Le respect que l'on a porté aux saints leur a fait consacrer des plantes. L'armoise et le millepertuis sont appelés l'une et l'autre *herbes de saint Jean*. Il est assez naturel de chercher l'origine de leurs surnoms dans une idée fort simple, leur fleuraison dans le temps où l'on célèbre la fète du saint. La pariétaire est sans doute nommée *herbe de Notre-Dame*, parce qu'elle croît au pied des murailles et des temples des campagnes. Le *solanum vulgare* s'appelle *herbe de sainte Barbe;* la vulnéraire, *herbe de saint Christophe;* la pivoine, *la rose de saint Georges;* le lis des vallées, *la fleur de saint Georges;* la valériane des jardins, *herbe de saint Georges;* la jacobée, *la fleur de saint Jacques;* l'eupatoire, *herbe de sainte Cunégonde;* la groseille noire ou cassis, *raisins de saint Jean;* la petite gentiane ou croi-

sette, *herbe de saint Ladislas;* le gaïac, *le bois saint* ou *de Judée;* le romarin, *herbe de sainte Marie;* la pulmonaire, *lait de sainte Marie* ou *de Notre-Dame;* l'angélique, *racine du Saint-Esprit.* Je laisse aux curieux le soin de rechercher l'origine de cette synonymie; il n'entre pas dans mon plan de faire une nomenclature de botanique. Les plantes, et surtout les fleurs, ont offert aux moralistes une source inépuisable de fictions brillantes et ingénieuses, Théophraste, Esope, Dioscoride, Pline, Horace, Virgile, Ovide, Sénèque, ont puisé dans le règne végétal de fréquentes allusions tant poétiques que morales. Certains peuples, comme les Turcs et les Indiens, ont prêté aux fleurs un langage allégorique et propre à exprimer leurs pensées et leurs sentimens. Le *selam* (1) des Turcs n'est

(1) Les Turcs, pour la plupart, ne savent ni lire ni écrire, et n'ont aucune liberté de communication avec les femmes. Ils ne sont pourtant pas insensibles; au contraire, il semble qu'ils soient plus passionnés pour le plaisir de l'amour qu'aucune des autres nations orientales, où le commerce des femmes éprouve des obstacles continuels. Ils font même de cette passion leur souverain bien; ils la poussent jusqu'à la fureur. Les témoignages insensés qu'ils donnent de l'ardeur dont ils sont enflammés, vont jusqu'à se percer les bras à coups de poignard, à sucer le sang qui coule de leurs blessures, et à laisser de la mèche ardente se consumer sur la place; ces sacrifices sanglans sont offerts à la beauté qui les captive. Il ne faut donc pas s'étonner si un peuple d'un tempérament si fermentescible, lorsqu'il manque des moyens ordinaires pour faire connaître sa passion, tâche d'en inventer d'extraordinaires. Les fleurs, les fruits, les bois, les aromates, les soies, l'or, l'argent, les couleurs, enfin presque toutes les

qu'un arrangement particulier de certaines fleurs qui forment un langage secret et mystérieux.

---

choses qui servent au commerce de la vie, entrent, chez les Turcs, dans celui de l'amour. Ce savant maître, dont l'empire s'établit en asservissant tous les êtres animés, inspire de l'esprit à qui n'en a point, et suggère des inventions ingénieuses pour venir à bout des desseins qu'il fait concevoir. Il ne manque pas de déployer toute la puissance de ses ressources dans l'Orient, en Turquie surtout, où plus la fréquentation des femmes est épineuse, plus il rend l'esprit d'une femme fécond en moyens pour triompher des obstacles que rencontre sa passion. Toutes les choses qui composent le langage muet de l'amour, que les Turcs appellent *selam*, c'est-à-dire, salut ou souhait de paix, ont leur signification, leur valeur naturelle ou allégorique; de sorte qu'un petit paquet, gros comme le pouce, si l'on a égard à ce qu'il renferme, forme un discours fort expressif, qui s'entend par l'interprétation du nom de la chose qui fait l'objet du message amoureux. Pour l'intelligence des *selams*, ou de la langue des fleurs, nous allons en donner une courte nomenclature, prise dans les fleurs et les fruits.

1. *Un abricot*. Il est impossible de trouver personne qui vous surpasse en beauté et en bonté.

2. *De l'ail*. Voyons-nous quelquefois.

3. *Une amande*. Je commence à sentir que si vous vous attiédissez, je me refroidirai.

4. *Une fleur d'ambrette*. Nous sommes tous deux de même sentiment. J'approuve fort ce que vous me dites.

5. *Une anémone*. Je vous réponds de tous les événemens.

6. *De l'anis*. Consentez-vous à ce qui est juste et raisonnable?

7. *Du basilic*. Je vous éleverai dans mon sein.

8. *Du blé*. L'arc de votre amour ne se peut tirer, vous êtes inflexible à mes prières.

9. *Du blé écrasé*. Vous êtes d'une inconstance perpétuelle, vous allez de belle en belle.

Ce bouquet sert surtout aux correspondances amoureuses, que la jalousie des Turcs a envi-

---

10. *Du bois ordinaire.* Vous êtes un inconstant, vous ne tenez aucune promesse.

11. *Du bois d'aloès.* Vous êtes le véritable remède de tous mes maux.

12. *Du bois de vigne* ou *un sarment.* Ne méprisez pas ceux qui vous sont soumis.

13. *Du buis.* Recueillez votre esprit, rappelez vos sens, et faites réflexion à la conduite que vous tenez.

14. *De la cannelle.* Je ferai toute la dépense qui sera nécessaire.

15. *Une cerise.* Donnez-moi quelque petite faveur.

16. *Une châtaigne.* Je suis enivré et troublé d'amour.

17. *Du chou.* Quelle raison avez-vous pour autoriser tout ce que vous faites contre moi.

18. *Cyprès. Une pomme de cyprès.* Vous m'avez assez fait souffrir.

19. *Un citron.* Je sais de vos nouvelles.

20. *Un clou de girofle.* Vous sentez-vous quelque favorable disposition pour moi?

21. *Un coing.* Allons, vous vous moquez de faire tant de façons.

22. *Un concombre.* J'appréhende fort que le soupçon que l'on peut avoir de nos affaires ne les fasse découvrir entièrement.

23. *Un corme.* Approchez-vous un peu de nous.

24. *Du cumin.* Je voudrais vous parler.

25. *Une datte.* N'arrivez jamais à vos desseins.

26. *De l'encens.* Je vous prie de passer quelque jour chez moi.

27. *De la farine.* Je ne respire que vengeance.

28. *Du fenouil.* Il faut punir l'inconstance.

29. *Une grosse fève.* Conservez-moi dans votre sein.

30. *Une petite fève.* Venez ce soir chez nous, je suis toute à vous.

ronnées de dangers. La feuille de l'areck, au moyen de nombreuses découpures, fournit aux

---

31. *Une figue.* Personne n'a compassion de moi.

32. *Du fil cru.* Avez-vous besoin d'éclaircissement ?

33. *Du fil ordinaire.* Prenez place dans mon cœur.

34. *Une orange.* Que tous les maux du monde vous puissent accabler.

35. *Du gingembre.* Sachez que je vous aime.

36. *Grain de raisin.* Vous êtes un trésor de jeunesse et de beauté.

37. *Une grenade.* Mon cœur brûle d'amour.

38. *Une hyacinthe.* Prenez garde que Dieu ne vous punisse du mal que vous pourriez me vouloir, comme je souhaite qu'il vous récompense de vos bonnes intentions.

39. *Du jasmin.* Je vous fais serment que, etc. Tous les sermens sont mis à contribution par les Turcs pour prouver leur amour.

40. *Une jujube.* Laissez agir votre inclination pour moi.

41. *Une laitue.* Si vous cherchez de vains détours, vous trouverez des difficultés sans nombre.

42. *Du lierre.* Retirez-vous de moi, perfide.

43. *Du lin.* De ma vie je ne souhaiterai autre chose.

44. *Un lis.* Je ferai pour vous des choses dont vous même serez témoin.

45. *Une marguerite.* Il faut être parfaitement discret.

46. *De la marjolaine.* Si vous agissez de bonne foi, tant mieux pour vous.

47. *De la menthe.* Aimons-nous avec autant de passion que de sincérité, et que nos âmes soient inséparables.

48. *Du millet.* Je suis sensible à vos peines.

49. *Du myrte.* Dieu vous donne à moi.

50. *Du muguet.* Il faut surmonter tous les obstacles qui s'opposent à votre dessein.

51. *De la muscade.* Je souffre beaucoup pendant que vous n'avez que du plaisir.

Indiens une foule de combinaisons qui leur servent à interpréter les pensées de ceux avec qui ils

---

52. *Un narcisse.* Je vous donnerai en toute occasion des preuves que je suis votre esclave.

53. *Une noix.* Pourquoi me faites-vous tant souffrir ?

54. *Une noix de galle.* D'où vient que vous faites tant la renchérie ?

55. *Une noisette.* Nous avons rompu ensemble.

56. *Une noisette sans coquille.* J'ai toujours espéré que vous auriez quelque bonté pour moi.

57. *Un œillet.* Vous êtes une fleur, une beauté, qui n'avez pas de semblable ; il y a fort long-temps que je vous aime, sans que j'aie osé vous le faire savoir.

58. *Un ognon.* Ne me parlez jamais, vous me paraissez effroyable.

59. *Une olive.* Je souhaite de voir vos funérailles.

60. *Fleur d'orange.* Ma constance est affaiblie par vos infidélités.

61. *De l'orge.* Ne vous engagez pas dans une affaire difficile.

62. *De l'ortie.* Ayons de la condescendance l'un pour l'autre.

63. *De l'oseille.* Vos esclaves ne sont-ils pas suspects ?

64. *De la paille.* Je ne souhaite rien de vous, je vous abandonne à votre destin.

65. *Une pensée.* Nos projets sont traversés par bien des gens.

66. *Du persil.* Demeurez-vous en particulier ?

67. *Une pêche.* Je connais que vous m'avez suffisamment trompé.

68. *Une pistache.* Je suis en colère contre vous.

69. *Une poire.* Vous pouvez disposer de moi comme il vous plaira.

70. *De la poirée.* Je vous assure que vous avez les plus grands torts du monde.

correspondent. La rose enchante l'œil par sa beauté; son odeur si suave porte à l'âme et aux sens un

---

71. *Un pois.* J'ai perdu l'esprit à force de vous aimer.

72. *Du poivre.* Envoyez-moi une réponse positive.

73. *Une pomme.* Ne pensez point à moi.

74. *Une pomme de senteur.* Nous irons demain au bain.

75. *Une prune.* Je suis fondu de chagrin et d'abattement.

76. *Du raisin.* Expression d'amour qui correspond à mes yeux, mon cœur, ma chère âme.

77. *Une rave.* Il est extrêmement difficile de vous trouver.

78. *Du riz.* Prenez garde de nous exposer à la raillerie du monde.

79. *Une rose.* Je pleure continuellement, mais vous vous moquez de mes larmes.

80. *Du romarin.* Changez de demeure, pour nous voir plus commodément.

81. *Du serpolet.* Défaites-vous de vos manières.

82. *Une fleur de souci.* Ne vous mettez en peine de rien.

83. *Du tabac.* J'agis avec toute la sincérité possible.

84. *Une tubéreuse.* Plus nous aurons eu de la peine, mieux nous goûterons les plaisirs.

85. *Une tulipe.* Les maux que vous me faites souffrir sont cause que mon corps est devenu sec comme un cure-dent. En Turquie, l'amant infortuné qui veut faire rougir celle qu'il aime de son trop d'humanité pour des rivaux heureux, porte une tulipe à la main ; et cette fleur renferme à elle seule tous les reproches que l'on peut faire, en pareille circonstance, à une amante coquette, à laquelle même les nuances de ses couleurs si multipliées la font comparer. Les Turcs, d'ailleurs, sont, pour l'estime qu'ils font de cette fleur, les dignes émules des Hollandais, et ils ont institué, en son honneur, une fête qui porte le nom de *fête des tulipes*.

86. *Feuille de vigne.* Mon visage est comme la terre qui est à vos pieds, je vous suis entièrement soumis.

87. *De la violette.* Faites-moi des caresses.

charme délicieux; aussi cette belle fleur a-t-elle fourni une infinité d'expressions proverbiales. Chez les Grecs, elle était consacrée à Vénus, à Bacchus, aux Muses et aux Grâces. Sapho, reprochant à une femme son air gauche et maussade, lui dit : *Non, les roses de Piérie ne parèrent jamais ton sein.* Anacréon, appelant la rose Εαρος μελημα, exprime, par ces deux mots, tout ce qu'éprouvaient les Grecs à la vue de cette belle fleur. Dans les anciens parlemens de France on distribuait aux juges des fleurs, et cette distribution s'appelait la *baillée de roses.*

1. *Mauvaise herbe croît toujours vite.* Cela se dit des jeunes gens dont le corps ou l'esprit est trop précoce. « Il m'est venu voir un président, dit madame de Sévigné, et avec lui un fils de sa femme, qui a vingt ans, à qui je trouvai, sans exception, la plus agréable et la plus jolie figure que j'aie jamais vue. J'allai dire que je l'avais vu à cinq ou six ans, et que j'admirais qu'on pût croître en si peu de temps; sur cela il sort une voix terrible de ce joli visage, qui me plante au nez d'un air ridicule, *que mauvaise herbe croît toujours.* Voilà qui fut fait, je lui trouvai des cornes, et s'il m'eût donné des coups de massue sur la tête il ne m'aurait pas plus affligée. »

2. *On a employé pour lui toutes les herbes de la Saint-Jean.* Cela s'entend des affaires ou des maladies qu'on a cherché à terminer ou à guérir par toutes sortes de moyens ou de remèdes. L'herbe que le peuple appelle *herbe de la Saint-Jean* est l'armoise, emblème du bonheur; elle est de bonne augure

lorsqu'il la rencontre sur son chemin, témoins ces vers d'un de nos vieux poètes, Passerat :

> Armoise, herbe Saint-Jean, tu portes bon encontre.
> Malheureux, que l'amour en son chemin rencontre.

C'est un préjugé vulgaire, qu'il se trouve sous sa racine un charbon qu'on regarde comme un remède souverain contre l'épilepsie.

3. *Il est comme le lierre, il meurt où il s'attache.* Le lierre, ami des tombeaux et des monumens funèbres, le lierre, dont on couronnait jadis les grands poètes qui prenaient le chemin de l'immortalité, *doctarum hederæ præmia frontium* (Horace liv. I, ode 1), couvre quelquefois de son feuillage les troncs des plus grands arbres. Il est, dit un naturaliste, une des fortes preuves des compensations végétales de la nature; il ne s'attache point aux troncs des pins, des sapins, ou des arbres dont le feuillage est toujours vert; il ne revêt que ceux que l'hiver dépouille. Symbole d'une amitié généreuse, il ne s'attache qu'aux malheureux, et lorsque la mort même a frappé son protecteur, il le rend encore l'honneur des forêts où il ne vit plus; il le fait renaître en décorant ses mânes de guirlandes de fleurs, et de festons d'une verdure éternelle.

4. *Il tient comme chiendent.* C'est ce qu'on dit d'une personne importune, et qui s'est tellement impatronisée dans une maison, qu'il faut employer tous les expédiens pour s'en débarrasser; cette comparaison se tire de la ténacité du chiendent, dont les racines sont si fortement implantées dans

la terre qu'il faut les plus grands efforts pour l'en arracher.

5. *Elle est ronde comme une citrouille.* On veut désigner par là une personne courte et d'un grand embonpoint, parce que ce fruit parvient souvent à une grosseur démesurée. Cela se dit aussi d'une personne grossière et stupide. On sait que Sénèque, dans une satire ingénieuse et plaisante, suppose que l'empereur Claude, qui fut attaqué quelquefois assez injustement, fut métamorphosé en citrouille.

6. *C'est amer comme l'absinthe :*

On est trop gêné chez les grands,
Leurs mets et leurs vins excellens
Deviennent pour moi de l'absinthe ;
Et mon goût est bien plus flatté
D'un petit repas sans contrainte
Que d'un plus grand sans liberté.
(Lebrun.)

7. *Il n'y a si petit buisson qui ne porte son ombre.* Il n'y a pas d'homme si faible qui ne puisse nuire ou être utile. P. Syrus a dit: *Etiam capillus unus habet umbram suam*, un cheveu même a son ombre.

8. *On ne peut cueillir la rose sans se piquer les doigts.* On ne peut parvenir à la jouissance parfaite d'un bien, d'un honneur, d'un plaisir, qu'il n'en coûte beaucoup de peines, de soins et de soucis.

9. *Il est franc comme osier.* Cela se dit proverbialement d'un homme franc et sincère. Ce proverbe semble impliquer contradiction quant à la qualité de l'osier. L'osier est pliant; les gens souples et plians ne sont guère sincères. Il faut croire qu'on

a entendu parler seulement du derme de l'osier, qui, en effet, est lisse et exempt d'aspérités.

10. *Elle a perdu la plus belle rose de son chapeau;* en parlant d'une fille qui a fait une perte irréparable. On disait un jour au maréchal de Bassompierre, que la virginité était le plus riche trésor des filles. Il est bien mal aisé, répondit-il, de garder un trésor dont tous les hommes ont la clef.

11. *Il bat les buissons, et les autres prennent les oisillons.* Cela se dit d'un homme qui prend une peine dont un autre tire tout le profit. Le sens de ce proverbe est le même que celui renfermé dans ces vers de Virgile, qui eux-mêmes sont devenus proverbe :

> *Hos ego versiculos feci, tulit alter honores :*
> *Sic vos non vobis.*

Voici la circonstance qui donne lieu à cette pensée proverbiale. Dans certains pays on fait en hiver une petite chasse aux flambeaux et entre deux haies. Un homme porte un bouleau ou tout autre arbrisseau enduit de glu ; d'autres hommes, armés de flambeaux, battent de côté et d'autre les buissons, et en font sortir les oiseaux qui, éblouis par la lumière, vont se jeter dans le bouleau, où ils demeurent empêtrés et pris. Les Grecs de l'île de Candie, anciennement l'île de Crète, font à peu près de cette manière une chasse très-abondante aux grives. Ces oiseaux se retirent tous dans des bosquets d'orangers et de citronniers pour y passer la nuit. On va semer l'agitation au milieu de ces troupes endormies, avec des lumières trompeuses;

s'imaginant que c'est le jour, les grives quittent le feuillage charmant, asile qu'une ruse cruelle convertit en un lieu de mort. On les voit voler autour des flambeaux, et on les assomme à grands coups de palettes de bois. Les paysans en remplissent ainsi des sacs, et ils les portent dans les marchés des villes. Les Anglais, au siége d'Orléans, se brouillèrent avec le duc de Bourgogne, qui, voyant qu'ils gardaient cette ville pour eux, comme ils ont la louable habitude de faire en tout, leur cita ce proverbe, comme le rapportent tous les historiens du temps. Lors du grand spectacle pantomime et allégorique que le duc de Bourgogne donna, à l'effet de liguer les principaux seigneurs pour s'opposer à l'ambition de Mahomet II, qui menaçait l'Europe et la chrétienté, il y avait, entre autres choses extraordinaires posées sur un immense théâtre, un homme qui, avec une perche, battait un buisson où s'étaient réfugiés beaucoup de petits oiseaux. Près de là, dans un verger clos d'une treille de roses, était assis un chevalier avec sa maîtresse ; ils attrapaient les oiseaux que chassait l'autre, et les mangeaient, sorte d'allégorie satirique assez ingénieuse, et qui, probablement, a fait naître ou confirmé l'expression proverbiale *battre les buissons pour un autre*.

12. *Confection d'anacarde, confection de sots.* Cette expression d'Hoffman est devenue proverbe. Cet habile médecin dit avoir vu des gens devenir maniaques pour en avoir fait usage. On regarde faussement l'usage intérieur de l'anacarde ou fève de Malaca, comme propre à aider l'action de tous

les sens, principalement ceux de la perception et de la mémoire. Grand nombre de médecins judicieux condamnent ce pernicieux préjugé. Hoffman raconte une histoire bien surprenante d'un homme qui, de stupide, ignorant et incapable d'instruction qu'il était auparavant, devint si savant en peu de mois, après avoir pris de l'électuaire d'anacarde, qu'il obtint une chaire en droit; mais peu d'années après, comme si la nature eût été épuisée par cette révolution subite, ce docteur impromptu devint si étique et si altéré, qu'il buvait jusqu'à s'enivrer tous les jours. Il devint par là inutile à lui-même et à ses concitoyens, et mourut enfin misérablement.

13. *L'herbe sera bien courte s'il ne trouve à brouter.* Cela se dit d'un homme diligent et adroit, qui tire de la position nécessiteuse même dans laquelle il se trouve, le moyen d'améliorer son sort.

14. *Qui veut cueillir la rose doit prendre garde aux épines.* Il faut aborder une affaire avec précaution, pour la dégager de tous les embarras qu'elle peut présenter, et pour en retirer tout le profit qu'on en espère. Qui ne connaît cette pensée de Malherbe :

Que d'épines, amour, accompagnent tes roses.

Et ces vers d'un autre poète :

Si l'on cueille la rose,
Si l'on baise son sein,
L'épine qu'elle oppose
La venge du larcin.

15. *Faire ses choux gras.* Cette expression, assez triviale, est employée pour désigner une affaire dont

un homme peut tirer un grand parti, en s'y prenant avec adresse et prudence. Le père Ducerceau a dit :

> Mais moi, défunt, je suis à vous sans faute ;
> Prenez mes vers, *faites-en vos choux gras.*

16. *Elle est jaune comme un coing.* La pulpe et l'écorce de ce fruit sont d'un jaune d'or. La pâleur et la jaunisse ont donné lieu à cette comparaison.

16. *Fol amandier, sage mûrier.* L'amandier est le premier avant-coureur du printemps. Sa verdure et sa floraison sont précoces ; mais il arrive souvent que de fortes gelées détruisent ses jeunes feuilles. Le mûrier, au contraire, plus tardif, semble pousser avec plus de précaution, afin de n'être point endommagé par les variations de l'atmosphère et du temps. L'amandier est le symbole de l'étourderie.

18. *Elle est propre à cela comme à ramer des choux,* en parlant d'une personne qui n'a nulle aptitude pour une chose déterminée. En effet, ce ne sont pas les choux qu'on rame, mais bien les pois.

19. *Elle est raide comme un jonc.* Celá se dit d'une personne de belle taille et qui se tient fort droite. Le jonc est une plante dont le tissu est si souple, qu'il se prête facilement à tous les efforts de l'industrie humaine, pour en faire des ouvrages de sparterie, des panniers, des chaises. Les voiles des navires chinois sont faites de jonc. Cependant, malgré cette souplesse, il ne laisse pas que d'être raide dans ses fibres ; c'est cette propriété qui est passée en comparaison proverbiale. On dit encore

d'un homme vain et glorieux qui ne se baisse point pour saluer, qu'il se tient *droit comme un jonc.*

20. *Les marguerites françaises.* On appelle ainsi proverbialement des complimens surannés et dont on fait peu de cas. On appelle encore ainsi les propos des halles, de la place Maubert, lieux où se débitent avec profusion les tropes de la rhétorique populaire, dans toute la grossière nature de leur signification. On sait que les dames qui décorent les pourtours de ces places avec leurs éventaires, en sont prodigues à l'excès.

21. *Jeter des marguerites devant les pourceaux.* Le mot *marguerite* n'est ici que la traduction littérale du mot *margarita*, perle. On dit, en effet, jeter des perles devant les pourceaux. C'est parler, devant des gens ignorans, de choses graves et importantes, dont ils ne peuvent saisir le sens ni la valeur.

22. *Séparer l'ivraie du bon grain;* c'est-à-dire, retirer les bons de la société des méchans. Ce proverbe est tiré de l'Écriture-Sainte.

23. *Il a l'âme noire comme l'ébène.* La couleur naturelle du bois de l'ébénier a été très-souvent employée au figuré pour exprimer la méchanceté et la noirceur qui distinguent quelqu'un.

24. *Il n'y a pas de si belle rose qui ne devienne gratte-cul;* c'est-à-dire, qu'il n'y a pas de si beau visage qui n'enlaidisse. Semblable à la rose, la plus belle des fleurs, dont la fraîcheur est passagère, la beauté perd son plus vif incarnat, et le temps, ce destructeur cruel, efface ses appas, y substitue les rides et la pâleur. On nomme gratte-cul le fruit de l'églantier, et le bouton qui reste après que la rose

a perdu ses feuilles. Les anciens ornaient de roses les statues de Vénus et de Flore; de Vénus, parce qu'elle est la plus belle des déesses; de Flore, parce que la rose est la plus riante et la plus riche de ses productions. Ils s'en couronnaient souvent dans leurs festins :

Et rosa canos adorati capillos. (HORACE.)

Ils la regardaient comme le symbole de la mollesse et de la volupté. Ovide prétend que les premières roses furent blanches, et qu'elles doivent ce tendre incarnat au sang d'Adonis. Cette ingénieuse fiction n'a point été admise par tous les mythologues; quelques-uns ont prétendu que Vénus, en volant au secours d'Adonis, ne sentit ni les pointes des rochers ni les ronces qui la déchiraient. Les rosiers épineux furent teints, disent-ils, de ce sang vermeil; quelques gouttes jaillirent sur les roses, et ces fleurs, qui primitivement étaient blanches, conservèrent, depuis cet accident, la couleur du sang de Vénus :

Je crois, en la voyant (la rose) briller sur votre cœur,
Voir le *sang de Vénus* retourner à sa source.
(DEMOUSTIER.)

La mythologie nous apprend que l'Amour fit présent à Harpocrate, dieu du silence, d'une belle rose, fleur que l'on n'avait encore jamais vue, afin qu'il ne découvrît point ses tours d'espiéglerie. De là est venue la coutume de suspendre une rose au plafond des appartemens où les familles se réunissaient, afin que la discrétion, représentée par la

rose, devînt la sûreté et la garantie de tous les entretiens; c'est ce qui a fait naître cette expression : *Nous sommes sous la rose*, c'est-à-dire, en un lieu sûr; nous pouvons causer librement. (*Voir* le prov. anglais 19, pag. 391, t. 1.) Chez les anciens, une rose, dont les feuilles étaient éparpillées, était l'emblème du trépas, et pour peindre la courte durée de notre existence, ils la comparaient à celle de cette fleur. Malherbe a bien saisi cette allégorie, lorsqu'il décrit la mort de la fille de M. Duperier, son ami :

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Aglaé, la plus jeune des Grâces, était représentée chez les Grecs avec un bouton de rose à la main, comme l'attribut de la jeunesse et de la beauté. Nos aïeux nommaient *chaperon de roses*, un don léger qu'on faisait aux nouvelles mariées. Ainsi, relativement à un mariage peu fortuné, lorsqu'on demande ce qu'un père donne à sa fille, et lorsqu'on veut répondre qu'il donne peu, on dit proverbialement qu'il *lui donne un chapeau de roses*. En Allemagne, une jeune personne qui *avait perdu la plus belle rose de son chapeau*, fleur que les hommes prisent tant, était forcée, le jour de ses noces, de porter une couronne de roses rouges, en place d'une autre de roses blanches ou de myrte. On trouve une allusion maligne à cette perte irréparable dans la fable suivante :

La rose rouge et la rose blanche.

Que vous êtes pâle, ma sœur,
Disait la rose rouge à sa sœur rose blanche;
Pardonnez-moi d'être si franche,
Votre teint blême me fait peur.
— C'est la candeur de l'innocence;
Vous, pour rougir ainsi, ma sœur,
Vous avez vos raisons, je pense.
— Mes raisons? Du bel Adonis,
Du favori de Cythérée,
C'est le sang qui m'a colorée :
J'éclate, et vos traits sont ternis.
— Cependant, d'une vierge pure
J'embellis encor la pudeur,
J'éclate aussi, mais de blancheur.

Les anciens ceignaient de roses blanches le front des vierges et des vestales. La rose blanche est l'attribut des jeunes personnes qui sortent de l'enfance; on dit alors au figuré, *c'est une rose;* on dit également, *c'est un bouton de rose.* La rose est encore l'emblème de la première heure du jour. En Turquie, on sculpte une rose sur le tombeau des jeunes vierges, comme symbole de leur pudeur et de leur modestie. A Rome, le jour appelé *Dominica in rosâ,* les papes bénissaient des roses qu'ils envoyaient, comme une marque de distinction, à quelques princesses de l'Europe.

25. *Les lis ne filent pas;* c'est-à-dire, que le royaume de France ne tombe pas en quenouille (1), et n'é-

(1) De soixante-dix articles dont la loi salique est composée, il n'y en a qu'un seul qui ait rapport aux successions; voici ce qu'il porte : Dans la terre salique, aucune partie de l'héritage ne doit venir aux femelles (ce qui serait tomber de lance en quenouille), il appartient tout entier aux mâles.

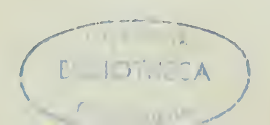
choit point aux femmes. Cette allusion proverbiale est fondée sur ce que dit Jésus-Christ dans l'Évangile : *Voyez les lis des champs lorsqu'ils croissent, ils ne travaillent ni ne filent point : Videte lilia agri, quæ neque laborant, neque nent.* Le lis a fourni une suite nombreuse de comparaisons : pour exprimer une agréable blancheur, on dit : *Un teint de lis et de rose*, pour un teint extrêmement blanc; et poétiquement : Les lis de son teint, de son visage. *Le temps flétrira ces lis et ces roses*, en parlant des ravages que le temps fait sur la beauté. Le lis était consacré à Junon, la reine des déesses. Le lis, considéré comme symbole, est le signe de la joie, et la joie est fille de l'espérance; aussi saint Grégoire de Nazianze l'a-t-il appelé *vestis lætitiæ.* Il fleurira comme le lis, dit le prophète Isaïe, car cette fleur désigne par excellence ce qui est beau et glorieux. L'emploi des lis comme pièces d'architecture est fort ancien, puisqu'on nous dit que l'artiste tyrien que Salomon employa pour construire son temple, avait représenté des lis au haut des colonnes, et avait même donné aux colonnes la forme de tiges de lis. Le lis est l'emblème des rois très-chrétiens. Il existe sur l'origine des lis, comme pièces d'armoiries, des conjectures tout-à-fait contradictoires, ainsi que sur l'époque où ils furent mis en usage. Il serait presque impossible de conclure quelque chose

---

Ce fut à l'occasion des prétentions d'Édouard III, qu'on déclara que l'article qui réglait le droit des particuliers aux terres saliques, regardait la succession à la couronne; elle devint loi fondamentale de l'État.

de raisonnable des sentimens divers des auteurs qui ont écrit sur cette matière. Les uns s'obstinent à croire que ce ne sont pas des lis de jardin ou de marais, mais une espèce d'iris appelée *flambe;* ces auteurs s'écarteraient moins de l'opinion commune, puisque ce serait une fleur, et que, dans une fleur, on peut trouver une allégorie. D'autres ne veulent voir dans le portrait de la fleur de lis (1), que le fer de l'angon ou javelot des anciens Français, dont la pointe du milieu serait droite et dont les deux autres pointes seraient courbées en croissant, et liées à leur base avec une clavette. D'autres enfin pensent que ce sont des abeilles, dont nos anciens peintres ne nous ont que très-imparfaitement tracé l'image. Cette dernière opinion a trouvé des partisans, surtout parmi les flatteurs d'un gouvernement dont le colosse a été réduit en poudre, parce que cette opinion flattait l'amour-propre de leur maître. Aussi les fleurs de lis ont-elles été remplacées, momentanément, par les abeilles, dans les chefs des armoiries des grandes villes; le manteau impérial était semé d'abeilles. Qu'il me soit permis d'entrer dans quelques détails propres à éclaicir

(1) Le lis a six pétales, et comme dans les armoiries il est représenté de profil, il n'en doit offrir que trois à la vue. Il se peut faire que, par succession de temps, on se soit écarté de la ressemblance et qu'on ait négligé la précision; toujours est-il que la tradition nous a transmis l'image de la fleur de lis telle qu'elle est représentée maintenant. La fleur de lis, à ce qu'il paraît, était originairement au bout d'un sceptre, qui était un bâton, et dans la suite elle est entrée dans la composition des armoiries.



ces diverses prétentions. La découverte que l'on fit dans le tombeau de Childéric II, à Saint-Germain-des-Prés, d'une quantité d'abeilles d'or massif et de grandeur naturelle, ne me paraît pas une raison assez décisive pour consacrer l'opinion du gouvernement impérial, qui excluait les fleurs de lis. Cet emblème du royaume de France et des rois très-chrétiens ne pouvait lui convenir : il était pour lui trop antique et trop vénérable. Ce gouvernement s'appuyait encore sur les circonstances suivantes. Louis XII entra triomphant dans Gênes, vêtu d'une robe d'écarlate parsemée d'abeilles, et il y avait, dit-on, dans la bibliothèque du chancelier Séguier, un livre où ce bon prince (Louis XII) était représenté avec une cotte parsemée d'abeilles; mais Mézeray affirme que si Louis XII entra dans Gênes vêtu comme il est dit plus haut, il fut reçu dans un palais décoré de fleurs de lis, aux acclamations générales de *vive le lis*. Jean d'Ivri, poète de ce temps, ne parle point des abeilles et confirme ce dernier fait. Papyre Masson, dans ses *Annales*, dit que l'effigie de Clotaire, que l'on voyait à Saint-Médard de Soissons, portait des brodequins fleurdelisés, et que, dans l'ancien cérémonial du sacre de nos rois, les abbés de Saint-Denis avaient l'emploi de porter la couronne et le sceptre de Charlemagne, la tunique et l'habit couverts de fleurs de lis. Favin prétend, dans sa *Chronique*, que les rois d'Austrasie et de Bourgogne portaient, sur leurs manteaux, des fleurs de lis que les rois de Paris portaient dans leurs armes. Du Tillet pense que Clovis portait des fleurs de lis d'or. Fauchet pré-

tend n'en avoir pas vu avant Louis-le-Gros, et il a raison. Duchêne écrit qu'il n'en a pas vu avant Philippe-Auguste, et il se trompe; car, suivant le sentiment de Chifflet, qui paraît le plus probable, et suivant l'opinion du père Ménestrier, il est certain que Louis VII, dit le Jeune, est le premier de nos rois qui soit représenté avec des fleurs de lis à la main et sur sa couronne. Lorsqu'il fit couronner son fils (Philippe II), il voulut que la dalmatique et les bottines du jeune prince fussent de couleur d'azur, semées de fleurs de lis d'or. Elles composèrent, par la suite, les armoiries des rois leurs successeurs; tous les ont d'abord portées sans nombre sur leurs habits de pompe, et les ont fait graver sur leurs monnaies. Ce n'est que depuis le règne de Charles V, que l'on a commencé à n'en compter que *trois* dans l'écu de France, comme le constatent un reliquaire qui se voyait dans l'ancienne abbaye du Val-des-Écoliers, et l'empreinte du sceau de la régence qui eut lieu pendant l'absence de Philippe-le-Hardi, fils de Saint-Louis. La possession des fleurs de lis, dans les armoiries, a été et est encore si recherchée en France, qu'un grand nombre de villes et de familles ont tenu à grand honneur d'en avoir. Dans le seul armorial de Languedoc, qui parut en 1767, on compte soixante de ces armoiries avec plus ou moins de fleurs de lis.

CHAPITRE XVI.

Dans les Saisons, les Fêtes et le Temps.

Les Saisons ressemblent aux âges
Dans leurs rapports mystérieux;
La main invisible des dieux
Cache des conseils pour les sages.
Le Printemps, couronné de fleurs,
Pare l'Amour, qui le caresse;
L'Été mûrit, par ses chaleurs,
Les dons brillans de la jeunesse;
L'Automne, un panier à la main,
Cueille les fruits qu'elle colore;
L'Hiver à l'instant les dévore;
Mais il conserve dans son sein
L'espoir de Cérès et de Flore.
Ainsi l'on peut toujours saisir
Les momens heureux qui s'envolent.
Fuyons les dangers du loisir,
Le travail ajoute aux plaisirs,
Et l'un et l'autre nous consolent.

1. *Le temps rouge le soir, le lendemain beau ciel fait voir*, parce que les vents d'ouest et de sud-ouest étant ordinairement ceux qui font pleuvoir en France, le couchant, étant couleur de feu, marque qu'il y a sérénité dans ce *rumb*, et que les nuées pluvieuses sont dissipées.

2. *Le soleil levant est toujours préféré au couchant.* Proverbe peu favorable aux vieillards, que l'on abandonne pour suivre les jeunes gens. La Fortune est femme, dit Machiavel, et pour la tenir soumise il faut la battre et la maltraiter; comme femme, elle aime toujours les jeunes gens :

Ah! Philon, souviens-toi que la Fortune est femme,
Et que, de quelque ardeur que Syphax la réclame,
Elle est pour Massinisse, et qu'elle aimera mieux
Suivre un jeune empereur qu'un autre déjà vieux.

L'Amour prend le même chemin que la Fortune, il n'aime pas les rides.

3. *Qui a une belle femme, sa maison sur la frontière, des enfans plus de trois, et sa vigne sur le chemin, doit se lever matin.*

4. *Après la pluie le beau temps.* Ce proverbe signifie que la joie succède ordinairement à la douleur, et répond à l'adage latin : *Post nubila Phœbus :*

On voit après l'épais nuage,
De Phœbus le riant visage.

Ou bien, comme l'a dit Quinault :

Il faut passer par les peines
Pour arriver aux plaisirs.

Ce proverbe a son inverse, *post gaudia luctus.*

5. *Cela vient comme marée en carême*, et encore : *comme mars en carême.* Il y a une distinction à faire dans ces deux locutions proverbiales : la première est usitée pour désigner une chose qui vient dans un temps opportun, comme la marée pendant le carême ; et la seconde, pour exprimer qu'une chose ne manque jamais d'arriver dans un espace de temps déterminé, comme mars dans le carême, les Pâques étant toujours fixées au premier dimanche après la pleine lune de mars.

6. *Il ne faut pas chômer les fêtes avant qu'elles ne soient venues.* Il ne faut pas s'affliger ou se réjouir par prévision avant que le bonheur ou le malheur ne nous arrive. Attendons de pied ferme la mauvaise fortune, et n'allons à sa rencontre que quand elle est inévitable. Imitons l'exemple de Gros René, qui a le bon sens de dire :

Pourquoi subtiliser, et faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable ?
Sur des soupçons en l'air je m'irais alarmer ;
Laissons venir la fête avant que la chômer.

(MOLIÈRE, *Dépit. am.*, act. Ier, sc. 1re.)

7. *C'est un vrai carnaval.* C'est un temps de plaisir et d'extravagances, qui tire son nom de deux mots latins *carni vale*, adieu à la chair. On appelle ainsi l'intervalle de temps qui s'écoule depuis le lendemain de la Chandeleur (3 février) jusqu'au carême. Ce sont nos saturnales. Les rues sont alors remplies de masques, surtout pendant les trois derniers jours. Un Indien, témoin de ces folies, était étonné qu'on pût tolérer de pareils excès, et ne pouvait concevoir une si singulière coutume. Comme c'était un homme fort instruit, quelqu'un, à qui il témoignait son étonnement de toutes ces extravagances, lui répondit par ces vers de Virgile (*Géorg.*, liv. IV), qui peignent l'agitation et les combats des abeilles :

Hi motus animorum atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent

« Malgré cette ardeur guerrière, jetez-leur un peu de poussière, le combat cesse. »

Mais tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.
(DELILLE.)

Le mercredi des cendres remet tout dans l'ordre.

CHAPITRE XVII.

Dans la Jurisprudence.

La justice consiste dans la volonté ferme et constante de se conformer au droit de chacun. « Les maximes de la jurisprudence, dit Nicole, ne dispen-

sent jamais de celles de la raison ; ainsi, ce que la raison condamne comme injuste et déraisonnable, ne peut être justifié par aucun principe ni aucune maxime d'une autre science. Il y a beaucoup d'occasions où les matières de droit sont d'une discussion si épineuse, même pour les personnes les plus éclairées, qu'un juge honnête homme doit sentir sa conscience frissonner, et doit hésiter long-temps sur l'usage qu'il fera de son jugement. Une erreur légère peut compromettre l'honneur d'un individu, l'existence d'une famille, la sûreté de la societé entière. Je ne connais rien de plus odieux qu'un abus de pouvoir en fait de justice : c'est un assassinat juridique; c'est profaner ce qui émane de Dieu même ; c'est se servir lâchement de la main du prince, qui est le véritable dépositaire de la justice divine, pour immoler un innocent. Comment, après cela, garantir son honneur, celui de ses enfans, de sa famille? Qui garantira même celui de la société entière? La loi m'innocente, un considérant me déshonore : existe-t-il une perfidie plus atroce! Il y a donc un pouvoir plus fort que celui de la loi. Quelle contradiction! quelle inconséquence! Qui dit loi, dit une chose devant laquelle tout citoyen doit trembler, et le roi tout le premier. *Lex surda res, lex res inexorabilis*, maxime qui vaut bien celle-ci, qu'on a voulu introduire : *La loi est athée.* La loi punit ou absout, mais ne se venge pas. Le souverain, en publiant les lois, instruit chaque particulier des règles qu'il doit suivre. Chacun n'est plus juge indépendant dans sa propre cause. C'est le souverain qui est l'homme de la loi,

qui en fait l'application, soit par lui, soit par ses subdélégués. Réunissant dans sa personne toutes les forces de l'État, il est à portée de tenir la main à l'exécution de la loi, et à punir quiconque voudrait l'enfreindre. Il est, plus que personne, intéressé à ce qu'elle soit observée. L'administration de la justice, dit Robertson, est un des liens les plus forts entre un monarque et ses sujets. Fort de la justice de ma cause, j'invoque le privilége des lois contre une violation manifeste ; je me réfugie dans leur dernier sanctuaire. Dans ce respectable asile, mon droit, bien légitime, bien reconnu, bien fondé, vient échouer contre la puissance colossale de la forme. Quelle autre puissance pourra donc me soustraire à la puissance de la forme? qui fera taire l'opinion publique? qui anéantira une si funeste influence? Il y a à la Chine un genre de supplice qu'on appelle des mille couteaux, je doute qu'il soit plus redoutable pour l'innocence qu'un seul abus judiciaire.

1. *La forme emporte le fond.* Une belle maxime pour le palais, utile au public, remplie de raison, de sagesse et d'équité, dit La Bruyère, ce serait précisément la contradictoire de celle qui dit que *la forme emporte le fond.* Pothier, célèbre jurisconsulte et conseiller au présidial d'Orléans, s'élevant avec raison contre notre ancien code criminel disait que s'il prenait fantaisie à quelqu'un de l'accuser d'avoir dérobé et mis dans sa poche les tours de Notre-Dame, il commencerait à mettre sa personne en sûreté par une prompte fuite, dans la crainte qu'on

ne le convainquît, *par la forme*, de ce vol, et qu'on lui fît expier, sur l'échafaud, le crime évidemment impossible d'avoir enlevé des tours, qui, de leur place ordinaire, verraient son supplice. Alcibiade, ayant été cité en jugement, s'évada; on lui demandait s'il se défiait de la justice : Où il y va de la vie, je ne me fierais pas à ma mère, de peur qu'elle ne prît la fève noire pour la blanche. *Nescis tu quam meticulosa res sit, ire ad judicem?* dit Plaute; ne sais-tu pas combien il est redoutable de paraître devant un juge?

2. *A temerario judice, præceps sententia*, à fol juge brève sentence.

3. *Adhuc sub judice lis est*, c'est un procès qui est encore à juger. Cela se dit en général de toute chose qui est restée indécise dans l'opinion.

4. *On ne peut être à la fois juge et partie.* Cette maxime est on ne peut plus mal observée dans le monde. Les hommes puissans ne sont-ils pas portés à abuser de leur autorité, pour se constituer juges dans leur propre cause, et la politique, bien souvent, ne consacre-t-elle pas ouvertement cet abus?

5. *Voluntas habetur pro facto*, l'intention vaut le fait.

6. *Semper in obscuris quod minimum est sequimur*, dans les choses obscures nous devons nous attacher à celle qui l'est le moins.

7. *Le mort (ou mieux, la mort) saisit le vif*; c'est-à-dire, investit l'héritier présomptif vivant de tous les droits du mourant.

8. *Achat passe louage.* Ancien axiome de juris-

prudence, pour dire que quand un immeuble n'était point affecté à la garantie du bail, l'acquéreur pouvait évincer le locataire, sauf son le recours de celui-ci contre le bailleur.

9. *Posteriora derogant prioribus.* Par exemple, relativement aux sermens successifs que bien des gens ont prêtés depuis trente ans. Le dernier serment prêté annule tous les autres.

10. *Cui prodest scelus, is fecit,* profiter du crime c'est le commettre. En jurisprudence criminelle, la culpabilité se présume de l'intérêt que l'on a à commettre un crime.

11. *Mensuraque juris vis est,* on a toujours raison quand on est le plus fort; cela ne devrait jamais être, mais cela est souvent.

12. *La balance ne penche pas plus du côté de l'or que du côté du plomb.* C'est le symbole de la justice, de cette justice qui ne favorise pas plus les grands que les petits, et qui rend à chacun ce qui lui appartient.

13. *Il vaut mieux absoudre vingt criminels que de condamner un innocent.* Un scélérat peut se corriger et devenir honnête homme; mais comment réparer le tort qu'on a fait à un homme innocent, qui, en perdant par un arrêt l'honneur ou la vie, a subi la peine qu'il n'avait pas méritée.

14. *Summum jus, summa injuria*, le droit poussé trop loin est une souveraine injustice. Proverbe célèbre parmi les anciens. Ils pensaient avec raison que s'attacher trop rigoureusement à la lettre de la loi, sans considérer l'esprit et les intentions du

législateur, c'était souvent s'exposer à commettre de grandes injustices. Térence a dit de même :

Jus summum, sæpè summa est malitia.

Pierre de Montmaur, professeur au collége de France au commencement du dix-septième siècle, le plus savant homme et le plus fameux parasite de son temps, dînait quelquefois chez le chancelier de France, qui appréciait son esprit et ses talens. Mais les valets, engeance très-méchante de nature, le baffouaient, à l'insu de leur maître, à cause de sa pauvreté. Un jour un d'eux, en relevant un plat de dessus la table, répandit malicieusement, sur Montmaur, toute la sauce que ce plat contenait. Montmaur souffrit patiemment l'injure, et, s'adressant au chef de la justice, qui était désolé de ce qu'il croyait être un accident, il lui dit : Votre Grandeur doit connaître cet axiome : *Summum jus, summa injuria;* faisant allusion au mot *jus*, qui signifie également sauce et droit. On rit avec raison de la finesse de l'à-propos.

15. *Il ne faut pas condamner sans entendre.* Axiome qui n'est pas toujours régulièrement suivi en justice. Sénèque a dit :

Qui statuit aliquid parte inaudita altera,
Æquum licet statuerit, haud æquus fuit.

Sans écouter parti qui juge par office,
Malgré qu'il juge bien, il fait une injustice.

C'était un roi fort sage et fort équitable que celui qui n'écoutait jamais les plaintes de quelqu'un, sans se boucher une oreille, disant qu'il fallait réserver l'autre pour écouter la réponse de l'accusé.

Un jeune Italien très-spirituel, entrant un jour dans l'appartement du cardinal Salviati, et le trouvant en dispute avec un homme qui jouait avec lui aux échecs, lui donna tort de prime-abord, sans entendre les raisons de l'un et de l'autre. Le cardinal lui demandant pourquoi il jugeait ainsi sans savoir le fait; parce que, répondit-il, si vous aviez eu raison, tous ces messieurs, qui sont témoins de la dificulté qui s'est élevée dans votre jeu, auraient d'abord jugé en votre faveur, au lieu qu'il n'y en a pas un d'entre eux qui ose dire son avis, parce que vous avez tort :

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.
(La Fontaine.)

Dans une audience où l'on faisait beaucoup de bruit, le juge dit: Huissier, imposez silence; il est étrange qu'on fasse tant de bruit, nous avons jugé je ne sais combien de causes sans les entendre.

16. *Un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès.* Il n'est pas rare de voir un homme

De son bien en procès consumer le plus beau.

La justice est si chère; et, comme dit fort bien Mascarille déguisé en Suisse (L'Étourdi, de Molière) :

La procès, il faut rien, il coûter tant d'archant :
La procurer larron, l'afocat, picn méchant.

Le mot de cet Athénien, *qu'il ne faut pas plaider quand on peut fuir;* et qu'on a ainsi traduit en latin, *quàm licet fugere, ne quære litem,* est devenu proverbe.

17. *A tous seigneurs tous honneurs.* En matière de féodalité, quand il y avait mutation du côté du seigneur, et que le fief dominant changeait de main, les anciens vassaux étaient tenus de renouveler foi et hommage au nouveau seigneur, quoiqu'il n'y eût aucune ouverture de leur côté; mais, en ce cas, il n'était dû à ce nouveau seigneur aucuns profits; c'est ce que voulait exprimer cet axiome proverbial, anciennement usité au barreau. C'est aujourd'hui un simple terme de politesse, qu'on emploie lorsqu'on veut témoigner des égards à quelqu'un.

18. *Qui répond paie.* Il y a quelque apparence que l'origine de ce proverbe a été puisée dans les coutumes où la caution était solidaire avec le principal obligé, comme dans l'ancienne coutume de Lille. Loisel (dans ses *Institutes coutum.*) a, pour ainsi dire, réduit en formules de proverbes certaines coutumes de France; par exemple, *promettre et tenir sont deux choses différentes*, est la sixième maxime du titre IV de son ouvrage. Dans un très-ancien manuscrit de la coutume de Normandie, le premier article commence par ce proverbe.

19. *Les battus paient l'amende.* Anciennement, lorsque, pour prouver son innocence ou la justice de ses prétentions, le duel était en usage, il fallait se présenter devant le juge; il examinait l'affaire, tâchait de découvrir qui avait tort ou raison, et, s'il ne pouvait y parvenir, il ordonnait le combat. Alors l'accusateur et l'accusé déposaient entre ses mains une certaine somme, pour indemniser le vainqueur du préjudice qu'il souffrait dans sa per-

sonne ou dans ses intérêts. On croit que ce proverbe tire son origine d'une ancienne coutume de Lorris en Orléanais, rapportée au mémorial de la chambre des comptes, aux années 1448 et 1468. Voici la traduction du texte latin : « Si quelques habitans de Lorris jettent follement leurs gages de bataille, et que, puis après, ils s'accordent, du consentement du prévost, l'un et l'autre seront condamnés à l'amende de deux sols six deniers; s'ils combattent, les pléges (témoins) de celui qui aura été vaincu seront tenus de payer cent douze sols. » Aux autres gages de bataille, le vaincu perdait bien sa cause, mais il n'était pas tenu de payer aucune amende. De là vient que quand un homme, maltraité par ses parties, l'était encore par ses juges, on disait : *Il est de la coutume de Lorris, où le battu paie l'amende.* C'était aussi la coutume de Metz, comme on peut le voir dans l'histoire des évêques de cette ville.

CHAPITRE XVIII.

Dans la Médecine.

Ariston, de l'île de Chio, ne reconnaissait en substance qu'une seule vertu, *la santé*, toutes les autres n'étant que des modifications de celle-là. C'est ainsi, disait-il, qu'on appelle la vertu *tempérance*, quand elle modère notre appétit; *prudence*, quand elle règle nos actions; *justice*, lorsqu'elle prévient

les délits. Mais elle n'en est pas moins *une;* de même que le feu ne change point de nature, quoique ses propriétés soient infinies. Je ne sais quel moraliste a dit : La sobriété est l'amour de la santé, ou l'impuissance de manger beaucoup. La santé est le plus précieux de tous les trésors. Il semble cependant qu'on n'en connaisse pas le prix, puisqu'on s'occupe sans cesse à le perdre. On mange sans faim, on boit sans soif, on veille sans nécessité, on s'échauffe la bile par la colère, on allume son sang par l'excès des liqueurs, et l'on perd son tempérament par l'usage des mets inventés pour donner un faux appétit. Baglivi, médecin célèbre, connaissait cet axiome des anciens : *Imaginando morbum, morbum contrahimus;* puisqu'il dit qu'en pensant trop à sa digestion, l'on ne digère pas. Il en est de même des autres actions vitales ou animales, on les trouble en s'en occupant trop :

Pour la santé trop de précaution,
Trop de soin, trop d'attention
Quelquefois nuisent à la vie;
Ce qu'on fait pour la prolonger
Souvent ne sert qu'à l'abréger.

(Lebrun.)

La médecine fait profession d'avoir toujours l'expérience pour pierre de touche de ses opérations. Ainsi Platon avait raison de dire que, pour être vrai médecin, il serait nécessaire que celui qui entreprendrait la médecine eût passé par toutes les maladies qu'il veut guérir. « C'est raison qu'ils prennent la v...., dit Montaigne, s'ils la veulent panser, je m'en fierai à celui-là. » Il y a eu des mé-

decins qui ont eu assez de courage pour suivre à la lettre le précepte de Montaigne. Desgenettes s'est inoculé le virus de la peste, Swediaur celui de la maladie vénérienne, un médecin des Antilles celui de la fièvre jaune. Il y a mainte époque de la vie où l'homme qui croit le moins à la médecine est obligé de recourir aux médecins, qui, si peu qu'ils sachent, en savent au fait toujours plus que le commun des malades. Les médecins et le commun des hommes, dit Champfort, ne voient pas plus clair les uns que les autres dans l'intérieur du corps humain, ce sont tous des aveugles; mais les médecins sont des *quinze-vingt*, qui connaissent mieux les rues et se tirent mieux d'affaire. Un médecin italien de beaucoup d'esprit, mais aussi incrédule que Montaigne et Molière, Gatti, disait qu'il ne connaissait que deux classes bien distinctes de maladies : *Celles dont on meurt, et celles dont on ne meurt pas*.

1. *Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant*
Hæc tria : mens hilaris, requies moderata, dieta.
(École de Salerne.)

« Si vous avez besoin de médecins, en voici trois auxquels vous pourrez avoir recours, l'esprit gai et tranquille, l'exercice modéré et la diète. » C'était le sentiment du célèbre du Molin. Ce médecin habile, étant près de mourir, et environné de plusieurs de ses confrères qui déploraient sa perte, leur dit : *Je laisse après moi trois grands médecins ;* et, pressé de nommer ces favoris d'Hippocrate, parce qu'ils croyaient tous être un des trois, il répondit : L'eau, l'exercice et la diète.

Si tu n'as pas de médecin,
En voici trois qu'on te propose,
Qui te vaudront mieux que Tronchin :
Tâche d'avoir, sur toute chose,
Dans l'esprit beaucoup de gaîté,
Prends en hiver, comme en été,
Un exercice raisonnable,
Et garde la sobriété
Dans les plaisirs du lit et dans ceux de la table.

2. *Passe-moi la casse, je te passerai le séné;* passe-moi mes sottises, je te passerai les tiennes; propos de médecins. Ce proverbe ne doit pas être fort ancien, puisque le séné n'est connu en France que depuis l'année 1623.

3. *La goutte vient de la fillette ou de la feuillette*, disait agréablement Mézeray, ce qui est devenu proverbe. Sénèque a fort bien décrit la peine qu'on éprouve de convenir que l'on est travaillé de la goutte. Cospean, évêque de Lizieux, disait : La goutte est comme les enfans des grands seigneurs, on ne la baptise que tard. On dit aussi communément, que les goutteux sont long-temps martyrs avant que d'être confesseurs. Piron, dans une épître intitulée *la Goutte*, prétend que Vénus et Bacchus ont engendré cette maladie; on peut s'en rapporter à lui, il connaissait par expérience l'une et l'autre.

4. *Médecin, guéris-toi toi-même*, medice, cura te ipsum. Le poète *Scheichi* était pauvre, et vendait un remède pour les maux d'yeux, afin de gagner de quoi pouvoir vivre; mais il avait lui-même mal aux yeux, et il ne s'était pas avisé de se servir du remède qu'il vendait aux autres. Un jour une personne qui avait besoin de son remède, lui en

acheta pour un aspre, et, en le payant, au lieu d'un aspre, elle lui en donna deux. Scheichi voulut lui en rendre un, mais l'acheteur lui dit : L'un est pour le remède que je vous ai acheté pour mon usage, et l'autre, je vous le donne afin que vous en preniez autant pour vous frotter les yeux vous-même, puisque vous y avez mal. A l'application, combien de médecins ne savent même pas guérir leurs cors.

5. *Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.* Sénèque a dit qu'il fallait demander aux dieux, d'abord la santé de l'âme, ensuite celle du corps. Notre esprit est notre roi, continue Sénèque; lorsqu'il se porte bien, tout le corps se ressent de sa santé, tout lui obéit; s'il est malade, tout languit avec lui. Mais notre esprit est tantôt notre roi, tantôt notre tyran. Il est notre roi, lorsqu'il ne nous présente que des choses honnêtes, et qu'il prend soin de ce dont la garde lui a été commise, qu'il ne lui commande rien de bas, rien de honteux; mais lorsqu'il n'est pas maître de lui-même, qu'il se porte à trop de mollesse ou à des désirs effrénés, alors il prend le nom infâme de tyran. Cicéron dit qu'une tête folle est un plus grand mal que toutes les infirmités du corps et les maux de la fortune.

6. *Le vin est le lait des vieillards*, vinum lac senum. Le vin pris avec quelque excès est excellent, dit-on, pour les vieillards; la raison en est qu'il humecte leur tempérament sec, et entretient leur humide radical. Sénèque parle d'un vieillard qui, pressé de boire à la neige, répondit que son âge le rendait assez froid pour ne pas souhaiter de l'être

davantage : *Ætas meo frigore contenta est.* Je laisse aux médecins à décider si sa réponse était juste et conforme à l'expérience : *Plus utile seni quàm juveni,* dit Pline en parlant du vin :

> Mais, comme les plaisirs, le vin a ses dangers;
> Souvent on paie cher ses charmes passagers.
> (DELILLE.)

Solon appelait *œuvres divines,* l'usage modéré de l'amour et du vin. Guillaume Temple disait avec raison : Le premier verre pour moi, le second pour mes amis, le troisième pour la joie, le quatrième pour mes ennemis.

7. *Plus occidit gula quàm gladius.* C'est un sage axiome des Orientaux; ils ont bien mieux senti que nous, que la vigueur propre à chaque tempérament ne pouvait se conserver dans la maturité de l'âge que par le moyen de la sobriété et de la tempérance. La longévité tient surtout à un genre de vie simple et réglé, comme le démontre très-bien l'exemple de Cornaro, noble Vénitien, qui, après s'être livré à tous les excès pendant cinquante ans, répara, en adoptant un genre de vie régulier et tempérant, les atteintes que la débauche avait portées à sa santé et à son tempérament, et mourut presque centenaire. On a dit avec raison que pour manger beaucoup, c'est-à-dire long-temps, il fallait manger peu.

8. *Magna pars libertatis est benè moratus venter,* une grande partie de notre liberté morale dépend d'un ventre bien gouverné. La gourmandise, si l'on s'en rapporte à ce que dit Pétrarque, n'a pas moins

contribué que la mollesse à bannir la vertu de ce monde.

La gola e l'otiose piume hanno del mondo la virtù sbandita.

9. *Juvenilis luxuria senectuti proxima, senilis sepulcro contigua est*, en se livrant toutes deux à la débauche, la jeunesse atteint la vieillesse, la vieillesse touche le tombeau.

10. *Pour vivre long-temps il faut donner à son c... vent;* c'est-à-dire, user du remède de Claude. Suétone prétend que cet empereur romain avait projeté un édit par lequel il permettait de lâcher des vents à table, parce qu'il avait appris qu'un de ses convives en avait été très-incommodé pour s'être retenu devant lui; mais comme qui peut plus peut moins, je pense que les éructations étaient comprises dans la permission de sacrifier à Beelphégor. Les Espagnols usent largement de cette liberté. Les Egyptiens avaient de plaisans dieux; outre les ognons, les navets, ils adoraient encore les résultats provenant de l'usage de ces plantes flatueuses. Phégor, chez les Juifs, signifie pet, et Beel ou Baalphegor, dieu des pets. Claude Terrin, célèbre antiquaire né à Arles, a fait, sur cette singulière divinité, une dissertation aussi estimable par l'érudition qui y règne, qu'elle l'est peu par la bizarrerie du sujet. Il prouve l'existence de cette divinité ridicule et de son culte par des autorités incontestables, tirées de saint Clément d'Alexandrie, de Minutius Félix, de saint Jérôme et de saint Césaire. Quelles respectables autorités pour du vent! Profitons de l'à-propos pour citer une histo-

riette tirée de saint Augustin (liv. 14, *de la Cité de Dieu*). Le fils de sainte Monique raconte que de son temps un homme faisait des pets sur tel ton qu'il lui plaisait, comme s'il eût joué de la pédale (basson).

11. *Ars longa, vita brevis*, la vie de l'homme est courte, et l'art de guérir exige une longue étude. Pétrarque, qui était grand ennemi des médecins, disait d'eux, par allusion à ce premier aphorisme d'Hippocrate : *Vitam dùm brevem dixerunt, brevissimam effecerunt.*

12. *Aux grands maux les grands remèdes.* Les remèdes trop doux ont quelquefois cet inconvénient, qu'ils irritent le mal sans le détruire.

13. *Si vis te reddere sanum, parce mero, cœnato parum* (École de Salerne), si vous voulez vous garantir de toute infirmité, buvez peu de vin, et ne mangez que peu le soir. Ce n'est pas lorsque l'estomac est chargé que l'intelligence prend son essor. L'estomac est appelé le *père de famille des autres organes ;* il est la première source de tous les dérangemens qui surviennent au corps.

14. *Qui vult vivere annos Noë, sumat pilulas de aloë.* Le suc d'aloès est purgatif, vermifuge et vulnéraire. Son usage est utile aux gourmands, aux grands et aux gens riches qui vivent dans la bonne chère ; leur estomac, fatigué par le travail continuel de la digestion, a quelquefois besoin d'être ranimé par ce remède amer. Son usage serait pernicieux aux gens sobres et tempérans. Il excite les hémorrhagies; on trouve d'ailleurs dans l'aloès une foule d'autres propriétés si excellentes, que des méde-

cins et des physiologistes, entre autres Roger Bacon, n'ont pas craint d'avancer qu'il prolongeait la vie. C'est ce qui a motivé ce précepte proverbial.

15. *Vie de pourceau, courte et bonne.* Les jeunes libertins se récrient sur le peu de durée de la vie, et sur l'instabilité des plaisirs ; aussi veulent-ils la vie courte et bonne. Mais la débauche et l'intempérance, en détruisant la santé du corps, aussi-bien que la paix de l'âme, conduisent ces hommes imprudens et si pressés de jouir, à l'hôpital ou au tombeau. C'est directement pour eux que Pannard a fait cette épigramme :

Courir de maîtresse en maîtresse,
Passer ses jours, en libertin,
Dans la continuelle ivresse
Qui naît de l'amour et du vin;
Par des liqueurs de toute espèce
Se brûler du soir au matin,
C'est mettre un poignard dans son sein,
C'est se presser de vivre et hâter sa vieillesse,
C'est creuser son tombeau, c'est courir à sa fin,
C'est, en terme de banque, escompter sa jeunesse.

CHAPITRE XIX.

Dans les Choses inanimées.

Telle est l'immensité des proverbes, que les choses même les plus abjectes et de la moindre apparence n'ont pu échapper à leur fécondité : *C'est un homme de paille*, c'est-à-dire, un homme de rien, sans moyens, qui se présente pour caution. *C'est un feu de paille*, un feu de courte durée. *Je n'en*

donnerais pas une épingle, pour dire la somme la plus modique; *de fil en aiguille*, de propos en propos; *disputer sur la pointe d'une aiguille*, chicaner sur rien et sans sujet.

1. *C'est une tête à perruque.* Cela se dit de gens qui ont l'esprit grossier et aussi obtus que les têtes de bois dont se servent les perruquiers pour ajuster leurs perruques. Dans les grandes corporations il ne manque pas de têtes à perruque; aussi opinent-elles du bonnet dont elles sont affublées. L'abbé de Saint-Pierre, que la dignité de son état empêchait de légitimer les enfans que lui procuraient ses intimités avec ses servantes, qu'il renouvelait souvent, leur donnait à tous le métier de perruquier, parce que, disait-il, les têtes à perruque ne manqueront jamais.

2. *Noir comme le manteau d'une cheminée*, en parlant d'une personne malpropre, ou d'une chose sale. Voici des stances que Voiture adresse à une demoiselle qui avait les manches retroussées et sales :

Vous pouvez avec raison,
Usant des droits de la victoire,
Mettre vos galans en prison,
Mais qu'elle ne soit pas si noire.

Mon cœur, qui vous est si dévot
Et que vous réduisez en cendre,
Vous le tenez dans un cachot
Comme un prisonnier qu'on va pendre.

Est-ce que, brûlant nuit et jour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour
En a fait une cheminée ?

3. *Sot comme un panier.* Cela s'entend d'un homme dont l'esprit n'est susceptible d'aucune culture, par comparaison, sans doute, avec un panier percé, dans lequel tout ce qu'on pourrait mettre serait exposé à être perdu. Ce proverbe ne devrait-il pas plutôt son origine à cette singulière parure qu'on appelait *panier*, et qui tirait son nom de celui d'un maître des requêtes de ce temps-là, homme inepte, à ce qu'il faut croire, et qu'il plut à quelques élégantes d'immortaliser par un ridicule. Addison s'égaie ainsi sur cette mode bizarre: « Lorsque je jette les yeux sur cette rotonde ridicule, je ne puis m'empêcher de penser, comme un ancien philosophe, qui, après être entré dans un temple égyptien, et avoir cherché l'idole du lieu, découvrit au milieu un petit singe noir accroupi, et ne put s'empêcher de s'écrier en le voyant : *Quel palais magnifique pour un si plaisant propriétaire !*

4. *A propos de bottes.* Expression proverbiale pour désigner un discours tenu ou une démarche faite intempestivement. Un certain auteur ayant dédié à Alexandre-le-Grand un livre *sur la justice*, au plus fort de ses conquêtes : « Cela est fort à propos, dit ce prince, dans un temps où je prends le bien d'autrui. » Avis aux faiseurs d'épîtres dédicatoires.

5. *Tour du bâton.* On appelle ainsi les profits illicites qu'un homme fait secrétement, et avec adresse, dans une charge ou dans une commission qui lui est confiée, par une métaphore apparemment tirée des joueurs de gobelets, qui font mille subtilités qu'ils attribuent à la vertu du petit bâton dont ils se servent pour leurs escamotages. Be-

lingen croit ridiculement que ce proverbe vient de ce qu'on parle à l'oreille, et d'un *bas ton*, lorsqu'on fait des offres à un domestique pour le corrompre; d'autres disent qu'il vient de l'usage où sont les maîtres d'hôtels de porter un bâton pour marque de leur charge, et plus encore de l'habitude qu'ils ont *de ferrer la mule*. M. de la Mezengère pense que ce peut être un proverbe emprunté de la féodalité. Lorsqu'un seigneur se faisait représenter pour juger, il donnait sa baguette, marque de sa dignité, à celui qui le représentait; alors, selon toute apparence, ces suppléans des seigneurs savaient tirer des profits illicites de l'honneur que leurs maîtres leur avaient conféré. Les artisans de chaque profession ont une espèce de friponnerie qui leur est propre, et à laquelle ils n'attachent aucune idée de vol et de déshonneur. Ils ne croient pas, en l'employant, déroger à la probité, c'est ce qu'on appelle le tour du bâton; elle est fondée sur un antique usage qui remonte au déluge. C'est une condition tacite dans une vente ou dans un marché, mais qu'ils ne regardent pas moins comme obligatoire à leur profit.

6. *Adieu paniers, vendanges sont faites.* Ce propos peut s'entendre de deux manières : la première veut dire qu'un objet est devenu tout-à-fait inutile lorsque la chose pour laquelle on voulait l'employer n'existe plus; la seconde se prend moralement, et signifie que le succès d'une affaire n'offrant plus aucun espoir, il est inutile de faire la moindre démarche, d'employer la moindre ressource. L'abbé Pellegrin s'est servi ridiculement

de cette expression proverbiale dans des vers religieux adressés aux fidèles sur la mort de Jésus-Christ :

Suivez la loi et les prophètes,
Profitez de ce qu'ils ont dit ;
Quand on a perdu Jésus-Christ,
On peut dire : *Adieu paniers,*
Quand on a perdu Jésus-Christ,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

CHAPITRE XX.

Dans les différens États et diverses Professions.

Les états et les professions ont fourni une série nombreuse de proverbes, tels que ceux-ci : *Gras comme un moine, hardi comme un page, insolent comme un laquais, menteur comme un arracheur de dents; c'est un écorcheur,* terme de mépris et de dépit, employé ordinairement contre les aubergistes ou les marchands, qui ont les mains longues et la conscience large.

1. *On ne peut rester long-temps dans la boutique d'un parfumeur sans en emporter l'odeur.* En fréquentant les hommes vicieux on court risque de le devenir. Si, par état, nous sommes forcés à avoir des rapports avec eux, il faut agir à leur égard comme un médecin prudent, qui se munit d'un préservatif pour éviter la contagion. Les premières impressions étant toujours les plus vives et les plus dangereuses, on ne saurait de trop bonne heure se

tenir en garde contre les dangers des mauvaises compagnies. Quelque bien né qu'on soit, il est difficile de résister à l'épreuve des mauvais exemples. Il est peu de caractère qui soit trempé assez fortement pour n'en être pas entraîné. Le vice d'abord effarouche, mais insensiblement on se familiarise avec lui, tant ses appas sont séduisans. La vertu est délaissée, les bons principes s'altèrent, et l'on arrive tout vicié au bord du précipice, que l'on aperçoit lorsqu'il n'est plus temps de revenir sur ses pas. Combien de jeunes gens, nés pour faire l'ornement et l'honneur de la société, en on fait la triste expérience. Quels soins et quelle exactitude les pères et mères ne doivent-ils pas mettre à surveiller les premières démarches de leurs enfans, à leur entrée dans le monde, pour les garantir de la corruption.

2. *Menteur comme un laquais.* Le mensonge est un vice si bas que, dans notre langue, on le renvoie à la valetaille par ce proverbe. Le seul profit que les menteurs retirent de leurs mensonges, disait Esope, c'est de n'être pas crus, lors même qu'ils disent la vérité. Un Lacédémonien disait, qu'étant homme libre, on ne pouvait lui contester le droit de mentir; il y a beaucoup de Lacédémoniens et de Grecs à Paris.

3. *C'est un grand clerc.* Autrefois le titre de clerc ne désignait pas seulement un homme engagé dans les ordres sacrés; il signifiait aussi un homme de lettres, un homme savant, érudit. Regnier a dit

Par Dieu, les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

Ce vers, composé de monosyllabes, est devenu proverbe lui-même, et correspond au mauvais latin de Rabelais (liv. I, ch. IV) : *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.* Les Italiens ont un proverbe à peu près semblable : *Tutti quei ch' hanno lettere, non son savi.* Selon Borel, on a dit autrefois *clergesse* en parlant d'une femme savante. Il n'y avait jadis que les gens d'église qui étudiassent. Dans ce siècle, chacun se croit un grand clerc; nous sommes inondés d'écrits éphémères, qui n'ont que la vogue du moment. On se presse de jouir de quelque renommée. L'on aime mieux écrire qu'observer; c'est une moisson qu'on coupe avant maturité. Des jeunes gens, à peine sortis des bancs de l'école, prennent un ton doctoral, et ne s'aperçoivent pas combien la transition d'un écolier à un pédant est brusque et rapide; d'autres établissent des théories avant d'avoir consulté l'expérience. Ce sont des philosophes, des sophistes ou des politiques en herbe. Les sciences et les lettres ne peuvent retirer aucun profit de ce déluge de productions futiles, et qui n'apprennent rien, sinon l'opinion avantageuse que les auteurs ont conçue d'eux-mêmes.

4. *Vêtu comme un rentier.* Proverbe dû à la révolution. La misère à laquelle étaient réduits les pensionnaires et créanciers de l'État, les forçait, pour subsister, de vendre leurs meubles, leurs hardes, et de ne conserver strictement, pour obéir aux lois de la décence et de la pudeur, que les restes délabrés de leur ancienne garde-robe, puisqu'ils ne possédaient plus sur le grand livre de la dette

publique qu'une mention illusoire, étant payés en bons qui perdaient jusqu'à 80 pour 100, grâce aux dilapidations des sangsues publiques, des législateurs sanguinaires, des directeurs immoraux, et de tous les suppôts infernaux d'une république délirante et furibonde. On prenait le titre de rentier, pour attirer la compassion et la charité, jusqu'à ce qu'enfin tout le monde fût devenu gueux, et que l'on se demandât réciproquement l'aumône.

5. *Il ne faut pas parler latin devant les cordeliers.* Le lecteur prendra pour comptant, si cela lui fait plaisir, l'origine de ce proverbe, qui enseigne à prendre de justes précautions contre les gens rusés. Un bourgeois qui n'aimait pas les religieux quêteurs, en sortant de sa maison, recommanda à sa servante de dire à ceux qui se présenteraient, ces mots latins : *Nescio vos*, je ne vous connais pas. Un cordelier parut quelques momens après. *Nescio vos*, lui dit d'abord la servante. Ah, répondit le cordelier, ce n'est pas sans raison que nous plaçons votre maître au rang de nos bienfaiteurs. *Nescio vos*, ma fille, veut dire que vous me donniez ce levraut et ce coq d'Inde qui sont pendus à votre crochet. La servante, toute novice, ajouta foi aux paroles du rusé cordelier, et lui donna ce qu'il demandait. Le maître, étant rentré, n'eut pas plutôt appris la simplicité de sa servante, qu'il s'écria : *Foin de moi ! ne devais-je pas savoir qu'il ne fallait pas parler latin devant les cordeliers.*

6. *C'est Gros-Jean qui remontre à son curé.* C'est ce qu'on dit d'un ignorant qui prétend en apprendre à son maître. Ce proverbe répond à l'adage latin:

Sus Minervam, sous-entendu *docet*. Le pourceau était le symbole de la stupidité, et Minerve était la déesse des arts. Les Gros-Jean, les docteurs en sabots, ne sont que trop communs dans les villages, où ils sont le supplice des curés, dont ils paralysent souvent le zèle et les bonnes œuvres, en entravant sans cesse leurs charitables projets.

7. *Hardi comme un page; c'est un tour de page.* Un page à qui son gouverneur avait fait donner le fouet (il y a fort long-temps), lui commande de reprendre ses habits. *Prenez-les vous-même*, lui dit-il, *ce sont les profits du bourreau.*

8. *Pauvre comme un poète.* La pauvreté semble s'être attachée pendant long-temps plus spécialement aux poètes qu'aux autres gens de lettres.

Mon ami, si tu crains de porter la besace,
Fuis le métier des vers comme un métier fatal :
Qui prend le chemin du Parnasse,
Prend le chemin de l'hôpital.

Marot, Saint-Amand, le Tasse, Malherbe, moururent pauvres. Otway, que ses compatriotes ont surnommé *le Racine de l'Angleterre*, mourut de faim dans toute la rigueur du mot. Il y avait déjà plusieurs jours qu'il n'avait mangé, lorsque la faim le fit sortir de sa retraite : Il rencontre un de ses amis, aussi pauvre que lui et qui lui prête quelques schellings; il court chez un boulanger, achète un pain, le dévore avec une incroyable avidité, et expire. Il fut, par compensation, enterré à Westminster. Un homme de génie meurt de faim, une sangsue publique ne meurt pas, mais ce n'est point un Otway. Il paraît que les poètes, même dans la

plus haute antiquité, avaient le malheureux privilége d'être pauvres, secs et maigres. Hypéride dit que le poète *Philippides* était si mince et si grêle, qu'il donna lieu au proverbe grec : *Il est devenu Philippides*, pour exprimer la maigreur.

9. *Nous en scabins trop per esta Notaris.* Les Gascons disent proverbialement d'un homme rusé et dangereux, qu'il en sait trop pour être notaire, donnant à entendre par là qu'il faut être sur ses gardes quand on a affaire à lui. Ce proverbe fait l'éloge des notaires. Il paraît que les Romains n'avaient pas de ces officiers une opinion aussi avantageuse que nous en avons, si l'on s'en rapporte à ce que dit Horace.

Adde Cicutæ
Nodosi tabulas, centum mille addo catenas.

« Ajoutez-y toutes les rubriques (1) et toutes les formules du fameux notair Cicutae, qui s'entend si bien à lier les gens. » Regnier a dit :

L'homme trahit sa foi, d'où vinrent les notaires,
Pour attacher au joug les humeurs volontaires.

10. *Il m'a fait chère de médecin*; c'est-à-dire, il défend ce qu'il y a de meilleur, et il le mange. Nos médecins, dit Montaigne, mangent le melon et boivent le vin frais, pendant qu'ils tiennent leur patient condamné au sirop et à la panade.

11. *De trois choses Dieu vous garde : de et cætera de notaires, de quiproquo d'apothicaires et de bou-*

---

(1) Lisez l'ouvrage intitulé *Bredin le cocu*, ou Formulaire fort récréatif de tous contrats, donations, actes passés pardevant notaires; ouvrage singulier et piquant.

cons (appâts), *de Lombards* (prêteurs sur gages) *frisquaires* (rusés).

12. *C'est un avocat de Ponce-Pilate;* c'est-à-dire, un avocat ignorant, qui n'a pas de pratiques ni de causes. Ce terme de moquerie fait allusion à ce que Pilate, en parlant de Jésus-Christ, dont au fond du cœur il reconnaissait toute l'innocence, dit, dans l'Evangile : *Non invenio causam.* On dit encore ironiquement : *Il en sait plus que le chien de Barthole, qui avait mangé un sac d'écritures.* On demandait à Louis XII quelle était la chose la plus utile à la vue : *C'est de ne jamais voir la robe d'un homme de palais.* Le même prince, en parlant des avocats qui commentent longuement les lois, et des procureurs qui allongent la procédure, les comparait aux cordonniers, qui allongent le cuir avec les dents. Saint Grégoire de Nazianze compare les avocats à ces oiseaux qui font de grands circuits en l'air avant de fondre sur leur proie. Juvénal, dans sa VIIe satire, fait un tableau de l'état des avocats de son temps qui contraste singulièrement avec le faste de ceux du siècle présent : « Eh bien, dit-il, après avoir tant crié, que vous donne-t-on ? quelque maigre jambon, quelque plat de méchans petits poissons, quelques vieilles bottes d'ognons, ou bien quatre à cinq bouteilles d'un vin fade et doucereux. » Que les temps sont changés! Entrez dans les riches appartemens des Emilius de nos jours, vous y verrez les nombreux tributs de la clientelle reconnaissante, de beaux lustres de cristal, des bronzes dorés, des meubles de bois exotiques de la plus rare élégance, des galeries de superbes ta-

bleaux, des bibliothèques où l'éclat de la dorure rivalise avec la beauté des éditions et le fini de la reliûre des livres qui les composent; enfin tout ce qui peut satisfaire pleinement l'ambition et la vanité humaines : et tout ce faste est la plupart du temps le résultat de beaucoup de ruines. Les avocats ne le cèdent qu'aux notaires en luxe et en magnificence. Du temps où la république romaine était le plus florissante, les avocats qui aspiraient aux charges et aux honneurs plaidaient gratuitement; mais dès que cet état si honorable ne fut plus un moyen de parvenir aux dignités, il devint mercenaire; alors les avocats vendirent leur zèle, leur colère, leurs invectives, leurs sarcasmes même contre l'autorité, et rançonnèrent leurs parties à outrance. L'honnête tribun Cincius, pour réprimer ces abus, fit une loi qui méritait bien d'être appelée *Cincia*, de son nom : elle défendait aux avocats de rien exiger de leurs clients. Si l'on ressuscitait la loi *Cincia, quel scandale il y aurait dans Landernau!*

L'ordre des avocats a toujours été respecté, et mérite de l'être; la profession indépendante et honorable de ses membres, la science, les talens et les qualités sociales qu'on voit briller dans la plupart, tout concourt à assurer aux praticiens du barreau l'estime publique. Combien plus en seraient-ils dignes, s'il était au pouvoir du plus grand nombre d'ajouter à tant de belles et précieuses qualités qui les distinguent, le désintéressement le plus parfait et une judicieuse gratuité de leurs services?

CHAPITRE XXI.

Dans les Élémens.

1. *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.* Les terres, les charges, les emplois, augmentent ou diminuent de prix ou de valeur, suivant que ceux qui les possèdent sont habiles ou peu entendus.

2. *C'est la mer à boire.* Pour désigner un travail long et pénible, une chose dont l'exécution est difficile. Le trait suivant, selon Tuet, peut avoir donné lieu à cette expression. C'était la coutume des anciens de se proposer des questions embarrassantes, et ils attachaient beaucoup d'importance et d'honneur à les résoudre. Un roi d'Éthiopie fit un jour à Amasis, roi d'Egypte, la proposition *absurde de boire la mer* (c'était sans doute une énigme ou une allégorie qu'il lui donnait à résoudre); il lui promit, s'il en venait à bout, de lui céder un grand nombre de villes; Amasis, fort embarrassé, s'adressa au philosophe Bias, qui lui répondit : « Je ne vous » conseille pas de *boire la mer* pour acquérir quel» ques méchantes villes; mais dites au roi d'Éthiopie » que vous le ferez, à condition qu'il détournera les » fleuves qui viennent se jeter dans la mer; que » vous voulez bien avaler la mer, mais non pas les » fleuves qui entrent dedans. » Cet expédient tira Amasis d'affaire. Dans la vie d'Ésope on lit le même trait sous le nom de Xantus, que le fabuliste tira du même embarras par le même moyen.

CHAPITRE XXII.

Dans les Sobriquets, ou Noms particuliers donnés aux habitans.

Les sobriquets sont des espèces de surnoms ou d'épithètes burlesques, qu'on donne le plus souvent à des personnes ou à des choses pour les tourner en ridicule. L'origine de ces surnoms se trouve dans la malignité de ceux qui les donnent, et dans les défauts réels ou apparens de ceux à qui on les impose; les imperfections du corps, les défauts de l'esprit dans les hommes, leurs mœurs, leurs passions, leurs vices, leurs actions, de quelque nature qu'elles soient, sont les sources communes d'où on les tire. De toutes les expressions figurées, celle qui forme les plus ingénieux sobriquets, c'est l'allusion fondée sur une connaissance de faits singuliers dont l'idée prête une sorte d'agrément au ridicule.

Les sobriquets que se donnent réciproquement les habitans d'une ville, d'un bourg ou d'un hameau, proviennent ordinairement de leur rivalité, et ne consistent souvent qu'en quelques épithètes si triviales, que personne ne peut s'en offenser. Un particulier ne doit pas prendre pour lui ce qui ne se dit qu'en général. On ne voit point de Normand se fâcher des défauts et des imperfections que la malignité prête aux habitans de la Normandie. Les Picards ne se mettent point en colère quand on dit qu'ils ont la tête chaude. Ducange, qui était Picard, n'a pas même dédaigné de fournir quelques preuves pour faire voir que le mot *picard* n'a pas une origine des plus honorables; quoi qu'il en soit

de son assertion, il se moque de l'origine que Valois lui donne dans sa *Notitia Gallorum*. Un curé champenois du seizième siècle inséra dans son livre d'église ces deux vers sur les Picards :

Isti Picardi non sunt ad prælia tardi ;
Primò sunt hardi, sed sunt in fine cohardi.

Ce dernier mot signifie, en vieux langage, *timide*, *fuyard*, *couard*. Le temps et l'expérience ont fait justice de cette allégation injurieuse, que les Picards pourraient repousser par un trait de satire, en appliquant à l'auteur le proverbe : *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes*, pris dans l'acception, s'entend, qu'on lui donne communément. L'opinion généralement reçue de la bravoure des Picards leur assure toujours un rang distingué dans nos armées. Les Gascons ne s'offensent pas du reproche, souvent gratuit, qu'on leur fait d'avoir les pieds légers, la bourse plate, la mémoire courte et le cœur fanfaron. Ils en rient eux-mêmes les premiers; ils ne démentent pas le sobriquet de *juglors*, qui leur fut donné jadis, parce qu'il y a plus de quatre cents ans qu'ils passaient pour de très-habiles *jongleurs*. Ce n'est point pour eux qu'a été fait le proverbe : *Il fait bon battre glorieux, car il ne s'en vante pas*. Les Gascons ont la réputation de se vanter de tout, de ce qu'ils ont fait comme de ce qu'ils n'ont pas fait, et presque toujours avec esprit :

Tout au contraire, au lieu de non,
Se dit souvent par le Gascon ;
De différence, il n'en fait guère.
Un Gascon tomba de cheval :
Ne vous seriez-vous pas fait mal?
Mal, cadédis, tout au contraire.

Un Gascon racontait, dans un repas, qu'il avait eu peu de temps avant une dispute assez vive, et qu'elle s'était terminée par un maître soufflet qu'il avait reçu. *Un soufflet!* reprit vivement quelqu'un; *mais, monsieur, cela dut avoir des suites? Comment, des suites!* dit le narrateur, *cette aventure a eu en effet des suites terribles : j'ai eu la joue enflée pendant huit jours, et je m'en ressens encore.* Un autre Gascon disait que toute blessure qu'on pût lui faire était mortelle, parce qu'en quelque endroit qu'on le touchât il était tout cœur.

Les Bretons, en haine des Normands, prétendent que Judas Iscariot est né en Normandie, entre Caen et Rouen, et ils se plaisent à citer les vers suivans :

> Judas était Normand,
> Tout le monde le dit :
> Entre Caen et Rouen, ce malheureux naquit;
> Il vendit son seigneur pour trente marcs comptans;
> Au diable soient tous les Normands !

Mais comme chacun se renvoie la balle, on dit dans l'Anjou et dans le Maine que Judas est né à Sablé. On cite ce vers à l'appui de la tradition angevine :

> *Perfidus ille Judas Sabloniensis erat.*

« Je ne sais, dit Ménage, sur quoi est fondée une opinion aussi erronée et si extravagante. » Mais il devait savoir qu'il n'y a pas d'absurdités et d'extravagances qui ne trouvent des cerveaux prêts à les recevoir.

On trouve dans les *Mercures* de septembre 1733, de mars 1734, et de février 1735, des listes de *sobriquets* tirées d'un ancien manuscrit de quatre ou

cinq cents ans, donnés à plusieurs villes, provinces et habitans de ces mêmes villes et provinces.

§ 1. *Des provinces.*

1. *Normands boulieux.* Ce sobriquet a été donné aux bas Normands, qu'on appele aussi *houïvets*, parce qu'ils mangent beaucoup de bouillie. Textor, en l'une de ses élégies, faisant une longue énumération des choses impossibles, dit, entre autres, qu'on ôtera plutôt le beurre aux Flamands, les raves et navets aux Auvergnats et la bouillie aux Normands, qu'on ne lui ôtera le souvenir de son ami.

2. *Un Manceau vaut un Normand et demi.* Ce proverbe n'est pas pris dans une acception odieuse, comme bien des personnes pourraient le penser; du moins il ne l'était pas originairement. Il provient de ce qu'autrefois la monnaie de la province du Maine valait une moitié en sus de celle de Normandie (1) : ces différentes monnaies s'appelaient *manceau et normand.* (Voyez le *Dictionnaire des Monnaies*, d'Abot de Basinghem.) Il est vrai que, qui dit un Manceau dit un homme fin et adroit,

(1) Plusieurs évêques en France avaient autrefois le droit de faire battre monnaie. Les monnaies prenaient leur nom du lieu où elles étaient fabriquées; ainsi le mot *parisis* tire le sien de la ville de Paris, et celui de *tournois* vient de la ville de Tours. La monnaie de Paris était à un titre plus fort que celui de la monnaie des autres villes : un sol parisis valait quinze deniers; une livre parisis valait vingt-cinq sous. La monnaie que faisait battre l'évêque du Mans était plus forte de la moitié que la monnaie de Normandie.

d'où est venu cet autre proverbe : *C'est un Manceau, c'est tout dire.*

3. *Un Normand a son dit et son dédit.* Ce reproche fait aux Normands vient d'une ancienne coutume qui fut long-temps en vigueur chez eux. Les contrats n'y étaient valables que vingt-quatre heures après la signature; pendant ce temps, les parties avaient celui de faire leurs réflexions, et celui qui se repentait du marché pouvait se dédire. Grâce au Code civil, cette coutume a été abolie, si ce n'est mentalement, du moins de fait; de là vient qu'on appelait Normand celui qui manquait à sa parole; mais il ne faut plus revenir sur le passé. On disait encore répondre *en Normand*, pour signifier ne dire ni oui ni non, dans la crainte que sa foi ne fût surprise, et sa parole ne fût engagée. Ce proverbe a passé de la Normandie dans beaucoup d'autres pays.

4. *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes.* Ce proverbe, d'autant plus injurieux aux habitans de la Champagne, qu'elle a produit des hommes d'un grand génie, tire son origine d'une historiette qui sent bien le fabuleux. Le principal revenu de cette province a de tout temps consisté en nombreux troupeaux, sur lesquels les propriétaires payaient au fisc un impôt en nature. César, après la conquête des Gaules, voulant protéger le commerce de la Champagne, exempta de la taxe tous les troupeaux au-dessous de cent bêtes. Les Champenois, qu'on accuse de bêtise, et qui certes n'en montrèrent point en cette occasion, pour ne plus rien payer, ne composèrent

plus chaque troupeau que de quatre-vingt-dix-neuf moutons. César, instruit de la ruse, ordonna qu'à l'avenir le berger de chaque troupeau serait compté pour un mouton et paierait comme tel.

5. *Les Picards ont la tête chaude.* On prétend que les Picards sont aussi prompts à se mettre en colère qu'à revenir de leur emportement; la vivacité est souvent la preuve d'un caractère loyal, et s'allie aisément avec la franchise et la bravoure, qui distinguent depuis long-temps les habitans de la Picardie. Le nom même de *Picards* vient à l'appui de l'opinion avantageuse qu'on a conçue d'eux, si l'on s'en rapporte à son étymologie. On le fait dériver de l'intrépidité et de l'adresse avec lesquelles ils maniaient *la pique,* arme dont ils ont fait les premiers usage à la guerre. C'est peut-être à cette disposition des Picards à la colère que fait allusion le troisième vers de ce dicton proverbial :

> De plusieurs choses Dieu nous garde ;
> De toute femme qui se farde,
> De la fumée (colère) des Picards,
> Avec les boucons (tromperies) des Lombards (usuriers).

6. *Normands bigots.* Les Normands, dit Moisant de Brieux, ont été nommés bigots par une raison à peu près semblable à celle qui a fait appeler, à ce qu'on prétend, les premiers partisans de la réforme *Huguenots*, à cause du commencement de la harangue d'un envoyé des princes d'Allemagne, qui, après avoir répété plusieurs fois ces mots latins : *Huc nos venimus, huc nos*, resta court. Le sobriquet de *huc nos*, et par corruption *huguenots,* est resté aux réformés. Quant à celui de bigot, Cambden,

dans son histoire intitulée *Britannia*, en raconte ainsi l'origine : Charles-le-Simple donna la Normandie avec sa fille Giselle à Rollon. Celui-ci ne jugea pas à propos de se prosterner aux pieds du roi. Comme ceux qui l'accompagnaient l'exhortaient à le faire, en reconnaissance d'un si grand bienfait, le prince normand, plein de fierté, répondit en anglais : *No by god.* Le roi et les courtisans s'en moquèrent ; et, interprétant malignement les paroles de Rollon, ils l'appelèrent *bigot*, d'où les Normands furent aussi appelés *bigots*, par ironie. Combien de choses sérieuses ont eu une origine aussi ridicule !

7. *Mous comme c.... de Lorraine;* c'est-à-dire, lâches et sans vigueur comme des Lorrains, termes de mépris que l'historien de Thou a rendus par ces mots : *Testiculati homines*, et que proféra le Mignon Saint-Mégrin (Estuer de Caussade) un jour que le roi Henri III voulait l'empêcher de sortir du Louvre, l'avertissant que le duc de Mayenne et ceux de sa suite le guettaient pour le tuer. Ce gentilhomme bordelais, pour témoigner toute la mauvaise opinion qu'il avait des princes lorrains, les traita de *c.... de Lorraine*, forfanterie qui ne l'empêcha pas d'être poignardé le soir même du jour où le roi l'avait averti de se défier d'eux. La raison prétendue pour laquelle les Lorrains ne passaient pas pour courageux, c'est qu'ils étaient en réputation d'avoir le défaut que les Athéniens désignaient autrefois par le mot λακκοσχεας, *cui semper laxus erat testiculorum sacculus ;* terme injurieux qu'on applique communément aux poltrons, et que les Italiens

ont rendu par le mot *coglione.* Voyez, pour plus amples informations, Rabelais, liv. 2, chap. 1, et liv. 3, chap. 8, où il rend compte de la singulière toilette du noble Valentin Viardière; et Ménage, *Dictionnaire étymologique, Origines italiennes.*

§ 2. *Des Villes.*

1. *Anes de Beaune.* Sobriquet ridicule donné aux Beaunois, et dont voici l'origine : Il y avait, dans le treizième siècle, à Beaune, une famille de négocians distingués, du nom de *Asne.* Lorsqu'on voulait désigner un commerce florissant, on citait celui des Asne de Beaune. Depuis ce temps le nom est resté aux Beaunois, et c'est sur une misérable équivoque qu'est fondée l'accusation absurde de bêtise imputée aux Beaunois, et que roulent toutes les plaisanteries faites sur leur compte, par Piron surtout, qui, ayant à s'en plaindre, a exercé contre eux son esprit caustique. En voici des échantillons : La fille d'un maire de Beaune avait perdu son serin ; la première idée qui vint à l'esprit de ce magistrat fut de faire fermer les portes de la ville. Piron était à Beaune à la comédie ; un acteur parlant trop bas, le parterre cria : Plus haut, on n'entend pas. Piron dit aussitôt : *Ce n'est pas faute d'oreilles.* A la sortie du spectacle, il se vit assailli de coups de pieds et de coups de poings. *Eh! de grâce, messieurs*, dit-il, *puisque je ne puis vous empêcher de ruer sur moi, du moins ôtez vos fers.* Une muraille était près de tomber de vétusté; les autorités de Beaune firent défense d'uriner contre,

sous peine d'être écrasé. Piron, se promenant un jour dans les environs de cette ville, coupait, abattait, arrachait tous les chardons; des passans lui en demandèrent la raison : *Je suis en guerre avec les Beaunois*, répondit-il, *je leur coupe les vivres.*

2. *Angers, basse ville et hauts clochers, riches putains, pauvres écoliers.* Il existait peu de villes en France qui eussent plus d'églises, de prêtres, de cloches et de hauts clochers, ce qui a motivé le proverbe, et ce qui a fait donner aux habitans le sobriquet de *sonneors d'Angers*, sonneurs d'Angers. Quant au reste, à bon entendeur salut. Il y avait un proverbe particulier à la ville d'Angers, et fort usité du temps qu'on ne donnait aux médecins que cinq sous par visite : *Un bouillon de choux fait perdre cinq sous au médecin.*

3. *Aveugles de Châlons.* On appelait autrefois aveugles de Châlons-sur-Marne une espèce de moines non engagés dans les ordres et mariés, qui quêtaient par la ville, une sonnette à la main, et qui étaient obligés de se remarier six semaines après la mort de leurs femmes, sous peine d'être chassés de la maison. Les derniers, qui furent supprimés en 1641, n'étaient pas réellement aveugles, mais il est à présumer qu'ils devaient l'être, suivant l'institution, dont le temps et l'auteur ne sont pas connus.

4. *Châteaulandon, petite ville mais de grand renom, personne n'y passe qu'il n'ait son lardon.* Ce proverbe fait allusion au penchant que les habitans de cette petite ville avaient pour la raillerie, défaut dont ils se sont sûrement bien corrigés de-

puis, car ils auraient pu trouver en France beaucoup de rivaux.

5. *Elle a passé le pont de Gournay;* cela se dit d'une fille qui a bu toute honte, et qui donne à corps perdu dans l'impudicité. Cela peut avoir rapport à la petite ville de Gournay-sur-Marne, où existait un prieuré de moines; et l'on supposait méchamment qu'une fille qui passait l'eau pour s'approcher du couvent n'en rapportait pas sa fleur de virginité.

6. *Cet homme est de Lagny, il n'a pas hâte.* Jean, duc de Bourgogne, selon le Duchat, acquit le sobriquet de Jean-de-Lagny, qui n'a pas hâte, pour avoir fait dans cette ville un séjour inutile de dix semaines.

7. *Convoi de Limoges.* On appelle ainsi certain usage qui a eu lieu long-temps à Limoges; lorsqu'une personne rendait visite à une autre, celui qui avait reçu la visite, ayant conduit l'autre jusqu'à la rue, était à son tour reconduit par ce dernier jusque dans son appartement, de sorte que c'était à recommencer. De là est venu le mot de *reconduire*, que plusieurs disent pour *conduire*, et auquel Ménage a consacré un chapitre dans la deuxième partie de ses *Observations sur la langue française;* et comme apparemment cet usage nous est venu de Limoges, on l'a nommé *convoi de Limoges.*

8. *Cela fut joué à Loches.* Ce proverbe s'entend d'une vieille histoire ou d'un conte suranné, par allusion au temps où la cour de Louis XI se tenait à Loches, où le roi allait souvent.

9. *Pucelle de Marolles;* pour désigner une prostituée, parce qu'il existait probablement à Marolles, gros bourg à deux lieues de Landrecies, quelque lieu de débauche, ou parce que le sexe y était naturellement porté à l'amoureux déduit.

10. *Pistolets de Sancerre.* Lorsque le maréchal de la Châtre assiégea la ville de Sancerre, durant les guerres des Huguenots, elle se défendit courageusement pendant long-temps, étant secourue par un grand nombre de vignerons qui combattaient avec des frondes, et repoussaient les assiégeans avec tant de vigueur, que ceux-ci nommaient les frondes *des pistolets de Sancerre,* dénomination qui est demeurée depuis dans le Berry et dans d'autres provinces de France.

11. *Il a été à Saint-Malo;* en parlant d'un homme dont les jambes minces et effilées sont dépourvues de molets. On suppose que les chiens les lui auraient mangés. Voici la raison de ce proverbe : C'était une coutume fort ancienne à Saint-Malo, d'y lâcher la nuit quinze gros chiens, qui étaient dressés à cette manœuvre, parcouraient la ville pour la garantir d'une surprise, rôdaient sur les remparts et déchiraient ceux qu'ils rencontraient. Avant de les déchaîner, on sonnait pendant quelque temps pour avertir de faire retraite.

12. *Or de Toulouse.* On dit quelquefois, par manière de vengeance, en parlant d'un homme cupide, à qui l'on reproche d'avoir fait des soustractions considérables aux finances de quelqu'un : *C'est de l'or de Toulouse qui lui coûtera bien cher.* Cette façon de parler tire son origine du fait sui-

vant. Le consul Q. Cépion, s'étant emparé de la ville de Toulouse, trouva dans le temple d'Apollon cent mille marcs d'or et cent dix mille marcs d'argent, que les Tectosages avaient enlevés du temple de Delphes. Cépion reçut ordre du sénat romain d'envoyer tout cet argent à Marseille. Les conducteurs furent assassinés en route; tout l'argent fut enlevé. Cépion, accusé d'avoir commis ce crime à son grand profit, fut banni de sa patrie avec toute sa famille. L'or de Toulouse passa alors en proverbe, et fut regardé comme quelque chose de funeste à celui qui le possédait; ce proverbe s'est étendu ensuite à tout objet dérobé ou illégitimement acquis. Il fut un temps où l'on était moins sévère que le sénat romain; on n'y regardait pas de si près. Des personnages, plus justement accusés que Cépion, loin d'être bannis de leur patrie, y trouvèrent de quoi satisfaire leur cupidité. Ils y jouirent impunément de leurs rapines : elles leur assurèrent même les premières dignités de l'État à eux et à leur postérité. Puisse la dernière partie du proverbe s'appliquer à ces odieux spoliateurs; puisse leur postérité vérifier cet autre proverbe : *Malè acquisito non gaudebit tertius hæres*, et légitimer cet axiome de droit : *Quod ab initio non valet, tractu temporis non potest convalescere.*

13. *Qui a une maison à Uzerche a un château en Limousin*, à cause que cette ville, sise sur la Vezère, passait autrefois pour imprenable. La commune opinion est que Pepin, allant combattre Gaifre, duc de Guyenne, la fit bâtir et la fortifia de dix-huit tours.

14. *C'est du vin de Bretigny qui fait danser les chèvres.* C'est ce qu'on dit d'un vin plat et peu estimé, comme celui de Surenne ou tout autre qui se fait dans les environs de Paris où la vigne est de médiocre qualité. On explique ainsi cette expression populaire, dit l'abbé Tuet. Il y avait à Brétigny, près Paris, un particulier nommé *Chèvre*; c'était le coq du village, et une grande partie du vignoble lui appartenait. Ce bon homme ne haïssait pas le jus de la treille, et quand il avait bu, sa folie était de faire danser sa femme et ses enfans. Voilà comme le vin de Brétigny faisait *danser les chèvres.* On dit encore d'un mauvais vin, qu'il n'est bon *qu'à laver les pieds des chevaux.* Les Romains disaient, dans le même sens, qu'il n'était même pas bon à dégraisser la laine ou à laver les brebis. C'est cet usage que veut sans doute désigner cette expression de Juvénal :

Vinum quod succida nolit, lana pati.

Varron dit que l'on frottait de vin et d'huile les brebis récemment tondues.

15. *Sautriaux de Verberie.* C'est le sobriquet qu'on donne aux habitans de Verberie, petite ville de Picardie. L'origine du jeu des *tomberaux* de Verberie, qu'on nomme aujourd'hui *sautriaux*, est aussi ancienne que celle du renouvellement des jeux de l'arc et de l'arbalète : elle est antérieure à la mort du duc d'Orléans, frère de Charles VI. Dans des titres des années 1300, 1340 et 1344, le grand chemin de Verberie à Paris, où était située la *Tomboire*, était appelé le *chemin de M. le duc*

d'Orléans. L'auteur du livre de l'antiquité des villes observe qu'on voit à Verberie une société de *tomberaux* ou petits galans qui se laissent rouler du haut en bas d'une colline pour amuser les passans. L'adresse du *sautriau* consiste à entrelacer tellement sa tête, ses bras et ses jambes, que son corps prenne la forme d'une boule. Il se précipite en cet état du haut de la montagne, et reparaît subitement sur ses pieds lorsqu'il est arrivé au bas. Le spectacle peut être joué à deux personnages : deux *sautriaux* se mettent alors la tête l'un dans les jambes de l'autre, s'entrelacent les bras et forment une boule double de la première. Avant le règne de Henri IV, des troupes de sautriaux se formèrent en diverses provinces du royaume, à l'imitation de ceux de Verberie; ces derniers envoyèrent même des élèves jusqu'en Provence. Le jeu paraissait beau et intéressant aux curieux de ce temps, et il leur suffisait. Ce qui est singulier, c'est que les *sautriaux de Verberie* étaient inscrits sur l'état des menus plaisirs du Roi, pour une somme qui leur était délivrée chaque fois que le monarque descendait la montagne de Verberie pour aller à Compiègne. On rapporte même qu'au sacre de Louis XV la troupe des *sautriaux* de Verberie vint s'établir sur une colline du grand chemin de Rheims, pour y exercer leur talent, et qu'ils en furent chassés par les habitans d'un village voisin; que les sautriaux, ayant porté plainte au prévôt de l'hôtel, furent maintenus dans leur ancien droit d'amuser le roi à son passage. La profession de *sautriau* n'est plus guère exercée que par des gens du bas peuple.

16. *Bossus d'Orléans.* Un poète, La Fontaine, a dit que la nature, ayant délivré la Beauce de l'incommodité des montagnes, les a transportées sur le dos des Orléanais ; mais c'est un badinage. On lit dans un vieux rituel d'Orléans, que le curé demandait à Dieu de préserver ses paroissiens de *bosses.* Ces *bosses* étaient une espèce de maladie épidémique qui causait des éruptions cutanées, telles que galle, clous, charbon, etc. On a vu (proverbe 1, pag. 311, tom. II) que le penchant des Orléanais à la raillerie leur avait fait donner le sobriquet de *Guepins.*

17. *Usuriers de Metz.* Ce sobriquet ne regarde que les juifs, qui se trouvent en grand nombre dans la ville de Metz, et généralement dans toute l'Alsace.

18. *Les singes de Chauny*, surnom donné aux habitans de Chauny, parce que les arquebusiers de cette ville avaient un singe d'une figure hideuse peint sur leur étendard.

19. *Les larrons de Vermand.* Quand un habitant de cette ville passait par les villages d'alentour, et était reconnu, chacun le *houpait*, c'est-à-dire, le huait et criait après lui : *Voilà un des larrons de Vermand.* Levasseur, dans ses *Annales de Noyon*, prouve que Vermand a été ville. C'était la capitale du Vermandois. Le même Levasseur rapporte, tome 2, page 373, que plusieurs villes de Picardie étaient distinguées par des surnoms ; ainsi l'on disait encore au dix-septième siècle : *Noyon la sainte, Saint-Quentin la grande, Péronne la dévote et la pucelle, Chauny la bien-aimée, Ham la bien placée, Nesle la noble, et Athie la désolée.*

20 *Les sots de Ham.* Il y avait dans cette ville une compagnie de fous ou de sots; leur chef était nommé le *prince des sots.* Ces fous montaient sur un âne, tenant la queue de l'animal en guise de bride. On ne pouvait faire de folies sans la permission du prince des fous, sous peine d'amende. La petite-fille du dernier prince vivait encore en 1735, et on l'appelait *princesse.* Quant à la principauté de Ham, ce sont des principautés de cette nature, du moins cela est probable, qui ont rendu le nom de *Leprince* et celui de *Leroi*, si communs en France. On créait des royautés, non-seulement à l'occasion du gâteau des rois, mais encore pour des objets bien différens. Dans un extrait d'un registre baptistère du 10 janvier 1575, en Bourgogne, on lisait qu'un garçon, baptisé ce jour-là, qui était le jeudi gras, dans la paroisse de Saint-L.... d'A...., le curé avait écrit : *Edme Fanay, roi des poles.* C'était sans doute parce que le dit Edme Fanay était *roi de la joûte aux coqs*, laquelle joûte se faisait par les jeunes écoliers, qui fournissaient chacun un coq bien abreuvé de vin, et faisaient combattre ces oiseaux les uns contre les autres, le jeudi gras. Or, comme il y avait toujours un coq qui restait vainqueur des autres, ce coq valeureux et magnanime méritait bien, par excellence, le noble titre de *roi des poles;* c'était le propriétaire du coq qui recueillait tous les honneurs de la victoire; on écrivait alors *poles* pour *poules* et *dobles* pour *doubles.*

21. *Chiens d'Orléans.* On appelle ainsi les Orléanais. Mathieu Paris rapporte ainsi l'origine de ce sobriquet dans la vie de Henri III, roi d'Angleterre.

Selon lui, les habitans d'Orléans eurent ce nom pour avoir dissimulé ou même approuvé la violence que firent aux écoliers et au clergé de la ville les *pastoureaux*, brigands qui parurent en France durant la captivité de saint Louis. L'évêque d'Orléans, indigné de ce lâche silence, mit la ville en interdit. Si cette origine est vraie, dit Tuet, il faut prendre le sobriquet dans le sens du passage de l'écriture : *Canes muti, non valentes latrare.* Le Maire, dans son histoire d'Orléans, conjecture que les habitans de cette ville ont été nommés ainsi à cause de leur fidélité envers nos rois; origine qui serait beaucoup plus glorieuse que la première.

CHAPITRE XXIII.

Dans les Tropes ou Figures.

Les proverbes ont puisé dans les tropes cette variété infinie qui distingue ces figures. La plupart des figures sont prises dans la nature; voilà pourquoi elles ont un charme qui embellit le style et les pensées. Le discours familier même reçoit un agrément infini de l'emploi des figures, surtout lorsqu'elles réunissent la justesse à la simplicité. Les fables de La Fontaine en sont remplies, aussi sont-elles des modèles inimitables de grâce et de naïveté.

§ 1. *L'Allégorie.*

L'allégorie, considérée comme figure, n'est, à proprement parler, qu'une extension de la méta-

phore. Celle-ci ne porte que sur un mot, l'allégorie développe la métaphore et les idées qui s'y rattachent. Cette figure est si naturelle au proverbe, que la morale de celui-ci doit faire une impression d'autant plus vive, que la vérité du sens figuré est plus saillante.

1. *Il ne faut pas mettre le doigt entre le bois et l'écorce;* c'est-à-dire, se mêler des affaires et des querelles de ménage. Molière, dans le *Médecin malgré lui,* fait dire fort plaisamment à Sganarelle : Vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui; apprenez que Cicéron dit, qu'entre *l'arbre et le doigt* il ne faut point mettre *l'écorce.*

2. *Il reste la gueule morte;* en parlant d'un homme trompé dans son attente.

3. *C'est le geai qui se pare des plumes du paon.* Le monde est un tableau magique, composé par un grand nombre d'originaux, qui l'ont couvert d'une gaze assez transparente pour qu'un œil perçant et exercé puisse découvrir dans un coin du tableau les noms des peintres. Combien d'imposteurs se parent de beaux dehors pour couvrir la nudité et la malice de leur âme; combien de poltrons contrefont les braves, combien d'idiots veulent se faire passer pour gens d'esprit, de roturiers pour nobles, de gueux pour opulens. Chacun se farde, se masque, se déguise pour paraître *en arlequin.*

4. *Donner du galbanum;* c'est-à-dire, duper. Les charlatans en ont long-temps imposé au peuple, en exagérant les propriétés du *galbanum,* gomme résineuse que produit une plante indigène de l'Asie, et connue des naturalistes sous le nom de

metopion. On prétend qu'elle servait à la composition du feu grégois. L'expérience a fait voir la fausseté des vertus qu'on attribuait au galbanum. Pour attraper les renards, on les attire avec des rôties frottées de cette gomme, dont ils aiment l'odeur. On dit encore, dans le même sens, *donner de la gabatine*, du mot italien *gabbatina*, qui veut dire tromperie.

§ 2. *La Métaphore.*

La métaphore consiste à transporter un mot de sa signification naturelle, à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit. Elle est une partie si essentielle à l'expression de la pensée, qu'elle se trouve dans toutes les langues existantes.

1. *Cul de plomb*. Cela se dit d'une personne laborieuse et qui ne bouge de sa place.

2. *C'est un pot fêlé*; pour désigner une personne d'une santé valétudinaire.

3. *Sourd comme un pot*. Plaignons ceux qui sont affectés de la surdité, car bien souvent, comme l'a dit mademoiselle de Scudéry :

> L'oreille est le chemin du cœur,
> Et le cœur l'est du reste.

4. *Plumer la poule*; soutirer beaucoup d'argent à quelqu'un. Les oiseaux ont abondamment prêté à l'usage de la métaphore. *Cet homme ne bat plus que d'une aile*, pour dire que son crédit est beaucoup diminué; *on lui a rogné les ailes*; on a arrêté

le cours de ses intrigues, de son ambition. Aristophane, dans sa comédie *des Oiseaux*, a rassemblé les proverbes qui avaient un rapport direct avec leurs habitudes. En voici la traduction :

On ne respire plus que les mœurs des oiseaux,
Sur ces modèles nouveaux
Se règlent geste et parole :
On *déniche* de grand matin,
On *plume*, autant qu'on peut, son plus proche voisin;
On va *graisser la pate* à quelque commissaire;
On *fait le pied de grue* au lieu de s'ennuyer;
On *tire l'aile* pour payer,
Et l'on *fait le plongeon*, lorsqu'il est nécessaire.

§ 3. *L'hyperbole.*

Sénèque dit : *In hoc hyperbole extinditur, ut ad verum mendacio veniat.* Cette pensée s'applique fort bien aux proverbes fondés sur l'hyperbole. Les hyperboles ramènent l'esprit à la vérité par le mensonge, en faisant concevoir ce qu'elle signifie, à force de l'exprimer d'une manière qui semble la rendre incroyable. En voici un exemple, même outré et ridicule, tiré du poète Théophile :

Aux coups que le canon tirait
Le ciel, de peur, se retirait,
La mer se vit toute allumée;
Les astres perdirent leur rang,
L'air s'étouffa de fumée,
La terre se noya de sang.

Le rapprochement suivant prouvera que l'hyberbole est familière aux Orientaux. Le *Chou-King*, dans la description de la terrible bataille qui se livra dans la plaine de *Mou-Ye*, l'une des plus étendues de la province de *Ho-Han*, dans la Chine,

entre *Cheou-Sin*, dernier empereur de la seconde dynastie chinoise appelée *Chang*, et *Ou-Ouang*, premier empereur de la dynastie de *Tcheou*, rapporte qu'il y eut tant de sang répandu, *qu'il s'en forma des ruisseaux sur lesquels flottaient les mortiers destinés à piler le riz.*

1. *C'est une peste.* Cela se dit en désignant un homme méchant et dangereux (*hyperbole d'augmentation*).

2. *Il se noierait dans un crachat;* en parlant d'un homme poursuivi par le malheur, et à qui rien ne réussit (*hyperbole de diminution*).

3. *Il a une voix de Stentor*; c'est-à-dire, une voix forte et sonore, par comparaison à celle du Grec de ce nom, qui était plus éclatante que le son de l'airain, et qui servait de trompette à l'armée des Grecs; sa voix surpassait celles de cinquante hommes les plus robustes, et se faisait entendre de plus loin.

§ 4. *L'antithèse.*

L'antithèse ou opposition est une figure dont le proverbe tire souvent parti :

A jeune soldat, vieux cheval;
A grasse cuisine, pauvreté voisine;
A chair de loup, sauce de chien;
A père amasseur, fils gaspilleur;
A dure enclume, marteau de plume.
Belle femme, mauvaise tête;
Bonne mule, mauvaise bête;
Bon pays, mauvais chemin;
Bon avocat, mauvais voisin.

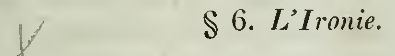
§ 5. *L'équivoque.*

L'équivoque est une espèce de subtilité qui ne consiste qu'en ce que le hasard fait qu'un même mot, quant à la consonnance, signifie deux choses différentes. Elle n'est tout au surplus supportable que lorsque le mot, se prononçant de même, offre à l'esprit deux idées différentes, l'une prise dans le sens propre et l'autre dans le sens figuré. En voici un exemple. Un duc à brevet jouait un jour fort malheureusement et perdait beaucoup; un Gascon, témoin de sa mésaventure, s'écria : *Il est duc et perd* (*pair*). C'était une véritable équivoque, ce que disait Diogène à un jeune libertin qui s'amusait à jeter des pierres contre une potence. *Courage, tu l'attraperas.* Les équivoques grossières, qui ne roulent que sur les mots, sont décriées comme de la fausse monnaie, que les mauvais plaisans cherchent à mettre en circulation; elles doivent être bannies de la bonne compagnie. L'équivoque est la figure qui fournit le moins heureusement aux proverbes.

1. *Il l'a manque belle;* pour dire, il a épousé une femme laide.

2. *Je n'ai rien.* C'est presque toujours la réponse que font les femmes et les enfans, lorsqu'on veut connaître le sujet de leur chagrin. Un homme, ayant perdu tout son argent au jeu, se livrait au désespoir. Quelqu'un, le voyant dans cet état, lui demanda ce qu'il avait pour se lamenter ainsi : *Je n'ai rien*, dit-il en sanglottant. Eh bien! si vous

n'avez rien, pourquoi pleurez-vous? *C'est justement parce que je n'ai rien que je pleure*, répondit-il.



§ 6. *L'Ironie.*

L'ironie, par son ton mordant et facétieux, seconde parfaitement le proverbe et principalement les expressions proverbiales. Je ne citerai que deux exemples de cette figure. Le premier peut être regardé comme un chef-d'œuvre de saillie fine et spirituelle. Le célèbre Foote, auteur et comédien, surnommé l'*Aristophane anglais*, avait reçu de la nature un esprit satirique qui semblait couler de source, et qui le faisait redouter de tous ceux qui l'approchaient. Il n'épargnait personne, et ses bons mots n'étaient jamais perdus. Il avait un jour, dans une société nombreuse, ridiculisé, de la façon la plus cruelle, le comte de Sandwich, une des colonnes du ministère de lord North. Le comte en fut informé, et, rencontrant Foote, à quelque temps de là, dans un lieu public, il lui dit, pour lui témoigner son ressentiment : *Dites-moi donc, maraud, laquelle de ces deux choses vous avez le plus vraisemblablement à attendre la première, ou d'attraper la v.... ou d'être pendu.* Cette question, à laquelle le ministre s'était peut-être préparé de longue main, était de nature à rendre une repartie prompte et heureuse presque impossible; elle était à la fois insultante et embarrassante; mais le comte manqua son but. *Milord*, lui répondit Foote sur-le-champ, *cela dépendra d'une assez petite cir-*

constance, c'est de savoir ce que j'embrasserai le premier, de votre maîtresse ou de vos principes? Masson de Morvilliers était un homme d'une humeur atrabilaire. La mort si touchante de cet amant qui, pour obtenir la possession de sa maîtresse, s'engagea à la porter jusqu'au sommet d'une montagne, et mourut accablé de fatigue sous un si doux fardeau, ne put lui inspirer que ce quatrain caustique :

Il est mort en portant sa belle,
Le pauvre amant qui gît ici;
S'il eût été porté par elle,
Il serait mieux, sa belle aussi.

Cette aventure, où l'amour se déploie d'une manière si sublime, a été chantée en vers harmonieux et pleins de charmes par Ducis.

1. *C'est de la petite bière;* pour désigner un homme de peu de mérite et qui ne fait aucune sensation dans le monde. Les Français, depuis les croisades, avaient recherché les épices et les assaisonnemens de haut goût, de sorte qu'ils ne voulaient plus que de la bière excessivement forte, ce qui leur faisait mépriser la petite bière. Il y a bien de la petite bière, même parmi les grands. Une brillante décoration suppose du mérite, mais n'en donne pas.

2. *Huile de cotterets ou cotrets;* on appelle ainsi ironiquement des coups de bâton. Huet, évêque d'Avranches, a cherché fort loin l'étymologie de ce mot, qui est fort simple. Il déduit le mot *cotteret* de *cotia*, qui est le nom latin de la forêt de

Cuise. Les cotrets originairement étaient de petites fascines d'un bois léger et fendu proprement, qu'on apportait à Paris, et qui étaient tirées de la forêt de Villers-Cotterets. Comme on appelait primitivement cette forêt colle de Retz ou cotte de Rez, on donna le nom de cotterets à ces fascines. Ce nom est même passé en proverbe. On appelle dans le discours familier, *jambes de cotrets*, des jambes menues et effilées, d'une même venue, dépourvues de molets; on dit d'un homme exténué par la maigreur, qu'il est *sec comme un cotret*.

3. *Amoureux des onze mille vierges*. Cela se dit d'un homme inconstant, qui prend feu à la première vue, et dont tous les transports d'amour s'en vont en eau de boudin. Voici sur quoi cette erreur est fondée, suivant la conjecture du savant père Sirmond. Ceux qui ont forgé cette ridicule histoire, ayant trouvé dans quelques martyrologes manuscrits, S. S. (*Sanctæ Ursula et undecimilla*) V. M. (*virgines martyres*), se sont sottement imaginé que le mot *undecimilla*, avec les lettres V. M. qui suivaient, étaient un abrégé pour *undecim millia virginum martyrum*, ont fait là-dessus le conte superstitieux que la crédulité la plus niaise seule peut admettre. Je ne comprends pas, dit Adrien le Valois, dont je tire cette explication, comment les docteurs de Sorbonne, parmi lesquels il y a tant d'habiles gens, ont bien voulu laisser pour patrones tutélaires de leur église, cette troupe de saintes de contrebande, pendant qu'ils en avaient à choisir tant d'autres de bon aloi. Quelques écrivains conjecturent que ce fut dans l'irruption que firent les

Alains et les Vandales, dans les Gaules, en 406, que se fit le massacre de sainte Ursule et de ses compagnes, qu'on a voulu nommer *les onze mille vierges*, quoique, dans le tombeau qui renferme, dit-on, les restes de ces innombrables pucelles martyres de la foi, on ait trouvé des ossemens d'hommes et d'enfans. Les opinions, sur ce fait, sont si variées, qu'il est difficile d'asseoir sur cela un jugement raisonnable. Il y avait à Cologne une chapelle dédiée aux onze mille vierges.

4. *Aller au cap de Grippe.* Terme de corsaire, parce que gripper veut dire rapiner; on dit encore *il vit de grippe*, il vit de rapine, d'où est venu le mot injurieux *grippe-soû*, en parlant de certains receveurs de rente ou agens d'affaires qui plument l'oiseau. Grippe veut dire aussi aversion, dont on a fait le verbe *prendre en grippe.* On dit en Normandie, *c'est sa grippe*, pour dire, c'est sa manie; comme les Normands passent pour être tant soit peu prompts à la main, il est possible que, par manie, on ait entendu rapine. Relativement à cette définition, je ne dis ni oui ni non.

5. *Courtauds de boutique.* Terme injurieux, qu'on applique à des marchands dont les manières sont rudes et grossières. Anciennement, en France, toutes les personnes de condition portaient la robe longue, dont font foi les anciennes statues, les tapisseries et les peintures, où les robes de cérémonies des rois, des chevaliers et des autres personnes de dignité, sont représentées fort longues. Il n'y avait que le menu peuple qui portât la robe courte. Gui Pape remarque, à ce propos, que c'était une

grande marque de déroger à la cléricature, de porter la robe au-dessus du genou.

6. *Cumulards.* On a donné ce sobriquet à ces fonctionnaires publics qui mangent avidement à plusieurs rateliers, c'est-à-dire, qui cumulent plusieurs emplois sans en remplir aucun, et qui s'embarrassent fort peu du fond de la bourse des parties payantes, pourvu qu'ils soient toujours les parties prenantes, en style de trésorerie. Ils ont pour enseigne une girouette, et pour devise ces mots, *vive qui m'engraisse.* A Rome, on appelait les grands mangeurs *cataphages*, expression qui répond à celle *d'avaleurs de charrettes ferrées.* C'était, chez les anciens, un préjugé reçu, que ceux qui naissaient sous le signe du lion étaient pourvus d'organes d'absorption et de digestion insatiables. Les Philistins étaient imbus de ce même préjugé; ils avaient donné à Samson, qui les étrilla si bien, le sobriquet de *lion*, parce qu'il était grand mangeur. En style figuré, lorsqu'on parle de gens qu'on ne peut rassasier, on dit que ce sont des lions dévorans; expression qu'on peut appliquer aux *cataphages modernes.* La mythologie païenne a emprunté du personnage de Samson, l'Hercule *pantophage*, qui avait une si grande panse et un si furieux appétit, que les Argonautes, à l'expédition desquels il s'était associé, furent obligés de le faire sortir par adresse de leur vaisseau, et de l'abandonner dans une île, parce qu'il leur faisait faire diète, en dévorant à lui seul toutes leurs provisions. Puisse-t-on en faire autant aux cumulards!

§ 7. *Le jeu de mots.*

Chez tous les peuples de l'antiquité, les philosophes et les moralistes ont donné dans ce badinage. Cicéron, qui, d'ailleurs était un vrai modèle de sagesse et de raison, n'a pu s'en garantir. Cette espèce de néologisme secondait son éloquence, naturellement mordante, et son esprit railleur; il disait de Verrès : *Verres verrebat Siciliam,* comme un Suisse aurait pu dire *Rapinat rapinait la Suisse.* On a reproché beaucoup de ces jeux de mots à Cicéron. Sénèque, ce moraliste si grave, n'en était point sobre. Il disait, en parlant de gens qui se démènent péniblement et n'avancent rien : *Operosè nihil agunt,* et dans un autre passage, *plus est negotii in otio quàm in negocio.* Saint-Augustin a souvent donné dans ce travers. Boileau enfin, le précepteur du bon sens, s'en est servi. On lui annonçait qu'un homme qu'il méprisait était tombé malade, il s'écria : Quelle fatalité, jouant sur l'équivoque, *quel fat alité.* M. de Bièvre a réchauffé ce mot :

Le jeu de mots, ailleurs si condamnable,
Est en chansons quelquefois supportable;
Mais gardez-vous d'y trouver des appas,
Il est l'esprit de ceux qui n'en ont pas.

Guillaume Crétin, poète et grand amateur des jeux de mots, des rébus et de l'équivoque, s'exprime ainsi dans une épître à Honoré de la Jaille :

Par ces vins verds Atropos *a trop os,*
Des corps humains rués envers *en vers,*
Dans un quidam, aspre aux pots *à propos,*
A fort blâmé ses tours pervers *en vers.*

Gabriel Meurier a employé les jeux de mots jusqu'à la profusion; en voici quelques-uns. *Argent, ard* (brule) *gent. Qui art a, partout part a. Après poisson, noix en poids sont*, c'est-à-dire, en estime, comme l'explique l'auteur.

§ 8. *Dictons populaires et trivialités.*

1. Bien dire, fait rire; bien faire, fait taire.

2. Dérobe, prend, possède, amasse,
Tout faut laisser quand on trépasse.

3. Qui bien mange, fiente et dort,
Fait un pied de nez à la mort.

4. Trop tôt arrive à la porte,
Qui mauvaise nouvelle apporte.

5. User bien de pauvreté,
C'est richesse et félicité.

6. Être usurier et piller le bon homme,
De bon larron on devient gentilhomme.

7. Voyez le vieux renard, toujours renard demeure,
Bien qu'il change de poil, de place et de demeure.

8. Les choses que l'on fait par avis mûr et sage
N'apportent en tout temps ni perte ni dommage.

9. En affaire douteuse,
L'audace est avantageuse.

10. Or et argent dont tous plaisirs procèdent,
Causent douleurs qui tous plaisirs excèdent.

11. Plus aisément qu'on entre en la vie, on en sort;
Elle n'a qu'une porte, et mille en a la mort.

12. Heureuse fin est due à beau commencement;
Vous avez bien vécu, mourez donc bravement.

13. Toute mauvaise cause, avec art bien plaidée,
Est plus que le bon droit souvent recommandée.

14. Fou propose,
Dieu dispose.

15. Sans le ca, le si, le mais,
Nous serions tous riches à jamais

16. Les choses prospères,
D'orgueil sont les secondes mères.

17. Quand quelqu'un te fait villenie,
Mets-le en ton sac et le lie;
Et quand viendra le temps,
Délie ton sac, et le rends.

18. Celui qui en misère vit,
Se croit offensé quand on rit.

19. En espérance d'avoir mieux,
Tant vit le loup, qu'il devient vieux.

20. Qui femme croit et âne mène,
Ne se peut pas dire sans peine.

21. Vieilles amours et vieux tisons
S'allument en toutes saisons.

22. Amour qui rechatouille en nous les appétits,
Dompte aussi bien les grands, comme il fait les petits.

23. Quand d'autrui parler voudras,
Regarde à toi, et te tairas.

24. Dame qui moult se mire, peu file.

25. Homme fin se lève le matin.

26. Venant que le pouvoir défaille,
Il faut que le bon vouloir vaille.

27. Fortune n'est pas contente,
Si elle n'afflige et ne tourmente.

28. Celui qui craint quand craindre faut,
Sait sans danger donner l'assaut.

29. En laissant échapper la chauve occasion,
On ne la reprend plus qu'à sa confusion.

30. De bien servir, et loyal être,
De serviteur on devient maître.

31. Qui, voulant prendre autrui, se prend le plus souvent,
C'est le malin qui tend le piége décevant.

32. Jamais une bonne engeance
Ne sort de mauvaise semence.

33. L'aigle de l'aigle naît; d'un père généreux
Ne sort point un enfant casanier ni peureux.

34. Chose aucune tant soit belle,
Qui n'ait quelque vice en elle.

CHAPITRE XXIV.

Dans le sens grammatical.

§ 1. *Proverbes commençant par un article.*

1. *Le moineau dans la main vaut mieux que la grue qui vole.* Il faut préférer le certain à l'incertain.

2. *La roue de fortune va plus vite que celle d'un moulin.* Il y a des hommes qui doivent le commencement de leur fortune à la plus mince des circonstances, à une contredanse, quelquefois à un service honteux, dont le paiement ne peut se demander en public.

3. *Le mal guérit les fous.* Il n'y a pas de remède plus souverain que la douleur, pour rappeler la raison égarée. C'est un état violent, duquel l'instinct de la nature vous pousse à sortir.

4. *La critique est aisée et l'art est difficile.* On voit un grand nombre de critiques et fort peu de bons juges, dit Saint-Evremond :

> *Vix opus è prælo madidum prodit, ecce repentè*
> *Carpitur omnigenûm censorum dente maligno.*
>
> A peine quelque ouvrage est-il sorti de presse,
> Que pour le critiquer tout le monde s'empresse.

5. *Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.* Un sot porte des sottises, comme un sauvageon porte des fruits amers. Les sots sont ceux qui ont des prétentions au savoir et aux talens dont ils sont dépourvus; ils parlent sans cesse sur des matières auxquelles ils sont le plus étrangers. Ils

veulent forcer leur nature, et alors ils manquent de grâce et d'à propos : malgré cela, *un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.*

6. *L'amour et les mauvais desseins se fourrent aussi-bien aux champs qu'à la ville.* Il y a long-temps qu'on est revenu de la simplicité des bons villageois. Parcourez les villages, vous y verrez la calomnie, la méchanceté, le goût pour la rapine et la jalousie, circuler dans les humbles chaumières comme dans les grandes villes. Les paysans sont d'autant plus dangereux qu'on s'en défie moins.

7. *Le vin aiguise l'appétit.* Vinum acuit ingenium. Adrien Junius, dans une allégorie, dépeint Bacchus jeune et ayant des ailes attachées à son corps, avec cette inscription : *Vinum ingenii fomes.* Cet emblème n'est pas moins juste à l'égard de tout le monde. Il est certain que le dieu Bacchus, figurément parlant, échauffe les pensées, les rend plus piquantes et inspire d'ingénieuses saillies; aussi a-t-on donné à Bacchus le nom de *Lysien*, ou dénoueur, parce qu'il ouvre l'esprit en le mettant de belle humeur. Aussi dit-on encore, en manière de proverbe, que ceux qui boivent de l'eau ne sont pas, à beaucoup près, si sages que ceux qui boivent du vin, supposition fort sujette à controverse, et qui peut paraître singulière à bien des gens. Plutarque assure que le vin rassemble et augmente les forces de l'intelligence, aiguillonne l'esprit des personnes qui, naturellement timides, ne manquent cependant pas de pénétration. Platon soutient que le vin réchauffe aussi-bien l'esprit que le corps. Hoffman prétend qu'il n'y a pas le moindre

doute que le vin ne rende les hommes ingénieux, et même sages et spirituels. Aussi l'expérience montre-t-elle, que les Italiens, les Français, les Allemands, chez lesquels on fait de bons vins, ont infiniment plus d'esprit que les peuples septentrionaux qui ne boivent que de la bière. Si les Anglais n'ont pas de vins chez eux, ils savent bien ne pas s'en passer; ils mettent même tous les plus fameux vignobles de la terre à contribution pour encombrer leurs caves; aussi se font-ils remarquer par l'énergie, la singularité et la profondeur de leur esprit et de leurs pensées. Gryllus croit que les Grecs ont été appelés les pères de la sagesse à cause de l'excellence de leurs vins, et que leurs descendans n'ont tant dégénéré de leurs pères, que parce que les Turcs ont anéanti leurs vignes. Les païens n'ont mis Pallas et Bacchus dans un même temple, que pour marquer que le vin augmentait la sagesse, et ils n'ont représenté leurs dieux plus sages que les hommes, que parce que les premiers se gorgeaient de nectar et d'ambroisie. Le vin était regardé comme le Pégase des poètes; on était si convaincu qu'il servait à réveiller leur imagination, qu'on n'avait pas bonne opinion d'un poète buveur d'eau, et qu'on disait proverbialement de lui : *Non est dythyrambus, si aquam bibat.* Platon, le divin Platon, n'était en verve que lorsqu'il était en pointe de vin. Ennius ne travaillait jamais à son poème héroïque, que Bacchus ne l'eût reconforté, et Alcée n'écrivait ses tragédies que lorsqu'il était ivre. Les disciples de Paracelse profitaient du temps où leur maître était complétement ivre, pour lui faire

dicter ses savantes leçons, et Rabelais n'a tracé, d'une main tremblottante, les hauts faits de Pentagruel et de Gargantua, qu'inspiré par le jus de la treille. On appelait autrefois *vin théologal* un vin vigoureux, qui donnait des dispositions et des forces pour l'argumentation. Aussi prétendait-on que quand les théologiens s'en étaient soûlés, ils s'accordaient ensuite comme chiens et chats.

8. *La défiance est mère de sûreté.* La défiance n'est excusable que lorsqu'on est certain qu'on n'a pas affaire à d'honnêtes gens, ou lorsqu'on se trouve au milieu de ses ennemis; hors de ces motifs, légitimés par la nécessité, la défiance est à la fois une injustice et une injure que nous faisons à ceux avec qui nous communiquons. Dans le commerce de la vie, la défiance est autant incommode à soi qu'aux autres; elle nous laisse toujours en sentinelle perdue et sur le qui-vive. Un homme raisonnable doit en user sobrement; il lui suffit de la prudence, qui lui conseille de ne pas se confier de prime-abord à des inconnus, et de ne pas s'engager légèrement dans une affaire dont il n'entrevoit point l'issue. Le moyen de se tranquilliser pour toujours, quand on est d'un caractère défiant, c'est de ne faire ni de ne vouloir du mal à personne, et de faire du bien à tout le monde, autant qu'il est possible. Avec ce système de conduite, on peut dormir tranquille en tous temps et en tous lieux. Ordinairement l'homme le plus défiant est celui qui a le plus envie de tromper.

9. *Le premier venu engraine.* Les Italiens disent : *Primo venuto, primo servito*, premier venu, premier

servi : ou bien : *Chi primo arriva al molino primo macina*, le premier arrivé au moulin, moud le premier. Ce proverbe est une leçon pour les paresseux. Celui qui tarde trop à mettre à exécution une entreprise qu'il a conçue, court grand risque de la voir exécutée par un autre. Ceux qui recherchent des emplois, des dignités, des honneurs et des distinctions, doivent se hâter de les demander, lorsqu'il y en a à distribuer : s'ils arrivent au dernier moment, ils sont souvent forcés de prendre ce qu'ils peuvent, et non ce qu'ils veulent. En intrigues, ce n'est pas tout de courir, il faut partir de bonne heure. La Bruyère a dit, sans beaucoup de justesse, selon moi, mais en honnête homme : « Rendez-vous digne de quelque emploi; le reste ne vous regarde pas, c'est l'affaire des autres. » Je doute fort que ce procédé soit mis en pratique dans ce siècle-ci, où le rôle de solliciteur est si commun. On va rarement au-devant du mérite, il faut qu'il se fasse jour. L'intrigue et l'incapacité, la plupart du temps, savent prendre les devans et réussissent en toute chose ; la justice distributive veut qu'à mérite égal les premiers venus soient expédiés les premiers. C'est une preuve d'exactitude qui parle en leur faveur.

10. *Les deux font la paire.* Cela se dit quand on voit deux personnes ensemble qui ont les mêmes défauts et qui sont bien appariées. Les Latins disaient, dans le même sens : *Bestia bestiam novit.* « Les coquins se devinent, dit Duclos. » A peine si deux honnêtes gens s'entendent pour une bonne action. Les vertus sont solitaires, les vices sont

bons compagnons. Quand on entre dans le commerce du monde, il est important de prendre garde avec qui on contracte société et amitié, car qui fréquente des méchans en contracte bientôt tous les vices, ce qui est prouvé par l'expérience, et ce qui a donné lieu à cet autre proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

§ 2. *Proverbes commençant par un substantif.*

1. *Chansons de Jeanne et de Paquette.* Façon de parler proverbiale et populaire, pour désigner de sots discours, que l'on tient du tiers et du quart, de celle-ci, de celle-là, et que nous rendons fort bien aujourd'hui par ce mot de commérage, grand soutien de toutes les cotteries tant mondaines que littéraires.

2. *Finesses cousues de fil blanc.* Les Grecs avaient à peu près la même idée pour exprimer des fourberies maladroites, et la rendaient par le mot *ῥάπτειν.* Les Latins ont suivi l'exemple des Grecs, en employant le mot *consuere* (coudre), qui y correspond. Plaute emploie cette expression proverbiale dans le passage suivant :

Advenisti, audaciæ columen, consutis dolis.

« Impudent, tes ruses sont mal cousues. »

3. *Personne ne veut donner le premier coup au lion qui dort.* Lorsqu'une entreprise offre de grands dangers, il se trouve peu de gens assez hardis pour la commencer. Plus le succès en est incertain, plus on craint les premiers efforts, et surtout le ressentiment de celui qu'on attaque.

4. *Art ne règne, mais cas et fortune.* Que d'ouvrages ne sont qu'un commentaire de cette vérité. Si l'on voulait transcrire tous les faits qui la confirment, on ferait une histoire universelle. Un seul, puisé dans l'histoire ancienne, suffira. Un habile général a tout disposé pour se procurer une victoire certaine; il s'est saisi des postes les plus avantageux. Un second, un troisième ordre de bataille doivent succéder au premier, dès qu'un retranchement sera forcé. Tous les obstacles sont prévus et doivent être surmontés. Ce général a fait une harangue sublime à ses soldats, et a enflammé leur courage jusqu'à l'héroïsme. Les cieux et les auspices sont pour lui; les poulets sacrés ont bien mangé; les corbeaux passent de la gauche à la droite : tout est à souhait. Un palefrenier imprudent donne au cheval du consul une double mesure d'avoine. Le coursier, belliqueux et plein d'ardeur, entend le son de la trompette, s'émeut et s'emporte. Le consul, plus habile général que bon écuyer, tombe, se casse la tête et expire. L'ennemi profite du désordre que cause cet accident, tombe sur les troupes romaines, les disperse et poursuit ses succès. Une mesure d'avoine donnée inconsidérément met Rome à deux doigts de sa perte. Ce fait, soit qu'on en admette l'existence, soit qu'on veuille seulement le considérer comme un apologue utile, nous apprend que si le mérite et la prudence préparent les succès, il ne faut attendre que de la Providence leur entier accomplissement. Il est des limites au-delà desquelles la prévision et la puissance de l'homme ne sont plus

rien. L'histoire des grands événemens produits par de petites causes est une matière inépuisable de réflexions. Il n'est pas même nécessaire d'aller chercher dans l'antiquité des faits de cette nature; les annales de l'histoire moderne jusqu'à nos jours en sont remplies.

§ 3. *Proverbes commençant par un adjectif.*

1. *Bon chien chasse de race.* Cette expression proverbiale doit être prise en bonne part. Les pères et mères doivent à l'influence de leur exemple et de leurs bons principes tout le mérite de leurs enfans. Une bonne éducation surtout perfectionne la première ébauche de leur ouvrage. Un beau naturel peut se gâter, s'il n'est pas cultivé. La reconnaissance, la bonne conduite des enfans, l'honneur qu'ils acquièrent dans le monde, les avantages nombreux qu'ils retirent de leur éducation, paient généreusement les parens des soins qu'ils ont pris de les diriger sagement à leur entrée dans la carrière de la vie. Le but constant de tout homme élevé dans des principes d'honneur et de vertu est de ne rien faire qui ne tende à son bonheur et à celui de la société dont il fait partie. Les moyens, pour y parvenir, sont puisés dans les principes d'une éducation, où la pratique des actions vertueuses est préférée à l'éclat de ces connaissances qui servent plutôt à parer l'extérieur qu'à bonifier le fond. Toute éducation bien entendue consiste donc à rendre l'homme meilleur; par elle il devient riche de son propre fonds. Toutes ses facultés s'agrandissent, se multiplient; par elle ses yeux sont

éclairés des rayons d'une lumière qui sert à le guider à travers les ténèbres de la vie. La raison se montre à lui avec tout son imposant cortége, et lui donne le privilége de faire de ses facultés un usage qui concourt à lui procurer, dans la société civile, de l'estime, de la considération, enfin un bonheur qu'il peut rendre inaltérable, si, à son goût pour l'étude, et à la prudence de sa conduite, il sait unir la modération dans ses besoins et dans ses désirs.

2. *Désintéressé comme un procureur* (1). Cette ex-

---

(1) Le préjugé et certain goût rapace ont pu nuire au nom et à la qualité de procureur. Les poètes comiques n'ont pas peu contribué, par leurs sarcasmes et par leurs plaisanteries, à décrier une profession qui, dans le droit romain, était qualifiée de *servilis obsecondatio*, et d'un nom encore plus injurieux. Il est équitable de dire qu'en attaquant un vice attribué communément à la profession de ces officiers de justice, nous sommes bien loin de croire que la masse en soit infectée. Nous ne sacrifions pas servilement à un vieux préjugé; nous pensons qu'il y a, comme dans toutes les corporations, de fort estimables gens parmi les procureurs, et nous ne pensons pas, à leur égard, comme ce lieutenant de police à qui un chétif nourrisson des Muses, pris en médisant délit, faisait, pour s'excuser, cette objection : « Il faut que tout le monde vive »; et qui lui répondit : « Je n'en vois pas la nécessité », ce serait par trop inhumain. Les exceptions nous ont paru aujourd'hui si nombreuses et si honorables, que si elles ne sont pas encore parvenues à détruire totalement une prévention qui jadis pouvait avoir quelque fondement, elles n'en ont plus laissé subsister que le noyau; nous désirons qu'il ne puisse plus germer, on ne fera plus alors de distinctions désagréables. L'état de procureur n'a d'ailleurs rien que de fort honorable, lorsqu'on l'exerce avec délica-

pression doit être prise ironiquement et en mauvaise part, mais non d'une manière trop absolue. Les procureurs ont été bien souvent semoncés par l'opinion publique, et taxés d'une excessive cupidité. Lorsque les Italiens donnèrent la pièce d'*Arlequin procureur*, tout Paris courut à cette pièce, qui cependant n'était qu'une farce pitoyable; mais le désir de voir ridiculiser les procureurs, l'emporta sur le bon goût. Bayle en parla ainsi : « On représente admirablement bien dans cette pièce les » friponneries qui se commettent dans la profession

---

tesse, et lorsqu'on ne cherche point à exploiter le patrimoine des veuves, des orphelins et des imbécilles; j'en connais un surtout, et ce serait mon homme si jamais j'avais besoin d'introducteur dans le temple de Thémis, qui joint à un talent précieux la probité la plus sévère. Si chacun était aussi heureux que moi dans le choix qu'il pourrait faire, ce serait une véritable jouissance d'avoir des procès; mais, en attendant ce doux avenir, je ne pourrai jamais cesser de plaindre ceux qui sont obligés de passer par les mains de dame justice. Après avoir fait la part de l'équité, il faut faire celle de la politique : c'est un de ses principes les plus utiles, qu'il faut ménager ceux qui peuvent vous nuire; or, qui peut garantir qu'il sera jamais exempt de procès comme de maladies? La vie est un torrent qui s'écoule entre les médecins placés sur une rive, et les hommes de loi placés sur l'autre : il y a cependant cette différence entre les médecins et les procureurs, c'est que s'il me plaît de mourir sans implorer le secours des premiers, il m'est libre de le faire, au lieu que s'il me prend la sotte fantaisie de vouloir perdre mon procès, je n'en ai pas le droit sans être forcé de recourir aux seconds, il ne m'est pas permis de décliner leur juridiction. On me dit que c'est pour mon bien, je n'ai plus rien à objecter. Voici l'origine des procureurs : Lorsque les formalités judiciaires se

» de procureur. On prétend que l'utilité en doit » être très-grande, parce qu'elle accoutumera le » monde à mieux se précautionner contre ces fri- » ponneries, et qu'elle corrigera de leurs habitudes » les procureurs malhonnêtes gens. » *Le Mercure galant* de Boursault doit, en partie, son succès, à la scène des deux procureurs. Tout Paris vit avec une joie inexprimable *Me Sangsue* et *Me Brigandeau* se reprocher à l'envi ce qu'on prétendait être alors *le pain quotidien des procureurs.* Dans la comédie de la Métempsycose, imprimée en 1745, il est dit, à

furent multipliées à l'infini dans le barreau de Rome, et lorsque les procès furent devenus d'une discussion plus difficile, plusieurs praticiens firent une étude particulière de ces formalités. On les appela d'abord *cognitores juris,* experts des causes; enfin ils devinrent si nécessaires à l'instruction des procès, qu'on ne put bientôt se passer d'eux, ce qui les fit alors appeler *domini litis,* maîtres des procès; c'est tout comme aujourd'hui. Ils étaient, en effet, si bien reconnus pour maîtres des procès dont ils avaient la conduite, qu'on les condamnait en leurs noms. Un procureur, ou un avoué, car l'état s'est ennobli en changeant de nom, doit avoir des connaissances en jurisprudence, principalement celles d'un notaire et d'un avocat. Veut-on intenter un grand ou un petit procès? ce qui n'est pas toujours au choix des parties, les premiers pas sont dirigés vers le procureur : on lui explique l'affaire; alors il doit, suivant le serment qu'il a fait lors de sa réception, détourner le client de plaider s'il trouve sa cause mauvaise, ou s'en charger s'il la croit bonne, ce qu'il ne manque jamais de faire, et ensuite se conformer rigoureusement à certain article du serment ou des statuts de la profession, qui dit expressément qu'ils feront expédier, le plus tôt qu'il leur sera possible, les affaires dont ils seront chargés : pour cet article, c'est aujourd'hui tout comme c'était autrefois.

propos de ces insectes dévorans qui souillent le palais de Thémis :

Il en est un qui toujours gratte et ronge,
Qu'on nomme en France un procureur,
Qui, pour veiller au bien de son plaideur,
Au fond de sa bourse se plonge,
Et qui, comme un chimiste, exerçant son métier,
Fond l'or, l'avale, et le rend en papier.

Un procureur, dans un mémoire où vacations, défenses, conférences, etc., étaient accumulées, y faisait figurer l'article suivant : *Pour avoir logé et gardé le dossier du sieur****, 3,821 livres. Le dossier pesait environ trois onces. Le nom de ce phénix des procureurs devrait passer à la postérité. Cela rappelle ce trait d'un ancien procureur, qui avait ainsi enflé son mémoire de frais, 1° pour avoir reçu une lettre de M..., qui m'engage à dîner, 3 sous ; pour avoir pris un cabriolet en allant dîner chez le dit M..., 30 sous ; pour avoir été promener, et pour avoir causé avec lui de son affaire, 10 livres ; et autres articles non moins curieux, à la mode d'Angleterre, où les plaideurs ne peuvent même pas, par hasard, demander des nouvelles de leur affaire sans qu'aussitôt un droit de consultation ne soit couché sur le fatal mémoire.

3. *Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.* Ne rappelez jamais vos bienfaits et vos bons offices ; celui-là seul qui les a reçus a bonne grâce de s'en souvenir. Reprocher un bienfait, dit Sénèque, c'est imiter les usuriers. Un bienfait porte avec soi son mérite, indépendamment de celui qui en est l'objet. Qu'il en abuse ou non, nous n'avons pas moins fait une action louable. Paraître se repentir

d'avoir obligé quelqu'un, c'est se dépouiller du droit qu'on avait à sa reconnaissance. Voici, sur cette maxime proverbiale, une épigramme imitée de Martial (Liv. v, ép. 53) :

Je sens le prix de vos bienfaits,
Cléon, je n'oublirai jamais
Combien je vous suis redevable;
Mais vous aurez pour agréable
Que j'en garde un profond secret,
Puisque vous êtes indiscret
Au point d'emboucher la trompette
Et de le dire à tout venant;
Si j'ouvre la bouche, à l'instant,
L'un après l'autre, on me répète :
Cléon me l'avait déjà dit.
Sachez que ne pouvoir se taire,
Au bienfaiteur sert de salaire :
Cléon, vous parlez, il suffit.

4. *Tout faiseur de journaux doit tribut au malin.* La plupart des journalistes se sont crus dispensés d'obéir strictement à la justice, à la décence et à la raison. Il est bien difficile, pour certains esprits, de discerner les limites de la critique et de la satire. Au lieu de se distinguer par une malice fine, spirituelle, piquante, mais juste et polie, certains écrivains à tant la page se sont transformés tantôt en Zoïles, tantôt en Gacons, toujours prêts à infester les routes du Parnasse; tantôt en tabarins et en saltimbanques pour amuser les passans par leurs plates bouffonneries et par leurs indécentes personnalités. Comme la bile est le foyer de l'amertume, il n'appartient qu'à la faculté de médecine de purifier le cerveau de ces esprits moroses. Un excellent critique, dit Voltaire, serait un artiste qui aurait beaucoup de goût et de science, sans préjugé et sans envie; mais cela est difficile à trouver.

5. *Bon an, mal an,* expression consacrée par l'usage, pour dire que sur de bonnes années et sur de mauvaises années, tout sera compensé, que tout ira l'un portant l'autre, comme on dit vulgairement. Voici une épigramme qui donne bien le sens précis de cette expression proverbiale :

En certain bourg, au bon homme Lucas
Messire Artus passait un bail à ferme,
Et prétendait, au bout de chaque terme,
Outre le prix avoir un cochon gras.
Pour un cochon, je n'y répugne pas,
Dit le fermier ; mais gras, c'est autre chose ;
Que sais-je, moi, ce qu'il arrivera ?
Le grain peut-être, ou le gland manquera ;
Point ne me veux soumettre à cette clause.
Artus répond que point n'en démordra.
Messieurs, leur dit le notaire équitable,
Vous pouvez prendre un milieu : l'on mettra
Qu'au sieur bailleur le preneur donnera,
Bon an, mal an, un cochon raisonnable.

6. *Tel maître, tel valet.* L'intendant du cardinal Dubois n'apportait pas plus de probité dans les affaires de cette Éminence, de crapuleuse mémoire, que cet indigne prélat n'en mettait à gérer les affaires de l'État. Au jour de l'an, ce fripon d'intendant ne manquait jamais de venir saluer son maître, qui, au lieu de lui donner des étrennes comme à ses autres domestiques, lui disait toujours : *Quant à vous, maître (un tel), je vous donne ce que vous m'avez volé.* Libéralité grande, dont l'intendant paraissait toujours très-satisfait. Par ricochet, le régent en usait aussi de même avec cet insatiable ministre de son choix.

7. *Un âne frotte l'autre.* On se sert de cette expression proverbiale, en parlant de deux hommes

qui se disent mutuellement des choses flatteuses. Le duc de Fronsac, père du feu duc de Richelieu, étant atteint d'une maladie très-grave, avait pour médecins les docteurs Bouvard et Barthès. Un jour, qu'ils trouvèrent le malade hors de tout danger, ils se complimentaient entre eux du succès, et s'en renvoyaient réciproquement la gloire par modestie. Le duc, qui les entendait de son lit, s'écrie : *Asinus asinum fricat*. Les docteurs, indignés d'un tel affront fait à toute la Faculté dans leurs personnes, tirèrent leurs révérences, et ne revinrent plus.

8. *Égaux comme férets d'aiguillettes*. L'Arioste, dans son *Roland furieux*, parle d'un roi de Lombardie, qui était le plus bel homme de son temps, et d'un bourgeois romain, qui ne lui cédait point en beauté et en bonne grâce. Ces deux personnages, si inégaux en condition, se trouvèrent égaux en ce que leurs femmes les convertirent en cerfs. Les femmes aiment le changement, et ce qui prouve la mobilité de leur cœur et la singularité de leurs goûts, c'est que la beauté n'est pas toujours ce qui leur plaît le plus, tant leurs caprices sont indéfinissables. Les deux Actéons se consolèrent de leur malheur commun en chassant sur les terres d'autrui, et prirent la résolution de profiter des avantages dont la nature les avait doués, en traitant les autres hommes comme ils avaient été traités eux-mêmes. Moralement, ce proverbe, pris en mauvaise part, veut désigner des personnes qui ont les mêmes penchans, les mêmes goûts, les mêmes défauts.

9. *Tout ce qui reluit n'est pas or*. L'homme en-

tier n'est qu'imposture. Le mot et la chose se donnent un démenti perpétuel. Un sot, pour se parer d'un extérieur de bel esprit, dit qu'il a peu de mémoire, se plaint de la migraine et de ses vapeurs, affecte un air distrait, et un certain dérangement dans toutes ses allures, pour faire croire que son génie est assoupi ; mais il est aussi stérile en idées aujourd'hui qu'il l'était hier, qu'il le sera demain. Combien ne voit-on pas de ces imposteurs qui veulent paraître avoir de la grandeur dans les pensées, de la fécondité dans l'imagination, à qui il ne manque rien pour être tout à fait nuls.

Ergaste semble tout dévoué à vos intérêts. Son zèle court publiquement après toutes les occasions pour vous en donner des preuves ; mais au fond ce n'est qu'un perfide qui ne cherche à capter votre confiance, et à se rendre maître de vos secrets, que pour le devenir de votre fortune, de votre vivant, ou que pour dépouiller vos héritiers après votre mort.

Lycas épouse une jeune personne riche, en naissance, en vertus, en fortune. Qu'a-t-il fait pour jouir de ce bonheur et pour parvenir à ses fins ? il a su, sans doute, la séduire par son mérite, par ses richesses, ou par les attraits de sa personne : non, il n'a rien pour plaire, ne sait rien ; mais il a une mère intrigante qui a préparé, par tous les prestiges de la séduction, la défaite de celle qu'elle a convoitée pour sa belle-fille, et assuré le triomphe de son imbécile fils. *Lycas* a reçu, en nombreux contrats, en bonnes terres, en beaux deniers comptans, le prix de son inutilité. *Lycas* est l'arrière-

petit-fils d'un notaire de village, et sa victime est le rejeton d'une famille des plus illustres, et des plus antiques du royaume.

Polydor et *Conradin* se provoquent en combat singulier. Arrivés sur le champ où doit se vider leur querelle, ils s'approchent civilement l'un de l'autre, se touchent dans la main pour prouver que le moindre fiel n'entre point dans leurs cœurs courageux; ils chargent leurs pistolets, et réculent de quelques pas. *Polydore* invite poliment *Conradin* à tirer le premier; *Conradin*, sans se faire prier, tire son arme en l'air, *Polydore* en fait autant de la meilleur grâce du monde; aucun d'eux n'a pâli. Ils s'apprêtent à recharger leurs pistolets; les seconds les arrêtent, louent la noble conduite qu'ils ont tenue, et les réconcilient. Au sortir du champ de bataille les combattans et les témoins vont déjeûner ensemble chez *Véry*.

Dorante est grand partisan de l'anglomanie. Ce travers a été utile à son ambition, et lui a mis le pied à l'étrier. Le public a été la dupe de la cotterie qui prône le mérite et les talens transcendans de *Dorante*. Je l'ai cru comme le public; mais à entendre raisonner *Dorante*, on s'aperçoit que ce n'est qu'un jargon, et qu'il n'a pas plus d'idée du système du gouvernement anglais, qu'il n'en a de celui de la Chine. Cependant il parle sans cesse d'utopie; quand j'entends ce mot-là sortir de sa bouche, je suis toujours tenté de croire qu'il parle de sa femme ou d'une concubine.

Othon épouse une riche veuve. Il n'a rien, absolument rien, pas plus de vertus que de richesses,

et autant de mérite qu'il y a de valeur dans zéro. Il trouve cependant le moyen de finir avantageusement dans la paix, la tranquillité et l'opulence, une carrière qu'il n'a commencée que sous les auspices de la pauvreté et de la nullité la plus complète. Par quelle voie est-il parvenu à tant de bonheur? *Othon* a un parent qui sait intriguer pour lui, à qui le hasard a procuré un grand crédit, et qui en profite. *Césarion*, ce parent, avec un très-petit génie, et des moyens bornés qui, dans le cours ordinaire de la vie, eussent à peine suffi pour le tirer de la médiocrité, a acquis, grâce à d'heureuses circonstances, une grande somme de faveur. En vérité, quand on réfléchit sur les débuts de certains acteurs sur la scène du monde, on doit être convaincu plus que jamais qu'il n'y a qu'*heur et malheur*. Cet adage se vérifie tous les jours au détriment des vertus et des talens, et à la honte de l'humanité.

Gorgias passe pour être un des aigles du barreau; cependant il a plus de réputation que de talent, plus de jargon que de principes. Les lois sont pour lui de véritables chevilles à boucher des trous; lorsqu'elles s'ajustent aux causes qu'il plaide, elles sont antiques et vénérables; lorsqu'elles n'entrent pas directement dans les jointures, il les trouve décrépites et surannées. *Gorgias* a plus d'une corde à son arc.

Ariston est cité comme un homme fort savant; il n'a cependant que la mémoire surchargée de citations et de lieux communs. Le soir il débite avec suffisance, dans un cercle, toutes les belles choses qu'il a recueillies le matin; mais il ne faut qu'un

mot pour déconcerter sa prétendue capacité, et que le plus léger incident pour faire crouler tout l'échafaudage de ses connaissances d'emprunt.

La société est remplie de comédiens de vertu et de probité, à qui l'on est souvent forcé de rendre des hommages extérieurs pour ne point s'exposer au ressentiment de la multitude des imbécilles, qui les prônent comme les modèles des gens de bien. Que l'occasion vienne seconder l'ambition, et servir les intérêts de ces âmes perverses, vous les verrez bientôt jeter au loin le voile imposteur qui les couvre, et jouer le véritable rôle auquel leur maligne nature les a destinées.

10. *Tous les moyens sont bons, pourvu qu'on réussisse.* Telle est la base de la politique de Machiavel, et de celle de bien des gens. Le premier pose en principe, que tous les chemins sont bons, pourvu qu'ils nous mènent à la fortune que l'on s'est proposée pour but, et que la fourberie est une vertu essentielle à la cour; aussi dit-on, d'un plan conçu par la ruse et la mauvaise foi, ou d'un dessein artificieux, *c'est machiavélique.* Machiavel établit qu'il n'est pas du tout nécessaire d'avoir de la candeur et de la bonne foi, qu'il suffit de paraître en avoir. Il va même plus loin, il prétend qu'il est aussi pernicieux et dangereux d'avoir effectivement cette vertu et de la pratiquer, qu'il est utile d'en avoir tous les dehors, sans que l'intérieur s'en ressente, et que, pour arriver à ses fins, on doit être toujours prêt à faire indifféremment ou le bien et le mal. *Non partirsi d'al bene, potendo, ma saper intrare nel male, necessitato.* Il faut

pratiquer le bien tant qu'on le peut, sans nuire à ses intérêts, et savoir entrer dans la pratique du mal, lorsque la nécessité ou votre intérêt vous y oblige. Telle est la quintessence de la morale de Machiavel. On voit que c'est le manuel des ambitieux et des tyrans.

§ 4. *Proverbes commençant par un verbe.*

1. *Être dans le grain;* c'est-à-dire dans l'abondance. Cette métaphore proverbiale est empruntée des animaux que l'on nourrit de grains, et à qui on en donne plus qu'il ne leur en faut.

2. *Rôtir le balai.* Expression injurieuse qu'on emploie à l'égard d'une femme qui mène une vie déréglée.

3. *Laisser sur le vert;* c'est-à-dire, abandonner, négliger comme feraient ceux qui laissent à terre, sur l'herbe, ce qu'ils devraient ramasser.

4. *Employer le vert et le sec.* Employer tous les moyens possibles pour réussir dans une affaire. Une femme très-maigre, et qui n'avait pas moins de prétentions pour cela, allait un jour dans une réunion brillante. Elle avait mis une robe verte très-élégante, espérant beaucoup y faire des conquêtes. Ayant demandé à un homme de sa connaissance s'il croyait son espoir fondé, celui-ci répondit qu'il était impossible qu'elle ne réunît pas tous les suffrages, puisqu'elle *employait le vert et le sec* pour y parvenir.

5. *Es-tu dans le doute si une action est juste ou injuste, abstiens-toi de prononcer.* Voilà la règle de tous les gens de bien; voilà le premier principe

de toute bonne morale. Il est une voix secrète qui parle à tous les hommes, et qui les trompe rarement sur le juste ou l'injuste. Le sentiment intime de la vertu a été mis par Dieu dans le cœur de l'homme, pour lui servir de préservatif contre le danger et le souffle des vices qui infectent la société. La faculté de discerner bien distinctement la vertu nous a été conférée, soit pour nous consoler quand nous la pratiquons, soit pour nous accuser quand nous violons ses lois; et nous devenons d'autant plus coupables que nous ne pouvons donner pour prétexte que nous les ignorons.

6. *A beau mentir qui vient de loin* est un proverbe qui s'applique à presque tous les voyageurs. *De luengas vias, luengas mentiras*, disent les Espagnols. Les anciens ont comparé le monde à un grand livre, dans lequel l'homme qui n'a vu que son pays natal, n'a lu qu'une feuille. Cependant, il me semble que les voyages nous sont moins nécessaires qu'ils l'étaient aux anciens. Toutes les connaissances sont rassemblées dans des livres, et l'imprimerie a répandu les produits de l'esprit humain sur toute la surface de la terre. Avec une bonne bibliothéque on peut parcourir l'univers sans sortir de chez soi. Il est vrai que si l'on s'en rapporte à l'esprit du proverbe, il faut se défier de la plupart des relations de voyages, et n'accueillir que celles qui sont marquées au coin de l'authenticité. Pour s'instruire, lorsqu'on voyage, il faut interroger à propos et avec mesure, s'astreindre aux usages reçus dans le pays, ne pas apporter avec soi les ridicules du sien; autrement on s'expose à

s'attirer des insultes et des regards malins et curieux. Je ne pense cependant pas qu'il faille tellement s'incorporer aux mœurs et coutumes des nations où l'on voyage, que, comme Alcibiade, on soit intempérant et dissolu chez celles qui affichent la corruption, sobre et chaste, chez les peuples que le vice et l'impureté n'ont point encore pervertis. Il y a un juste milieu à garder, dans lequel consiste la raison. Les voyages perfectionnent l'homme, dit-on, lorsqu'il sait juger, examiner de sang-froid, et se tenir en garde contre d'injustes préventions : ils lui fournissent chaque jour et à chaque instant de nouveaux objets, de nouvelles sensations; ils multiplient et agrandissent ses idées, ses connaissances; ils sont enfin regardés comme le meilleur remède à la mélancolie. Aussi Sully disait, que les caboches françaises n'étaient point faites pour les possessions lointaines, tant l'air de la France est assorti à la nature du tempérament français. On doit éviter les excès du scepticisme, et encore plus ceux de la crédulité, et tâcher, s'il se peut, de ne pas ressembler à cet Anglais qui, ayant rencontré sur le pont de Blois, une femme qui était rousse, écrivit sur son agenda que toutes les femmes de la ville étaient rousses; ou à ce voyageur qui, ayant vu une grue se reposer sur une pate, en conclut que toutes les grues de ce pays-là n'en avaient qu'une. Il y a des moralistes qui pensent que les voyages, loin de perfectionner l'homme, le détériorent :

Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

Qui multùm peregrinatur, rarò sanctificatur, a dit saint Thomas d'Aquin, et l'on connaît le proverbe français :

> Jamais cheval, ou méchant homme,
> S'amenda pour aller à Rome.

Et cet autre :

> Qui visite souvent les tombeaux des apôtres,
> Ne guérit ses défauts, mais en rapporte d'autres.

Chaque langue a son génie, son caractère, ses usages, ses priviléges, ses immunités et ses grâces particulières. Chacune demeure, pour ainsi dire sur son quant à soi ; et toutes ces langues ne s'entre-communiquent point leurs singularités. Tel usage qui vous paraîtra ridicule, sera l'objet du respect des indigènes. Il faut qu'un homme sage, et curieux de s'instruire en voyageant, se munisse de quatre poches; une pour la santé, l'autre pour l'argent, la troisième pour un bon compagnon, qu'on peut remplacer au besoin par la prudence et la circonspection, et la quatrième pour la patience, car elle est souvent mise à de rudes épreuves. L'ignorance de la langue, la difficulté et le besoin de se faire bien comprendre, exposent à des inconvéniens sans nombre. Le voyageur, au reste, trouvera partout et dans tous les pays le vice insolent et la vertu baffouée, l'équité mise à l'écart, la justice souvent prostituée; Plutus, l'objet du culte de la plupart des hommes; les femmes partout coquettes et aimant le faste et la parure, les hommes presque partout ...., battus et même contens ; les uns cherchant le mouvement perpétuel, la quadrature du cercle, et l'absolu ; les autres, l'art de

voler sans ailes, de marcher sans remuer les jambes, de plumer la poule sans la faire crier, et surtout de pêcher en eau trouble; beaucoup d'autres, courant après le secret de paraître savans à peu de frais et de

Tomber de chute en chute au trône académique,

et l'attrapant. Il verra partout les jeunes gens se précipitant vers la vieillesse, et les vieillards cherchant à se rajeunir; des fous vendant la sagesse, et de prétendus sages achetant la folie; mais ce qui ne l'étonnera pas moins, c'est de voir des médecins trafiquant de leur clientelle, des gens de lettres débitant des poisons, des empiriques répandant leurs panacées et leurs élixirs de longue vie, sans que tout le monde en vive plus long-temps; et les pharmaciens, réduits à vendre de la gomme et des sangsues, sans pouvoir détruire la concurrence d'autres sangsues tout aussi avides. Il verra la politique agitant partout la grande fourmilière, par tout des essaims de frélons et d'insectes destructeurs; enfin, il sera plus ou moins offusqué partout par les funestes vapeurs sorties de la boîte de Pandore.

§ 5. *Proverbes commençant par un adverbe.*

1. *Trop achète le miel qui le lèche sur les épines.* Ce proverbe allégorique signifie qu'un bien ou un plaisir est payé trop cher, quand il en coûte des peines longues et cuisantes pour l'acquérir. Les anciens disaient, dans le même sens : *Cueillir des raisins sur des épines, et des figues sur des ronces.*

2. *Aussitôt pris, aussitôt pendu.* Cela se dit pour

désigner la promptitude avec laquelle une chose est exécutée. La fin malheureuse du président Brisson, et des conseillers au parlement, Larcher et Tardif, a donné lieu à ce proverbe La faction des Seize fit arrêter ces illustres défenseurs de l'autorité royale, le 16 novembre 1591. Ils furent pris à neuf heures du matin, confessés à dix, et pendus à onze.

3. *Mieux vaut jouer contre un pipeur, que contre un chanceux* ; pour dire, contre un homme qui trompe, que contre un autre qui est heureux au jeu. Il vaut encore mieux jouer ni contre l'un ni contre l'autre. En 1579, une bande de joueurs italiens, avertis par leurs correspondans, que Henri III avait dressé dans le Louvre un déduit de cartes et de dés, vinrent à la cour et gagnèrent au roi trente mille écus, tant à la prime qu'aux dés. Il est probable qu'ils avaient apporté avec eux des dés pipés ; car c'est une coutume si ancienne en Italie, que dans les fouilles faites à Herculanum, on a trouvé des anciens dés pipés, qui ont été déposés au Musée de Naples.

4. *Quand orgueil chevauche devant, honte et dommage le suivent de bien près.* Cette maxime de Louis XI est devenue proverbe. En effet, il est réservé à l'orgueilleux de connaître mieux que personne toutes les mortifications que l'orgueil s'attire; et ce qui est le comble de la tribulation pour les orgueilleux, c'est qu'ils sont plus sujets à être dupes qu'à en faire. Le meilleur remède à employer contre l'orgueil, c'est le mépris; il emporte la maladie ou tue le malade. Les différentes métamor-

phoses de l'orgueil ont obligé les hommes à lui donner plusieurs noms, selon ses différentes nuances. Quand il compare, on l'appelle jalousie; quand il s'élève, on le nomme ambition ; hauteur lorsqu'il emploie le dédain; fatuité, lorsqu'il chante ses propres louanges; fierté, lorsqu'il accable tout le monde de son mépris ; enfin, ces expressions, amour-propre, vanité, présomption, ostentation, ont l'orgueil pour père commun.

5. *Point de nouvelles , bonnes nouvelles.* Je vais donner, à l'occasion de ce proverbe, l'analyse d'un sermon sur la manière de s'informer *des nouvelles. chrétiennement*, dont l'application m'a paru véritablement remarquable, pour le temps présent. L'auteur, Charles Bertheau, théologien protestant , et ministre de l'église de Walloon, en Angleterre, né à Montpellier, en 1680, et mort à Londres en 1732, divise son discours en deux parties. Dans la première , il montre quel est le faux esprit dans lequel on s'occupe à savoir des nouvelles ; et dans la seconde il fait voir quel est le véritable esprit qui doit nous conduire dans cette recherche. 1° On s'informe des nouvelles *dans un esprit d'oisiveté* , qui cherche à s'amuser et à faire couler insensiblement un temps qui est à charge; on demande des nouvelles , on fait des remarques sur celles qu'on apprend, vraies ou fausses; 2° on s'informe des nouvelles *dans un esprit de curiosité;* 3° on s'informe des nouvelles *dans un esprit de vanité ;* on veut faire croire que l'on a les secrets du cabinet , et qu'on a une correspondance particulière avec les ministres; 4° on se plaît à dire et à raconter des nouvelles *dans*

un esprit de malignité, esprit noir et misanthrope, qui ne respire que les événemens tragiques; 5° on s'informe des nouvelles *dans un esprit de faction*: si l'on se trouve par bonheur dans le bon parti, on lui fait tort parce qu'on y mêle trop de feu, et qu'on entre dans les affaires qui ne sont pas de son ressort; si ceux dont il s'agit sont engagés dans une faction contre l'État, ils sont mille fois plus dangereux; ils ne cherchent des nouvelles que parce qu'ils n'aspirent qu'à rendre le peuple mécontent, à souffler la sédition, et à jeter toute une nation dans la confusion et dans le désordre; 6° on cherche à dire ou entendre des nouvelles *dans un esprit d'intérêt.* Ce que l'auteur dit sur cet article est naturel, et exprimé avec feu. Le commerce, dit-il, produit cet effet dans toutes les grandes villes; mais qui n'est nulle part si visible que dans cette grande ville (Londres), et dans cette place voisine, le rendez-vous général des négocians. Quand j'y pense, il me semble que c'est le véritable trône de Mammon, où l'intérêt joue tous ses rôles, tous ses personnages, et étale tout ce qu'il a de détours et de faussetés pour supplanter les gens, et déguiser la situation des affaires; où chacun a l'esprit tendu, et les mains toujours ouvertes pour s'enrichir aux dépens de son prochain. Quel est en effet, ce grand mobile qui agite tout le monde de convoitise? Quel est ce grand savoir-faire que l'on met en œuvre pour faire varier le change, décrier les marchandises ou leur donner cours, faire hausser, si l'on peut, ou baisser les fonds publics? Qu'est-ce qui sait la fin de ce jeu, qui a coûté si cher à tant de gens,

qui a renversé tant de fortunes; je veux dire ce jeu de transporter ou de recevoir des transports, de vendre et d'acheter, de faire ou défaire des marchés, et tout cela sans un fonds réel, et par un trafic imaginaire? C'est une nouvelle dont on prétend être instruit avant le public, un fait faux, qu'on fait répandre par des personnes apostées; une simple probabilité que l'on débite pour une vérité incontestable; c'est une terreur panique ou une vaine conjecture dont on fait usage. On fait fleurir l'État ou on le renverse; on bat, on est battu, on prend et on perd des vaisseaux; mille fois la face du public change et rechange pour établir la fortune, ou pour causer la ruine de quelques particuliers, tant est grand le pouvoir de l'intérêt en matière de nouvelles, tant il est ardent à les savoir ou à les débiter ». Catherine de Médicis disait avec raison, qu'il suffisait quelquefois d'une nouvelle, bonne ou mauvaise, pour sauver ou perdre un empire.

6. *Mieux vaut faire envie que pitié.* L'une et l'autre de ces deux choses ne sont à désirer. Jamais passion aussi honteuse n'a été décrite par les auteurs de l'antiquité avec plus d'énergie que l'envie. Hésiode est le premier écrivain qui l'ait définie, et les termes dont il s'est servi pour la peindre, étaient devenus proverbes chez les Grecs : *Le potier porte envie au potier, l'artisan à l'artisan, le pauvre même au pauvre, le musicien au musicien, le poète au poète :* et Job avait dit, long-temps avant Hésiode : *L'envie tue les petits.* Vérité incontestable et dont la preuve se voit tous les jours, sur-

tout dans la classe des petits marchands. Mandeville, auteur de la fable *des Abeilles*, est le premier auteur qui, soit par conviction, soit pour se singulariser, ait prétendu prouver que l'envie est une fort bonne chose, une passion très-utile. La première raison qu'il apporte en preuve, est que l'envie est la passion la plus commune chez les hommes, ainsi que chez les animaux. Les chevaux et les chiens, dit-il, sont naturellement envieux. Il croit que sans l'envie les arts seraient médiocrement cultivés, et que Raphaël n'aurait pas été un grand peintre s'il n'avait pas été jaloux de Michel-Ange. Un homme de bien croira difficilement à une pareille assertion. Il ne faut pas confondre l'envie avec une louable émulation. La première cherche à détruire le mérite des autres, la seconde à le surpasser. La jalousie qu'on impute ici à Raphaël ne saurait être interprétée autrement que comme une admiration profonde des talens supérieurs de Michel-Ange, et tous les deux avaient sans doute l'âme trop grande et un génie trop sublime pour éprouver d'autres sentimens que ceux d'une douce rivalité. Mais si l'envieux est un misérable sans talens, jaloux du mérite, comme les gueux le sont des riches; si pressé par le besoin, ou entraîné par la turpitude de son caractère, il cherche à renverser une réputation justement acquise, par des libelles injurieux et diffamatoires, alors cette envie est un vice odieux dont personne n'oserait faire l'apologie. Les Anciens croyaient que l'œil des envieux ensorcelait les gens qui le regardaient. Ils faisaient preuve de peu de discer-

nement, en admettant ce préjugé; ce sont plutôt les envieux qui sont ensorcelés.

§ 6. *Proverbes commençant par un pronom.*

1. *Il parle comme un oracle.* Cela se dit d'un homme qui s'énonce facilement et en bons termes. On devrait être surpris que les chrétiens, qui ont tant écrit pour prouver l'ignorance et la fausseté des oracles, fassent cette comparaison, car les oracles étaient ordinairement remarquables par leur ambiguité :

> Un oracle jamais ne se laisse comprendre,
> On l'entend d'autant moins que plus l'on croit l'entendre;
> Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
> Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.
> (CORNEILLE.)

2. *Qui ne dit mot consent.* Cette façon de parler proverbiale est peu exacte et souvent contraire à la vérité. Par exemple, dans un cercle composé de personnes de différentes qualités, le respect dû au rang, à la naissance, à la dignité, impose à ceux qui sont inférieurs la nécessité de se taire. Mais ces derniers ne doivent pas, pour cela, être censés approuver, par leur silence forcé, ce qui a été souvent avancé stupidement par leurs supérieurs.

3. *Tel a de beaux yeux qui ne voit pas;* tel a un beau visage qui se porte mal. Les Italiens disent : *Buona cera, ma cattivo stupino*, la cire est bonne, mais la mèche ne vaut rien; par allusion au mot *cera*, qui veut aussi dire mine : ainsi : *bonne mine, mais mauvaise santé.*

4. *Chacun son métier, les vaches seront bien gardées.* Cette maxime, si utile, est malheureusement très-peu suivie dans le monde. En voulant dépasser les limites de son état et de son caractère, on s'expose à compromettre sa sûreté, sa fortune et son bonheur. Il faut que chacun se borne a acquérir les connaissances qui concernent sa profession, pour la rendre profitable; les talens qui lui sont étrangers ne sont que des talens inutiles; c'est sans doute la conviction de cette vérité qui a fait dire à un encyclopédiste, homme d'esprit : « Que feraient le marguillier de Saint-Roch de l'âme de Caton, et nos capitaines du guet de celles de Marius et de César? Dans la société, où tout n'est que bizarrerie, il semble que l'on se soit partagé les caractères comme au théâtre les comédiens ambitieux se partagent les rôles, pour lesquels souvent la nature ne les a pas faits : l'un se fait *raisonneur,* sans quelquefois avoir seulement la première mise de fonds de son nouveau métier; l'autre se fait *philosophe*, et n'est pas même capable de définir la profession qu'il embrasse; un troisième se fait *plaisant*, et n'est souvent rien moins que cela; un quatrième se fait *complaisant*, à qui la nature a prodigué tout pour être le contraire. Beaucoup de gens ne sont rien du tout, parce que le choix d'un caractère n'a pas toujours dépendu d'eux, et parce que c'est le rôle le plus aisé à remplir; *mais Dieu nous garde des politiques!* Laissons les hommes d'état s'escrimer dans les abstractions d'une science fondée, que *sais-je*, sur des conjectures; d'une science dont il est donné à très-peu de personnes

d'avoir la clef, d'une science dont le résultat, pour bien des gens, est de faire de la scène si courte de la vie, un théâtre d'illusions, et de changer souvent les jouissances d'une vie tranquille en une source intarissable d'inimitiés et de chagrins.

5. *Qui a bu boira.* L'ivrognerie est un vice que l'on contracte aisément par l'habitude, et dont il est très-difficile de se corriger. Il n'y a pas de remède plus efficace pour y parvenir que la vue d'un homme ivre. Les Lacédémoniens forçaient de temps en temps un de leurs esclaves de boire à l'excès, et de danser ensuite devant leurs enfans, pour leur inspirer de bonne heure l'horreur de l'ivrognerie. Les chutes fréquentes de cet esclave plein de vin, ses postures indécentes, ses yeux égarés, sa bouche écumante, son visage enflammé, ses propos insensés, sa voix discordante, tout contribuait à inspirer de l'effroi à ces jeunes citoyens, qui apprenaient, par cette leçon salutaire, combien leur serait funeste l'excès de la boisson, si jamais ils avaient le malheur de s'y adonner. Nonobstant l'éloge que plusieurs graves auteurs ont fait du vin, (*voir* le prov. 7 du § 1), jamais aucun moraliste n'approuvera les excès de cette boisson. Si quelques philosophes, dans les accès d'une douce gaîté, ont paru justifier la débauche dans le vin, il ne faut pas prendre leurs discours au pied de la lettre; ils n'ont eu en vue que les plaisirs d'une table honnête, où personne ne s'écarte des bornes de la modération; ils n'ont pas plus approuvé l'intempérance que les gens même les plus sobres n'approuvent l'ivresse en chantant des chansons bachiques.

Anacharsis disait que le premier verre de vin était pour apaiser la soif, que le deuxième n'avait d'autre fin que de satisfaire sa sensualité, que le troisième conduisait à l'ivresse, et le quatrième à la folie. C'est surtout dans ceux qui sont faits pour commander, et pour donner l'exemple aux autres, que l'intempérance est un vice odieux. Alexandre ternit sa gloire par les excès d'ivrognerie auxquels il se livra. Sylla mourut, les uns disent de colère, dans une orgie, les autres disent, étouffé à table par l'abondance des vins dont il s'était repu le jour même de ses noces. Le vin abrégea les jours des philosophes Stilpon et Arcésilas. Sénèque parle en philosophe des désordres causés par l'ivrognerie; on se livre à des horreurs dont on rougit après que les fumées du vin se sont dissipées. La colère, l'indiscrétion et l'impudicité, sont trois vices qui accompagnent ordinairement l'ivrognerie. Sans ce vice honteux, Alexandre ne fût point devenu l'assassin de Clitus, son meilleur ami. Combien de querelles n'a-t-il pas suscitées entre camarades! que de sang n'a-t-il pas fait répandre dans des duels, à la suite d'injurieuses provocations! La cruauté suit toujours l'ivrognerie, dit Sénèque ; le vin métamorphose l'homme le plus doux et le plus paisible en une bête féroce. Marc-Antoine, dans l'excès de la débauche, faisait décapiter les principaux citoyens de Rome; il s'enivrait à la fois de vin et de sang. Des proconsuls conventionnels, d'horrible mémoire, ont imité et surpassé l'exemple et la cruauté de Marc-Antoine. Il ne faut pas s'étonner des atteintes cruelles que le vin porte à

la santé de l'homme le mieux constitué. On sait à combien d'infirmités des débauches fréquentes réduisent les tempéramens, même les plus vigoureux. Tous les jours l'ivrognerie livre à la terre les corps exténués des victimes de cette insatiable passion.

6. *Qui paie ses dettes s'enrichit*, et de plus s'affranchit. On aime à rencontrer un homme avec qui l'on vient d'acquitter une dette incommode. On a du plaisir à pouvoir le regarder hardiment et en face. On aime à se sentir quand on a fait une chose louable et profitable. Celui qui doit, dit le sage, est l'esclave de son créancier. Rien n'est plus incommode que la position d'un débiteur; il dessèche d'inquiétude. Les créanciers sont aujourd'hui si durs et si impitoyables, qu'on peut bien dire, sans exagération, que toute personne qui emprunte engage sa liberté. L'Ecriture condamne la dureté des créanciers, qui poursuivent avec rigueur des infortunés qui sont hors d'état de les satisfaire, surtout lorsque l'impuissance à laquelle ces derniers sont réduits n'est pas le résultat d'une mauvaise conduite. Sénèque taxe d'imprudence ceux que la cupidité engage à prêter sans précaution à des gens insolvables ; ils sont dupes de leur propre passion ; mais aussi il dit « que ne pas rendre au temps prescrit ce qu'on s'est engagé à payer, c'est retenir » injustement le bien d'autrui ; » c'est de plus tromper celui qui a compté sur votre probité et votre bonne foi. Un homme réduit aux expédiens ne peut se tirer momentanément d'embarras, qu'en employant continuellement une infinité de subter-

fuges et de mensonges. Ce qui a fait dire à Hérodote, que devoir et mentir sont une même chose.

7. *Qui fit Normand, il fit truand.* Selon Pasquier, dans ses Recherches, ce vieux proverbe provient du fait que les Normands étant plus souvent surchargés de *trus*, truages ou impôts, que les habitans d'autres provinces, étaient réduits à la dure nécessité de *truander* ou mendier pour vivre, d'où est venu le mot *truand*, qui emporte avec lui la signification injurieuse, mais bien injuste, de fainéant et de fripon; car il n'y a peut-être pas de peuple plus laborieux :

Quand je vois tous ces nus *truands*
Trembler sur ces fumiers puants,
De froid, de faim, crier et braire,
Compte ne fais de leur affaire. (MAROT.)

Et celui de *truandaille*, ainsi commenté par Jean de Meun, dit Clopinel, et Scarron :

Vous n'êtes rien que *truandaille*,
Vous ne logerez pas céans. (Roman de LA ROSE.)

Un autre eût dit : Canaille,
Vous n'êtes rien que truandaille. (SCARRON.)

8. *Son père a porté la mandille.* C'est le reproche que l'on faisait autrefois à un homme qui était de basse naissance. L'origine de cette expression vient d'une espèce de manteau, qui était particulier aux laquais, et qui servait à les faire distinguer des autres valets. Il était fait de trois pièces, dont l'une pendait sur le dos, et les deux autres sur les épaules.

9. *Celui-là n'est pas sage qui n'a peur d'un fou.* Cependant on a prétendu que les fous n'étaient au monde que pour donner des leçons de sagesse. Les

Turcs disent en proverbe, *que sans les fous les sages ne pourraient point vivre.* Quelqu'un demandant à Arlotto Piovano (1) une formule de prières du matin, pour se conduire sagement pendant la journée, le singulier personnage lui donna celle-ci : « Il faut réciter un *Pater* et un *Ave* avec ces paroles : Seigneur, préservez-moi d'un bourgeois ruiné, d'un pauvre enrichi, de la conscience d'un prêtre, des quiproquo d'apothicaires, et des *et cætera* de notaires, de ceux qui entendent deux messes tous les matins, et de ceux qui jurent par leur conscience. »

§ 7. *Proverbes commençant par une préposition.*

1. *Après moi le déluge.* Proverbe usité parmi nous, pour exprimer un sentiment d'égoïsme et d'indifférence, par rapport à ce qui se passera dans le monde après nous. Tibère, si fameux par son caractère dissimulé et égoïste, avait souvent dans la bouche ce vers grec, qui est traduit ainsi : *Après ma mort, puisse la terre se mêler avec le feu.* Imprécation qui répond au sens du proverbe français.

2. *Par ma fiquette.* Serment que font beaucoup de femmes sans en connaître véritablement l'origine ; ce qui ne fait tort ni à leur vertu ni à leur pudeur. Fiquette vient de *fichetta*, diminutif de *fica*, mot obscène employé si souvent par l'Arétin,

(1) C'était un prêtre florentin, né en 1395 et mort en 1483. Il s'était rendu célèbre par ses bons mots, ses saillies originales et par ses propos joyeux, qui ont été recueillis après sa mort, sous le titre de *Facetie piaceroli, flabule e mott del Piovano Arlotto, prote Fiorentino.*

et dans le livre licencieux *del Perchè*. Molza, dans le *Capitolo delle fiche*, remarque que les femmes de Provence ont coutume de jurer de la sorte : *Però in Pronvenza in quai paesi lieti, il jurar per ma figa è un sacramento ch' usan le donne ond' ogni buon s' acqueti.* Nous disons encore *par mafi*, qui est une abréviation de *par ma fique*. Rabelais se sert de cette expression (liv. I, chap. 7) : « Une de ses gouvernantes m'a dit, jurant *sa fi*. » Voici l'explication que donne en note Annibal Caro, sur ce mot : *Comé il guiderdone d'un huomo buono è diventar santo, cosi esse fiche per i loro buoni portamenti sono state cannonizate per sante in Provenza; là tra quelle personne da bene percio clè le donne in quel paese quando vogliono affirmare una verità giuranno per ma figa id est per la fica mia, comé per cosa sanctificata, e quelle buone personne credono a questo guiero comé a sacramento infallibile e inviolabile.*

3. *Par la quenouille de la reine Pédauque*. Espèce de jurement proverbial usité anciennement en Languedoc. Cette reine Pédauque a grandement fourni matière à des commentaires. Aux portails de Sainte-Marie-de-Nesle, diocèse de Troyes, de Saint-Benigne de Dijon, de Saint-Pierre de Nevers, de Saint-Pourcain en Auvergne, on voyait la statue d'une femme qui a un pied d'oie, et qui, pour cette raison, est appelée la reine Pédauque, des mots italiens, sans doute, *piede di occa*. Le père Mabillon croit que cette reine est sainte Clotilde. Je ne sais sur quoi il appuie son témoignage. Aussi est-il contredit par le père de Montfaucon, qui pense que c'est une histoire attribuée à quelques circons-

tances monstrueuses, dont les anciens écrivains français, depuis Grégoire de Tours, sont remplis. Laissons ces graves et savans religieux bénédictins se perdre en conjectures, et consultons notre ami Rabelais: il dit dans un passage, en parlant de certaines personnes qui avaient les pieds larges, qu'elles étaient largement pattées, comme sont les oies, et comme jadis à Toulouse les avait la reine Pédauque. Il s'exprimait ainsi, d'après les traditions toulousaines. Nicolas Bertrand, auteur d'une histoire de Toulouse, pense que la reine Pédauque n'est rien autre que la reine de *Saba* des livres saints, parce que, dit-il, suivant l'opinion des Juifs, cette reine de Saba aimait tellement le bain, qu'elle se plongeait tous les jours dans la mer, comme les oies font dans l'eau. Salomon, curieux de la voir à son arrivée à Jérusalem, l'attendit dans un appartement dont le plancher était de cristal. La reine, en y entrant, s'imagina que le prince était dans l'eau; elle se troussa pour traverser la salle, et montra au roi de si vilains pieds, que Salomon, la sagesse même, ne put s'empêcher de lui dire : *La beauté de vos pieds ne répond pas à celle de votre visage.* Mais M. Bullet, doyen de l'université de Besançon, démontre, dans une savante dissertation, que la reine Pédauque est la femme du pieux roi Robert qui eut deux femmes : l'une la reine Berthe, *au vilain pied*, et l'autre, Constance, *au vilain cœur;* l'une qui l'aima constamment, et l'autre Constance, qui le fit constamment enrager. Les couches monstrueuses de Berthe fournissaient un puissant motif de la représenter dans ses difformités. Constance,

qui succéda à Berthe, avec laquelle le pieux roi eut la sottise de divorcer, n'avait pas de plus grand plaisir que celui d'outrager Berthe, qu'elle haïssait comme sa rivale, parce que le roi l'aimait toujours, bien qu'il en fût séparé. Les courtisans, pour plaire à Constance, appelaient Berthe *la reine oie, la reine au pied d'oie*. Dans les contes d'Eutrapel, un homme jure *par la quenouille de la reine Pédauque de Tholose*. C'est, suivant M. Bullet, une preuve nouvelle que cette reine est Berthe, puisqu'il s'est conservé parmi nous un vieux proverbe, par lequel, pour exprimer l'ancien temps, on disait : *Du temps où la reine Berthe filait.*

4. *Pendant que la masse de fer des Phocéens sera au fond de la mer.* Le fait suivant a donné naissance à ce proverbe, usité chez les Grecs. Les Phocéens, peuples d'Ionie, étant vivement pressés par l'armée d'Harpagus, lui demandèrent une trève d'un jour, sous prétexte qu'ils avaient besoin de ce temps pour délibérer sur les propositions qu'il leur avait faites, et le prièrent d'éloigner un peu ses troupes de leurs murailles, afin d'être plus libres dans leur délibération. Lorsqu'ils eurent obtenu ce qu'ils demandaient, ils chargèrent sur leurs vaisseaux leurs femmes, leurs enfans, les statues de leurs dieux, et tout ce qu'ils purent emporter de plus précieux. Ils abordèrent à Chio; et là, ayant renforcé leur petite armée, ils retournèrent à Phocée, y égorgèrent la garnison qu'Harpagus y avait mise, puis ils se rembarquèrent. Ayant alors jeté une masse de fer dans la mer, ils jurèrent qu'ils ne retourneraient dans leur patrie que lorsque cette

masse nagerait sur l'eau. Ce sont sans doute les ancêtres des Marseillais.

5. *Pour un point Martin perdit son âne.* Cela se dit communément de ceux qui éprouvent une grande perte par leur faute, et pour avoir négligé une très-légère précaution. L'origine de ce proverbe est tirée d'Alciat, tom. I, liv. IV, édition de 1548. On lisait autrefois, sur la porte de la riche abbaye d'Asello, le vers suivant :

Porta, patens esto. Nulli claudatur honesto.

Ce qui signifie que la porte en devait être ouverte, et l'hospitalité accordée à toute honnête personne. Un nommé *Martin*, homme dur et avare, fut pourvu de cette abbaye. La coutume de recevoir et de bien traiter les voyageurs dans le monastère lui déplut; il se flatta de l'abolir en faisant transposer après le mot *nulli* le point qui se trouvait après le mot *esto*. La transposition de ce point donnait, en effet, au vers, un sens contraire à celui qu'il avait auparavant. Le pape, instruit du mauvais procédé de l'abbé Martin, en fut si indigné, qu'il lui retira son abbaye. On rétablit l'ancienne ponctuation du vers, et on y ajouta celui-ci:

Pro solo puncto caruit Martinus Asello.

Ce qui signifiait, que pour un seul *point*, l'abbé Martin avait perdu son abbaye d'*Asello*. Mais il en est de beaucoup d'histoires, si toutefois celle que je viens de raconter en est une, comme des contes de fées, qui, à force d'être commentés et amplifiés par des gens crédules, finissent par perdre leur

sens primitif. Ce proverbe a subi le même sort; il est parvenu tout dénaturé jusqu'à nous. Le mot latin *asellus* signifiant *petit âne*, on a substitué ce mot au nom propre *Asello ;* et l'on a dit sottement, *pour un point Martin perdit son âne.* Voilà comme on écrit l'histoire.

6. *A tout bon compte on peut revenir.* L'honnêteté exige qu'un compte soit examiné et débattu avec la plus stricte rigueur. Le crédit et la foi qu'on accorde à l'histoire veulent qu'un fait soit rapporté avec une scrupuleuse fidélité. L'anecdote suivante viendra à l'appui de ces principes incontestables. Un homme reçoit de l'Amérique une lettre d'un de ses amis, conçue en ces termes : « Je suis enfin arrivé ici après une traversée fort heureuse. Elle n'a même présenté aucun événement remarquable, excepté cependant celui-ci, qui seul peut mériter votre attention. Un mousse est tombé, du haut du grand mât, sur le pont, et s'est cassé une jambe. Un marin la lui a liée fortement avec une corde, et, un moment après, le mousse a pu s'en servir comme avant l'accident. Je ne puis trop admirer l'adresse de celui qui a fait l'opération, et son entier succès. » Cette lettre, portée à l'Académie de chirurgie, a fait donner au diable les suppôts de Saint-Côme; ils ont avoué combien leurs talens étaient inférieurs à ceux du marin, qui avait si habilement rétabli en un instant une jambe cassée. Quelqu'un même avait composé un ouvrage très-savant, où il démontrait de la manière la plus claire les moyens physiques par lesquels s'était opéré une cure aussi surprenante. Ce mémoire curieux, et

digne de figurer dans les mémoires de l'Académie de Troyes, allait être livré à l'impression, lorsque le particulier en question reçut une seconde lettre de son ami, dans laquelle il lui mandait: « Je crois avoir oublié une légère circonstance dans le récit de l'événement dont je vous ai fait part dans ma dernière lettre. *La jambe que le mousse s'est cassée était de bois.* » Il en est de la jambe du mousse comme de beaucoup de questions politiques, sur lesquelles les cracovistes (1) modernes dissertent à perte de vue sans avoir le mot de l'énigme.

§ 8. *Proverbe commençant par une conjonction.*

1. *Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes* (Molière). La Monnaie cite l'historiette suivante, à l'appui de cette expression proverbiale. Le docteur Martin Grandin, doyen de Sorbonne, avait reçu en présent quelques boîtes d'excellentes prunes de Gênes, qu'il serra dans son cabinet. Un jour qu'il avait laissé par mégarde la clef à la porte, des écoliers, ses pensionnaires, entrèrent dans le cabinet, firent main-basse sur une demi-douzaine de ces boîtes qui restaient. Le docteur fit grand bruit, et aurait chassé ses écoliers, si l'un d'eux, se jetant à ses genoux, ne lui eût dit: *Eh, Monsieur, si vous nous traitez de la sorte, voyez la conséquence; on dira que vous nous avez chassés pour des prunes.* Cette espiéglerie spirituelle désarma le docteur.

2. *Quand la bourse est lâche, le cœur est serré.*

(1) Les nouvellistes.

§ 9. *Proverbes commençant par un nom de nombre.*

1. *Cent ans bannière, cent ans civière.* Ce proverbe, qui se trouve souvent dans les livres héraldiques et de chevalerie, veut exprimer les vicissitudes du sort, qui précipitent quelquefois les familles les plus distinguées par leur origine, dans l'état le plus abject, et qui font dormir leur noblesse, suivant l'expression consacrée par l'usage héraldique. Autrefois, la noblesse était désignée par la bannière, qui se portait haut, et la rôture par la civière, qui se traînait terre à terre.

2. *Deux têtes dans un bonnet.* En parlant de deux personnes intimement liées, et qui ne diffèrent jamais d'avis et de sentimens.

§ 10. *Proverbes commençant par un nom propre.*

1. *A la Saint-Martin on boit du bon vin.* Cette fête est un jour de réjouissance pour le peuple. Nos aïeux, qui avaient beaucoup de dévotion à saint Martin, en célébraient la fête à table, après l'avoir célébrée à l'église. La joie bachique qui en résultait a fait naître ce vers plaisant :

Bibere Martinus non sinit esse breve.

2. *A la saint Urbain, ce qui est à la vigne est au vilain*, pour dire qu'au 25 mai la vigne est à l'abri de la gelée ; ce qui n'est pas toujours vrai.

§ 11. *Proverbes commençant par ces mots : Il faut, il ne faut pas ; il est, il n'est pas ; c'est, ce n'est pas ; il y a, il n'y a pas.*

1. *Il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Un négociant de Londres écrivit, il y a quelques années, la lettre suivante aux commissaires de la douane, en leur envoyant un billet de banque de 50 livres sterling. « Messieurs, j'ai toujours eu soin, dans mon commerce, de rendre à César ce qui est à César. Mais je fus tenté, il y a quelque temps, de frauder la maltôte pour autant, je pense, que porte la valeur du billet ci-joint. J'éprouvai bientôt que cette fraude portait avec elle sa peine ; et ma conscience ne me laissa pas en repos. Comme le Seigneur a béni mes travaux plus que je ne mérite, j'exécute à présent la résolution que j'avais prise de restituer cette somme, en vous envoyant ce billet de banque de 50 livres sterling, et en vous priant de l'employer comme vous le jugerez convenable pour le service de l'Etat. » Après la réduction de la ville de Paris, un maréchal de France qui avait été du parti de la ligue, et qui s'était fait donner de l'argent pour reconnaître le roi Henri-le-Grand, dit au prévôt des marchands, qui venait faire au roi les soumissions de la ville : *Il faut rendre à César ce qui est à César. Oui, Monsieur,* lui répondit le prévôt des marchands, *il le lui faut rendre, et non pas vendre.*

2. *Il ne faut pas couronner la fée.* Ce proverbe correspond à celui-ci : *Il ne faut pas réveiller le*

chat qui dort; c'est-à-dire qu'il faut laisser en repos ceux qui nous peuvent faire du mal.

3. *Il est toujours fête pour les fainéans*. Chaque ville, chaque village a les siens, qui parlent de ce qu'ils n'entendent pas, contrôlent non-seulement tout ce qui s'y passe, mais encore le gouvernement de l'État. Ils sont les colporteurs des médisances, des calomnies, des chroniques scandaleuses qui attaquent l'intérieur des familles; ils ont les jours et les heures marqués pour répandre leurs poisons. Ce sont des pestes permanentes, plus à craindre que de véritables fléaux, dont les atteintes ne sont que passagères.

4. *Il n'est pas question de serrer l'anguille, il n'y a que façon de la prendre*. Ce n'est pas tout d'entreprendre, il faut employer les moyens nécessaires pour réussir.

5. *C'est un homme fait à peindre*. C'est un homme d'une forme et d'une beauté régulières et remarquables. Plaute a dit, pour peindre la même idée: *Næ tu habes servum graphicum*.

6. *C'est un zéro*. C'est un homme de peu d'esprit, de peu de moyens, tout à fait nul.

Vers sur un géomètre.

Homme chétif, la vanité te point,
Tu te fais centre, encore si c'était ligne;
Mais dans l'espace à grand peine es-tu point:
Va, sois zéro, ta sottise en est digne.

(Voltaire.)

7. *Il faut un homme alerte pour semer l'avoine, et un homme lent pour semer l'orge*; c'est-à-dire qu'il est absurde de semer l'orge aussi dru que l'avoine.

8. *C'est autant de pris sur les Amalécites.* Expression proverbiale pour dire, c'est affaiblir d'autant l'ennemi. Les Amalécites étaient les ennemis des Israélites, dès l'époque à laquelle ceux-ci traversèrent la mer Rouge. Josué les vainquit l'an du monde 2513. Dieu ordonna aux Israélites d'exterminer tous les Amalécites, lorsqu'ils seraient paisibles possesseurs de la terre de Canaan. Les Amalécites, s'étant ligués avec les Madianites et les Moabites, pour opprimer Israël, furent d'abord vaincus par Aod, et détruits ensuite presque entièrement par Saül.

9. *C'est un apothicaire sans sucre.* Pendant fort long-temps, le prix très-élevé du sucre le fit ranger dans la classe des remèdes. Les apothicaires le vendaient exclusivement, ainsi que l'eau-de-vie; de là vient l. proverbe ci-dessus, pour désigner un homme qui, dans sa profession, manque de ce qui lui est le plus indispensable.

10. *C'est le puits de Démocrite.* On veut faire entendre par là que la vérité est difficile à trouver, et qu'elle est cachée au fond d'un puits, comme le disait le philosophe Démocrite. Un Allemand a ajouté, dans un de ses proverbes, que par malheur la corde nécessaire pour descendre dans le puits de Démocrite, s'était rompue. « La vérité qu'on a bannie du commerce, et qu'on a cachée au fond d'un puits, comme une séditieuse, dit Saint-Evremond, change de nature dans votre bouche. » On attribue l'origine de l'ancien proverbe grec : *Démocrite va chercher la vérité au fond d'un puits*, à l'anecdote suivante, qui, si elle était vraie, prou-

verait que la philosophie du seigneur Démocrite n'était point à l'abri de la tentation, et que le vin avait pour lui quelque attrait. On a parlé diversement de la chute de Démocrite en un puits, où il allait chercher la vérité. Ce philosophe, pour méditer et étudier avec plus de vérité, s'était retiré dans une espèce de carrière. Le lieu de sa retraite avoisinait un puits dans lequel le roi faisait rafraîchir son vin. Démocrite, malgré son extrême application, s'aperçut de l'heureux voisinage, et se permit d'en tirer de temps en temps quelques bouteilles, pour humecter un peu son gosier, desséché par le travail et par les veilles. Il fut pris un jour en flagrant délit. On ne dit point si le roi fit punir le voleur de son vin; il est probable qu'il eut le bon esprit de rire de la licence philosophique, et de la faiblesse humaine.

11. *C'est un vendeur de fumée;* c'est-à-dire un grand diseur de riens, qui promet ce qu'il ne peut donner, qui se vante de ce qu'il n'a pas fait, ni envie de faire, qui en fait accroire à qui veut l'écouter. On dit encore : *Celui qui a vendu de la fumée est puni par la fumée*, pour signifier que celui qui trompe quelqu'un par de fausses promesses, est souvent payé de la même monnaie. Le fait suivant a sans doute donné lieu à cette maxime, devenue proverbiale. Un certain Thurinus Verconius, favori d'Alexandre Sévère, profitait du crédit que ce prince lui accordait, pour commettre les plus énormes exactions, vendait ou promettait à prix d'argent toutes les charges et les faveurs qui émanaient du prince. L'empereur, informé de sa conduite, ré-

solut d'y mettre un terme, en tendant un piége à sa cupidité. Thurinus y donna tête baissée. Alexandre Sévère, ayant acquis toutes les preuves des crimes de cet impudent favori, lui fit faire son procès. Le coupable fut condamné à être étouffé par la fumée d'un bûcher, composé de bois vert et humide. Pendant l'exécution, un héraut criait : *Le vendeur de fumée est puni par la fumée*, fumo punitur qui vendidit fumum. Les Latins appelaient *vendeurs* de fumée les favoris et les ministres des princes, qui faisaient de leur crédit un trafic honteux, promettaient leur recommandation au plus offrant, oubliaient bientôt leurs promesses, et finissaient par desservir auprès du prince ceux mêmes qui avaient eu la faiblesse de compter sur leur honneur et leur probité.

12. *Il n'y a pas de plaisir sans peine.* Le plaisir est une fleur délicate. Il faut la sentir légèrement si l'on veut lui trouver toujours le même parfum. A vingt ans on dévore le plaisir; à trente on le goûte; à quarante on le ménage; à cinquante on le cherche; à soixante on le regrette. En courant après le plaisir, on laisse souvent échapper le bonheur :

Les plaisirs de la vie humaine
Sont tous mêlés de quelque peine,
Et le bien suivi du malheur;
Même l'amour jamais n'envoie
Ni le déplaisir sans la joie,
Ni le plaisir sans la douleur.

Le sage dit que celui qui ouvrira son âme à la joie du monde ouvrira en même temps son cœur à la tristesse, qui en est inséparable. Cette maxime se trouve confirmée par l'expérience que nous faisons

tous les jours de la courte durée des plaisirs, et de la longueur des peines qui les suivent.

13. *C'est un homme de toutes les heures;* c'est-à-dire un homme sage, toujours prêt à donner de bons conseils; c'est ce que les Italiens désignent par ces mots : *ricco dipartiti*, un homme riche en expédiens. Les Romains avaient un temple dédié à l'Heure, qui ne se fermait jamais, afin que l'entrée en fût libre à tous momens. Cette coutume signifiait sans doute qu'il faut en toutes choses saisir l'heure et le moment opportuns, pour bien faire ce qu'on se propose.

14. *C'est une Mélusine*, c'est-à-dire une fée. Le nom de Mélusine tient le premier rang dans notre *Mythologie*. Il n'est pas de fée sur laquelle on ait débité plus de fables; le nom de *Mélusine*, *Mélusène*, *Mélesinde*, est gaulois d'origine; on le trouve dans nos plus anciennes chartes. *Melys* ou *Melus*, signifie en celtique ou gaulois, *douce*, *agréable*, *charmante : ine*, *ène* ou *ende*, sont de ces terminaisons muettes, qui n'augmentent point la signification du mot, et qui se trouvent en grand nombre dans toutes les langues. Le dictionnaire celtique prétend que le nom de Mélusine a un double sens dans la langue celtique. Il se compose de deux mots, *me* ou *mi*, qui veut dire moitié, *llysowen* qu'on prononce *llusowen*, et par crâse *lusen*, qui signifie serpent. On représentait en effet *Mélusine* comme une fée dont le charme consistait à être moitié femme, moitié serpent, tous les samedis. Les hommes, curieux de tout ce qui sent le prodige, adoptèrent cette dernière définition. La mé-

tamorphose de Mélusine en monstre n'est pas la seule, d'ailleurs, que l'équivoque ait fait naître parmi nos pères. Plusieurs auteurs, entre autres Jean d'Arras, et Étienne, veulent que Mélusine soit une princesse qui ait été la tige de la maison de Lusignan. Quoi qu'il en soit, nous ne nous arrêterons qu'à la partie fabuleuse qui a fait consacrer l'expression proverbiale. Mélusine fut donc une femme moitié serpent, parce que son nom présentait par hasard ce sens. Étant ainsi formée, on ne dut plus la regarder comme une femme ordinaire, et l'on en fit une fée. On lui donna pour séjour le Dauphiné. Aucune contrée de la France ne pouvait être plus propre à la demeure d'une fée, que cette province, féconde en beautés naturelles. Mélusine choisit les cuves de Sassenage pour son palais, et leur donna cette vertu prophétique que les imbéciles leur attribuent. Ces cuves, situées dans une caverne, près du village de Sassenage, sont deux trous ronds, creusés dans le roc. Elles étaient vides toute l'année et elles ne se remplissaient d'eau que le jour des rois; voilà pour le merveilleux. Mais quant à ce qui arrive naturellement, c'est que lorsque ces trous s'emplissent d'eau, le peuple en tire un présage favorable de la fertilité de la terre, et de l'abondance des blés et du vin. Mélusine, dit-on encore, épousa le seigneur de Sassenage : *on dit, et sans horreur je ne puis le redire,* qu'elle ne manquait pas de pousser de grands cris dans le château de Sassenage, lorsqu'il devait mourir quelqu'un de cette illustre famille. Les Allemands ont aussi une Mélusine, qui annonce la

mort des personnes illustres. L'Italie, selon Cardan, ne le cède point en superstition à l'Allemagne. Il rapporte qu'il y a à Parme une famille noble, laquelle se distingue par la singularité suivante : Lorsque l'un de ses maîtres doit mourir, on aperçoit toujours, au moment de son agonie, une vieille femme assise sous le manteau de la cheminée. L'écossais Walter-Scott a souvent employé dans ses romans tous les effets de cette apparition merveilleuse pour imprimer l'effroi dans l'âme de ses lecteurs. Que penser d'un lunatique comme Paracelse, qui croyait sérieusement que Mélusine avait existé sous la forme monstrueuse que lui prête la fiction?

15. *C'est mon*, il faut sous-entendre, *avis*, *sentiment*. On employait souvent ces mots d'une manière ironique, mais le peuple les emploie sérieusement, et les a fréquemment à la bouche ; ainsi lorsqu'il veut affirmer ou confirmer quelque chose, comme : c'est un fort bon homme, il ajoute *c'est mon;* voilà un grand malheur, *c'est mon.*

16. *C'est un sycophante;* pour désigner un calomniateur. Le mot de sycophante vient du grec Συκον, qui veut dire figue, et de φαινω, qui signifie montrer, montreur de figues. Voici l'origine de cette expression. Anciennement, chez les Grecs, on mettait des sentinelles dans les jardins, pour arrêter les voleurs de figues ou pour les déceler. Comme il fallait user de beaucoup d'adresse pour voler adroitement sans être découvert, celui qui découvrait le voleur passait pour calomniateur, ou du-

moins pour celui qui fait connaître un fait. Ce mot fut pris, par la suite, en mauvaise acception.

17. *Ce n'est plus le temps ou Berthe filait;* pour dire qu'une chose n'est plus de saison, n'est plus de mode, qu'elle est surannée et qu'elle remonte à des temps trop anciens. L'origine de ce proverbe présente quelque intérêt. Pépin, roi de France, avait épousé, par ambassadeur, Berthe au grand pied, fille de Philippe, roi de Hongrie. Cette princesse, ayant appris que son futur époux était mal fait et de petite taille, montrait quelque difficulté à consentir à ce mariage; mais, cédant par respect aux volontés de son père, elle finit par se résigner. Elle partit pour la France; là, entraînée par un écart de jeunesse, elle supplia Élisabeth de Maganza, une de ses dames d'honneur, et qui lui ressemblait parfaitement, de prendre son rôle et sa place et d'épouser Pépin. La supposition était d'autant plus facile, que Pépin n'avait jamais vu Berthe. Élisabeth, effrayée d'une pareille proposition, se montra d'abord récalcitrante; mais enfin, déterminée par les conseils de deux de ses parens qui, rebelles à l'autorité du roi de France, le haïssaient mortellement, elle consentit à passer pour la princesse, et aussitôt son arrivée à Paris elle épousa Pépin. Berthe, d'après l'avis des parens d'Élisabeth, s'était retirée dans un lieu voisin de Paris, avec la ferme résolution de s'en retourner sous peu de jours dans son pays; mais ces perfides la trahirent, afin de l'empêcher de revenir sur sa première résolution, et pour consolider l'établissement de leur parente. Au lieu de lui faire prendre le che-

min de la Hongrie, comme ils s'y étaient engagés, ils la firent conduire dans un bois, avec ordre à ceux qui l'escortaient de l'assassiner. Ceux-ci, émus de pitié, au lieu d'accomplir l'ordre sanguinaire qui leur avait été donné, se contentèrent de la dépouiller, de la lier à un arbre et de l'abandonner à son malheureux sort. Ils vinrent ensuite rendre compte de leur mission aux deux scélérats qui les avaient stipendiés, en leur disant qu'ils avaient tué Berthe. Ceux-ci, pour anéantir les traces d'un si grand crime, firent mourir leurs sicaires; ils avaient eu auparavant la précaution de renvoyer en Hongrie les personnes de la suite de Berthe. Cette malheureuse princesse, dans la situation cruelle où on l'avait laissée, poussait des plaintes et des soupirs lamentables qui furent entendus par un garde des forêts du roi, nommé Lambert. Cet homme, obéissant à la voix de l'humanité, détacha Berthe, la conduisit à sa maison et la confia à sa femme, qui la revêtit de ses habits grossiers et conformes à son humble condition. La princesse cacha la sienne, et demeura cinq années chez ces bonnes gens. Elle passait son temps à filer et à s'occuper de travaux champêtres; elle s'y livra avec tant d'ardeur et d'assiduité qu'elle amassa, dit-on, beaucoup d'argent sur ses économies. Un jour le roi Pépin, s'étant égaré à la chasse, fut conduit par le hasard à l'habitation de Lambert. Là il vit Berthe, en devint éperdûment amoureux, et, l'ayant fait monter sur son char, il la mena dans son palais, et vécut quelque temps avec elle sans savoir qui elle était. C'est de cette liaison que naquit

Charles, qui devait un jour remplir le monde de ses exploits et de sa renommée. Berthe était femme; elle ne garda pas long-temps son secret; elle découvrit à Pépin sa naissance, son premier engagement, ses malheurs et l'infâme trahison dont elle avait été si long-temps la victime; elle oublia peut-être de lui parler de la supercherie qui avait si funestement tourné contre elle : l'amour-propre est un pénitent qui ne dit pas tous ses péchés. Elle fut réintégrée dans ses droits d'épouse et de reine; Élisabeth, la princesse supposée, chassée honteusement, si toutefois il ne lui arriva pis. Les traîtres furent punis. Cette historiette, vraie ou imaginée à plaisir, fit naître ce proverbe, auquel on peut donner une interprétation morale différente de celle qu'on lui donne communément : c'est que le malheur n'est pas toujours à la porte d'une pauvre femme, pas plus qu'à celle d'un pauvre homme.

18. *C'est un espoir de Breton;* pour dire qu'on espère en vain. Cette expression proverbiale est fondée sur une croyance superstitieuse des Bretons au quatorzième siècle, relativement au retour du roi Arthur, qu'ils prétendaient n'être pas mort, et sur leur persévérante obstination à le croire.

19. *C'est un Jean Farine;* terme populaire qui s'emploie communément pour désigner un benêt, un imbécile. Ce mot vient de quelque farce, dans laquelle un acteur, qui faisait le personnage d'un imbécile, comme le Gille du théâtre Italien, avait le visage enfariné, et le nom de *Jean Farine.*

20. *Il faut ménager la chèvre et le chou ;* c'est-à-dire, servir ses intérêts, en ménageant tous les partis. Voici l'origine imaginaire de cette façon de parler proverbiale ; elle a donné lieu à une question propre à éprouver la sagacité de l'esprit. Un homme, étant dans un bateau sur le bord d'une rivière, veut passer à l'autre rive *un loup*, *un chou* et *une chèvre*, sans qu'il puisse prendre plus d'un de ces objets à la fois. On demande lequel des trois il transportera le premier, sans crainte que durant l'un de ces passages le loup mange la chèvre, ou que la chèvre mange le chou. Passera-t-il le loup le premier, voilà le chou en proie à la chèvre? prendra-t-il le chou? le loup aura dévoré la chèvre avant qu'il revienne ; donnera-t-il la préférence à la chèvre? il tombe dans le même embarras pour le voyage suivant ; et pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura gardé pour le troisième, la chèvre ou le chou seront croqués. Il y a néanmoins un moyen, quel est-il? c'est de prendre la chèvre seule au premier voyage ; le chou demeure alors avec le loup, qui n'y touche point ; au second il prend le chou, et ramène la chèvre, au lieu de laquelle il passe le loup, qui, étant transporté à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun dommage; enfin, pour dernier voyage, il revient prendre la chèvre qui étant demeurée seule, ne pouvait courir aucun risque. On s'est plu à reproduire cette espèce de problème sous une autre forme. Trois maris jaloux se trouvent avec leurs femmes pendant une nuit fort obscure au passage d'une rivière. Ils rencontrent un bateau sans batelier ;

mais ce bateau est si petit qu'il ne peut porter que deux personnes à la fois. On demande comment ces six personnes passeront deux à deux, de sorte qu'aucune femme ne demeure dans la compagnie d'un ou de deux hommes, si son mari n'est présent. Deux femmes passeront d'abord, puis l'une, ayant ramené le bateau, passera avec la troisième femme. Ensuite l'une des trois femmes ramenera le bateau, et se mettant à terre, laissera passer les deux hommes, dont les deux femmes sont de l'autre côté. Alors un des hommes ramenera le bateau avec sa femme, et la déposant sur le bord, il prendra le troisième homme et repassera avec lui. Enfin la femme qui se trouve passée entrera dans le bateau, et ira chercher en deux fois les deux autres femmes. Ce jeu puéril nous a écarté de la moralité du proverbe précité; c'est en le pratiquant que l'ambitieux, l'intrigant parviennent à leurs fins. Leurs âmes sont assez souples pour se plier à toutes les circonstances. L'honnête homme est inflexible et ne s'écarte point des voies que lui trace sa conscience. L'homme adroit suit des yeux la fortune, ou se tourne du côté où souffle le vent de la prospérité.

Il ne faut pas se confesser au renard; c'est-à-dire confier son secret à un homme qui aurait intérêt à le divulguer. Mais c'est surtout des secrets de son ménage et de ses chagrins domestiques, qu'on a toujours tort d'instruire le public. Celui-ci est un confident plus porté à abuser de votre indiscrétion qu'à compatir à vos peines. En agir ainsi, c'est, pour parler familièrement, fournir la

trompette pour qu'un autre l'embouche. Rarement on plaint des époux qui récriminent l'un contre l'autre; rarement on est disposé à entrer dans leur querelle. On craint les conséquences d'une intervention, parce qu'en prenant le parti de l'un contre l'autre, avec toute la conscience même d'une exacte justice, on est toujours assuré de se faire un ennemi. Un mari fort patient n'opposait à l'humeur acariâtre de sa femme d'autres armes que le silence. Un de ses amis, étonné de sa constante modération, lui dit : *On voit bien que vous redoutez votre femme. Vous interprétez mal mon silence*, lui répondit le mari, *ce n'est pas ma femme que je redoute, elle peut crier tant qu'elle voudra sous le manteau de la cheminée : il n'y a que moi pour l'entendre et en souffrir; mais c'est l'éclat que ferait son déshonneur, et le mien surtout.* Avant de confier un secret, il faut examiner avec soin et la nature du secret et le caractère du confident. L'homme prudent reconnaît, comme le naturaliste dans les champignons, plusieurs espèces vénéneuses de confidens, dont il faut se défier et s'abstenir; tels sont : l'amoureux, qui, dans les suites d'un doux épanchement, laisse couler les secrets de son ami; les ivrognes, qui, comme les paniers percés, laissent tout aller dans leur reddition de compte; les tracassiers, vrais furets de commérage, qui portent une vue curieuse et une main indiscrète sur les affaires de ménage, et sur les papiers de famille; les médisans, suppôts d'enfer, qui, par un penchant irrésistible, ne peuvent se priver du plaisir de déchirer les réputations les mieux établies; enfin le bavard, qui se laisse aisé-

ment déboutonner, et, suivant une expression fort ordurière, lâche tout sous lui.

22. *Il faut respecter l'enfance.* Maxima debetur puero reverentia, dit Juvénal (sat. XIV), on n'a jamais trop de retenue vis-à-vis de l'enfance. Les enfans sont naturellement trop enclins à profiter des mauvais exemples, pour ne pas les éloigner prudemment de leurs yeux. Celui qui veut, dit Locke, que son enfant ait du respect pour lui, et de la déférence pour ses ordres, doit avoir lui-même beaucoup de respect pour son enfant. Si vous le punissez pour avoir fait ce qu'il vous voit faire à vous-même, cette sévérité ne passera pas, dans son esprit, pour une marque d'affection, et du soin que vous prenez de le corriger de ses défauts, mais pour un effet de l'humeur chagrine et impérieuse d'un père, qui, par une autorité purement arbitraire et destituée de tout fondement, veut priver son fils de la liberté et des plaisirs dont il jouit lui-même.

23. *Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens.* Il faut avoir un état; tout homme est obligé d'en prendre un. Il est des circonstances qui peuvent en dispenser; mais la plupart des hommes n'ont, pour cela, d'autre raison que leur paresse ou leur orgueil. Tout homme doit à sa patrie l'emploi de son temps et l'exercice de ses facultés pour concourir au bonheur général; celui qui ne prend pas d'état s'affranchit, en partie, du joug qu'elle lui impose. Il est avantageux d'avoir l'esprit de son état pour le bien remplir, et il vaut mieux l'assurer que de chercher à l'élever. Le der-

nier parti est souvent chanceux, et pris aux dépens du bonheur.

> Devenez l'artisan de votre destinée :
> Il est beau de dompter la fortune obstinée,
> D'arracher ses bienfaits au lieu d'en hériter,
> Et de n'avoir que ceux qu'on a su mériter.
>
> (La Chaussée.)

24. *Il n'est point de héros pour son valet de chambre.* Une triste expérience nous le fait voir tous les jours. En fait d'amitié, il en est, à l'égard des parens et des étrangers comme en amour à l'égard d'une femme et d'une maîtresse. La première, qui a eu tout le temps de nous examiner dans l'intimité et les tracas du ménage, et qui connaît notre linge sale, est plus à même d'apprécier nos défauts, nos ridicules et nos travers, que par un instinct d'esprit féminin les femmes se plaisent souvent à exagérer, qu'une maîtresse à laquelle nous prenons naturellement grand soin de cacher nos difformités spirituelles et corporelles, tandis que nous nous efforçons de déployer le peu que nous avons de qualités, et de lui montrer le côté qui sait le mieux lui plaire. Aussi sommes-nous moins engoués d'une femme que d'une maîtresse, souvent plus amis de l'une et plus passionnés pour l'autre. Les parens, cousins et amis qui nous ont pratiqués dès nos langes, connaissent mieux nos faibles, nos taches et irrégularités humaines, que les étrangers, avec lesquels nous conversons, un voile sur le cœur, et un masque sur la figure.

§ 12. *Proverbes commençant par les particules* à *et* on.

1. *A donner et à prendre on se peut aisément méprendre.*

2. *A Carême prenant chacun a besoin de sa poêle.* Cela se dit familièrement à ceux qui veulent vous emprunter une chose dont vous avez besoin vous-même. Cela fait allusion à l'usage où le peuple est de se régaler, pendant les jours gras, avec des beignets qu'on fait frire dans la poêle.

3. *On dort aussi-bien sur une gerbe de paille, quand on a sommeil, que dans un bon lit.*

4. *On n'est nulle part lorsqu'on est partout; on fait des connaissances, on ne fait pas d'amis.*

5. *On n'a jamais bon marché de ce dont on n'a que faire.* C'est l'utilité qui doit régler le prix de ce que nous achetons; ainsi, quelque modique que soit le prix d'un objet qui nous est inutile, il est toujours trop élevé. On peut se ruiner à force de faire de bons marchés. Avant d'acheter, il ne faut pas s'engouer de la marchandise, il faut réfléchir à quoi elle peut nous servir.

LIVRE III.

CLASSIFICATION GÉNÉRALE DES PROVERBES, ADAGES, SENTENCES ET APOPHTHEGMES.

CHAPITRE PREMIER.

Des mots singuliers et proverbiaux employés dans la langue française.

1. *Aigrefin.* C'était le nom d'une petite monnaie qui avait cours en France il y a plusieurs siècles. C'est aujourd'hui un terme injurieux pour désigner un homme qui cherche à faire des dupes.

2. *Baragouin.* Il vient des deux mots *bara* et *guin*, qui, en bas breton, signifient *pain* et *vin*. On en a fait le verbe baragouiner, pour dire s'exprimer d'une manière confuse et peu distincte. Dans presque toutes les langues la première chose que l'habitude et le besoin font demander aux enfans, c'est du pain et du vin.

3. *Béjaune.* Dans les écoles de droit, on appelait anciennement *béjaunes* les nouveaux venus, et on disait: *leur faire payer leur béjaune*, pour dire leur faire payer leur bienvenue. Les clercs de la bazoche, pour avoir leurs priviléges de *bazochiens*, prenaient encore, en 1648, des lettres de *béjaune*. En Écosse, où le cours de philosophie est de quatre

ans, on appelait ceux qui étudiaient pour la première année, *bejanos; semi-bejanos*, ceux qui étudiaient pour la seconde; *baccalaureos*, et *magistrandos*, ceux qui étudiaient la troisième et la quatrième années. Les Allemands se servent également de cette métaphore; et ils appellent aussi un niais *gelbschnabel*, mot pour mot, bec jaune. Dans les universités on appelle également *beanus*, l'écolier qui n'a pas encore déposé, c'est-à-dire qui n'a pas encore souffert les avances, que le dépositaire, qui est une personne publique et à gages, fait aux écoliers nouvellement arrivés des basses classes. Ce mot béjaune date de plus loin. Un statut de 1336 fait mention du droit de béjaune, qu'acquittaient ceux qui commençaient à enseigner. Les étudians étaient pareillement soumis à ce droit. L'intendance en était déférée, dans les écoles de théologie, à une personne qu'on désignait par le titre d'*abbé des béjaunes*. Le jour des Innocens, ce qui était fort bien trouvé comme l'on voit, l'abbé conduisait par la ville les béjaunes; il était affourché sur un âne, et il aspergeait d'eau les récipiendaires. En 1476, celui qui était chargé de cet office en titre, ne l'ayant pas exercé ponctuellement, fut condamné, par arrêté de la Faculté, à une amende de huit sous tournois. On dit proverbialement *faire voir à quelqu'un son béjaune*, c'est-à-dire lui prouver qu'il est un ignorant. Dans le roman de *la Rose*, la vieille dit à Belaccueil :

Bien fait qui jeunes gens conseille;
Sans faute ce n'est pas merveille;
Si n'en savez quartier, ne aulne,
Car *vous avez le bec trop jaune.*

4. *Bélitre*, expression injurieuse employée fréquemment par les Gascons. Le nom de bélitre n'était pas pris anciennement en mauvaise part; c'était celui des anciens confrères de l'hôpital Saint-Jacques à Pontoise, réuni en 1750 à l'hôpital général.

5. *Bouffon*. Ce mot vient du nom d'un sacrificateur de l'Attique appelé *Buphon*, qui, au moment d'immoler un bœuf à Jupiter, dans une cérémonie religieuse, quittant sa hache et la victime, s'enfuit si promptement et si loin qu'on ne put le retrouver. Depuis ce temps, lorsqu'on offrait un sacrifice, le sacrificateur, après avoir immolé le bœuf, abandonnait sa hache, et s'enfuyait pour imiter Buphon. La hache était aussitôt remise à un juge, qui condamnait ce sacrificateur, pour la forme, comme on avait fait à l'égard du premier. Cette momerie, qui se faisait tous les ans, à l'occasion de Buphon, a fait naître le mot de buphonnerie (bouffonnerie), pour signifier une mauvaise plaisanterie.

6. *Bouc émissaire*. C'est, métaphoriquement, un mandataire à qui l'on donne une commission désagréable, et qui ne doit lui causer que de mauvais traitemens, par allusion à celui des deux boucs qui, chez les Juifs, était désigné par le sort pour être envoyé dans le désert, après avoir été chargé de toutes les imprécations et de toutes les iniquités du peuple hébreu. C'était un ancien usage adopté à Marseille, en temps de peste, de prendre un pauvre de la ville, qui s'offrait de plein gré. Il était nourri pendant un an, aux dépens du public,

avec la plus grande somptuosité. L'année révolue, on lui faisait faire le tour de la ville, revêtu d'habits sacrés et entouré de fleurs ; on le chargeait d'imprécations, afin que tous les malheurs dont les Marseillais étaient menacés pussent retomber sur sa tête ; après quoi on le précipitait dans la mer. C'était une sorte de sacrifice expiatoire semblable à celui du bouc émissaire des Hébreux. On appelle *barbes de bouc* ceux qui n'ont de la barbe que sous le menton. Nous avons vu, dans le cours de la révolution, cette mode dégoûtante, qui nous faisait ressembler à des juifs.

7. *Cocu.* Ce nom est venu à nous par antiphrase, et par allusion au coucou. Cet oiseau, dit-on, a coutume d'aller pondre dans le nid des autres, et particulièrement dans celui du pinson, qui, ajoute la chronique, est si sot, que, trouvant un œuf plus gros que celui de son espèce, il s'imagine, si imagination il y a, avoir fait un prodige, et le couve comme sien, avec une *bonhomie* et une constance admirables. Le moyen d'éviter cette addition de nom est de faire comme cet homme, d'un caractère assez brutal, qui disait à des godelureaux qui se montraient trop empressés auprès de sa moitié : Messieurs, je suis extrêmement sensible à l'honneur que vous me faites ; mais je ne crois pas que vous vous amusiez beaucoup en notre compagnie ; je suis toute la journée avec madame, et la nuit je couche avec elle.

8. *Cornard.* On nomme ainsi celui qui souffre l'adultère de sa femme. Juvénal, dans sa neuvième satire, passe en revue ces hommes efféminés que

les Romains appelaient *cinædi*, qui avaient l'incroyable turpitude de payer pour leur usage et pour celui de leurs femmes ces hommes prostitués appelés *mentulati*, dont Rome regorgeait. Cornard dérive de l'expression porter des cornes, par allusion au bouc, animal qui en a de fort grandes, et qui seul regarde avec indifférence ses compagnons couvrir sa femelle. Les Italiens disent *becco*, qui signifie le bouc même.

Agathon est l'ami d'un ministre puissant ;
Pour son épouse aussi le ministre est charmant :
Agathon dans Paris peut se montrer sans honte :
Il n'est donc pas c....? Bien plus, il est fait... comte.

9. *Galimatias*. Discours obscur, embrouillé, auquel on ne comprend rien, où il n'y a que des mots sans ordre et sans liaison. On n'est pas d'accord sur l'origine de ce mot ; quelques-uns le font dériver, par corruption, de *polymathie*, qui signifie diversité des sciences, parce qu'il arrive souvent que ceux dont la mémoire est chargée de plusieurs sortes de connaissances, sont sujets à être confus, et à s'exprimer d'une manière obscure. Huet croit que ce mot a une origine pareille à celle du mot *aliborum;* qu'il a été formé dans les plaidoyers qui se faisaient autrefois en latin. Il s'agissait d'un coq appartenant à une des parties qui s'appelait Mathias. L'avocat, à force de répéter les mots *gallus* et *Mathias*, s'embrouilla, et au lieu de dire *gallus Mathiæ*, il dit *galli Mathias*, ce qui fit nommer ainsi par la suite tous les discours embrouillés. Au reste, nous ne donnons cette origine que comme vraisemblable, et en citant notre auteur, qui n'en garantit point du tout l'authenticité.

10. *Grigou. Il vit comme un grigou.* Dans le temps des croisades, les Français avaient conçu un profond mépris pour les Grecs, qu'ils accusaient de lâcheté, de perfidie et de trahison. De retour en France, ils avaient conservé un souvenir si odieux de la conduite des Grecs, qu'ils appelaient de ce nom toutes les personnes qui menaient une vie déréglée et criminelle. De grec on a fait *grieux*, et de *grieux*, par corruption, on a fait *grigou*. On voit que le mot a un peu changé dans sa route pour venir jusqu'à nous. Le sens s'est également altéré; car le mot *grigou* ne s'applique plus, en mauvaise part, qu'à un homme qui vit et mange seul, ce que les anciens Grecs désignaient par le mot de *monophage*, qui mange seul.

11. *Jacobin. C'est un jacobin.* Notre poésie, dans le quinzième siècle, n'était pas difficile sur le choix de ses images. Villon a employé ce mot, qui présente une idée fort dégoûtante:

> Je crache blanc comme coton,
> Jacobins aussi gros qu'un œuf.

Ménage donne de ce mot une explication dont je ferai grâce au lecteur. Si l'on ne craignait l'hyperbole, on pourrait dire figurément que les jacobins modernes sont les crachats de l'enfer. On disait autrefois les *jacobins m'étranglent.* Dans la révolution française on pouvait dire les jacobins m'égorgent, me pillent, me brûlent, me noient, me mitraillent, me dévorent. Il paraît que le mot *jacobin* est fort ancien. Il existait, du temps de Charles VI, des compagnies de brigands et d'assassins désignées sous le nom de *jacobins*, si l'on s'en rapporte à un

ancien proverbe, que firent naître le désordre et le brigandage que causèrent, dans la province du Limousin, plusieurs compagnies d'aventuriers, dont ce proverbe rappelle les noms : *Jocobins, Limosins, Mezeaux et Caymans ont eu cette année fort temps.*

12. *Marionnettes.* Ces petites figures mobiles furent ainsi appelées du nom de *Marion*, leur inventeur. Elles parurent sous le règne de Charles IX, conjointement avec une mode fort bizarre, qui mérite de trouver ici sa place. Cette mode consistait, pour les hommes, à avoir de gros ventres, et, pour les dames, à avoir de gros derrières. A cet effet, on s'en mettait de postiches. Les gravures si originales de Calot et d'autres gravures grotesques nous font voir des personnages ainsi ajustés. Comme le ridicule est bien vite saisi par les Français, les marionnettes s'en emparèrent. Les deux personnages principaux de ces *bamboches*, qui sont, Polichinelle et dame Gigogne, semblent avoir été conservés pour perpétuer le souvenir d'une mode qui faisait d'autant d'hommes aussi artificiellement contrefaits, de vrais polichinelles, et d'autant de femmes monstrueuses, de véritables éventaires ambulans, en sens inverse.

13. *Muguet.* On appelle ainsi un homme coquet et galant, qui fait une cour assidue aux femmes, et qui, pour leur plaire, se parfume, des pieds à la tête, d'ambre, de musc et d'eaux de senteur :

> Qu'aux discours des *muguets* elle ferme l'oreille.
>
> (MOLIÈRE.)

Cette expression vient sans doute de ce que ces damoiseaux sentaient le muguet.

14. *Pantin.* Il est à remarquer que le mot *pantin* ne se trouve point dans le Dictionnaire de l'Académie. L'usage dont il est maintenant demande nécessairement une explication. Le pantin est un petit personnage plat, de bois ou de carton, qui a beaucoup d'analogie avec d'autres personnages vivans, et dont l'âme consiste essentiellement dans des ficelles, qui, par le mouvement qu'on leur donne, font faire des contorsions au petit personnage, et lui impriment des poses grotesques et ridicules, propres à amuser les enfans. Toute la différence qu'il y a des petits pantins aux grands pantins, c'est que ces derniers sont mus par de plus grands ressorts, forment alors une combinaison très-variée de caricatures, qui font sourire de pitié les personnes raisonnables. La postérité aura de la peine à concevoir que, pendant un laps de temps assez considérable, de graves personnages aient pu s'occuper sérieusement de ces jouets ridicules, et qu'il ait été commun de trouver, dans la poche ou sous l'habit d'un magistrat, dont le caractère doit imprimer le respect, un *beau pantin* à côté du papier qui devait décider souvent de la réputation ou de la fortune des plus honnêtes citoyens. Quel siècle que celui auquel une pareille ineptie était réservée! Au fait, toute la différence que je trouve encore entre ce siècle et le nôtre, c'est que les petits pantins se trouvaient dans les poches de nos pères, et que les grands pantins de nos jours se trouvent dans les salons de leurs enfans.

15. *Parpaillots.* C'est le nom que l'on donnait autrefois aux religionnaires. On prétend que ce

sobriquet tire son origine de ce que François Fabrice Serbellone, parent du pape Paul IV, fit décapiter à Avignon, en 1562, Jean Perrin, seigneur de Parpaille, président à Orange, et l'un des plus dangereux calvinistes du pays. Pendant le siége de Montauban, sous Louis XIII, on rappela cette dénomination; mais il n'y a plus guère aujourd'hui de personnes qui s'en servent pour désigner les protestans. D'autres croient qu'on a donné ce nom aux protestans parce qu'au siége de Clérac ils firent une sortie couverts d'une chemise blanche, en un temps où l'on voyait beaucoup de papillons que les Gascons appellent *parpaillots* et les Italiens *farfallea*, et que ce nom leur est resté.

16. *Pasquinade*, écrit malin et satirique dirigé contre quelqu'un. Ce mot vient d'un ancien usage qui existe à Rome. Lorsque quelqu'un est mécontent du gouvernement, ou lorsqu'il a à se plaindre de personnes puissantes, il attache l'objet de sa plainte ou de sa médisance à une statue que les Italiens appellent *Pasquino*, et qui est dans une des places de Rome. Il s'établit alors entre *Pasquino* et une autre statue qu'on appelle *Marforio*, une correspondance où Marforio fait la réplique, qui est ordinairement courte, vive et maligne. Cette statue de Pasquino à Rome n'est probablement que la copie du dieu *Mandicus*, dont l'attitude grotesque faisait rire la populace romaine. Pasquino, je crois, est bien délaissé depuis long-temps.

17. *Patelin*; pour désigner un homme fin et adroit. Ce mot tire son origine de la farce de *Patelin*, où l'avocat de ce nom, grand maître en fait

de fourberies, se démène si bien que, par son éloquence et son adresse, il enlève à crédit six aunes de drap à Me Guillaume le drapier; mais il est trompé à son tour par Agnelet le berger, qui avait dérobé des moutons au marchand, et auquel, pour sa défense, il avait conseillé de ne répondre que *bee bee*, le cri de ses moutons. Le berger, auquel Patelin demande son salaire pour avoir gagné sa cause, ne lui répond que par des *bee bee*. Cette pièce de maître Pierre Patelin a donné naissance à plusieurs façons de parler proverbiales, comme : *pateliner*, tromper avec adresse et esprit; *avoir le drap et l'argent tout ensemble; revenir à ses moutons; payer quelqu'un de baie* (bee). Tout le nœud de cette farce est fondé sur le proverbe *à trompeur trompeur et demi*. Il paraît cependant que le mot *patelin* existait avant cette pièce, puisque Villon, parlant de quelques maîtres fourbes, les appelle *les hoirs de défunt Patelin;* il dit encore, *passer en tous sens Patelin*, pour dire exceller en tours d'adresse.

18. *Petit-maître.* L'origine peu connue de ce mot remonte à la minorité de Louis XIV. A cette époque, la nation française, fatiguée des troubles de la fronde, voyait commencer le nouveau règne avec cet espoir de bonheur qu'offre toujours la nouveauté. Tous les yeux et tous les cœurs étaient tournés vers le jeune monarque que distinguaient une figure noble et majestueuse, un air de politesse et de galanterie qui rappelait le temps et les idées de la chevalerie, et qui ravissait les Français. On ne l'appelait, dans les conversations, que le

maître. La jeunesse, qui se piquait d'élégance, copiait ses airs et son maintien. Mais, comme il y a toujours loin de la copie à l'original, on nomma *petits-maîtres* les jeunes gens ou courtisans que leurs manières affectées rendaient ridicules.

19. *Tintamarre*. Pasquier (liv. 8 des *Recherches*, chap. LII) veut que ce mot vienne du verbe *tinter* et du substantif *marre*, qui est une espèce de houe dont les vignerons se servent pour labourer la vigne, à cause du bruit que faisaient ces vignerons proche des villes, en frappant sur leurs *marres* pour avertir leurs compagnons éloignés, et qui ne pouvaient entendre le son de l'horloge de la paroisse, qu'il était temps de finir leur besogne.

20. *Turlupinade*. C'est une plaisanterie saugrenue et de mauvais genre. Ce mot dérive du jeu bas et ordurier d'un acteur de foire nommé *Turlupin*. On a appliqué à tous les jeux de mots, à toutes les allusions froides et grossières, le terme générique de *turlupinade*, et on en a fait un verbe neutre *turlupiner*, qui exprime toutes ces actions. Peut-être ce mot est-il plus ancien que ne le pense le Dictionnaire de l'Académie; ne dériverait-il pas plutôt d'une société de sectaires nommés *turlupins*, qui se permettaient les derniers excès, et dont la conduite scandaleuse et criminelle attira sur eux l'anathème lancé par le pape Grégoire XI en 1370. Une suite de pareils hommes devait laisser une impression plus durable de ridicule, que le jeu ignoble d'un farceur.

21. *Copieux*, railleurs. On appelait ainsi, au seizième siècle, ceux qui aimaient à dire le mot

pour rire, et qui contrefaisaient les gestes et les manières d'autrui pour les tourner en ridicule. Les habitans de La Flèche, en Anjou, sont appelés de la sorte dans les contes de Bonaventure Desperiers ; de là est venu le verbe *copier* pour se moquer, rire des autres.

> Quand nous eûmes bien copié,
> Et bien lardé et devisé. (COQUILLARD.)

22. *Cagots*. Ce mot est communément synonyme de faux dévot; on fait venir ce surnom de deux mots *coas Gots;* c'est-à-dire, *chiens de Goths*, dénomination injurieuse, appliquée autrefois, en Gascogne et en Béarn, à certaines familles entachées de ladrerie, et qu'on prétend être descendues des Visigoths, et, par extension, à tous ceux qui affectaient un faux air de dévotion, par haine pour l'Arianisme, dont les Goths faisaient profession. Quant aux familles soupçonnées d'un vice originel de ladrerie, on devait les plaindre ou les guérir; quant aux seconds, les redouter ou les fuir. Un peuple qui, dans le lieu même de sa naissance, est étranger à la patrie, et qui traverse l'immensité des siècles avec un caractère déterminé de réprobation, est un phénomène dans l'histoire; c'est le sort réservé aux *Gahets*, qui selon quelques auteurs, sont les descendans des Goths et des Visigoths, que la haine n'a cessé de poursuivre, en souvenir des maux cruels dont ils ont jadis accablé la Guyenne. On peut voir dans l'*Histoire de Béarn* par de Maria, des détails très-intéressans sur ce sujet. Les Gascons ont appelé ces peuples *Cagots*, les Basques et les Navarrois *Agots*, et les Bordelais *Cahets* ou

Gahets, du verbe gascon *gahar*, qui veut dire prendre, attraper. Ces malheureux, abhorrés par le peuple, privés de tous les avantages communs aux habitans de la cité, ne pouvaient, d'après les statuts de la ville de Bordeaux de l'année 1578, sortir de chez eux sans porter sur leurs habits une marque de drap rouge qui servît à les distinguer. Par la coutume de Béarn, il leur était défendu, sous les peines les plus sévères, de se mêler avec le reste des habitans. Ils avaient une porte particulière pour entrer dans les églises, et des siéges séparés. Leurs maisons étaient écartées des villes et des villages. Il y avait même des lieux où ils n'étaient point admis à la confession; ils étaient réprouvés dans toute la force du terme. Ils n'étaient point reçus à porter témoignage, et l'on poussait à leur égard l'humiliation au point de ne compter sept d'entre eux que pour un témoin ordinaire. Ils exerçaient presque tous la profession de charpentier. M. l'abbé Venuti, dans une savante dissertation sur cette nation particulière, pense que les Gahets n'ont aucun rapport avec les Goths et Visigoths, nation fort illustre, qu'on ne peut raisonnablement soupçonner d'avoir été attaquée de la lèpre, maladie endémique en Syrie. M. de Maria pense également qu'on serait mieux fondé à attribuer cette maladie à quelques Sarrasins, qui restèrent en Guyenne après la défaite d'Abdérame, par Charles-Martel, et qui la perpétuèrent par un commerce dangereux. *Cagot* est pris souvent pour *sot :*

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne occuper chez moi un pouvoir tyrannique.

(MOLIÈRE, *Tartufe*, act. I, sc. 1re.)

De *cagot* on a fait *cagotisme*, manière d'agir d'un hypocrite, et *cagoterie*, hypocrisie.

> Oui, l'insolent orgueil de sa *cagoterie*
> N'a triomphé que trop de mon juste courroux.
>
> Son cagotisme en tire à toute heure des sommes, etc.
>
> (Molière.)

23. *Arrhes.* Ce mot vient d'un mot grec qui signifie *gage, promesse;* ainsi, quand on dit : donner des arrhes, on parle grec, et beaucoup de gens ne s'en doutent pas plus que M. Jourdain ne se doute qu'en parlant le langage ordinaire il fait de la prose.

24. *Cabaret.* On croit que ce mot est composé de deux mots celtiques, *cab*, qui veut dire tête, et *aret*, belier, parce qu'autrefois sans doute, ces maisons, au lieu d'avoir des enseignes ou des *bouchons* de lierre, avaient pour marques distinctives des têtes de belier. Ce qui peut donner quelque poids à cette supposition, c'est que les Bretons, dont toute la langue est composée en partie de mots celtiques, ont les premiers désigné par le nom de *cabaret* ces maisons où l'on vendait du vin en détail, et où le peuple allait perdre son temps, sa raison et son argent. D'autres pensent que ce mot vient d'une herbe nommée ainsi, dont on suspendait autrefois un paquet à la porte des endroits où l'on vendait du vin; à présent on y met quelques branches d'arbres ou des couronnes de lierre, c'est ce qu'on appelle *bouchon*. Le bouchon ou l'enseigne a donné ensuite le nom au lieu même.

25. *Coquet, coquetterie.* Mademoiselle de Scu-

déri, dans ses conversations morales, après avoir ingénieusement défini la coquetterie un déréglement de l'esprit, fait venir le mot *coquette* de l'italien *civetta*, qui signifie chouette. Elle prétend que la chouette attire, la nuit, quantité de petits oiseaux autour d'elle (cette assertion est démentie par Buffon), et que, par allusion à la chouette, on appela coquettes les femmes qui attiraient à elles des adorateurs. « Ménage, s'étayant du sentiment de Pasquier, trouve naturellement l'origine de *coquet, coquette*, dans le mot coq, et dit qu'on donna les noms de coquet et de coquette aux hommes et aux femmes qui avaient la prétention de plaire, comme les coqs lorsqu'ils courtisent leurs poules. » La coquetterie est le triomphe perpétuel de l'esprit sur les sens. Une coquette doit inspirer l'amour et ne jamais l'éprouver. La coquetterie, dit Saint-Évremond, est le fond de l'humeur des femmes, et leur vertu n'est qu'une habileté à bien cacher leur coquetterie. Les anciens n'ont pas connu la coquetterie. Les deux sexes étaient chez eux trop isolés. On ne se réunissait guère qu'en famille, dans les fêtes publiques et les cérémonies religieuses. Les hommes et les femmes étaient presque toujours séparés; on chercherait en vain dans leurs écrits quelques indices du caractère de la coquetterie. On n'y trouve que des femmes vertueuses et fidèles, des femmes adultères et déréglées, et des courtisanes. Jusqu'au seizième siècle, les peuples modernes ressemblèrent aux anciens, et, avant ce temps, on n'aperçoit chez eux aucune trace de ce qu'on appelle coquetterie. Ce fut sous Cathe-

rine de Médicis que la coquetterie prit naissance. Ce fut un caractère nouveau et bien tranché.

26. *Clincaillerie, clincaillier.* Ces mots viennent du mot allemand *klingen*, qui veut dire sonner, faire du bruit, parce que les brimborions ou les petites breloques que vendent les clincailliers font du bruit en se frottant l'une contre l'autre.

27. *Afistoleurs*, trompeurs; *afistolé*, trompé. Ce mot vient de l'italien *fistola*, petite flûte dont l'oiseleur se sert pour faire entrer les oisillons dans ses filets. Guillaume Alexis dit, dans son *Blason des faulces amours* :

Homme pourveu
Qui a tant veu
D'afistolés,
Bien est cornu
S'il est venu
Prendre aux filets.

Et Coquillart, dans ses Droits nouveaux, sous le titre de *Rubriche de impensis* :

Que sais-je? un tas d'afistoleurs
Qui ont ouï le faict compter
En goûteront goulées plusieurs,
Et l'iront partout esvanter.

28. *Chatrin*, jaloux qui tient sa femme enfermée comme dans une espèce de chartre. On a dit ensuite *châtre* pour *chartre*, et de là Saint-Denys de la Châtre, manière commune de prononcer anciennement le nom de ce prieuré.

29. *Bigotte, bigotelle* (bourse). Ce mot, que quelques étymologistes font venir de l'espagnol *bigotella*, signifie à la fois des moustaches retroussées, et l'instrument avec lequel on les retrousse. Il faut

savoir que les femmes, dans le temps de la mode des barbes cirées, avaient à leurs ceintures un clavier où pendaient un couteau, des ciseaux, une bourse, un peloton, un petit miroir et autres affiquets. Comme ces ornemens étaient portés par les matrones les plus prudes, appelées vulgairement *bigottes*, on appela *bigotelle* la bourse suspendue à la ceinture des femmes, pour la distinguer de l'*escarcelle*, qui était la bourse à l'usage des hommes. C'est de cette dernière qu'est venue l'expression *fouiller à l'escarcelle*, pour dire prendre de l'argent dans sa bourse.

30. *Gens de sac et de corde.* Anciennement on enfermait les criminels dans un sac lié avec une corde, et on les jetait dans la rivière. Cette manière de faire périr ceux qu'on ne voulait pas exécuter publiquement, était fort en usage du temps de Charles VI. L'auteur des *Antiquités de la ville de Paris* pense que c'est de là qu'est venue l'expression de *gens de sac et de corde*, employée pour désigner des scélérats ; on les précipitait ordinairement sur le Pont-au-Change, ou hors de la ville, au-dessus des Célestins, devant la tour de Billy. (Voyez *Antiquités de Paris*, tom. II, liv. IX.)

31. *Guet-apens*, de *guet à pensé*, *appensé* ou *pourpensé*, de propos délibéré, *expreparatâ*, *deditâ opera* (Nicot) ; de guetter on a fait le composé *aguetter*, d'où est venu le mot *aguet d'aguet* (Ménage.) Au lieu d'aguet nous disons aujourd'hui de guet-apens, et cela par corruption de *guet appensé* dont on se servait autrefois. *Appenser* est un vieux mot qui se trouve souvent dans les anciennes chro-

niques françaises pour dire *délibérer*. En voici deux exemples : 1° on lit dans nos vieilles chroniques, que Childebert, roi de Metz, étant en guerre avec Chilpéric, son oncle, les gens de Childebert, ayant dessein de tuer Gillon, archevêque de Reims, qu'ils regardaient comme un traître, vinrent armés et de *chose appensée*, à la tente du roi, pour mettre à mort ce prélat ; 2° Monstrelet raconte que Lion de Jaqueville ayant outragé Hector de Saveuse, celui-ci vint avec ses complices, de *fait appensé*, dans l'église de Notre-Dame-de-Chartres, où était celui-là, qu'ils tirèrent dehors, le laissant pour mort après l'avoir accablé de coups. Il est aisé de voir, d'après ces exemples, que le *guet* et l'*appens* sont diverses paroles qui expriment une même chose, une même action, comme on dit souvent : *Mourir d'une mort fâcheuse, vivre d'une vie misérable.*

32. *Godemard. C'est un godemard;* pour signifier un homme ventru, à grosse bedaine, soit effective, soit artificielle. Ce mot est dérivé de *godon*, comme Jacquemard l'est de Jacques. Le mot *godon* se disait autrefois de tout homme adonné au plaisir de la table, et en qui la bonne chère avait produit un de ces gros ventres qu'on appelait alors *ventres à la poulaine*, parce qu'en Pologne on en voyait beaucoup de tels, soit par art, soit par nature. Olivier Maillard, cordelier et prédicateur, fameux par ses plates bouffonneries, dans son onzième sermon de l'Avent, s'écrie : *gros godons*, *damnati infames*, et au sermon vingt-quatre, où il parle du mauvais riche et des joies défendues, *iste erat unus grossus godon qui non curabat nisi de ventre.* En plusieurs

pays de l'Europe, les gros ventres faisaient partie de la bonne mine; mais comme tout le monde n'a pas également de disposition à devenir ventru, à force de se bien nourrir, cela avait fait venir la mode de placer le ceinturon fort bas, à la manière des Tartares, afin de se faire le ventre plus gros. Le baron d'Herbestain, dans ses Commentaires sur la Moscovie, au feuillet 55 de l'édition d'Anvers, année 1557, dit, en parlant des Tartares : *Ventrem nequaquàm sed femora cingunt atque adeò pube tenus, quò magis prominuat venter, cingulum dimittunt. Quin et nunc Itali et Hispani, imò et Germani ità assueverunt.* Comme on vient de le voir dans Olivier Maillard, la France avait aussi ses *godons*, pareillement l'Angleterre et dans le même temps, puisque Guillaume Cretin (p. 168 de ses œuvres, édition de 1723) parle nommément des *godons* de cette île, à qui peut-être ce sobriquet a été donné de la *godale* (goodale), sorte de bière douce qui engraisse les Anglais. Daubigné se sert de ce mot dans le même sens. Quant aux Espagnols, comme ils ont naturellement peu de disposition à devenir ventrus, ils se faisaient volontiers des bedaines artificielles, croyant par là se donner un plus grand air de gravité. C'était probablement une bedaine que promenait dans une brouette cet Espagnol dont il est fait mention dans la note sur le chapitre VII du deuxième livre de Rabelais.

33. *Boute-feu.* Homme qui aime les querelles, et qui sème la division et la discorde : *C'est un vrai boute-feu.*

Imprudens boute-feux de noise et de querelle.
(MALHERBE.)

L'origine de ce mot est, dit-on, assez singulière. Pendant la guerre dite du bien public, et après la bataille de Mont-lhéry, en 1465, les seigneurs ligués contre Louis XI, à la tête desquels se trouvaient le comte de Charolais, et Charles, duc de Berry, frère unique du roi, s'étaient retirés à Étampes. Après leur souper, ces deux princes conversaient ensemble dans l'embrasure d'une fenêtre, et prenaient plaisir à regarder le peuple et les soldats qui circulaient dans la rue, lorsqu'un long trait de feu traverse les airs en sifflant, et vient en serpentant frapper la croisée où ils se trouvaient. A cette apparition si subite et si extraordinaire, tout le monde reste stupéfait et saisi de frayeur. On s'arme cependant, dans la crainte qu'une trame secrète ne soit dirigée contre la vie des princes; on multiplie les recherches pour découvrir d'où pouvait provenir cette invention, qu'on traitait de diabolique et de maléfice. Enfin, après de nombreuses perquisitions, on parvient à découvrir l'auteur de tout ce tumulte. C'était un Breton qui se nommait Jean *Boutefeu* ou *Jean des Serpens*. Traduit devant les princes, il se jeta à leurs pieds, et leur avoua que son intention, loin d'être malveillante, avait été, au contraire, d'amuser les princes par des fusées d'artifice de son invention, il en fit l'essai devant eux, et dissipa ainsi tous les soupçons qu'on avait conçus d'une trahison. Le nom de *Boutefeu* est sans doute resté depuis, à cause de ces espèces de

fusées volantes dont il était l'inventeur, et qui sont encore aujourd'hui appelées *serpenteaux*.

34. *Calendrier*. Ce mot vient de l'usage dans lequel étaient à Rome les usuriers d'exiger, le premier jour de chaque mois, que les Romains appelaient *calendes*, le remboursement de l'argent qu'ils avaient prêté à gros intérêt. Ils appelaient *calendrier* (*calendarium*) le livre dans lequel ils inscrivaient les sommes qui leur étaient dues par les fils de famille prodigues et par les dissipateurs.

35. *Coterie*. Si l'on en croit Nicole Gilles, secrétaire de Louis XII, et contrôleur du trésor, *coterie* est un vieux mot français qui veut dire association, compagnie de village. Le mot coterie ne viendrait-il pas naturellement de cote, qui veut dire répartition entre les membres d'une société. On a observé que les coteries commencent lorsque les factions cessent. Les coteries académiques succédèrent aux dissensions de la ligue; celles de l'hôtel de Rambouillet aux troubles de la fronde. Il faut de l'agitation et du mouvement aux Français; c'est leur élément; plus il y a d'hommes médiocres dans un État, plus les coteries sont communes, plus elles cherchent à se fortifier par le nombre. L'esprit de coterie est essentiellement actif, intrigant, usurpateur; il a pris pour devise ce vers, devenu proverbe:

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

36. *Cotereaux* ou *cotiers* étaient des paysans qui s'armaient pour le service de leurs seigneurs. Le président Fauchet estime que ce mot *cotereaux* vient

de coteret, espèce de bâton dont ces paysans étaient armés, et que c'est de ce mot *coteret*, qu'est venue l'expression vulgaire, *jouer des coterets*, s'escrimer à coups de bâton; mais je pense que Fauchet se trompe et même grossièrement. Rigord, au livre des Gestes de Philippe-Auguste, n'est point d'accord avec Fauchet; il veut que le mot cotereaux vienne de *cotarellus*, et *cotarellus* de *cota*, qui signifie cabane, chaumière; or, *cota* vient du saxon *cot*, qu'on retrouve encore dans la langue anglaise déguisé sous le nom de *coat*. De *cota* on a fait *cotarius*, puis *cotarellus*, puis *cotereaux*, d'où quelques auteurs prétendent qu'on a fait *coterie*. Ces deux définitions ne me paraissent guère concluantes. Quoi qu'il en soit, ces *cotereaux* ou *cotiers* devinrent des brigands si redoutables, que Philippe-Auguste, pour arrêter leurs excès, se vit obligé de les combattre, et les défit entièrement dans le Berry, en 1183. Il paraît qu'ils se servaient d'une espèce d'armes que l'on appelait *coterel*, ainsi qu'il paraît par ces vers d'un auteur fort ancien :

Si le convient armer
Por la terre garder,
Coterel et Haumet.

37. *Lameuil*. Ce mot, fort usité en Lorraine, ainsi que celui de *sotrai*, pour désigner des esprits, des lutins, paraît dériver du mot latin *lamia*. Dans le glossaire de Ducange, qui s'appuie du témoignage de Grégoire de Tours, il est parlé d'une espèce de femmes, êtres fantastiques, qui parcouraient les maisons durant la nuit, se glissaient dans les muids de vins, fouillaient dans les paniers, dans

la vaisselle et dans les marmites, enlevaient les petits enfans au berceau, allumaient les chandelles, tourmentaient quelquefois les personnes qui reposaient, enfin, comme on dit proverbialement, faisaient un sabbat d'enfer. La croyance à ces fantômes existe encore parmi le peuple d'un grand nombre de campagnes.

38. *Algarade.* Ce mot vient des mots *Alger*, *Algérien.* On sait que les Barbaresques qui font le métier de pirates sont accoutumés à surprendre les habitans des côtes d'Espagne et d'Italie, et de les piller au moment qu'ils s'y attendent le moins. Ce qui a fait naître cette expression, *faire une algarade.* Richelet le fait dériver de l'espagnol *algarada*, qui signifie *hurlemens*, ce qui me semble désigner fort bien la manière bruyante avec laquelle les forbans font leurs attaques.

39. *Host.* Vieux mot français qui signifie armée. Témoin le proverbe : *Si l'host savait que fait l'host, l'host souvent déferait l'host.* C'est une espèce de jeu de mot sur la signification du mot latin *hostis*, qui voulait dire également ennemi et armée, et qui se trouve employé pour *exercitus* dans les Capitulaires de Charlemagne, dans ceux de Charles-le-Chauve, dans Ives de Chartres, l'abbé Suger, Aimoin et dans d'autres anciens écrivains français.

40. *Huguenot.* Nom que les catholiques ont donné par sobriquet aux calvinistes. On a prêté bien des origines à ce mot. Du Verdier de Vauxprivas dit qu'il vient de Jean Hus, fameux sectaire, dont les *huguenots* ont suivi la doctrine, et qui est composé des mots *guenots* et *Hus;* or, *guenots*, ou mieux

guenaux est un mot qui, dans l'ancien langage français, voulait dire gueux; *guenaux de Hus*, et par transposition et corruption on a dit *huguenots*. D'autres prétendent qu'il vient du nom d'un certain *Hugues*, sacramentaire, qui vivait du temps du roi Charles VI, et qui avait enseigné précédemment la même doctrine que Hus. Castelnau de Mauvissière, dans ses mémoires, dit que les réformés furent appelés par le peuple *huguenots*, comme étant pires et d'aussi mauvais aloi qu'une petite monnaie portant ce nom, qui était une maille du temps de Hugues Capet, et qu'on voulait faire entendre par là qu'ils ne valaient pas une maille. Quelques-uns disent que ce nom leur fut donné en dérision d'un Allemand qui, étant pris et interrogé, pour le fait de la conjuration d'Amboise, devant le cardinal de Lorraine, demeura court dès le commencement de sa harangue, qui commençait par ces mots : *Huc nos venimus*. Pasquier rapporte qu'à Tours il y avait une croyance populaire, qu'un rabat ou lutin, qu'on appelait le roi *Hugon*, courait la nuit; et comme les religionnaires ne sortaient que la nuit pour faire leurs prières et leurs prédications, on les appela *huguenots*, comme qui dirait *disciples du roi Hugon*, car c'est à Tours qu'ils ont commencé d'être appelés ainsi. Cette opinion est aussi celle du père Daniel, qui dit que, selon la plupart de nos historiens, ce fut dans le temps de la conjuration d'Amboise qu'on commença à donner aux calvinistes le nom de *huguenots*. Gui Coquille, dans ses *Dialogues sur les causes des misères de la France*, dit, en parlant du règne de François II,

qu'en ce temps on commença à mettre en usage le mot *huguenot*, et qu'il vient de Hugues Capet, parce que les huguenots défendaient le droit de la lignée de Hugues Capet à la couronne, contre ceux de la maison de Guise, qui se prétendaient successeurs de Charlemagne. Enfin le père Maimbourg, jésuite, fait venir ce nom des mots *eid gnossen*, qui signifie *allié en la foi*. Le mot *eid* signifie foi, et *gnossen*, allié, d'où il conclut que le mot *huguenot* n'est point injurieux, et que ceux à qui on le donne ne doivent pas s'en fâcher. Cette opinion du père Maimbourg me paraît la plus raisonnable.

41. *Fesse-Mathieu.* Expression proverbiale et injurieuse. On abuse du nom de ce saint apôtre dans cette phrase. *Cet homme est un fesse-mathieu;* c'est-à-dire un infâme usurier qui prête à gros intérêts. On prétend que ce sobriquet vient de ce que saint Mathieu, avant sa conversion, était publicain, et que les publicains sont ordinairement en horreur au peuple, et passent pour de grands usuriers. Ainsi on a dit : *Fait comme Mathieu, fait saint Mathieu*, et par corruption, *fesse-mathieu.*

42. *Jarnicoton*, sorte de jurement burlesque. *Jarnicoton, tu me le paieras.* Voici ce qui a donné lieu à cette façon de parler : Henri IV avait contracté la mauvaise habitude de dire à tout moment: *je renie Dieu.* Le père Coton, jésuite et son confesseur, lui fit sentir toute l'indécence d'une pareille expression dans la bouche d'un souverain. Le roi, en s'excusant, lui dit qu'il n'y avait pas de nom qui lui fût plus familier que celui de Dieu,

excepté peut-être celui de *Coton*. *Eh bien, Sire*, répartit le père Coton, dites: *je renie Coton*, d'où est venu *jarnicoton*.

43. *Chaland*. C'est le nom qu'on donnait, dans le treizième siècle, aux petits vaisseaux qui voguaient sur la Seine et sur la Loire. Les Parisiens appelaient alors *pain chaland*, celui qui leur était amené par ces petits bateaux; ceux qui en achetaient étaient aussi appelés *chalands*. Les marchands s'accoutumèrent insensiblement à appeler ainsi toutes leurs pratiques, d'où est venu le verbe *achalander*. On appelle une boutique bien *achalandée*, celle qui a beaucoup de pratiques. La chanson dit également:

> Soyez poli avec tout le monde,
> Pour achalander la maison.

44. *Assassin*. C'est à tort qu'on a prétendu que ce mot dérive du nom d'un peuple de l'Orient; il vient tout simplement du mot arabe *assass* qui signifie *couteau*.

45. *Maltôte*. Ce nom, livré à toutes les invectives, vient des mots latins *malatolta* suivant les uns, et *malè tolta* suivant les autres. Il n'est point récent, selon dom de Vaines, savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur; il était connu en France dès l'an 1292, sous Philippe-le-Bel. Le premier impôt qui l'a fait connaître fut levé à Rouen sur les denrées. La populace, indignée d'un nouveau genre d'exaction qui pesait sur elle, se révolta, et mit en charte privée les gens tenant l'échiquier du roi, enfonça les portes de la maison du collecteur, pilla sa caisse, se ressaisit de sa propriété métallique,

et, ce qui est assez surprenant, au lieu de se l'approprier, elle répandit dans les rues l'argent que renfermait la caisse saccagée. Cette révolte finit comme finissent toutes les révoltes de ce genre, devant l'*ultima ratio regum*. Les mutins furent pendus. Depuis on a appelé *maltôtiers* les régisseurs des fermes et gabelles du roi. Les maltôtiers en chef, craignant d'endosser les effets de la mauvaise humeur des peuples, ont laissé à des commis subalternes le soin de la collecte, et les dangers qu'elle entraîne.

46. *Estaffier. C'est un grand estaffier.* Ce mot est devenu aujourd'hui une injure. L'estaffier était autrefois une espèce de valet, qui portait une épée au lieu d'une canne que portaient les coureurs, et qui était distingué des laquais. Les estaffiers étaient très-communs en Italie, et servaient la noblesse, qui y est très-orgueilleuse, et très-somptueuse en domesticité. C'était par suite du droit que les seigneurs du premier ordre avaient de se faire escorter et servir par des domestiques armés, que les estaffiers s'étaient multipliés à l'infini ; et comme ils étaient fort insolens, et toujours prêts à frapper, ils étaient haïs et méprisés, ce qui a fait naître le sobriquet.

47. *Beau cadet.* On appelait ainsi les fendans et les freluquets, parés de breloques des pieds à la tête, et qui se pavanaient dans le monde, et se faisaient remarquer par leur fatuité et leur impertinence. Ils s'attiraient peu d'estime et de considération de la part des hommes sensés. Un prince de Lorraine, de la branche de Guise, qui avait

toujours des perles à ses oreilles, fut pour cela appelé, dans sa jeunesse, *Cadet-la-Perle;* mais lorsque, par la suite, malgré son air apparent de mollesse, il eut donné des preuves de la plus grande bravoure, on retourna la phrase qui le désignait d'abord, et on ne l'appela plus que *la perle des cadets.*

48. *Mesquin.* Ce mot ancien est pris actuellement en mauvaise part, pour signifier un homme chiche, et qui regarde à la dépense, ou une chose de peu de valeur ou de mauvais goût. Il dérive du vieux mot français *meschin* qu'on a prononcé ensuite mesquin, qui voulait dire alors un jeune homme faible et débile. On donnait également ce nom aux jeunes valets : *Gens jovenciaux et meschins.*

49. *Parasite.* Ce nom était, dans l'origine, un titre honorable. Lucien, qui connaissait parfaitement les tours et les finesses de sa langue, ne fait point difficulté d'appeler Patrocle, l'intime ami d'Achille, son *parasite.* Les Bardes des Celtes, qui étaient les poètes de nos anciens Gaulois, et qui les suivaient à la guerre pour décrire et chanter leurs actions héroïques, étaient appelés, par honneur, parasites. Parmi les Romains on désignait autrefois sous ce nom les *épulons*, qui étaient des officiers sacrés. Le mot parasite vient de deux mots grecs qui signifient : *celui qui est près du blé.* C'était, dans le principe, le nom que les Grecs donnaient à ceux qui avaient l'intendance des blés sacrés. Ils étaient honorés, et avaient part aux viandes des sacrifices. Ce mot n'avait alors rien d'odieux et de méprisable ; mais, dans la suite, on vit s'élever à Athènes des essaims de convives, qui s'introduisaient dans

les maisons opulentes, et qui en devinrent les habitués et les commensaux. On les appela d'abord parasites : ce mot se prit de suite en mauvaise part, et depuis il s'est appliqué aux gloutons et gens affamés, qui flattent les riches pour se gorger à leur table. « N'attire pas dans ta société des flatteurs parasites, dit Phocylide ; il n'aiment que la bonne chère, achètent un bon repas par leurs lâches caresses, se piquent aisément, et ne sont jamais satisfaits. Sois redevable à toi-même de ta subsistance, dit-il encore, et ne l'achète pas au prix de l'ignominie. » On appelait également les parasites *ombres* ou *mouches*, parce que les premières suivent les maîtres du logis dans la salle du festin, comme l'ombre suit le corps ; il profitaient abusivement d'un usage qui les faisaient tolérer ; et *mouches*, parce qu'ils arrivaient inopinément et sans être invités, par allusion aux mouches, insectes incommodes, qui se jettent sur tous les plats. On disait d'un parasite médisant qu'il n'ouvrait jamais la bouche qu'aux dépens d'autrui, parce qu'il mangeait toujours chez les autres, et disait du mal de tout le monde. Jamais parasite n'acquit autant de célébrité que Pierre de Montmaur, professeur au collége royal, né dans le Limousin en 1576, et mort en 1648. Il fut le bardot des innombrables plaisanteries, tant bonnes que mauvaises, de tous les poètes de son temps, qui épuisèrent sur lui leurs carquois, et l'arsenal entier du ridicule. Il est vrai qu'il y prêtait extraordinairement, sous le rapport de la gourmandise ; c'était d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit, rempli de science et d'érudition.

La satire suppose que sous le pseudonyme de *Mormon, conseiller du roi, gentilhomme de sa cuisine, et contrôleur des festins de France*, il composa les ouvrages suivans, *imprimés à Paris, chez Martin Mangeart, rue de la Huchette*, à *l'Aloyau.*

1°. Traité des quatre repas du jour, leur étymologie, ensemble une recherche curieuse sur la façon de manger des anciens, où il est prouvé qu'ils ne mangeaient couchés sur des lits, que pour montrer qu'il faut manger jour et nuit, et que qui mange, dort, ou que le véritable repos se trouve à table.

2°. Commentaire sur le cinquième aphorisme d'Hippocrate, *qu'il est bien plus dangereux de manger peu que trop*, ensemble une sommaire réfutation du passage qui porte *que toute réplétion est mauvaise.*

3°. Opuscules non sceptiques contre cette commune façon de parler : *Les premiers morceaux nuisent aux derniers.*

4°. Démonstration mathématique, où l'auteur fait voir, par la propre expérience de son ventre, *qu'il y a du vide dans la nature.*

5°. Apothéose d'Apicius (1).

6°. Traité de toutes les marchandises comestibles dont on goûte avant de les acheter.

---

(1) Ce nom est commun à trois personnages romains, fameux par leur sensualité : celui dont il s'agit est auteur d'un traité sur l'*Art culinaire;* quoique immensément riche, il s'empoisonna, de peur de mourir de faim.

7°. *L'Anti-Pythagoricien*, ou réfutation de la doctrine de Pythagore, qui défendait l'usage de toutes les viandes qui avaient eu vie.

8°. Requête à M. le lieutenant-civil, à ce qu'il lui plaise faire défense aux cabaretiers et gargotiers, d'avoir des plats dont les fonds s'élèvent en bosse, ce qui est une manifeste tromperie.

9°. Requête à nos seigneurs du parlement, tendante à ce qu'il leur plaise faire défense aux faiseurs d'almanachs, de prédire la famine, parce que cela fait mourir de peur.

10°. Manuduction à la *vie parasitique*, avec une explication et une apologie de ce mot.

Voici un choix des avis, problèmes et apophthegmes, que la malignité s'égaie à lui attribuer.

Avis aux médecins, de donner dispense de faire le carême à tous ceux qui le leur demanderaient, et avis à tout le monde de manger de la chair sans la demander.

Avis aux gens riches et opulens, de tenir toujours table ouverte, et de nourrir plutôt des hommes que des chiens.

Avis à ceux qui font des marchés, de n'oublier jamais *le pot de vin*.

Avis à ceux à qui l'on présente quelque chose, de ne choisir jamais, de peur d'être obligés par civilité de prendre le pire.

Avis aux laquais, de changer souvent les assiettes des niais, qui se les laissent emporter par civilité, et surtout de bien prendre le temps que leur assiette soit bien chargée.

M. de Mormon résolvait ainsi les problèmes suivans :

S'il faut prendre médecine, ou non? Oui, puisque c'est avaler; non, parce qu'elle vide l'estomac.

S'il faut mâcher, ou non? Oui, puisque c'est jouir plus long-temps du plaisir de manger ; non, parce que pendant qu'on mâche on perd des morceaux précieux.

S'il faut se marier, ou non? Oui, parce qu'il y a repas de noces ; non, puisque c'est prendre une femme qui mange, pendant toute sa vie, la moitié du dîner.

Lequel vaut mieux de dîner ou de souper? Ni l'un ni l'autre, car il ne faut faire qu'un repas, mais qui dure tout le long de la journée.

Je vais donner un léger échantillon des bons mots et apophthegmes de M. de Mormon.

Allant un jour dîner chez un évêque, il lui dit en entrant, monseigneur, *pastoris est pascere ;* je viens dîner avec vous.

On lui disait un jour, qu'il avait les yeux plus grands que le ventre; *non pas*, répondit-il avec indignation, *quand j'en aurais cent.*

Il disait que Pâques et Noël sont les deux meilleurs jours de l'année : Pâques, à cause qu'il est le plus éloigné du carême, et Noël, parce qu'on déjeune dès minuit.

Il comparait les courtisans aux plats qu'un maître d'hôtel met sur la table, dont les uns sont tantôt les premiers et tantôt les derniers, et qui sont tous confondus lorsqu'on vient à laver la vaisselle.

Il appelait les rots des propos de table.

On lui demandait ce qu'il fallait faire pour bien se porter : *Trois choses*, répondit-il, *bien manger, bien manger*, *et encore bien manger*.

On lui dit, un jour qu'il mangeait du potage, qu'il se brûlait : *Oui*, dit-il héroïquement, *mais je mange*.

On lui reprochait une fois de n'avoir pas dit *son benedicite*. *J'ai tort*, répondit-il, *il faut le dire*, et là-dessus il fit rapporter toutes les viandes qu'on avait desservies, pour recommencer à dîner.

Un jour que son confesseur lui représentait que les saints avaient eu bien de la peine, même en jeûnant, à aller en paradis : *Je le crois bien*, dit-il, *il y a bien loin pour y aller sans manger*.

50. *Jansénistes*. C'était une sorte de poignets que les femmes mettaient autrefois par modestie pour cacher leurs bras. Dans la suite et par corruption les mauvais plaisans les appelèrent *sinistres*.

52. *Misanthropes*. On appelait ainsi, au milieu du dix-huitième siècle, de petits carrosses où il ne pouvait tenir qu'un seul individu, parce qu'il y a des hommes égoïstes qui ne veulent voiturer personne.

53. *Guides des pécheurs*. C'est le nom qu'on donnait, il n'y a pas long-temps, à des fiacres à glaces de bois, c'est-à-dire, fermés jusqu'au haut des portières, à cause que ces sortes de voitures procuraient aux jeunes gens le double avantage de pouvoir mener des donzelles à la campagne pour se divertir, et de n'être point reconnus. Ces

guides de pécheurs étaient, comme l'on voit, de véritables *lupanaria* ambulans.

54. *Pilier de coulisses, d'opéra, et d'autres lieux.* On appelait ainsi celui qui fréquentait assidûment ces arsenaux de débauche et de prostitution. L'Opéra surtout était le Parc aux Cerfs des traitans riches et des libertins de première qualité. C'était principalement parmi les danseuses de premier ordre, que les gros bonnets de la finance recrutaient les objets de leurs plaisirs libidineux. Les danseuses et coryphées des ballets trouvaient aussi à se placer avantageusement; mais c'était pour le frétin et pour les bourgeois aisés, qui donnaient de fréquentes entorses au code conjugal; on était étonné que les actrices et que les cantatrices n'eussent pas le même bonheur et la même vogue que les premières. Elles étaient délaissées et veuves du plaisir, bien que souvent elles surpassassent en charmes secrets et en beauté ostensible leurs fortunées rivales. Leurs maris pouvaient se plaindre à bon droit, qu'ils n'étaient point favorisés par le sort, et que leurs femmes, comme le disait le comédien ambulant du roman de *Gil-Blas*, étaient par trop vertueuses et laissaient croupir leurs attraits. On était surpris de cette singularité; on la proposa à résoudre à d'Alembert, sous la formule d'un problème : il répondit que la solution en était fort simple, et que c'était une conséquence naturelle des lois du mouvement.

55. *Poulets.* Il n'y a rien de plus commun dans la société et dans le commerce de l'amour, que certaines missives ou billets nommés *poulets,* mais

la plupart de ceux qui les écrivent et qui les reçoivent, ignorent leur origine et leur étymologie. Audebert rapporte, dans ses *Curieuses Observations sur l'Italie*, que les amans de cette belle contrée avaient imaginé le singulier moyen de correspondre avec leurs maîtresses, en leur envoyant une paire de poulets. Ils attachaient leurs billets amoureux sous une aile du plus gros, et l'objet aimé, prévenu par une convention d'usage, ne donnait jamais le temps aux argus de se saisir de l'innoçent contrebandier. Tout se découvre à la fin : les parens, alarmés des conséquences fâcheuses qui pourraient résulter de ce commerce interlope, le dénoncèrent à la justice. Celle-ci crut devoir déférer à leurs plaintes, et le premier porteur qui fut pris en flagrant délit fut condamné sans pitié à recevoir l'estrapade, ayant une paire de poulets attachés aux pieds. C'est depuis ce temps qu'on a donné le nom de *poulets* aux missives d'amour, ce qu'anciennement Juvénal exprimait bien par ces vers (satire III, v. 45) :

> *Ferre ad nuptam, quæ mittit adulter,*
> *Quæ mandat, norint alii.*

« Je laisse aux autres l'office de porter les billets doux qu'un amant écrit à sa maîtresse. » On trouve dans le *Glossaire bourguignon*, que le mot *poulet*, dans le sens qu'on lui donne ici, n'a guère été en usage parmi nous que depuis 1610 jusqu'en 1670 tout au plus : c'est une erreur évidente. On trouve des exemples beaucoup plus anciens de ce mot. Car Henri IV disait, en 1597, en parlant de made-

moiselle de Guise, sa nièce, fort sensible à l'amour, *qu'elle aimait bien autant les poulets en papier qu'en fricassée.* (Voyez les *Mémoires de Sully*, partie II, page 114.) On appelait alors porte-poulets un entremetteur d'amour, auquel les gens grossiers donnent un autre nom. (*Mémoires de Sully*, tome II, chap. 82, page 248.)

56. *Sirop.* Ce mot est dérivé, dit-on, de *scharab*, nom arabe qui signifie toutes sortes de breuvages, et par excellence, le *vin*, vu qu'il est le meilleur de tous. Les Arabes le désignent encore plus particulièrement par le surnom de *scharab almosakker*, la potion qui enivre. Les musulmans lui donnent plusieurs noms métaphoriques, entre autres : *Omm al genaber*, la mère de corruption : *Abou-omm alkarabat*, le père et la mère des destructions. Il y a des mahométans assez scrupuleux pour ne point oser appeler le vin par son véritable nom; des princes même ont, par des lois expresses, défendu de le prononcer. Le muphti, à Constantinople, n'oserait jamais permettre l'usage du vin, et si les janissaires se passent ou se passaient de sa permission pour en boire, c'est en dépit de l'anathème porté par Mahomet contre cette liqueur. Les Turcs ont, sur ce sujet, un proverbe qui, dans leur langue, a une grande énergie, ils disent : *Le vin est la foi des Arméniens, le saint des Géorgiens, le sang des Grecs, l'âme des Francs, et l'ennemi des musulmans.*

57. *Sacards.* On appelait ainsi autrefois des gens charitables qui, en temps de peste, allaient, vêtus d'un sac, mettre les pestiférés en terre : mais

peu à peu leurs successeurs, se relâchant de la probité primitive, dérobèrent dans les maisons des malades ce qui tombait sous leurs mains : c'est ce qui fit qu'on les appela depuis, en mauvaise acception, sacards, gens de sac, c'est-à-dire pendards et malfaiteurs.

58. *Chevaliers de l'arc-en-ciel.* On appelle ainsi par ironie les laquais affublés de la livrée, parce que leurs habits présentent quelquefois autant de couleurs qu'on en peut remarquer dans ce phénomène céleste. La livrée rayée n'était autrefois qu'un composé de bandes de différentes couleurs, qui, cousues ensemble, formaient une étoffe de laquelle étaient faits le pourpoint, le haut de chausse et le bas de chausse, ces deux dernières pièces tenant ensemble. Voilà en quoi consistait l'habillement d'un homme vêtu en livrée. Un semblable personnage paraissait bariolé de la tête aux pieds, ce qui faisait un effet bizarre et a donné lieu au sobriquet.

59. *Laquais.* Son étymologie dérive du mot arabe *laqqa*, qui signifie celui qui va devant, d'où les Espagnols ont fait leur mot *lacayo*. C'était autrefois l'usage qu'un seigneur ou chevalier allant à cheval, en grand appareil pour figurer dans un tournoi ou carrousel, était accompagné de deux sortes de domestiques, les uns à pied, qui marchaient devant lui, et qui pour cela furent nommés laquais, et les autres à cheval, qui étaient les écuyers et les pages, dont ce seigneur était environné. On voit que l'office des laquais a été interverti, puisqu'aujourd'hui ils vont derrière : il est

vrai que la révolution en a fait marcher beaucoup devant.

60. *Brevet de retenue de mort.* On appelait ainsi, dans le siècle dernier, une légère attaque d'apoplexie. Un duc de Mortemart, qui avait déjà eu plusieurs attaques d'apoplexie disait aussi à cause de cela : On ne sait ordinairement de quel genre de mort on doit finir, mais moi je suis bien sûr que je mourrai d'*un brevet de retenue*, faisant allusion au brevet de pairie qu'il laisserait vacant.

61. *Papelard.* Ce mot signifie ordinairement un hypocrite.

> Ils vont faisant le papelart,
> Si ont le cuers plains de mal art.
>
> (Rom. de L. R.)

Quand nous voyons, dit l'auteur d'un petit livre satirique, un franc usurier, un adultère, un larron, marmotter tous les jours à la messe plusieurs patenôtres, et pour cela ne changer sa méchante vie, nous l'appelons papelard, et ses actions papelardises. Voici l'origine vraie ou supposée de ce mot. L'endroit nommé à Paris le Terrain, près de Notre-Dame, s'appelait, en 1258, *Mota Papelardorum*, la Motte aux Papelards. Ce terrain appartenait à d'honnêtes citoyens, qui auront eu sans doute dans leur famille quelque hypocrite dont le nom sera devenu proverbe. Le mot de papelard se prend aussi quelquefois pour un flatteur, un donneur d'eau bénite de cour, un homme adroit, fin et rusé; il dérive alors des mots latins *palpum*, *palpar*, *palpator*, caresse, caresser, flatteur.

62. *Sire.* Ce mot est fort ancien dans notre

langue; quelques-uns le font venir du grec Κυριος ou Κυρος, qui signifie seigneur. Ce nom, donné par les Grecs du bas-empire à leurs empereurs, fut donné ensuite en France à quelques seigneurs, soit justiciers, soit féodaux, tels que les *sires de Pont*, *de Coucy*. Ce titre, dévolu à Dieu même dans le seizième siècle, a été depuis le treizième siècle réservé aux rois, comme seigneurs par excellence. En Angleterre, le titre de *sire* est propre à l'ordre de la noblesse qu'on appelle écuyers (*squires*). Ce qui n'empêche point qu'il ne s'emploie par politesse entre tous les gens polis, dans le sens de *monsieur*. Voici, relativement à cette qualification, un proverbe en quatre vers, qui était autrefois très-commun en France, et que l'on trouve dans quelques vieux livres. C'est une excellente leçon pour les rois et pour les princes :

Bien doit être sire clamé (1)
Qui de ses hommes est amé,
Cil n'est pas sire en son pays,
Qui de ses hommes est haïs.

63. *Fluttes*. De Thou, dans ses Mémoires, donne une description de ces sortes de bouteilles, d'où est venu le mot *flutter*, pour signifier boire à pleins verres. En Allemagne, dans les orgies occasionées par les grandes fêtes, tout est la véritable image d'une bacchanale. Les cabarets sont remplis de buveurs; là, de jeunes filles qui les servent leur versent dans des gobelets, du vin d'une longue bouteille à long cou, sans en répandre une goutte. Elles les pressent de boire, leurs instances sont

(1) Appelé.

accompagnées des plaisanteries les plus agréables. Elles boivent incessamment et reviennent à toute heure faire la même chose, après s'être soulagées du vin qu'elles ont pris. Ce qu'il y a de particulier, ajoute de Thou, c'est que dans un si grand concours de peuple, et parmi tant d'ivrognes, tout se passe sans querelle et sans contestation.

64. *Martin-bâton.* Il y a dans la ville de Vienne en Dauphiné des forges remarquables, où l'on fait ces lames qui par excellence sont renommées lames de Vienne. On y emploie divers instrumens, entre autres un marteau de l'épaisseur du tronc d'un gros arbre. Il frappe sur une enclume d'un volume proportionné avec une telle impétuosité, que son éclat retentit comme le bruit d'un canon, et sa rapidité est telle, que la langue la mieux pendue n'en pourrait compter les coups. Un torrent d'eau qui roule continuellement donne le mouvement à la machine qui fait agir le marteau. Les habitans du pays nomment ces machines et ces boutiques de forgerons *martinets*, parce qu'elles sont situées proche de l'église et dans la paroisse de Saint-Martin. Quand on veut exprimer dans le pays la mésaventure de quelqu'un qui a été vigoureusement battu, on dit communément que *martin-bâton* l'a visité. Cette manière de parler s'est depuis étendue à d'autres contrées.

65. *Solécisme.* Ce mot tire son nom et son origine de la ville de Soles, en Cilicie, selon les uns, et selon d'autres, d'une ville de l'île de Chypre, fondée par Solon, et appelée pour cela Σολοι (Mémoires de l'Académie des Inscriptions.) On accou-

rut en foule pour la peupler; les Athéniens surtout y vinrent en grand nombre. S'étant mêlés avec les anciens habitans de cette ville, ils perdirent bientôt, dans le commerce qu'ils eurent avec ceux-ci, la pureté et la politesse qui distinguaient leur langue, et parlèrent comme les barbares : de là Σολοικοι, les habitans de Σολοι, et Σολοικειν, parler un mauvais langage, faire des fautes grossières contre la syntaxe et la construction d'une langue, d'où l'on a fait en français *solécisme*.

66. *Sainte-mitouche*. Il faut dire et écrire *saint n'y touche*. On veut désigner par là un homme faux, hypocrite, qui joue le personnage d'un saint, et qui feint de pousser le scrupule jusqu'à n'oser toucher du bout du doigt une chose que le cagotisme regarde comme profane et souillée.

67. *Sophisme*. Ce mot vient du grec σοφισμα, qui lui-même vient de σοφιζω, qui veut dire user de fourberies, altérer la vérité. On appelle *sophiste* celui qui s'efforce de tromper un autre homme par des raisonnemens captieux, erronés. Ce nom avait d'abord une origine honorable ; il signifiait un homme sage, expert, et se donnait aux philosophes et aux rhéteurs. Mais l'abus que firent de cette qualification les déclamateurs qui se glissèrent en la place des vrais sages rendit ce nom odieux, et il devint alors synonyme de *charlatan*. Il est arrivé de là que la philosophie, qui veut dire amour de la sagesse, amour du vrai, détournée de son chemin, est devenue *philosophisme* ou amour du faux. Cicéron, suivant Sénèque, est celui qui paraît avoir donné la plus juste définition du

sophisme ; il l'appelle une chicane, *cavillatio.* En effet, celui qui l'emploie, ne fait que vous présenter de petites questions subtiles, qui sont inutiles pour la conduite de la vie, qui ne vous rendent pas plus prudent, plus maître de vous-même, enfin qui ne servent point à élever l'esprit. Celui qui s'exerce à la vraie philosophie donne de l'étendue à son intelligence. Il acquiert une grande force morale, non par artifice, mais par la pratique de la véritable sagesse. Il ne se hausse point sur le bout du pied pour paraître plus important, il se contente de ne pas dépasser le cercle de jouissances et de bonheur qu'il s'est tracé; il est toujours le même, soit que la fortune le favorise, soit qu'elle l'abandonne. Les sophismes des écrivains du dernier siècle ont préparé la révolution française. Après avoir traversé des torrens de sang, il faudra rentrer dans les limites de la raison, parce que les vérités, en politique comme en morale, sont les fondemens de la puissance et les garanties de la durée d'un empire. Il serait imprudent de compromettre une seconde fois l'existence de son pays, en prêtant l'oreille aux absurdités des sophistes et aux suggestions perfides des novateurs. Les bons principes ne s'altèrent jamais; ils servent à la fois de guides aux honnêtes gens et de préservatifs contre la corruption, tandis que les faux principes et les sophismes servent d'instrumens aux propagandistes et aux ambitieux.

68. *Grand abatteur de quilles.* Cela se dit par ironie d'un homme qui se vante des prouesses qu'il n'a pas faites.

69. *Corps sans âme.* Cette expression proverbiale peut s'appliquer généralement à tout état, à toute corporation et armée sans chef ou ayant un chef incapable. A l'époque de la révolution, la noblesse était devenue un corps sans âme. Son union ne faisait plus sa force. La noblesse de cour, égoïste et orgueilleuse, oubliant que François Ier se faisait gloire du titre de gentilhomme, et que *noblesse vient de vertu*, traitait avec mépris la noblesse de province, qui souvent valait mieux qu'elle. Victime de son sot orgueil, elle a fait la triste épreuve de cette vérité : que tout Etat divisé s'écroule de lui-même. Cela n'a pas empêché depuis que quelques-uns de ceux qui ont le plus contribué par un vote criminel et par leur indigne conduite à la subversion de leur ordre, que ces apostats, dis-je, ou leurs descendans, n'occupent aujourd'hui les premiers rangs dans cet ordre reconnu par la charte, ordre dont on est convenu de se moquer par une gloriole philosophique, et que certaines gens, par une espèce de fausse honte, bien bête et bien ridicule, ont l'air de dédaigner en public, et qu'ils recherchent en particulier, tant ils sont honteux en eux-mêmes qu'on les prenne pour ce qu'ils sont. Les sots!

70. *Villon.* C'est le sobriquet que l'on donna à François Corbeuil, poète, né à Paris en 1431. Ce sobriquet injurieux, qui voulait dire fripon, lui resta, et c'est celui même sous lequel il est plus généralement connu comme poète. Il paraît que la licence de ses mœurs, sa conduite scandaleuse et déréglée, qui lui avaient mérité ce surnom, ne furent point arrêtées par l'ignominie attachée à

son nom, car il fut condamné à être pendu : il en appela. La sentence fut réformée, et il disait plaisamment, après avoir échappé au supplice, que les plus beaux mots qu'il eût dits dans sa vie étaient ceux-ci : *J'en appelle.*

Pensez-vous que sous mon capel
N'y eut tant de philosophie,
Comme de dire : J'en appel
Cy avait, je vous certifie.

71. *Chère de commissaire.* Table servie en gras et en maigre, où se trouve de quoi contenter tous les goûts et toutes les consciences. M. de la Mézengère pense, ainsi que Tuet, que cette expression proverbiale peut tirer son origine de l'usage suivant : Lorsqu'on envoyait dans les provinces des commissaires chargés d'examiner la conduite des gouverneurs, ceux-ci, pour se les rendre favorables, les traitaient de leur mieux. Ce proverbe, selon le Duchat, pourrait bien provenir du temps où les commissaires huguenots et catholiques s'assemblaient pour conférer sur les matières qui divisaient les deux partis. On servait, les jours d'abstinence, du maigre pour ceux qui étaient de l'Eglise catholique, et du gras pour les protestans, de sorte que la table, qui était commune, était servie en gras et en maigre.

72. *Sot en cramoisi* ; en parlant d'une personne dont la sottise est extrême et indélébile, par allusion au cramoisi, qui est d'un rouge vif et éclatant, et dont la couleur s'altère difficilement. Rabelais dit : *rimer en cramoisi*, pour signifier faire des vers aussi excellens dans leur genre que l'est le

cramoisi en fait de couleurs. Un poète, ayant mis au-dessous d'un sonnet satirique toutes les lettres de l'alphabet au lieu de son nom, s'attira cette épigramme :

Auteur impertinent d'un sonnet satirique
Qui n'a ni rime ni raison,
L'alphabet ne te fait qu'un titre chimérique,
Trois lettres suffisaient pour écrire ton nom.

Le Pays, ayant dit à Linières, *vous êtes un sot en trois lettres ;* vous en êtes un, vous, lui répondit Linières, en *mille* lettres que vous avez composées.

73. *Face d'abbé.* On appelait ainsi proverbialement une face pleine et rubiconde, parce que le vin, pris immodérément par les abbés qui aimaient la bonne chère, donnait à leur face une enluminure qui était le signe patent de leurs excès dans le boire et dans le manger.

74. *Routier.* On appelle ainsi un homme qui a beaucoup d'expérience et de connaissance des hommes et des affaires, et, pour donner plus de force à ce mot, on y ajoute ordinairement l'adjectif *vieux*, ainsi l'on dit : *C'est un vieux routier.*

Dans cette demeure sauvage
Habitait certain *vieux routier*
Dans l'art de soulager les douleurs du veuvage.

La Fontaine a dit également :

Le plus jeune apprenti
Est *vieux routier* dès le moment qu'il aime.

Ce mot vient de route, et fait allusion au livre ainsi appelé, qui sert aux voyageurs pour connaître parfaitement les chemins; il peut venir aussi du nom des *Routiers*, bandits la plupart flamands et alle-

mands qui, au douzième siècle, ravageaient plusieurs provinces de France, semant partout le désordre, mettant tout à feu et à sang, et toujours prêts à s'enrôler sous la bannière des princes qui les soudoyaient à plus haut prix. Le nom de ces *routiers*, ruptuarii, tire son étymologie du verbe latin *rumpere*, parce qu'ils brisaient et saccageaient tout. On les appelait encore *Brabançons*, parce que les plus renommés étaient du Brabant. Ainsi, sous ce rapport, le mot routier devrait se prendre en mauvaise part. C'est ce qui arrive aussi lorsqu'on veut désiger un homme consommé dans l'art de l'intrigue, et qu'il n'est pas facile de tromper.

75. *Passade*. On appelle ainsi le goût passager qu'une femme a pour un joli homme. C'est une fantaisie, un caprice, termes sans conséquence, et qui dans la *bonne société* ne détruisent ni les mœurs, ni la réputation. La passade a l'avantage d'éviter cette longue série des dégoûts et des ennuis, compagnons inséparables d'un amour constant. On se quitte comme on s'est rencontré, par hasard, il ne reste aucune trace de rien; on a pris ses précautions pour cela. La passade enfin est la quintessence de l'amour en petite dose, elle s'évapore bientôt. Diversité est la devise d'une coquette.

76. *Chenille*. C'était le nom qu'on donnait autrefois à un habit du matin, à un négligé élégant. On disait alors des gens de cour :

Chenilles le matin, et papillons le soir.

Satire directe qui s'appliquait autant à leurs mœurs qu'à leurs habillemens. Ces sortes de chenilles

étaient alors très-utiles aux grands pour se dégager de la servitude de l'étiquette, et se soulager de l'incommodité des grandeurs, en compagnie de quelques grisettes, qu'ils traitaient dans leurs petites maisons, sur le pied de l'égalité. Comme l'humanité rapproche les distances!

77. *Aristarque.* Ce mot, employé communément pour désigner un critique, un censeur sévère, ne dérive point du grec Α'ριςαρχος, qui signifie bon prince, mais bien du nom d'Aristarque de Samos, qui vivait du temps de Ptolémée Philadelphe, 285 ans avant Jésus-Christ, qui donna une bonne édition des œuvres d'Homère, et qui critiqua avec autant de goût que de sévérité un très-grand nombre de poèmes. Le mot d'Aristarque, dans notre langue, emporte communément l'idée d'un critique malin et passionné, ce qui est contraire au caractère connu d'équité d'Aristarque, qui a servi de type à une critique raisonnée, solide et judicieuse. C'est encore un de ces mots qui ont été détournés de leur signification primitive. La qualification d'Aristarque, pour désigner un critique, était devenue proverbiale du temps d'Horace, comme on le voit par ces vers :

Arguet ambiguè dictum, mutanda notabit,
Fiet Aristarchus.

(HORACE, *Art poétique.*)

« Il vous arrête sur un mot équivoque; il marque ce qu'il faut changer, enfin il fait le devoir d'un Aristarque. » On trouve aussi rarement de bons critiques que de bons juges. La bonne critique est une plante dont la racine est amère, mais dont le

fruit est doux et salutaire. La critique malveillante se sert d'une loupe pour chercher un ciron ; elle ressemble à un homme qui passerait et repasserait la main sur une glace pour y découvrir des bulles imperceptibles. La critique vétilleuse est un mauvais ouvrier qui détruit la trame de l'étoffe pour voir de quoi elle est composée; c'est elle qui a sans doute inspiré ce commentateur pointilleux, qui s'est bien battu les flancs et a consumé son temps et ses veilles pour découvrir bien au juste comment ont fait les soldats grecs renfermés dans le fameux cheval de Troie, pour satisfaire les besoins indispensables de la nature sans salir leurs culottes et sans infecter leurs camarades. Il y a peu de critiques dont le portrait ressemble à celui que Pope a tracé dans son *Essai sur la critique*, chant IV :

Où trouver un censeur dont le juste suffrage
Soit un garant certain du prix de votre ouvrage,
Toujours prêt à montrer l'exacte vérité ;
Qui, rempli de savoir, soit exempt de fierté ;
Dont l'esprit, dégagé de faveur et de haine,
Soit du faux et du vrai la mesure certaine ;
Ferme dans ses avis, mais sans entêtement ;
Sans être scrupuleux, plein de discernement ;
Quoique savant, poli ; quoique poli, sincère ;
Hardi, mais sans hauteur, et sans rigueur, sévère ;
Assez ami du vrai pour blâmer son ami ;
Assez droit pour louer un rival ennemi ;
D'un goût exact et fin, de science profonde,
Sachant également les livres et le monde ;
Qui, doux, officieux, et civil sans fadeur,
Aux talens de l'esprit joigne les dons du cœur ?

Un véritable Aristarque enfin.

78. *Amphitryon*. On désigne par ce mot celui qui défraie les autres, et qui leur donne à man-

ger. Molière, dans la pièce d'*Amphitryon* (acte III, scène 7), fait dire à Sosie :

> Je ne me trompais pas, messieurs, ce mot termine
> Toute l'irrésolution :
> Le veritable Amphitryon
> Est l'Amphitryon où l'on dîne.

Depuis ce temps, ce mot est devenu proverbial. Cette citation me conduit à parler d'un usage fort commun chez les Anciens, qui obligeait l'Amphitryon, c'est-à-dire celui qui donnait un repas, à fournir le bain à ses convives. C'est à quoi Horace fait allusion dans sa quatrième satire du livre I :

> *Sæpè tribus lectis videas cœnare quaternos*
> *È quibus unus amet quâvis aspergere cunctos,*
> *Præter eum qui præbet aquam.*

« De douze convives qui sont à table, il y en aura un au moins qui se plaira à *railler* les autres, excepté celui qui fournit le bain, » c'est-à-dire le maître du logis. C'est par métaphore que le poète emploie ici le verbe *aspergere*. Avant d'offrir des sacrifices ou des libations aux dieux, les Grecs avaient l'attention d'observer la plus stricte propreté; ils se lavaient les mains; ils faisaient de même avant et après les repas. Ces actes de propreté étaient tellement de rigueur chez eux, que l'inobservation de ces formalités avait consacré une expression proverbiale. Lorsqu'on entreprenait une affaire importante, légèrement et sans précaution, on disait que c'était s'y embarquer sans laver préalablement ses pieds et ses mains. Athénée raconte, au sujet du lavement des mains,

un trait assez plaisant dirigé contre les parasites. On disputait dans une société sur la qualité des eaux, et il s'agissait de savoir quelle était la meilleure. L'un préférait l'eau de Lerne, l'autre celle de Pyrène; enfin les avis étaient partagés, lorsque Carneus dit, qu'il pensait avec Philoxène, « que l'eau la plus agréable était celle qu'on versait sur les mains avant le repas. » Nos ancêtres avaient coutume de donner à laver avant le repas. L'heure de se mettre à table était annoncée au son du cornet, c'est ce qu'on appelait *corner l'eau ;* cela indiquait qu'il fallait préluder au repas par l'action de laver les mains. Cette coutume, dit le Duchat, s'observe encore dans les cours d'Allemagne, et l'on voit dans Froissard, que sous le règne de Charles V elle avait aussi lieu en France et en Flandre. L'usage de laver les mains avant et après le repas existait encore en France, du temps de Regnier, car il dit dans sa satire x :

Sur ce point on se lave, et chacun en son rang
Se met dans une chaise, ou s'assied sur un banc.

Aujourd'hui, dans les maisons où règnent le bon ton et la propreté, on se lave les mains et la bouche seulement après le repas.

79. *Poltron.* On fait dériver ce mot de *pollex truncatus* (pouce coupé), parce que ceux qui ne voulaient pas porter les armes se coupaient les pouces, pour avoir un prétexte de ne pas aller à la guerre. Cette étymologie n'est pas française.

80. *Pénard*, *vieux pénard*; on appelle ainsi par mépris, un vieillard tout cassé et ruiné par l'abus

du plaisir des sens. Le Duchat croit que ce mot est une corruption de poignard; je ne vois point là, à moins que d'aller chercher trop loin, une cause qui puisse justifier son sentiment. Tuet le fait dériver avec beaucoup plus de raison, selon moi, du mot latin *penis.* On voit du moins, dans cette étymologie, la cause et l'effet, la preuve et les témoins.

81. *Tartufe.* Ce mot, inventé et introduit dans notre langue par Molière, signifie faux dévot. Il doit le jour, dit-on, à la circonstance suivante. « Molière se trouvait un jour chez le nonce du pape avec deux ecclésiastiques, dont l'air mortifié et hypocrite prêtait singulièrement aux idées que son esprit recueillait pour peindre un caractère ; il travaillait alors à sa comédie de *l'Imposteur.* On vint présenter à son excellence des truffes à acheter. Un de ces dévots, qui savait un peu d'italien, à la vue des truffes, sortit tout à coup de l'état de recueillement qu'il affectait, pour les considérer : comme son odorat se trouvait agréablement chatouillé par leur arôme, il se mit à choisir les plus belles, et s'écriait d'un air riant : *Tartufi, signor nunzio, tartufi.* Ce trait parut si plaisant à Molière, qu'il conçut l'idée de donner à sa pièce, qui portait d'abord le nom de *l'Imposteur*, et à l'imposteur lui-même, qui s'appelait Panulphe, celui de *Tartufe.* Le libéralisme a ses tartufes, comme le royalisme, et peut-être davantage.

82. *Rodomont*, fanfaron, faux brave, qui, pour donner une haute opinion de lui, vante les prouesses qu'il n'a pas faites. Le Duchat fait dériver ce sobriquet des mots latins *rodere montem,*

ronger une montagne, hyperbole qui prête assez à la définition du mot.

83. *Nepotisme*. Ce mot, emprunté à la langue italienne, est tiré du latin *nepos*, qui veut dire neveu, et sert à exprimer l'autorité que s'attribuent généralement les neveux des papes pendant le pontificat de leurs oncles. Ce mot ne fait partie de la langue française qu'à la faveur du néologisme, mais il faut avouer qu'il se trouve souvent avoir une heureuse application, et surtout aujourd'hui. Combien de gens, revêtus de grandes charges et d'un crédit temporaire, ressemblent au pape Grégoire XIV, qui, s'entretenant avec son neveu de leurs profits et intérêts communs, lui disait : *Mon neveu, faites votre pelote avant que je ne parte, car bientôt mon royaume ne sera plus de ce monde*. Combien de ministres, car la série est longue, en ont été *réduits-là*.

84. *Ratier*. On dit d'un homme rempli de caprices, *c'est un ratier; il a des rats*. L'auteur d'une petite satire contre le genre humain, intitulée *l'Histoire des rats pour servir à l'histoire universelle*, et qui devait se connaître aux *rats*, puisqu'il a traité la matière *ex-professo*, s'exprime ainsi : « Tout homme qui n'a pas de liaison dans ses pensées, de suite dans ses actions, d'ordre dans ses desseins, qui semble souvent agir plutôt par hasard, par caprice ou par principe de mécanisme, que par raison, s'appelle *ratier ;* au moins ce sont les idées que je crois attachées à ce terme. Or, quel est le mortel qui ne mérite pas quelquefois ce nom? » Quelques-uns pensent que l'origine de ce mot ne

vient point d'aucune allusion à l'animal qu'on appelle rat, mais plutôt de cette partie de notre corps connue sous le nom de rate, dont les maladies causent tant de désordre dans le cerveau. Je pense qu'ils ont confondu la rate avec le foie, d'où est sécrétée la bile, qui est le ferment d'un grand nombre de maladies. L'abbé Desfontaines croit que cette façon de parler vient du mot *ratum*, qui signifie une pensée, une résolution, un dessein. On dit familièrement, *cet homme a des idées*, *certaines idées*, pour dire qu'il lui passe des folies par la tête. Or, comme le vieux mot français *rat* (pensée), formé du latin *ratum*, a la même prononciation que *rat* (*mus*), on a confondu les deux expressions, et l'honneur de la méthaphore est resté sottement au dernier mot, ce qui est bien la preuve même qu'il passe bon nombre de rats dans les cervelles humaines.

85. *Quiproquo*. On appelle ainsi une bévue, une méprise ; comme il arrive assez souvent que les apothicaires, je devrais dire pharmaciens, prennent une drogue pour une autre, aux dépens de la bourse, et plus malheureusement quelquefois de la vie des malades, on a joint communément le mot *quiproquo* à celui d'apothicaire : de sorte qu'un préjugé préjudiciable à l'honneur et à la réputation des apothicaires a prévalu, quoique ces manipulateurs de drogues ne fassent pas plus de quiproquos que n'en font souvent les hommes de loi. On raconte, au sujet de quiproquo, qu'un certain apothicaire de Blois, ayant trouvé l'ordonnance d'un médecin où il y avait écrit en abrégé *agarici*

opti pour *agarici optimi*, lut *agarici opii*, et crut qu'il fallait employer de l'opium dans le médicament qui lui était prescrit; il y en mêla une si grande quantité, que si le médecin, voyant un résultat contraire à celui qu'il espérait de cette potion, n'eût découvert la méprise, le patient eût été malade pour la dernière fois, ce qui ne serait pas arrivé si le médecin eût pris la peine de bien libeller son ordonnance. Aujourd'hui nous sommes plus en sûreté, grâce au Codex et à la meilleure instruction des pharmaciens, qui doivent avoir une dent contre ce maudit confrère, dont la sottise a fait naître une défiance injurieuse pour leur profession. Au lieu de quiproquo il faudrait écrire *quid pro quo*, *aliquid pro aliquo,* une chose pour l'autre.

86. *Orviétan.* Antidote ou contrepoison; on l'a appelé de ce nom, parce qu'il fut inventé et débité par un opérateur qui était d'*Orviete* en Italie, et qui en fit des expériences extraordinaires en sa personne sur un théâtre public, en prenant différentes doses de poison. Cet orviétan provient, dit-on, d'une plante qui a des propriétés merveilleuses contre l'empoisonnement, et a communiqué son nom à tous les remèdes que viennent débiter en France tous les charlatans d'Italie.

87. *Vampire.* Ce nom a été donné figurément à ceux qu'on accuse de profiter des malheurs publics, de pomper le sang du peuple, et de s'engraisser de sa substance, par allusion à des êtres fantastiques, qui, suivant une croyance populaire fort accréditée en Allemagne, sucent le sang des personnes que l'on voit attaquées de phthisie. On a

également donné le nom de *vampire* à une monstrueuse chauve-souris d'Amérique, qui suce le sang des personnes qu'elle trouve endormies, et dont elle entretient le sommeil perfide en agitant doucement ses ailes jusqu'à ce qu'elle soit repue de sang. L'hémorrhagie que la morsure occasione est souvent mortelle, si on ne l'arrête à temps. On peut consulter sur les *vampires*, et sur la superstition ridicule qui en résulte, le *Mercure de France* du mois de mai 1732, l'abbé Lenglet du Fresnoy, et surtout dom Calmet, bénédictin, qui a perdu son temps à faire un ouvrage sur ces êtres de raison, ces fantômes. « Le crime horrible que signale le *vampirisme*, dit M. C. Nodier, dans son roman de *Lord Ruthwen*, est plutôt une allégorie dont la morale a de nombreuses applications. Par exemple, un conquérant qui ravage de paisibles contrées, et dont l'ambition insatiable fait verser le sang des peuples, un fils ingrat et prodigue, qui réduit à la misère un père vertueux, dont soixante ans de travail avaient assuré la fortune; une femme qu'on aime, et qui, par ses imprudences, aiguise à chaque instant pour nous le poignard de la jalousie; un roi cruel, un ami perfide, un ministre qui trahit la confiance de son maître, et amène des révolutions terribles à la place du bien qu'il aurait pu faire, tous ces êtres, fléaux de la société, ne représentent-ils pas le *vampirisme?* » Ainsi les mots *vampire* et *vampirisme* se sont introduits dans la langue française à la faveur d'une croyance superstitieuse et du délire de l'imagination.

CHAPITRE II.

Des expressions singulières et proverbiales.

1. *Avoir maille à partir entre personnes.* Partir est un vieux mot français qui signifie partager, diviser. « Nous partons le fruit de notre chasse avec nos chiens et oiseaux, comme la peine et l'industrie, » dit Montaigne.

2. *Battre l'estrade.* Cette expression est tirée du mot latin *strata*, que les Grecs modernes ont emprunté aux Latins, et qui signifie pavé. Virgile a dit : *strata viarum.* Les Grecs anciens appelaient στροθος (pavé), un lieu pavé de morceaux de marbres de différentes couleurs, et divisés en compartimens que les modernes ont appelés *mosaïques ;* ainsi battre l'estrade est évidemment battre le pavé, courir les rues sans but fixe et pour tuer le temps, lorsqu'on ne sait utilement l'employer. Les Italiens se servent du mot *strada* pour dire une rue.

3. *C'est une affaire baclée;* c'est-à-dire terminée. Bacler est un mot dont les gens de la campagne se servent pour dire, fermer la porte en dedans. Il dérive de *baculum*, bâton, parce que les villageois se servent ordinairement d'une clavette ou cheville en bois en guise de verrou.

4. *Chauffer le tison.* Expression proverbiale empruntée des Latins, *titio ad ignem*, être altéré, et irriter sa soif. *Jeter de l'huile dans le feu.*

5. *Chanter la palinodie;* c'est-à-dire chanter le pour et le contre, se rétracter, varier d'opinion, de langage suivant les circonstances, encenser tour

à tour tous les partis dominans; combien n'avons-nous pas vu d'orateurs, d'avocats, d'historiens, d'hommes d'état ou soi-disant tels, chanter la palinodie; après cela croyez, si vous voulez, à la constance et au dévoûment prétendu de ces caméléons. Le mot palinodie vient de deux mots grecs παλιν, de nouveau, et αειδω, chanter. Chanter de rechef, c'est-à-dire le contraire de ce qu'on a avancé. Les Latins rendent ce mot par celui de *recantatio*. Il est proprement le désaveu de ce qu'on avait dit précédemment. C'est pourquoi tout poème, et en général toute composition qui contient une rétractation de quelque offense faite par un poète, à qui que ce soit, s'appelle *palinodie*. On en attribue l'origine au poète Stésichore, natif d'Himère, ville de Sicile, 610 ans avant Jésus-Christ. Les habitans d'Himère étant en guerre avec leurs voisins, implorèrent le secours de Phalaris, tyran d'Agrigente. Stésichore s'opposa de toutes ses forces à une demande qui tendait à priver ses concitoyens de leur liberté. Phalaris s'étant déclaré leur ennemi, Stésichore se mit à la tête des Hymériens, combattit vaillamment; mais il succomba dans cette lutte contre le tyran, se réconcilia même par la suite avec lui, et chanta les vertus de Phalaris, qui était devenu un de ses plus grands admirateurs. Tel qui est aujourd'hui sur le pinacle, a chanté les vertus de l'incorruptible Robespierre, de Marat, voire même de Barrère. Le fabuleux s'est joint à ce que l'antiquité nous a transmis sur ce poète. Pausanias raconte qu'il fit un poème satirique contre la belle Hélène; que Castor et Pollux,

voulant venger l'outrage fait à leur sœur, frappèrent le poète de cécité. Celui-ci, pour recouvrer la vue, composa un autre poème, dans lequel il soutint qu'Hélène n'avait jamais abordé en Phrygie, comme il l'avait prétendu auparavant, loua les charmes et les vertus d'Hélène, et félicita Ménélas d'avoir obtenu la préférence sur ses rivaux.

6. *Courir le guilledou.* Hanter de mauvais lieux, de mauvaises compagnies. Le mot guilledou dérive de *gildonia, geldonia*, qui anciennement, et suivant le glossaire de Leidembrog, signifiait *adunatio, conspiratio*, soit que ces assemblées fussent devenues licencieuses, soit que les jeunes gens, au lieu de s'y rendre, allassent faire des parties de débauche dans d'autres lieux. Il y a toute apparence que le mot *gildonia* a été pris pour la débauche même.

Car souvent, moins sage que fou,
Il va courir le guilledou.
(SCARRON, *Gig.*, chap. 12.)

7. *Courir l'aiguillette.* Mener un train de vie honteux, et se faire prostituée. Chez les Romains, les femmes de débauche étaient connues par certaines marques distinctives, et encore plus sans doute par leur licence et leur effronterie. Pasquier, qui vivait dans le dix-septième siècle, assure avoir vu de son temps les filles du Château-Vert à Toulouse n'ayant d'autre enseigne qu'une aiguillette sur l'épaule. Moisant de Brieux pense que ce proverbe veut désigner l'aiguillette des hommes, et que c'est de ce mot que sont venues ces diverses manières de parler : *Nouer l'aiguillette, dénouer l'aiguillette, mettre bas l'aiguillette*, qui ont donné lieu à des com-

mentaires, où la décence ne trouve pas toujours son compte. On peut lire, pour l'intelligence de toutes ces locutions, le fameux procès du marquis de Gesvres ; on se formera une juste idée des sensations, épreuves et contre-épreuves qui se rattachent à ces mots. Ce sont autant de chefs-d'œuvre propres à enflammer l'imagination la plus morte, et à réveiller le tempérament le plus engourdi.

8. *Courir la prétentaille ;* c'est-à-dire le cotillon. Le vertugadin, la prétentaille, le falbala et le mirliton, dont le nom est devenu si fameux, étaient des ajustemens féminins. Ce dernier surtout, quoique ne signifiant rien, a donné du fil à retordre aux étymologistes, qui se perdent souvent dans de savantes et inutiles conjectures, tandis qu'ils ont le mot et la chose sous le nez. Le caprice fait les modes, leur donne des noms, qui sont la plupart du temps dus au hasard, et qui vont ensuite se perdre dans l'oubli.

9. *Donner la férule* (1). La férule, cet instrument

(1) La tige de la férule s'élève de cinq pieds environ ; elle est noueuse, et épaisse de trois pouces. Le creux de cette tige est rempli d'une moelle blanche, qui, lorsqu'elle est bien sèche, prend feu comme l'amadou, et ne se consume que très-lentement, ce qui donne la facilité de se servir de cette plante pour porter du feu d'un endroit en un autre. Cet usage est fort ancien, et a donné lieu sans doute à la fable de Prométhée, qui, suivant un passage d'Hésiode, emporta dans la tige d'une férule le feu qu'il avait dérobé dans le ciel, probablement parce qu'il se servit de moelle de férule comme d'une mèche, et apprit aux hommes à conserver ainsi le feu. Les tiges de la férule sont assez fortes pour servir d'appui, et trop légères pour ne pas se briser si

destiné à châtier les enfans, était connue dans l'antiquité. Martial dit qu'elle était le sceptre des pédagogues :

Sceptrum pedagogorum
Invisum nimiùm pueris, gratumque magistris.

Il dit encore dans un autre endroit :

Ferulæque tristes, sceptra pedagogorum,
Cessent. (Liv. X, ép. 62.)

Laisse reposer ces tristes férules, le sceptre des pédans.

C'est une plante de la famille des ombellifères, dont la tige sarmenteuse servait de bâton aux prêtres de Bacchus, et plus tard de sceptre aux empereurs du Bas-Empire; on la nommait ΝΑΡΘΗΜ. Le haut en était carré et plat. L'usage en était fort ancien parmi les Grecs, qui appelaient leurs princes *Narticophores*, porte-férules. On appelait aussi du nom de férules le thyrse, comme on peut en juger par ce proverbe grec : *Beaucoup de gens portent la férule, mais il y en a peu qui soient Bacches;* c'est-à-dire qui aient saisi l'esprit des cérémonies de Bacchus, qui avaient pour objet de pénétrer les profanes de la crainte des peines infernales, et de flatter les

---

l'on veut en frapper quelqu'un. Bacchus, un des sages législateurs de la Grèce et de l'antiquité, ordonna aux premiers hommes qui burent du vin, de se servir de cannes de férule pour soutenir leurs pas chancelans, parce que, dans leur fureur bachique, ils étaient exposés à se briser la tête en tombant. Pline assure que les ânes mangent cette plante avec avidité, bien qu'elle soit un poison pour les autres animaux. Suivant les remarques de Plutarque et de Strabon, Alexandre tenait les *Œuvres d'Homère* renfermées dans une cassette de férule, à cause de sa légèreté.

initiés des plus douces espérances sur la vie future.

10. *Donner la savatte.* C'était une punition fort usitée chez les anciens ; Perse, dans sa cinquième satire, vers 164, fait allusion à cette coutume :

Soleâ puer objurgabere rubrâ.

« Elle vous corrigera avec sa pantoufle rouge. » Le mot savatte vient du latin *sapa*, qui correspond au mot *lamina*, à cause que les souliers sont plats comme une lame. Les Espagnols disent *zapato*, soulier, et *zapatero*, cordonnier. C'était également l'usage à Malte, d'infliger aux jeunes chevaliers novices qui avaient négligé de remplir leurs devoirs sur les galères de l'ordre, une correction sur les fesses avec un soulier, et c'est encore parmi nos jeunes gens une espèce de jeu, en même temps qu'un châtiment, qu'ils appliquent à celui d'entre eux dont la conduite mérite des reproches. Lucien, dans ses Dialogues, fait souvent mention de cette punition.

11. *Donner un pensum.* C'est un travail qu'on donne à faire aux écoliers pour les punir. Ce mot signifie proprement la filasse qui pend à la quenouille. Virgile en donne une explication dans ses *Géorgiques* (liv. I) :

Nec nocturna quidem carpentes pensa puellæ,
Nescivere hyemem.

« Les filles même qui filent la nuit à la tâche, ne manquent pas de moyens pour prévenir l'ennui de l'hiver. » Les Latins ont appliqué figurément ce mot à toute espèce de travaux.

12. *Faire l'école buissonnière.* Cela se dit pro-

verbialement, lorsque quelqu'un s'est absenté d'un lieu sans raison. Ce proverbe, selon Ménage, est né au village, où les enfans, au lieu d'aller à l'école, vont dans les buissons chercher des nids d'oiseaux. Il vient, selon d'autres, de ce qu'au commencement du luthéranisme, les sectateurs de cette doctrine, n'osant prêcher ni enseigner publiquement leurs dogmes, tenaient dans les campagnes des écoles secrètes, qu'on nomma *buissonnières*, comme étant tenues derrière des buissons. Le parlement, qui en fut informé, rendit, le 6 août 1552, un arrêt qui défendait les *écoles buissonnières*, et renouvela les défenses d'enseigner sans la permission du chantre de l'église de Paris.

13. *Faire versure.* Cette expression vient des mots latins *versuram facere*, et signifie emprunter pour payer, en ne faisant que changer de créancier. Térence a dit : *In eodem luto hæsitas, versurâ solvis, Geta*, tu es toujours, Geta, dans le même bourbier, tu fais un trou pour en boucher un autre.

14. *Faire la figue*, c'est-à-dire se moquer de quelqu'un. La Fontaine s'est servi de cette expression proverbiale :

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeant,
Aux dangers, ainsi qu'elle, *ont souvent fait la figue.*
Le sage dit : Selon les gens,
Vive le roi, vive la ligue.

Ce proverbe vient des mots italiens *far la fica*, et tire son origine d'une anecdote reconnue fabuleuse et rapportée par Munster, surnommé le *Strabon de l'Allemagne*, dans son Dictionnaire. Les Milanais, s'étant révoltés contre l'empereur Barbe-

rousse, chassèrent de leur ville l'impératrice sa femme, et la firent monter sur une mule, le dos tourné vers la tête de cette mule, et le visage vers la queue. Barberousse, les ayant vaincus et remis dans le devoir, fit mettre une figue aux parties sexuelles de la mule, et obligea tous les Milanais captifs d'arracher cette figue avec les dents, sous peine d'être pendus sur-le-champ, et ils étaient obligés de dire au bourreau en lui remettant cette figue, *ecco la fica.* Aussi est-ce la plus grande injure que l'on puisse faire aux Milanais que de leur faire la figue, en leur montrant le bout du pouce serré entre le pouce et l'index de l'autre main.

15. *Manger son bien en herbe.* C'est-à-dire dissiper follement et promptement son revenu, avant qu'il soit échu. Un homme connu par ses profusions fut attaqué d'une maladie violente, qui lui faisait rendre des déjections de couleur verdâtre. Un médecin, consulté sur la cause d'un effet aussi singulier, lui répondit moins en docteur qu'en parémiographe : *Vous ne devez pas en être surpris, puisque vous avez mangé tout votre bien en herbe.*

16. *Parler à ventre déboutonné.* S'exprimer sans mesure et sans égard pour les bienséances. Un procureur nommé Topenot défendait un maquignon, que l'on voulait obliger à reprendre un cheval qu'il avait vendu : « Messieurs, dit l'orateur, quand nous avons vendu notre cheval il était gros et gras. Aujourd'hui, comment veut-on que nous le reprenions? on nous le ramène comme un *ecce homo*, parce qu'on l'a fait courir *à ventre déboutonné.* Après tout, nous n'osons point en imposer à la cour. Il

est là-bas dans le préau, il n'y a qu'à le faire monter et comparaître en personne. « Mais, maître Topenot, lui dit-on, gardez le cheval à l'écurie une quinzaine de jours, il sera bientôt refait. Ah, Messieurs! reprit le procureur, ce qu'on demande n'est pas raisonnable, et ma partie n'est pas en état de garder à l'écurie un cheval qui resterait *les bras croisés à ne rien faire.* » Cette singulière éloquence était digne de la partie qu'il défendait. Maquignon vient d'un mot grec qui signifie, *fripon, maraud, voleur*. Les maquignons, en général, ne démentent pas leur origine.

17. *Prendre des vessies pour des lanternes.* S'abuser. Martial a dit :

Cornea si non sum, numquid sum fuscior? Aut me
Vesicam contrà qui venit esse putat?

« Quoique je ne sois pas de corne, suis-je plus obscure? celui qui me rencontre peut-il me prendre pour une vessie? »

18. *Parfiler.* Il fut un temps où la mode était de parfiler, c'est-à-dire de mettre en charpie des galons, des ganses, des étoffes d'or et d'argent, qui, dans cet état, avaient encore du prix chez l'orfèvre. Dans ce temps-là, au dix-septième siècle, il était de mode de donner aux dames, en étrennes, sous les formes les plus bizarres, des pièces de toile d'or qui n'étaient bonnes qu'à parfiler. L'or n'était jamais refusé sous cette forme, et quand en faisant la conversation on avait parfilé quelques aunes d'étoffe dans le cours de plusieurs soirées, on finissait par tirer un assez bon profit de son temps.

19. *Renvoyer aux calendes grecques.* Les Romains nommaient calendes le premier jour de chaque mois. Les Grecs ne comptaient point par calendes, ce qui fait qu'on dit, d'une chose qu'on n'exécutera pas, ou qu'on n'a pas envie de faire, qu'elle est renvoyée aux calendes grecques.

20. *Révéler les secrets de l'école;* c'est-à-dire, apprendre aux étrangers des choses dont les confrères ou les initiés seuls doivent être instruits. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter l'histoire que rapporte Jamblique, d'un certain *Mullias* et de sa femme *Tymicha,* qui ne voulurent jamais apprendre à Denys la raison de l'aversion que les Pythagoriciens avaient pour les fèves, jusque-là que Tymicha se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage du tyran, de peur que les tourmens ne la forçassent de satisfaire la curiosité de Denys, et de violer ainsi la loi fondamentale de leur école, qui consistait à ne jamais communiquer aux profanes les secrets de leur doctrine. C'est peut-être à cette première antiquité qu'il faut rapporter l'origine de ce proverbe : *Il ne faut pas révéler les secrets de l'école*, qui est encore en usage dans beaucoup de sectes et de confréries.

21. *Donner à quelqu'un la monnaie de sa pièce;* c'est-à-dire, lui rendre propos pour propos, injure pour injure. Un homme de la cour donnait à manger à des gens de bonne compagnie, et n'avait avec lui pour tout domestique qu'un page qui ne suffisait pas pour donner à boire à tous les conviés. Messieurs, réjouissons-nous, leur dit-il, et buvons. Donnez-nous donc la monnaie de votre

page, lui répondit un d'entre eux, faisant entendre par là qu'il fallait qu'il changeât son page en plusieurs laquais, pour les servir, comme on change une pièce d'or en plusieurs pièces de moindre valeur.

22. *Donner l'estaffe.* Du mot italien *staffa*, qui signifie étrier, est venu l'usage qu'on a, en menaçant quelqu'un de la bastonnade, de dire qu'on lui fera donner l'estaffe, parce qu'en effet les estaffiers (voir ce mot, p. 249) marchaient à pied à l'étrier du cheval de leurs maîtres, qui pouvaient user du privilége de leur grandeur pour les gratifier de coups d'étrier.

23. *Chercher castille;* chercher noise. Le mot castille s'est conservé dans le langage familier, pour exprimer une dispute, une querelle; il se disait anciennement de l'attaque d'une tour ou d'un château, et il fut employé depuis pour désigner les jeux militaires, qui n'étaient qu'une représentation simulée des fureurs de la guerre. En 1546, la cour de France, passant l'hiver à la Roche-Guion, et n'ayant rien de mieux à faire qu'à fainéanter, s'amusait à faire des castilles, que l'on attaquait et défendait avec des pelotes de neige.

24. *Conter des bourdes.* Conter des mensonges. Le mot bourde vient du latin du moyen âge, *burdare*, qui veut dire se jouer, plaisanter. Les Italiens disent *burlare*.

25. *Faire charivari.* C'est faire un bruit indécent avec des tambours, des armes à feu, des cloches, des plats, des assiettes, des bassins, des

poêlons, des chaudrons, accompagné de huées, de sifflemens, de bourdonnemens, de cris; enfin, c'est causer du désordre et du tapage dans les rues et sous les fenêtres de personnes qui se sont remariées. Cet usage est commun à plusieurs provinces de France. On choisit, soit le moment où les époux sortent de l'église après la célébration nuptiale, soit le soir ou la nuit même des noces, pour faire retentir à leurs oreilles ce bruit discordant. C'est une observance superstitieuse qui consiste à tourner en dérision les secondes noces, que l'Église a cependant approuvées de tout temps, et à profaner la sainteté du mariage. C'est un reste de l'ancienne idolâtrie que l'Église a même souvent frappé d'excommunication. Plusieurs synodes et conciles provinciaux ont expressément condamné les charivaris. Les propos indécens, les troubles qui en sont les suites, les ont fait regarder comme une véritable atteinte à l'ordre et à la morale, et ont attiré sur eux la juste sévérité des lois. Ils ont souvent été la cause de grands désordres, de crimes même, comme on peut le voir dans un procès fameux, qui a donné lieu au célèbre avocat Loyseau de Mauléon de faire briller son éloquence. (Voyez *le plaidoyer de cet avocat pour la veuve Muguet, contre les sergens et arquebusiers de la ville de Lyon, et leurs officiers*, vol. I.)

26. *Employer les rognures*. Expression proverbiale usitée pour exprimer le profit surabondant que l'on retire d'une affaire. On appelle *rognures*, dit le Dictionnaire de l'Académie, les restes des matériaux qui ne sont point entrés dans la composition d'un

grand ouvrage, pour lequel ils avaient été destinés, et dont ensuite on fait un petit ouvrage dans le même genre. Henri IV allait assez souvent dîner chez le parvenu Zamet, seigneur de dix-sept cent mille écus, comme il s'appelait lui-même devant un notaire qui rédigeait pour lui un contrat, et qui lui demandait ses qualités. Un jour que le roi lui avait fait cet honneur, il prit, après le repas, fantaisie à Zamet de montrer à Henri sa maison, qu'il avait fait reconstruire à neuf; et, lui faisant remarquer tous les coins et recoins qu'il y avait pratiqués, il lui dit : Sire, j'ai ménagé ici ces deux salles, de cet autre côté-là, ces trois cabinets que voit votre majesté. *Oui*, *oui*, reprit vivement Henri IV, *et de la rognure j'en ai fait des gants.*

27. *Chanter jehan petaquin.* Expression souvent employée du temps de la Ligue. C'était le refrain d'une chanson italienne, dérivé du mot *petachina*, qui veut dire coquette, et de l'expression proverbiale, *star sulle petachine*, qui signifie faire doublement bonne chère. Il y a là un jeu de mots qui cache une action licencieuse, comme l'on pense; et relativement aux mots *jehan petaquin*, ils pourraient avoir un sens analogue à celui du proverbe français, *manger et peter tout ensemble.* D'Aubigné, dans son baron de Fæneste, les a employés à l'occasion que voici : Je demande au lecteur la permission de le citer; on sait que ses paroles ne sont souvent rien moins que chastes. « Le comte de la Rochefoucauld, seigneur d'un agréable et excellent esprit, avoit demandé à un de ses amis une grotesque ou *drôlerie*, pour la galerie de son château de

la Terne, sur la Charente. On lui donna trois files de peinture, à savoir : *une danse, un bagage d'armée qui chemine, et une procession.* » Voici la description que d'Aubigné fait du bagage. « Au bagage c'étoit bien une plus grande diversité ; il me souviendra de quatre ou cinq pièces : une vivandière qui avoit un chaudron sur le cul, une poêle en épée, et une cuiller en poignard, la teste dans un panier, une écharpe d'oignons, et un masque de satin; un garçon de tambour sur un âne, sa caisse rompue sur l'échine et une oie dedans ; un aumônier qui va après sur une mule s'endormant et baissant la teste, et l'oie qui lui empoigne le nez; un laquais, un chapeau bien garni de plumes de chapon, qui roule une civière et une malle verte dessus. Un chameau et une demoiselle dans le bât, qui tient sur le devant un médecin, et en croupe un cordelier ; une charrette à bœufs renversée et pleine de garces, la plupart les cuisses en haut et la tête en bas, et un récollet qui a le nez au trou de la plus grasse. Il me souvient encore, à la fin du bagage, d'un argoulet découpé à la mode comme un canard à la façon de Poitou, le visage enfoncé dans une touffe de cheveux, monté sur une jument; derrière lui un grand roussin pie monté par un apothicaire qui a une chausse d'Hyppocras dans la teste. Le roussin met les pieds de devant sur les épaules de l'argoulet, embesse la jument. Les pennaches du valet et de l'argoulet vont au branle, et les garces et goujats sont à l'entour qui *chantent jehan petaquin.* »

28. *Porter le haut de chausse.* L'abbé Massieu, dans son *Histoire de la Poésie française*, croit que

cette expression proverbiale et populaire doit son origine au fabliau composé par Hue Piancelle. L'auteur suppose que sire Hans et dame Avieuse, sa femme, combattirent long-temps à qui porterait le haut de chausse; mais la femme, après une longue et vigoureuse résistance, fut contrainte de céder. Elle tomba dans un tonneau, la tête la première, les pieds en l'air; dans cette posture elle s'avoua vaincue :

> Hue Piancelle qui trouva
> Cil fabel (1), par raison trouva
> Que cil qui a femme robête (2)
> Est garni de mauvaise bête.

29. *Donner dans la bosse;* c'est-à-dire, donner dans un piége, se laisser duper, ajouter foi trop facilement à des discours fallacieux, à des promesses mensongères :

> Certain bossu, grand enjoleur de filles,
> Pour en séduire une des plus gentilles
> Lui promettait, s'en croyant sûr déjà,
> Belle maison, diamans et carrosse.
> Ah! que nenni, dit-elle, nenni dà,
> Ce n'est pas moi qui *donne dans la bosse.*

30. *Nouer l'aiguillette.* C'était, par des opérations magiques, empêcher un homme de l'être dans des circonstances où sa passion, son amour-propre, et l'intérêt de sa race lui en faisaient un plaisir, un honneur, un devoir. Il était, comme l'on disait, ensorcelé, lié, garotté par un sort dans les parties les plus intimes de lui-même. L'envie

---

(1) Fabliau.
(2) Robuste.

et la vengeance concouraient par les moyens les plus criminels, et par la fascination, à rendre un homme nul sans le mutiler, et à paralyser en lui les sources fécondes de la vie. Si, par toutes sortes de conjurations démoniaques, et après surtout l'expertisme du congrès, on ne parvenait pas à détruire le charme dirimant, le mariage était déclaré nul, et les époux maléficiés se séparaient. Il leur était permis, à chacun, de convoler à d'autres noces, et bien souvent le sort malin et jaloux, qui avait présidé à leur première union, et qui en avait contrarié les résultats naturels, se plaisait à les dédommager avantageusement dans une seconde. Telle fut la destinée du marquis de Brosse, impuissant pour sa première femme, tout puissant pour la seconde, dont il eut sept enfans à lui appartenans, du moins en vertu de l'axiome : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant.* Chez les Grecs modernes, peuple gâté par la superstition, l'opération magique par laquelle on *lie* les époux, dit Sonnini (*Voyage en Grèce et en Turquie*), est, selon eux, une évocation au diable ; elle se pratique en formant trois nœuds lâches à un cordon. Lorsque le *papas* bénit les époux, le méchant qui veut leur nuire, tire les deux bouts du cordon, serre les nœuds, et dit : *J'attache N... et N... et le diable au milieu.* Il n'en faut pas davantage ; l'impuissance de l'époux dure tant que les nœuds ne sont pas défaits, et si le cordon fatal se perd, ou si une malveillance opiniâtre se refuse à le dénouer, l'abattement devient général, et le marasme conduirait à la mort, si le mariage n'était dissous ; mais

cette faiblesse accidentelle du corps n'est produite que par celle de l'esprit. Il n'est aucun Grec qui, en se mariant, ne redoute d'être *lié*. A cette précaution se joignent les alarmes que l'épouse et les parens ne lui dissimulent pas; il ne se présente au temple de l'hymen qu'en tremblant, et l'âme pleine de frayeur, et si quelques circonstances paraissent venir à l'appui de cette crainte, l'esprit se trouble, et l'imagination frappée produit le mal dont elle seule est la cause.

31. *Prendre une pointe de vin;* c'est-à-dire, boire jusqu'à la gaîté, est une locution française qui correspond à une expression très-commune parmi les Grecs, *s'échauffer avec le vin.* Eschile, au rapport de Plutarque, ne composait ses tragédies qu'après avoir pris une pointe de vin. Il remarque, dans le même endroit, que son aïeul Lamprias ne disputait jamais avec plus d'esprit, et ne montrait jamais plus d'habileté à résoudre les difficultés proposées par les philosophes, qu'à souper, quand le vin commençait à échauffer son cerveau. Les verres, dit Dryden, dans la *Vie de Plutarque*, volaient à la ronde avec les disputes, et les convives faisaient également éclater l'enjouement et la sagesse. Varron appelle le vin, *hilaritatis dulce seminarium.*

32. *Sucrer sa moutarde;* c'est-à-dire, modérer sa critique ou son ressentiment. Mathurin Régnier s'exprime ainsi dans sa deuxième satire :

> Cependant il vaut mieux sucrer votre moutarde;
> L'homme pour un caprice est sot qui se hasarde.

33. *Donner les haguignètes* (ou *hoguignètes*). Peut-être a-t-on dit haguignètes pour éviter l'équivoque

de la signification obscène que les Picards donnent au mot de *hoguigner*. Ce mot de hoguignètes, suivant Moisant de Brieux, venait des mots latins *hoc in anno*. C'était anciennement un présent que l'on demandait au dernier jour de l'année. Ces mots, étant latins, n'étaient point compris par le peuple, et étaient diversement prononcés par lui. Les uns disaient *hoquinano*, les autres *haguinelo*, comme le témoignent les refrains de ces deux couplets d'une chanson normande :

Si vous veniez à la dépense,
A la dépense de chez nous,
Vous mangeriez de bons choux;
On vous servirait du rot
Hoquinano.

Donnez-moi mes haguignètes
Dans un panier que voici;
Je l'achetai samedi
D'un bon homme de dehors;
Mais il est encore à payer
Haguinelo.

Il y a grande apparence que ce dernier mot vient, par corruption, du cri des Druides, *au guy l'an neuf, ad viscum anno novo*. Il ne faut pas confondre les hoguignètes avec les étrennes, qu'on appelle à Rouen les érivières; celles-là se donnent le dernier jour de l'année courante, et celles-ci le premier jour de l'an suivant.

34. *Godailler*. Ce mot se compose des mots anglais *good ale*, ou des mots allemands *goad-ael*, qui signifient bonne bierre. La *godale* était en effet une bière d'une qualité beaucoup plus forte que la *cervoise* ordinaire. Les Flamands lui avaient donné pour cela le nom de double bière. Il nous en est resté l'expression *godailler*, qu'on applique encore aujourd'hui aux buveurs crapuleux, qui, peu délicats sur les plaisirs de la société, se réunissent uniquement pour boire et pour se livrer à l'intempérance.

35. *Donner le branle;* c'est-à-dire donner le ton, faire aller les choses, mettre en mouvement. Pélisson dit, en parlant du cardinal de Richelieu. « Il suffit d'un homme pour donner le branle à tout le royaume. » Qu'aurait-il dit de Bonaparte?

36. *Cracher sur les tisons.* Cette expression proverbiale est spécialement réservée pour les vieillards. A leur âge, on rejette plus que jamais une certaine quantité de salive et de matières glutineuses, qui sortent de l'arrière-gorge. Cette expulsion leur est fort utile, en ce qu'elle débarrasse leur poitrine d'une matière incommode, et qui pourrait l'engorger.

37. *Être à pot et à rôt avec quelqu'un.* C'est boire, manger et vivre continuellement avec une personne. On dit encore *être à pot et à cuiller.* Maillard, fameux prédicateur du temps de la ligue, se servait souvent de cette expression triviale dans ses sermons. Il reproche aux prélats et aux chanoines leur vie dissolue, et dit qu'ils vivent avec des concubines à pot et à cuiller, et que des jeunes filles de douze ans, déjà stilées aux combats amoureux, *en vont à la moutarde.* Tous ses sermons étaient remplis d'imprécations et d'expressions ordurières.

38. *Souffler le froid et le chaud*, est une expression qui est passée en proverbe, pour marquer la conduite d'un homme fourbe et cauteleux. Rien n'est si dangereux ni si haïssable qu'un homme de cette trempe. Il voit de sang-froid le crime, le meurtre et l'incendie, pourvu qu'ils ne l'atteignent pas et qu'ils servent ses projets ; il sème partout le

désordre et la confusion, pour en profiter, et se ménage en même temps les moyens de flatter les deux partis qui s'entre-déchirent; mais c'est souvent un procédé dangereux et funeste à celui qui l'emploie. Le connétable de Saint-Pol, habile en cet art, croyait maintenir son pouvoir et son crédit, en fomentant la discorde entre Louis XI, roi de France, et Charles, dit le Téméraire, duc de Bourgogne; mais il en arriva autrement qu'il n'avait pensé; ses projets furent déjoués : les deux princes se réunirent, et le connétable fut la victime du ressentiment du roi. L'action de souffler le chaud et le froid, indépendamment du danger qu'elle présente, serait tout au plus excusable dans un homme qui caresserait adroitement les deux partis dans la vue de les concilier.

39. *Mettre de l'eau dans son vin;* c'est-à-dire, se calmer, s'adoucir. Pline dit que Staphilus fut le premier qui mit de l'eau dans son vin; Athenée prétend que ce fut Amphiction, roi d'Athènes. Ce Staphilus est sans doute le patron des cabaretiers, et l'ennemi juré des ivrognes.

40. *Mener par la lisière.* C'est diriger quelqu'un, le conduire, le mener comme un enfant. L'origine de cette façon de parler vient des lisières avec lesquelles on soutient les enfans pour les aider à marcher. Il y a de grands enfans qu'il faut mener par la lisière, pour les empêcher de faire des sottises, et des peuples pour les empêcher de s'entretuer.

41. *Entendre le jar.* Suivant la définition de Tuet, c'est être fin, difficile à tromper. Cette expression vient, sans doute, dit le Dictionnaire de Trévoux,

de ce qu'il n'y avait que les gens les plus instruits qui entendissent la matière du calendrier. Car *jar* est le nom propre d'un mois des Hébreux qui répondait en partie à notre mois d'avril. Le Dictionnaire étymologique de la langue française n'est point d'accord avec celui de Trévoux. On lit dans le premier que le mot *jar* est l'abrégé de celui de *jargon*, et *qu'entendre le jar*, c'est entendre un langage auquel les autres ne comprennent rien.

42. *Faire le pernet ;* c'est-à-dire, faire l'entendu. Expression proverbiale fort ancienne. Pernet vient des mots latins *baronetum agere*, faire le baron. Personne n'ignore que dans certaines contrées de France, et à certaines époques, il était passé en coutume de changer souvent le *b* en *p* et le *p* en *b*, ainsi de baronetum on faisait paronetum, et de baronet ou bernet, comme l'on prononçait alors, on faisait *paronet* ou *pernet*.

43. *Baguenauder ;* c'est-à-dire, s'amuser à des riens. Il paraît que depuis long-temps le nom de *baguenaudier* a été donné à un arbuste, originaire des Indes occidentales appelé *colutea*, à cause de la propriété qu'a son fruit, ou plutôt la gousse qui le renferme, d'éclater ou de faire une explosion assez bruyante lorsqu'on la presse fortement entre les doigts. Comme cet arbuste est l'objet d'un passe-temps pour les désœuvrés, il est devenu, dans le langage figuré des plantes, l'emblème de la frivolité. Passerat, poète, né en 1534, a dit de cet arbuste :

> Ces baguenaudes font un bruit en se crevant :
> D'amour baguenaudier il ne sort que du vent.

44. *Faire baiser le babouin à quelqu'un.* C'est le réduire à se soumettre à un acte qui peut lui occasioner de la honte, ou lui attirer le ridicule. Cette expression figurée est prise d'une coutume ordinaire aux soldats, qui font baiser à leurs camarades coupables de quelque faute légère, une figure grotesque tracée avec du charbon sur la muraille d'un corps-de-garde.

45. *Avaler des couleuvres.* Quel est l'honnête homme qui n'en a pas avalé dans le cours de la révolution, qui n'a pas été abreuvé de dégoûts, d'infamies, d'atrocités. A la cour on digère bien des affronts, on avale bien des couleuvres, et des plus longues, parce que les plus gros morceaux lui sont réservés. Enfin, quel est celui qui n'en a pas avalé dans cette charitable réunion qu'on appelle société, où l'on est si tendre et si affectueux pour son prochain, qu'on lui arracherait les yeux si l'on n'était retenu par la crainte des représailles.

46. *Changer son cheval borgne contre un aveugle.* Empirer son état en voulant le rendre meilleur.

47. *Lambiner.* Denis Lambin, célèbre commentateur et professeur de langue grecque au Collége royal, était fort lent, et si vétilleux qu'il s'appesantissait sur les moindres objets. Ce qui a fait naître le verbe *lambiner*; il aurait mérité à juste titre le sobriquet de *cumini sector*, que les Grecs appliquaient à ceux dont l'esprit s'occupait de minuties; et qui, au rapport de Dion Cassius, fut donné à Antonin-le-Pieux, parce qu'il était sévère sur la langue, et qu'il se plaisait à des pointilleries ridicules.

48. *Rompre la paille avec quelqu'un ;* c'est-à-dire, cesser d'être ami avec lui. Au douzième siècle, on se servait d'objets extérieurs pour exprimer ses sentimens. Envoyer à une personne une paille brisée ou un jonc rompu, c'était lui déclarer qu'on se brouillait avec elle. Lorsque cette coutume fut tombée en désuétude, le verbe *rompre* fut employé sans accessoires dans le langage ordinaire, et acquit depuis seul toute la force qu'il avait auparavant avec des signes :

Quand deux amis se sont brouillés,
On dit que *la paille est rompue.*
Cette comparaison, dans le public reçue,
Sera-t-elle du goût des esprits ampoulés ?
Je n'en sais rien : vaille que vaille,
Il est certain que l'amitié,
Comme elle est aujourd'hui sur pié,
N'est pas plus forte que la paille.

Chez les Gaulois on prenait possession d'une terre en délivrant une houssine d'aune ou un fétu (brin de paille), ce qui s'appelait *infestucation* du mot latin *festuca*, houssine et brin de paille. L'abandon d'une terre, désigné sous le nom d'*exfectucation*, se faisait en rompant quelques brins de paille. Ce mode d'acquérir et de délaisser la propriété foncière fut suivi par les Romains.

49. *Être alerte.* On disait autrefois avec plus de raison *être à l'erte ;* c'est-à-dire, avoir l'œil au guet, être vigilant et prompt à agir. Cette locution, en effet, nous vient des Italiens, qui disent, dans le même sens, *star all'erta. Erta* signifie un lieu élevé et ardu, d'où l'on peut découvrir l'ennemi, et d'où l'on peut exercer la plus exacte vigilance sur tout

ce qui se passe autour de soi. Les Espagnols disent également, *estar en alerta.*

50. *Donner la muse à quelqu'un.* L'amuser, le tromper par de belles promesses. Pasquier s'est servi de cette façon de parler dans une de ses lettres, et en donne l'explication dans le portrait qu'il fait de Louis XI. « C'était, dit-il, un esprit » remuant, versatile, fin, prince qui savait, par de » belles promesses, *donner la muse* à ses ennemis, » et rompoit leurs mesures, usant de la religion » selon ses affaires, et estimant tout autre chose » lui être permise, quand il s'était acquitté d'un » pélerinage. » On disait, et on dit encore aujourd'hui *muser,* se distraire de son travail, regarder ou faire une chose inutile ; *musard,* pour désigner un fainéant qui oublie ce qu'il a à faire, et *musardie,* pour dire sottise, fainéantise, comme on le voit dans ces vers du roman de *la Rose* :

> Quiconque croye, ne que die
> Que ce soit une musardie.

Le verbe *muser* s'emploie encore pour signifier *regretter*, et le mot musard pour celui qui regrette de n'avoir pas profité d'une bonne occasion, comme on le voit par le proverbe *qui refuse, muse.* La Mothe Le Vayer fait dériver toutes ces expression des *Muses.* « Que voulez-vous, dit-il, c'est le » propre des Muses de nous amuser inutilement, et » nos pères, qui opposoient le vieux mot de *musart* à » celui de guerrier, ont assez témoigné qu'ils te- » noient les hommes d'étude fort mal propres à l'ac- » tion :

> *Carmina secessum scribentis et otia quærunt.*

» En effet, cueillir des fleurs, faire des guirlandes,
» danser sur le bord des fontaines, jouer du luth,
» chanter et se reposer à l'ombre, sont les princi-
» pales occupations des neuf belles fées. »

51. *Se battre sans quartier, ne point faire de quartier.* Cette expression dérive d'une convention conclue jadis entre les Hollandais et les Espagnols, de faire payer la rançon d'un officier ou d'un soldat, d'un quartier de sa solde, de sorte que quand on ne voulait point recevoir à rançon, et quand au contraire, usant de tous les droits de la victoire et de la guerre, on tuait son ennemi, c'était lui dire: C'est en vain que tu offres un quartier de ta paie, il faut mourir.

52. *Faire danser l'anse du panier.* Une petite satire assaisonnée d'une morale enjouée, et extraite d'une pièce fort spirituelle de Panard, servira de commentaire à cette expression proverbiale. C'est un dialogue entre M. Léger, maître de danse, et un examinateur qui l'interroge. *M Léger* : Examinez tout ce qui se passe dans le monde, vous verrez que tout a rapport à la danse. Les enfans de famille font danser leur patrimoine, les trésoriers font danser leur caisse, les tuteurs font danser le bien des pupilles, les syndics font danser la bourse commune, les notaires font danser leurs dépôts; il n'y a pas jusqu'aux maîtres d'hôtels qui s'en mêlent. *L'examinateur : Ils font danser l'anse du panier, n'est-ce pas? M. Léger* : Rien de plus utile que mon talent dans le commerce de la vie : qu'un amant ait surpris sa maîtresse en rendez-vous avec quelque autre, il lui tire sa révérence, et pour cela

il faut qu'il sache danser. *L'examinateur*, Sans doute. *M. Léger* : Qu'un Gascon ait emprunté de l'argent, il fait trois gambades, et le voilà quitte. *L'examinateur* : Monnaie de singe et monnaie de la Garonne c'est tout un. » Le Gascon se sert de ses yeux, comme Arlequin, pour lire les mémoires de ses créanciers, et aussitôt lus aussitôt payés (*en monnaie de singe*).

53. *Opiner du bonnet;* se déclarer de l'avis d'un autre, sans l'appuyer d'aucune raison, et en ôtant seulement son bonnet, comme cela se pratique au barreau. En agissant ainsi, on ne compromet ni sa science ni sa prudence. Ce procédé est avantageux et commode pour bien des gens.

54. *Jeter son bonnet par-dessus les moulins;* braver l'opinion publique, n'être arrêté par aucune considération. Voltaire, en se servant de cette expression, peint parfaitement son caractère en peu de mots : « J'ai pris mon parti sur tout, et je jette mon bonnet par-dessus les moulins, afin de n'avoir pas la tête si près du bonnet »

55. *Avoir la tête près du bonnet;* c'est-à-dire, être prompt à s'échauffer, à se mettre en colère. L'usage de se tenir continuellement la tête couverte d'un bonnet peut contribuer à y porter le sang abondamment et déterminer une propension à l'emportement. Les Orientaux, qui ont toujours la tête surchargée de coiffures lourdes et échauffantes, sont très-irascibles de nature. Un ecclésiastique, distingué par son mérite et par son rang, disputait un jour avec Benserade, et lui témoignait un peu d'aigreur. Dans la chaleur de la dispute,

l'ecclésiastique reçut la nouvelle que le pape lui envoyait le bonnet (le chapeau) de cardinal. *Parbleu, j'étais bien fou*, dit alors Benserade, *de disputer avec un homme qui avait la tête si près du bonnet.*

56. *Avoir les fièvres blanches*; c'est-à-dire, ressembler aux amoureux qu'on appelle *transis*, et que la persévérance de leurs amours rend communément pâles.

57. *Porter le bonnet vert.* Cela se disait autrefois lorsqu'un homme faisait banqueroute, parce que l'on condamnait un débiteur insolvable à se coiffer d'un bonnet vert : pour se soustraire à cette peine portée contre les banqueroutiers, il fallait faire abandon de tous ses biens. Boileau a dit dans une de ses satires :

> Et que d'un bonnet vert le salutaire affront
> Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

Chez les Romains, le bonnet était le sceau de la liberté. Un esclave dont on brisait les fers recevait un bonnet, et c'est ce qu'on appelait *vocare servum ad pileos*. Le bonnet fut aussi très-souvent le signal de la sédition, témoin le bonnet rouge en France, et antérieurement, sous le règne de Charles V, le chaperon que l'audacieux Marcel, prévôt des marchands, fit prendre au dauphin pour apaiser le peuple. Louis XVI fut obligé de mettre sur sa tête auguste le bonnet rouge à la journée du 20 juin 1792. On ne peut prévoir à quel excès de rage le peuple se fût porté, si ce prince, pour éviter l'effusion du sang, n'eût pris le parti de se

coiffer du bonnet des factieux. Le bonnet fut tantôt un signal d'affranchissement, tantôt une marque d'ignominie. Emblème de l'esclavage des Suisses sous le gouvernement de Gesler, préfet impérial d'Albert, duc d'Autriche, il devint l'origine de leur liberté, ainsi que la besace fut le premier signal de la liberté de la Hollande. La tyrannie du duc d'Albe enfanta la république des Provinces-Unies, et celle de Gesler fit éclore la ligue des treize cantons. En 946, Louis d'Outremer, après que l'empereur Othon, son beau-frère, l'eut retiré des mains des Normands, pour s'opposer à leurs incursions, leva une armée formidable qui toute portait des bonnets de foin, à l'exception du seul abbé de Corbie; on ne saurait donner des raisons de cette singularité. Cette grande armée ainsi affublée se montra à Paris, vint échouer au siége de Rouen, où les maladies et la disette achevèrent de la ruiner. C'est à peu près le sort de toutes les grandes masses sans ordre et sans discipline. En Sorbonne, le bonnet doctoral était le symbole de la grâce de Dieu.

58. *S'acagnarder*; c'est-à-dire, se livrer à la fainéantise; ce verbe provient du mot *cagnard*, fort anciennement usité pour signifier fainéant, lâche, sans cœur.

> Il *s'acagnarde* au cabaret
> Entre le blanc et le clairet.
>
> (Mainard.)

Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, donne l'origine de ce mot. « En ma grande jeunesse, ces » fainéans avoient accoutumé, au temps d'été, de

» se venir loger sous les ponts de Paris, garçons et » garces pesle-mesle, et Dieu sait quel ménage ils » faisoient ensemble. Tant y a qu'il me souvient » qu'autrefois, par cri public émané du prévôt de » Paris, il leur fut défendu sur peine du fouet de » plus y hanter, et comme quelques-uns y furent » désobéissans, j'en vis fouetter pour un coup plus » d'une douzaine sous le même pont, depuis lequel » temps ils en oublièrent le chemin. Ce lieu étoit » appelé *le caignard*, et ceux qui le fréquentoient » *caignardiers*, parce que tout ainsi que les canards » ils vouoient leur demeure à l'eau. » Montaigne appelle *caignart* un méchant village où les voyageurs ne trouvent rien : « En ces voyages vous serez ar- » rêté en un *caignart* où tout vous manquera. »

59. *Mettre le feu aux étoupes*; c'est-à-dire, attiser la colère de gens qui sont en querelle, pousser quelqu'un à satisfaire une passion quelconque, l'amour, le jeu, les procès. Gautier de Coinsi emploie le mot *étoupes*, d'une manière assez plaisante, dans l'historiette qui suit. « Un jeune homme aime une religieuse d'une abbaye; comme il était neveu de l'abbesse, il pouvait voir facilement celle qui était l'objet de ses affections : il la pressa avec tant d'instance de répondre à son amour, qu'elle consentit à se laisser enlever et à épouser son ravisseur. » Si l'abbesse, dit le narrateur, n'avait point facilité ces entrevues, cela ne serait point arrivé :

Car qui met le feu aux estoupes,
N'est merveilles s'elles esprendent.

Celui qui met le feu aux étoupes, il ne faut pas s'étonner si elles s'enflamment.

60. *Tuer le temps*, s'ennuyer, ne rien faire. L'ennui est après l'ambition le plus grand poison de la vie. Il n'y a rien de si essentiel au bonheur de l'existence que le bon emploi du temps. Mais il n'y a rien à quoi les hommes s'appliquent moins; la plupart passent leur vie dans une telle négligence à cet égard, qu'ils la terminent souvent avant d'avoir commencé à vivre, puisque ce n'est pas vivre que de ne rien faire : ainsi tuer le temps, c'est commettre un véritable suicide. Trois sortes de personnes tuent le temps : Les fainéans, qui demeurent sans rien faire; les gens frivoles, qui ne font rien d'utile, et les hommes vicieux, qui font le mal. Il ne suffit pas d'employer le temps, il faut l'employer à des choses utiles, et profiter de celui qui est avantageux aux différentes choses qu'on entreprend, si l'on veut réussir. Le fameux sculpteur Lysippe eut l'ingénieuse idée de représenter le Temps, non pas sous la forme d'un vieillard tel que Saturne, mais sous celle d'un jeune homme à la fleur de l'âge, parce que tout ce qui se fait au temps qu'il faut est toujours trouvé beau et bienfait, ce qui n'est pas seulement vrai des actions mais des paroles; car la plus belle sentence, dit le sage, qu'un homme dit à contretemps, devient ridicule : Pour apprécier le temps, il faut se trouver au lit de mort d'un agonisant; que ne puis-je réparer le passé! regret hyppocrite, dès qu'on abuse encore du présent, dit un moraliste anglais :

Apprends, *ami lecteur*, que notre âge s'écoule
Comme un torrent pressé qui s'enfuit et qui roule;
Qu'un jour dévore l'autre, et que l'autre est détruit,
Sans interruption, par celui qui le suit;

Que le temps que l'on perd jamais ne se répare,
Qu'avec juste sujet ou en doit être avare.

61. *Prendre la chèvre*; c'est-à-dire, se fâcher, se mettre en colère sans sujet. On emploie cette expression figurément et par allusion à l'action assez naturelle dans un homme qui se laisse emporter à la colère, de sauter et de bondir comme le font les chèvres lorsqu'on les excite. Cette définition est probablement exacte, puisque l'on dit encore dans le même sens se *cabrer*, verbe qui vient du latin ou de l'italien *capra*, qui veut dire chèvre :

Iris, qu'une démangeaison
Fait *cabrer* contre la raison,
Veut aimer et veut être aimée.

(GOMBERVILLE.)

Montaigne dit de ces malades imaginaires, qui veulent qu'on les plaigne des maux qu'ils n'ont pas : « C'est pour n'être jamais plaint que se plaindre toujours, faisant si souvent le piteux, qu'on ne soit pitoyable à personne. J'en ai veu *prendre la chèvre*, de ce qu'on leur trouvoit le visage frais et le pouls posé, contraindre leurs ris, parce qu'il trahissoit leur guarison, et hayr la santé de ce qu'elle n'étoit pas regrettable. Qui bien plus est, ce n'étoit pas femmes. »

62. *Jeter la pierre à quelqu'un;* c'est l'accuser à tort ou à raison d'une action dont on veut faire peser sur lui toutes les conséquences. Cette expression est sans doute empruntée à l'usage où l'on était chez les Hébreux, de lapider les femmes convaincues d'adultère. Tous les calomniateurs et les médisans devraient, avant de se livrer à leur in-

fâme métier, se rappeler cette admirable réponse de Jésus-Christ, à ceux qui amenèrent devant lui une femme coupable de ce crime, en lui représentant le supplice auquel la loi la condamnait : *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* On dit encore *jeter la pierre et cacher le bras*, c'est-à-dire faire du mal à quelqu'un si secrètement qu'il ne puisse en concevoir le moindre soupçon. Les Espagnols disent en proverbe : *Fait de vilain, jeter la pierre et cacher la main.* Celui qui sous le voile de l'anonyme déchire la réputation de quelqu'un, ou qui l'accuse d'un crime vrai ou supposé, et qui, par là, l'expose à la vengeance des lois, et à l'animadversion publique, est un lâche et vil délateur qui ne mérite que l'indignation et le mépris.

63. *Faire d'une pierre deux coups*; pour dire, accomplir deux affaires ou deux choses dans un même temps et par le même moyen.

64. *Payer tous ses Anglais*, c'est-à-dire tous ses créanciers. Pour payer la rançon du roi Jean, prisonnier en Angleterre par suite de la perte de la bataille de Poitiers, on mit sur le peuple des impôts si exorbitans que la France s'épuisa pour former six cent mille écus d'or, somme à laquelle était fixé le premier paiement de la rançon. Malgré ces énormes sacrifices imposés aux Français, et malgré le rappel des juifs, auxquels on vendit fort cher le droit de commercer, la rançon entière du roi ne put être payée, puisque ce prince, brave et loyal, mais malheureux par sa faute et par ses imprudences, retourna à Londres, où il mourut

en 1364; ainsi le roi *Jean ne paya pas tous ses Anglais.* Cependant cette circonstance a fait naître ce proverbe, qu'on emploie à l'égard de quelqu'un qui a satisfait tous ses créanciers. Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, donne au mot *Anglais*, comme synonyme de créancier, une interprétation tant soit peu différente. « Toutefois, dit-il, en parlant du traité de Brétigny, les Anglois se sont fait accroire que nous ne nous acquittâmes pas, ainsi que nos capitulations le portoient. Si ceci est véritable ou non, je m'en rapporte à la vérité de l'histoire, tant y a que Froissard, qui ne favorise pas grandement les François, est de cette opinion; et de là est venu, à mon jugement, que nous appelons *Anglois* ceux qui pensoient que nous leur dussions. » Cette explication donne l'origine du mot, sans préjudice du fait principal.

65. *Faire Gille;* c'est-à-dire s'enfuir précipitamment. Cette expression fort ancienne vient, dit-on, du fait suivant. Saint Gille ou Gillon, prince issu du sang royal, refusa la couronne qu'on venait lui offrir. Préférant la vie religieuse à l'éclat des grandeurs, dont il sentait tout le néant, il se hâta de fuir dans une solitude, de peur de succomber à la tentation. On en pourrait dire autant de saint Fiacre, qui rejeta l'offre qu'on lui faisait de la couronne d'Écosse. Scarron a employé ainsi cette expression proverbiale.

> Jupin leur fit prendre le saut,
> Et contraignit de *faire Gille*
> Le grand Typhon jusqu'en Sicile.
>
> (Giganto. ... ch. 4.)

66. *Croquer le marmot*; c'est-à-dire attendre long-temps. Cette locution proverbiale est faite tout exprès pour les pauvres solliciteurs, qui gagnent des rhumes de chaleur ou de froid dans les antichambres des ministres et des secrétaires-généraux; croquer le marmot, dit le Duchat, c'est faire avec du charbon ou de la craie diverses figures sur ces statues de marbre ou sur d'autres pierres qui sont dans les vestibules, ou sur les degrés des grandes maisons, ce qui convient assez à un pauvre diable qu'on fait attendre et qui s'ennuie. Les Gascons disent croquer le mouset, qui se dit par aphérèse, pour marmouset, diminutif du bas-breton marmous, synonyme de marmots, nom que l'on donnait autrefois aux petits singes, comparaison qui n'est pas fort gracieuse pour les petits enfans. Ainsi *croquer* signifie faire des croquis, tracer des figures. Je ne pense pas qu'aujourd'hui, à l'apogée de la civilisation, les solliciteurs, tout en *croquant le marmot*, métaphoriquement parlant, s'amusent à dessiner des figures grotesques ou de fantaisie sur les murailles des antichambres des ministres; mais aussi ceux qui sont désappointés dans leurs espérances s'en vengent bien par les caricatures dont ils tapissent les quais, gracieusetés bien permises dans un gouvernement constitutionnel : la lithographie sert admirablement par ses procédés expéditifs les premiers feux de leur ressentiment. Un solliciteur, qui décidément ne veut pas *croquer le marmot*, doit tâcher de découvrir la première marche de l'escalier dérobé qui conduit au cabinet mystérieux d'où émanent les

emplois et les faveurs : *à bon entendeur, salut;* je ne dis pas cela pour les ministres, je respecte trop dans leurs personnes l'autorité qu'ils tiennent du roi, mais pour MM. A. B. C., etc., etc., qui les entourent.

67. *Aller en Flandre sans couteau;* ancien proverbe, pour dire entreprendre une chose sans avoir fait les préparatifs nécessaires. En Flandre, de même que dans toute l'Allemagne, le couvert dans les auberges est ordinairement sans couteau, parce qu'on suppose que chacun a le sien.

68. *Ramponer.* Ce verbe, usité naguère, signifiait à la fois se quereller et se prendre de vin, comme on peut le remarquer par ce que dit Borel (*Trésor des antiquités gauloises et françaises*), qu'en Languedoc une querelle faite mal à propos s'appelle *une rampone.* Ce verbe avait repris faveur en 1760 à l'occasion de *Ramponeau*, fameux cabaretier de la Courtille, lequel a donné lieu à des scènes fort plaisantes. Mercier, dans son *Tableau de Paris*, le dépeint de la manière suivante : « Il » abreuvait la populace altérée de tous les faubourgs, à trois sous et demi la pinte. Une affluence » extraordinaire rendit son cabaret trop étroit, et » l'emplacement s'élargit bientôt avec sa fortune. » Il enrichit la langue d'un mot nouveau, et comme » c'est le peuple qui fait les langues, ce mot restera. » On dit *ramponer*, pour dire boire à la guinguette, » et un peu plus qu'il ne faut. » Ce cabaretier fut visité par des princes, des grands seigneurs, et Voltaire lui a donné une espèce de célébrité en accolant son nom à celui d'un homme que ses travers,

les singularités de son esprit et ses systèmes n'ont fait que trop connaître, et qui cependant ne doit cet injurieux rapprochement, qu'il était loin de mériter, qu'à la haine et à l'envie que lui portait Voltaire:

> . . . . Notre scène épurée,
> Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée;
> Nous avons les *remparts* (1), nous avons *Ramponeau*;
> Au lieu du Misanthrope on voit Jacques Rousseau,
> Qui, marchant sur ses mains et mangeant sa laitue,
> Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.

Aujourd'hui le verbe *ramponer* est usé, ou du moins son règne ne s'étend guère au-delà des limites de la Courtille et de la barrière du Maine, et le nom de Ramponeau est effacé par celui de Desnoyers; celui-ci le sera par un autre. Que les renommées et les grandeurs humaines sont peu de chose! Le temps ronge tout.

69. *Rater.* C'est échouer dans l'exécution d'un projet, dans l'accomplissement d'une affaire. Ainsi ce verbe est à la fois actif et neutre; on dit, au figuré, d'un homme qui a vu enlever par un autre un emploi qu'il convoitait : *il a raté cette place;* de M***, *il a raté... le ministère;* et du ministère lorsqu'il voit rejeter un projet de loi qu'il a présenté : *il a raté*. Enfin, de tous ceux qui présument trop de leurs forces pour... *ils ont raté.* Restons-en là, car les définitions et les exemples nous mèneraient trop loin, et nous courrions risque de *rater* nous-même. Au propre on dit, en parlant d'un

(1) Les farces que l'on jouait alors sur les boulevards.

fusil qu'on a tiré et dont le coup n'a pas parti, *il a raté*. M. de Paulmy soupçonne que ce verbe vient de quelque histoire de chasseur qui, ayant longtemps couru après un bon gibier, n'aura pris qu'un rat. Cette définition ne me paraît guère décisive, et M. de Paulmy pourrait bien avoir *raté*. D'autres savans font venir ce verbe du mot latin *erratum*. Je laisse au lecteur à décider s'ils ont *raté*.

70. *Porter la cornette*. Il faut savoir, pour l'intelligence de cette expression, que, dans le quinzième siècle, les cornes étaient le nom de la coiffure des femmes, principalement sous le règne malheureux de Charles VI. Juvénal des Ursins en fait la description suivante : « Quelque guerre qu'il » y eût, tempêtes et tribulations, les dames et da- » moiselles menoient grands et excessifs états, et » *cornes* merveilleuses, hautes et larges, et avoient » de chacun côté, en lieu de bourlées, deux grandes » *oreilles* si larges, que quand elles vouloient passer » l'huis d'une chambre, il falloit qu'elles se tour- » nassent de côté et biaisassent, où elles n'eussent » pu passer. » Ceux qui veulent s'instruire à fond, dit Voltaire, doivent savoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui se laissait tromper et gouverner par son insolente femme était réputé porteur de cornes, cornu, cornard par les bons bourgeois. C'est pour cette raison que cornard et sot étaient synonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers :

Épouser une sotte, est pour n'être pas sot.

Il paraît, par un passage de Pline, que les Romains

prenaient comme nous le faisons, le mot κοκκυζ, pour le symbole de l'infidélité dans le mariage. *Coccix*, dit-il, *ova subdit in nidis alienis, ita plerique alienas uxores faciunt matres.* Quelques curieux, qui ont étudié à fond la nature du cocuage, prétendent que c'est à la Grèce que nous sommes redevables de l'emblème des cornes, cet ornement de tête qu'on affecte malicieusement et souvent gratuitement aux époux, et que dans ce pays, qu'on veut à toute force régénérer, on désignait, par la qualification de bouc, l'époux d'une femme lascive comme une chèvre, et qu'on y appelait même fils de chèvre ces enfans de contrebande qui n'en peuvent mais, et que chez nous la canaille mal embouchée appelle fils de p.... Ah! si nous étions rancuneux, mais tout prouve que nous ne le sommes pas. Pourquoi faut-il que l'époux d'une femme infidèle soit le plastron des railleries et des mépris d'un public malin, et la victime d'une faute qu'il n'a pas commise. Saint-Foix nous en donne la raison. « Dans les premiers temps » de la monarchie, le cas indiquait particulière» ment un homme d'une condition servile, attendu » que plusieurs seigneurs, même ecclésiastiques, » prétendaient avoir le droit absurde de passer la » première nuit des noces avec l'épousée de leurs » *serfs* ou *hommes de corps.* » Heureux siècle que le nôtre, où l'on ne connaît pas les jolis droits de cuissage, de marquette et de prélibation, mais où l'on connaît bien d'autres choses.

71. *Manger comme Gargantua ;* c'est-à-dire, manger comme un affamé. Bien des gens croient

que Gargantua est un personnage chimérique sorti du cerveau de Rabelais ; mais on n'a qu'à consulter la tradition qui existe dans le comté de Retz, tradition populaire existant dans d'autres contrées voisines, on verra, d'après les monumens druidiques qui lui sont attribués, qu'il y a lieu de croire que c'est le même personnage que l'Hercule *pantophage* (qui mange tout) des Gaulois. C'est l'opinion de M. Johanneau, savant distingué et très-versé dans la connaissance des antiquités celtiques.

72. *Porter besot*, c'est-à-dire malheur. Cette façon de parler était très-commune parmi le peuple. Il disait également : *Il y a du bisieutre en cette affaire.* C'est sans doute une corruption de l'expression suivante: *Porter bissestre* ou *bisexte à quelqu'un*, dont parle La Mothe le Vayer, dans une de ses lettres qui a pour titre : *des jours heureux ou malheureux.* « En vérité, dit-il, je ne trouve pas moins de vanité en cela qu'à croire l'année bissextile plus malheureuse que les autres, d'où vient peut-être notre proverbe *porter bissestre* ou *bisexte à quelqu'un.* Sur quoi je vous supplie de vous souvenir de cet endroit d'Ammien Marcellin (liv. XXVI) où il dit que l'empereur Valentinien s'empêcha de sortir pour éviter le jour intercalaire du bissexte de février, comme malencontreux aux Romains. » Cette origine date de loin, comme l'on voit.

73. *Être hors de page*; c'est-à-dire, être absolument maître de ses actions, ne plus dépendre de personne. Cette expression proverbiale est empruntée à la chevalerie. Les pages étaient tenus dans la plus grande sujétion, comme cela se voit

dans Fauchet. A l'âge de sept ans un gentilhomme était mis auprès de quelque haut baron ou de quelque illustre chevalier pour faire le noble apprentissage des armes, en remplissant auprès de lui la place de *page*, de *damoiseau* ou de *varlet*. A quatorze ans il était affranchi de ce service, qui n'avait rien que de distingué ; il était alors *hors de page*, et devenait *écuyer*. Son emploi consistait à habiller le chevalier, à lui apprêter ses armes, et à l'aider quand il montait à cheval. Cette expression a été également consacrée pour désigner l'autorité absolue à laquelle Louis XI sut faire parvenir la puissance royale. Nos historiens disent donc que ce prince, d'un caractère astucieux et despotique, mit les rois de France hors de page. « Louis XI, dit, à cette occasion, le caustique Mézeray, aima mieux suivre ses fantaisies déréglées, que les sages lois de l'État; et il fit consister sa grandeur dans l'oppression de ses peuples, dans l'abaissement des grands, et dans l'élévation des gens de néant. C'est ce qu'un autre a appelé : *mettre les rois hors de page ;* et il devoit dire les mettre hors du sens et de la raison. »

74. *Avoir un front d'airain.* Cela se dit d'un homme d'une impudence extrême, qui n'a honte de rien, et dont le front ne rougit jamais. Les Latins désignaient un homme de cet odieux caractère par ces mots *os ferreum.*

75. *Juger une affaire sur l'étiquette du sac;* c'est-à-dire, la juger sans examiner les pièces qui la concernent. Les pièces d'un procès sont ordinairement enfermées dans un *sac* couvert d'une *étiquette* ou parchemin, sur lequel on écrit les noms des parties

et du rapporteur. Les procédures s'écrivaient autrefois en latin, et l'on mettait pour inscription sur le sac : *est hìc quæstio inter N. et N.* Comme on écrivait quelquefois ces mots ainsi : *est hìc quæst...* par abréviation, des clercs ignorans auront dit *et hic quet*, d'où s'est formé, dit-on, le mot *étiquette.*

76. *Crier haro sur quelqu'un.* Cette expression, qu'on emploie pour appeler la vigilance ou la malédiction sur une personne coupable de quelque méchante action, correspond à celle dont usaient les Juifs envers notre Seigneur, *tolle, crucifige.* Ainsi cette clameur de haro, que l'on appelait autrefois *quiritatio Normanorum*, est fondée, suivant l'historien Godefroy, sur l'intégrité de Rollon, duc de Normandie, qui vivait environ l'an 912, sous le règne de Charles-le-Chauve. Ce prince faisait rendre la justice avec tant de sévérité, que les laboureurs, pleins de confiance dans son gouvernement, laissaient en plein champ leurs charrues et leurs semences, leurs maisons ouvertes, leurs meubles à l'abandon, convaincus que tout resterait intact, tant était grande la vigilance de Rollon à rechercher et à punir les malfaiteurs. Aussi ceux qui étaient opprimés ou volés avaient-ils coutume de s'écrier : *Ah! Raoul!* appelant leur prince à leur secours, exclamation qu'ils affectèrent par la suite, comme s'ils semblaient dire : *Ah! Rollon, si tu vivais encore, je ne serais point exposé à cet outrage, tu m'en ferais justice!* De sorte que, quand on employait ce cri, c'était intenter une action à quelqu'un. En cas de résistance, cette clameur de haro obligeait toutes les personnes présentes à prêter

main-forte pour conduire le délinquant en prison ou devant le juge, qui décidait si le *haro* avait été bien ou mal interjeté. La chronique de Normandie rapporte que cette clameur fut pratiquée par un bourgeois nommé Asselin, contre le corps de Guillaume-le-Bâtard, dont l'inhumation fut arrêtée, jusqu'à ce que Henri, son fils, eût payé au pauvre homme la valeur des héritages qui lui appartenaient, et sur lesquels il avait fait bâtir la chapelle où il fut enterré. Il existe près de Rouen un village et une forêt du nom de Roumare. C'est dans cette dernière que le duc *Roul*, Raoul, Rollon, faisait suspendre à des arbres des bracelets et des anneaux d'or que personne ne se serait avisé de dérober, tant était sévère la justice que ce prince exerçait contre les larrons et les malfaiteurs. Il chassait un jour dans cette forêt de Roumare, accompagné de ses principaux officiers et de quelques seigneurs français. Un de ceux-ci lui dit, en riant, qu'il se croirait perdu s'il avait le malheur d'être obligé de passer seul la nuit dans ce bois. « Vous auriez tort, lui répondit le duc, vous seriez en sûreté comme chez vous. » Après avoir prononcé ces mots, il détacha le collier d'or qu'il portait à son cou, et le suspendit à l'arbre le plus voisin, en jurant qu'aucun homme n'aurait la hardiesse d'y toucher. En effet, trois ans après, lorsque Raoul mourut, le collier était encore suspendu à l'arbre, et on l'en détacha pour le mettre dans son cercueil. On peut juger par ce fait de la terreur salutaire que son nom seul inspirait; il suffisait de le prononcer pour arrêter, dans leurs projets coupa-

bles, les hommes les plus audacieux et les plus déterminés. Ce n'était pas assez pour les Normands que l'histoire célébrât la vertu sévère et l'intégrité de ce prince, leur piété voulut l'invoquer comme un saint, si l'on en juge par l'épitaphe suivante, mise sur son tombeau, qui se trouvait dans la cathédrale d Rouen :

Dux Normanorum, cunctorum Norma bonorum,
Rollo ferus, fortis, quem gens Normanica mortis
Invocat articulo, hoc jacet in tumulo.

77. *Prendre sa bisque.* C'est prendre son temps. Le Duchat donne à cette expression l'origine suivante. Sous Charles IX, un colonel d'infanterie, ayant avec son régiment à soutenir une vigoureuse attaque de cavalerie, entre autres armes, avait une pique de Biscaye dont il fit un merveilleux usage contre l'ennemi. C'est de cette arme, qu'on ne devait employer qu'à propos, qu'est venue cette façon de parler.

78. *Se moquer de la barbouillée.* C'est se jouer de ses créanciers, comme si l'obligation sur laquelle sont fondés tous leurs droits, était un papier ridiculement barbouillé et de nulle valeur.

79. *Faire le pied de veau.* C'est être réduit à la triste nécessité de faire une cour assidue et servile à quelqu'un pour implorer ses bons offices et son crédit, à solliciter enfin. Les vers suivans de Panard expliquent facilement cette façon de parler proverbiale, et plusieurs autres locutions du même genre :

Vous qu'un état fâcheux, pour trouver le bien-être,
Force à solliciter, je plains votre malheur :

Faire le pied de grue en attendant Monsieur,
Faire le pied de veau quand on le voit paraître,
Et puis *avec un pied de nez*
S'en retourner tout consternés,
Cliens, à cette image on peut vous reconnaître.

80. *Tenir le haut du pavé.* C'est être riche et puissant, et possesseur paisible et privilégié de tous les avantages et honneurs attachés à ces dons heureux de la fortune. Cette locution vient de l'usage où le commun des hommes est de céder la droite du chemin aux personnes dont il respecte le rang ou qu'il estime. Cela se pratiquait aussi chez les anciens, comme le prouve ce passage d'Horace :

Ne tamen illi
Tu comes exterior, si postulet, ire recuses.

Dans le manége ordinaire de la société, la politesse exige que l'on cède la droite aux personnes constituées en dignités; le respect la donne aux vieillards chez presque tous les peuples qui ne sont pas encore parvenus au dernier dègré de la corruption. La place d'honneur est l'objet d'une étiquette souvent très-incommode, assez souvent délicate, et à laquelle la plupart des hommes tiennent très-minutieusement. Toutes les places sont, sans distinction, bonnes et égales pour le sage, parce qu'il sait les tenir et les honorer toutes. On cite à ce sujet une réponse admirable de madame Palatine de Bavière, abbesse de Maubuisson. Une autre abbesse, curieuse de la voir, mais qui n'était pas encore assez détachée des liens du grand monde pour ne pas tenir à la préséance, lui fit demander si on lui donnerait la droite. « Depuis que je suis religieuse, dit madame Palatine, je ne connais ni la droite ni

la gauche, que pour faire le signe de la croix. » Cette réponse simple, et qui annonçait une âme dégagée des grandeurs humaines, portait avec elle la plus délicate correction.

81. *Faire pate de velours;* pour dire, cacher sous des dehors caressans le dessein qu'on a de nuire à quelqu'un. Ainsi dans ce siècle celui qui veut supplanter un autre lui fait pate de velours pour mieux ménager son jeu, et déchire sa victime lorsqu'il est parvenu à ses fins. Les vers suivans renferment l'origine et l'application de cette locution proverbiale :

Un chat adroit qui veut voler
Quelque morceau sur votre assiette,
Commence par vous cajoler;
Semblant ne pas voir ce qu'il guette,
Il tourne autour d'un air discret;
Puis, quand il voit que l'on caquette
Et que l'on est un peu distrait,
La griffe part, adieu minet;
L'assiette par ses soins est nette.
Cette leçon pour vous est faite,
Mamans, retenez-la toujours :
Pour vous et pour votre fillette
Craignez la pate de velours.

LIVRE IV.

CLASSIFICATION GÉNÉRALE DES PROVERBES, ADAGES, SENTENCES ET APOPHTHEGMES.

CHAPITRE UNIQUE.

Notice biographique sur les parémiographes, ou sur les auteurs qui ont traité des proverbes, avec l'indication de leurs ouvrages.

§ 1er. *Des Anciens.*

Ce chapitre, spécialement destiné aux bibliographes, n'est peut-être pas un des moins curieux de ceux qui ont été traités dans cet ouvrage. En témoignage de notre respect pour les anciens, nous commencerons par eux.

1. *Aristote,* surnommé à juste titre *le prince des philosophes grecs*, et natif de Stagyre en Macédoine, 384 ans avant Jésus-Christ, avait, au rapport de Diogène de Laërte, composé un ouvrage sur les proverbes; ce qui prouve que ce grand homme ne croyait pas la matière indigne de son génie.

2. *Plutarque* a recueilli les bons mots des Grecs dans ses apophthegmes. On peut citer parmi les auteurs qui ont écrit ou rapporté des apophthegmes,

des sentences ou des proverbes, Antoine Panorme, Æneas Sylvius, Gateollus Martius et Lycostènes.

3. *Pythagore* a fait des symboles ou des préceptes revêtus de figures allégoriques, qu'Erasme n'hésite point à mettre au rang des proverbes.

4. *Théophraste*, au rapport de Démosthène, avait composé un traité sur les proverbes. Cléante et Chrysippe s'étaient également exercés sur cette matière. Suivant la tradition d'Athénée, on peut compter encore parmi les *parémiographes*, Aristide, Cléarque, disciple d'Aristote, Dydime et Tharrée; les travaux de ces deux derniers ont été abrégés par Zenodote. Tous ces ouvrages précieux sans doute par leur singularité, et qui, dans leur intégrité, eussent été des sources fécondes où les modernes eussent pu puiser avec fruit, sont maintenant perdus pour nous. Ils ont été mutilés par des commentateurs tels que Zenobius, Diogénien et Suidas, contre lesquels Erasme exhale toute l'amertume de sa colère : je ne rangerai point parmi eux Phocilide et Stobée, quoique leurs sentences puissent être représentées sous la forme de proverbes; l'extension qu'ils leur ont donnée et la gravité du sujet font plutôt considérer leurs ouvrages comme des commentaires de morale, que comme des saillies de matière enjouée et proverbiale.

§ 2. *Des Modernes.*

1. *Ammirato* (Scipione), né à Lecce au royaume de Naples en 1531, a écrit un traité sur les proverbes italiens, qui est fort estimé. Après avoir eu une

jeunesse remplie d'orages et de vicissitudes, et avoir parcouru toute l'Italie en courant après la fortune, qui semblait le fuir, il la trouva enfin à Florence à la cour du grand-duc Côme de Médicis, qui le chargea de composer l'histoire de Florence depuis sa fondation. Ce prince lui fournit tous les moyens nécessaires pour cette grande entreprise. Avec d'aussi puissans secours, il ne fut pas difficile à un homme aussi savant et aussi laborieux qu'Ammirato de composer une histoire qui reçut, lorsqu'elle parut, l'approbation générale, et qui est regardée avec raison comme la meilleure histoire de Florence. Il fut également chargé de composer les généalogies des anciennes familles nobles de Florence. Il s'acquitta de ce travail pénible et délicat en écrivain laborieux et sincère, et non en généalogiste flatteur et intéressé. Les autres ouvrages d'Ammirato sont en grand nombre; on estime principalement ses discours sur Tite-Live, ses opuscules historiques, poétiques et moraux, qui se distinguent par beaucoup d'éloquence et d'érudition. Ammirato mourut à Florence le 30 janvier 1601.

2. *Andrelinus* (Faustus), natif de Forli en Italie, long-temps professeur en poésie dans l'université de Paris, poète couronné de Louis XII, honoré de l'amitié particulière d'Erasme, a écrit en prose quelques lettres morales et proverbiales, qui ont été imprimées diverses fois. On en fit une édition à Strasbourg en 1517, et une autre, sur la révision de l'auteur, en 1519. Beatus Rhenanus y joignit une préface où il les loue beaucoup. Elles ont été

commentées par Jean Arboréus, théologien de Paris.

3. *Apostolius ou Apostolicus*, né à Constantinople dans le quinzième siècle, a composé un recueil d'apophthegmes, de proverbes et pensées morales sous le nom de *Violier*. On en a extrait un recueil de proverbes, dont la meilleure et la plus ample édition grecque et latine parut à Leyde (*Lugduni Batavorum*) en 1619.

4. *Baïf* (Jean Antoine de), né à Venise en 1531, nous a laissé des sixains qui ne sont composés que de proverbes.

5. *Belingen* (Fleury de) est un de ceux qui se sont le plus adonnés à ce genre d'érudition. Son ouvrage intitulé : *Les Illustres Proverbes historiques*, est regardé comme un des meilleurs sur cette matière, selon l'abbé Goujet (*Biblio.-Fran.*); cependant il donne à beaucoup de proverbes des origines absurdes. Il y a une petite édition de ce traité, antérieure à celle des *Illustres Proverbes*, sous le titre de : *Les premiers Essays des Proverbes*, à la Haye, 1653.

6. *Blanchet*, né au bourg d'Angerville au pays Chartrain en 1707. Il composa des variétés morales et amusantes, ainsi que des apologues et des contes orientaux, où se trouve une série de maximes orientales et de proverbes orientaux, italiens et espagnols, qu'il a traduits en français et qu'il a recueillis dans des auteurs de diverses nations. Il est mort à Saint-Germain-en-Laye en 1784.

7. *Bovelles* (Charles de), né à Amiens avant 1500, chanoine à Noyon, mort en 1535, a écrit : 1° *les*

Proverbes et Dits sentencieux, avec interprétation d'iceux, imprimés à Paris en 1557 : 2° *Étymologies françaises*, imprimées par Robert Etienne en 1533.

8. *Brueys* (Claude), né à Aix en Provence, a fait un petit traité de proverbes provençaux, intitulé : *La Bugado provençalo, ounte cadun l'y a un panouchoun, enliassado de proverbis, sentenços, similitudos et mots per rire, en provençau, enfumado et coulado din un lincou de dez sous per là lavar, sabounar et eyssugar come si deou.*

9. *Cordier* (Mathurin) vivait au seizième siècle; on ne sait pas bien précisément quelle était sa patrie; les uns disent qu'il était de Normandie, et les autres qu'il était du Perche. Il fut, dit Bayle, un des meilleurs régens qu'on eût pu souhaiter, car il entendait fort bien la langue latine; il avait beaucoup de vertu, et il s'appliquait diligemment à ses fonctions. Aussi soigneux de former ses écoliers à la sagesse qu'à la bonne latinité, il usa sa longue vie à enseigner, et mourut à Genève, le 8 septembre 1564, à l'âge de 85 ans. Du Verdier de Vauprivas a donné dans sa Bibliothèque française les titres des ouvrages de Mathurin Cordier. Il dit que ses colloques ont été traduits du latin en français par Gabriel Chapuis. Il n'y a guère de livre qui ait servi plus que celui-là pour accoutumer les enfans à parler latin. La pureté du langage et des mœurs y règne. Mathurin Cordier, à la suite de ses colloques, a composé un petit recueil de sentences proverbiales fort estimées.

10. *Corroset* (Gilles), né à Paris en 1510, et libraire, a composé un ouvrage en vers, intitulé *Hecatongraphie*, imprimé in-8° à Paris en 1540; Ce sont des quatrains au nombre de cent, dans lesquels l'auteur commente des proverbes anciens et modernes.

11. *Cousin* (Gilbert), né à Paris en 1505, à qui l'on peut appliquer le proverbe, *tel maître, tel valet*, était secrétaire d'Erasme, et, à l'exemple de son maître, il a contribué à grossir de plus de 500 proverbes le recueil d'Érasme qui a été imprimé in-fol. à Cologne en 1612.

12. *Crocus* (Corneille), jésuite, né à Amsterdam, et mort en 1558, se montra l'ennemi d'Érasme en attaquant ses adages. Il lui opposa des adages et des colloques de sa façon, imprimés à Anvers, en 1536, in-8°.

13. *Duchat* (Jacob Le), né à Metz, en 1558, a fait quelques remarques sur les proverbes français par ordre alphabétique. (Voy. le *Ducatiana*, 2 vol. in-12, Amsterdam, 1738.)

14. *Duret* (Claude), né à Moulins en Bourbonnais, et président au présidial de cette ville. Cet auteur est un très-mauvais critique; mais on trouve des passages curieux, et une nomenclature prodigieuse d'auteurs, cités à tout moment dans son ouvrage intitulé : *Trésor de l'histoire des langues de cet univers, contenant les origines, beautés, perfections, décadences, mutations, conversions des langues qu'il traite, et dont le nombre s'élève à cinquante-six.* Il y disserte sur l'origine de beaucoup de proverbes. Cet ouvrage a été imprimé en 1613.

15. *Érasme* (Didier), né à Rotterdam en 1467, occupe le premier rang parmi les parémiographes. Cet infatigable et ingénieux écrivain a recueilli et commenté plus de cinq mille proverbes, extraits des auteurs grecs et latins, sous ce titre : *Adagiorum omnium tam græcorum quàm latinorum aureum Fumen*, etc., etc.; et il avoue que cette moisson, qu'il a eu tant de peine à récolter, eût été beaucoup plus abondante, s'il eût eu à sa disposition les auteurs originaux, si mutilés par Zénobius, Diogénien et Suidas, dont nous avons parlé plus haut. Les Allemands, pour distinguer les caractères d'Érasme et de Luther, disaient en proverbe: *Erasmus innuit, Lutherus irruit, Erasmus parit ova, Lutherus excludit pullos, Erasmus dubitat, Lutherus asserit.* Les écoliers d'alors, en parlant de ces deux hommes célèbres, avaient fréquemment à la bouche ces mots grecs : Ερασμος Λουθεριζει, η Λουθερος Ερασμιζει, c'est-à-dire Erasme luthérisme, et Luther erasmise.

16. *Étienne* (Henri), second du nom, fils de Robert Étienne, imprimeur célèbre, et né en 1528, persécuté pour son livre licencieux de l'*Apologie pour Hérodote*, dans lequel il a montré moins de justice que d'animosité contre les gens d'église, a composé un ouvrage sur les proverbes intitulé : *Les premiers ou le premier livre des Proverbes épigrammatisés ou des Épigrammes proverbialisées*, et imprimé, en 1594, in-8°.

17. *Goedt-Hals* (François), Flamand, vivant au seizième siècle, a donné un *Recueil de Proverbes anciens flamands et français, correspondans de sen-*

tences les uns aux autres, imprimé à Anvers, chez Christophe Plantin.

18. *Gringore* (Pierre), poète français du seizième siècle, surnommé *la Mère-Sotte*, du nom d'un personnage de théâtre qu'il jouait souvent, a composé des *Notables enseignemens, Adages et Proverbes par quatrains*, imprimés à Paris en 1528.

19. *Grosnet* (Pierre), né à Toucy près d'Auxerre vers la fin du quinzième siècle, a recueilli, 1° les *Sentences et les mots dorés de Sénèque*, en un volume, imprimé à Paris en 1534; 2° les *Mots dorés du sage Caton*, imprimés en 1543. Nicolas Trivet, jésuite, doute que Caton soit l'auteur du livre des maximes, intitulé *Catunculus;* il l'attribue au célèbre déclamateur Porcius Latro; 3° *Adages, Proverbes et Dits moraux*, imprimés à Paris, in-8°, par Denis Janot.

20. *Grudé de Lacroix du Maine* (François), né en 1552, dit lui-même qu'il faisait partie de douze auteurs qui avaient écrit en commun sur les proverbes et les adages français; mais ces auteurs nous sont inconnus. Il affirme, en outre, qu'il avait composé un ouvrage sur les proverbes français, avec leur interprétation.

21. *Guillon* (René), né à Vendôme, en 1500, était un grand annotateur de proverbes, suivant Lacroix du Maine; et dans ses leçons de la langue française, dont il était professeur, il ne négligeait pas de donner l'étymologie ou la définition de ceux qui s'offraient à son érudition.

22. *Junius* (Adrien), né à Horn en Hollande en 1511, médecin fort savant dans les langues et les

belles-lettres, a composé un recueil de huit cents proverbes grecs et latins, accolés à ceux d'Érasme, imprimé à Genève, en 1612, in-folio.

23. *Le Bon* (Jean), médecin du cardinal de Guise, né à Bassigny, a écrit des *Adages et Proverbes français*, imprimés, in-8°, à Paris, dans le seizième siècle.

24. *Marie* (Jean), né à Vernon, et religieux du couvent de Nazareth, a composé un ouvrage dédié au chancelier Séguier, et intitulé le *Divertissement des Sages*. C'est une suite de discours où l'auteur s'efforce de donner l'origine et la définition des proverbes qu'il traite ; mais les réflexions qui y ont rapport se trouvent égarées dans un labyrinthe d'érudition *ascétique*, convenable à la profession de l'auteur, mais peu agréable au plus grand nombre des lecteurs.

25. *Manuce* (Paul), né à Vénise en 1512, a laissé un ouvrage qu'Érasme pourrait revendiquer comme sien ; en effet, il en composa les trois quarts. Il est intitulé : *Adagia quæcunque ad hanc diem exierunt Pauli Manutii studio collecta*, in-4°.

26. *Ménage* (Gilles), né, en 1613, à Angers, homme d'une vaste érudition, mais d'une humeur aigre et présomptueuse, qui lui attira beaucoup d'ennemis ; sa vie fut une lutte continuelle. Il mourut à Paris en 1692. On a de lui un *Dictionnaire étymologique*, ou *Origines de la langue française*, 2 vol. in-folio, imprimés en 1750, et qui peuvent être très-utiles pour l'éclaircissement des proverbes.

27. *Meurier* (Gabriel), né vers 1530, a composé un

ouvrage intitulé : *Trésor de Sentences dorées, Proverbes et Dits communs*, imprimé à Paris et à Lyon en 1577. Il y en a une autre édition faite à Paris en 1582. Meurier possédait fort bien l'anglais et le flamand. Son ouvrage est un répertoire de proverbes, de dictons populaires, de sentences proverbiales, eu égard à la quantité, mais la qualité n'y répond pas toujours. Outre le défaut d'une répétition fastidieuse, il donne dans les quolibets et les jeux de mots, qui ont bien souvent besoin de commentaires. Ce défaut nuit à l'intelligence du texte.

28. *Mezeray* (Eudes), historiographe de France, a composé un petit traité de proverbes et autres façons de parler proverbiales qui sont particulières à l'Espagne ; il se trouve à la suite d'un ouvrage intitulé : *Mémoires curieux envoyés de Madrid*, et imprimé à Paris, in-18, en 1670.

29. *Moisant de Brieux* (Jacques), né à Caen, vers 1614. On a de lui un ouvrage rare et fort recherché, intitulé : *Origines de quelques façons de parler triviales*, in-12. Les recherches auxquelles l'auteur s'est livré sont curieuses et intéressantes.

30. *Montluc* (Adrien de), comte de Cramail, un des beaux esprits de la cour de Louis XIII, était né, en 1568, de Fabien de Montluc, fils du fameux maréchal Blaise de Montluc. C'est à lui que Mathurin Régnier dédia sa seconde satire sous le nom de comte de Garamin. Menage fait remarquer, dans son *Dictionnaire étymologique*, et dans ses *Observations sur la langue française*, que Cramail se dit par corruption pour Carmain, nom qui se trouve dans toutes les éditions antérieures à celle

de 1642. On peut voir l'étymologie de ce mot dans Catel, page 345 de ses *Mémoires sur le Languedoc*. Montluc avait composé un ouvrage intitulé : *les Jeux de l'Inconnu*, ouvrage bizarre, et dont le cardinal de Richelieu s'était fort moqué, et avec raison. C'est un tissu perpétuel de quolibets et de turlupinades. Il fut imprimé, en 1630, sous le nom de Guillaume Devaux, écuyer, sieur de Dos-Caros. Le cardinal de Retz avait trouvé moyen de le faire entrer dans une conspiration contre le cardinal de Richelieu, quoiqu'il fût âgé de plus de quatre-vingts ans, et de plus enfermé à la Bastille par ordre de ce ministre. Le cardinal de Retz ne trouvait rien impossible ; il avait fait fond sur l'intelligence, et surtout sur la résolution et sur la haine personnelle du comte de Cramail contre Richelieu. L'entretien qu'ils eurent ensemble à la Bastille a quelque chose de piquant et de singulier. Voici comme le raconte le cardinal de Retz dans ses *Memoires* : « A qui vous fiez-vous dans » Paris, me dit d'un même fil le comte de Cramail ? » A personne, monsieur, lui répartis-je, qu'à vous » seul. Bon, reprit-il brusquement, vous êtes mon » homme. J'ai quatre-vingts ans passés, vous n'en » n'avez que vingt-cinq ; je vous tempérerai, et » vous m'échaufferez. Nous entrâmes en matière, » nous fîmes notre plan, et lorsque je le quittai il » me dit ces propres paroles : Laissez-moi huit » jours, je vous parlerai après plus décisivement, » et j'espère que je ferai voir au cardinal que je suis » bon à autre chose qu'*à faire le jeu de l'inconnu.* » Il ne sortit de la Bastille qu'après la mort du car-

dinal de Richelieu. Il mourut en 1646. Il y a probablement erreur dans les dates de sa naissance et de sa mort; car à ce compte il n'aurait que soixante-dix-huit ans; cependant le cardinal de Retz lui donne quatre-vingts ans passés. (Voyez *la Comédie des Proverbes*, pièce comique, imprimée à Paris, in-12, 1655, et dont il est l'auteur.)

31. *Nicot* (Jean), né à Nîmes, a publié *le Trésor de la langue française, tant ancien que moderne*, où l'on trouve des documens précieux sur les mots singuliers et proverbiaux.

32. *Oudin* a composé un ouvrage intitulé : *les Curiosités françaises*, ou *Recueil de plusieurs belles propriétés, avec une infinité de proverbes*, imprimé à Paris en 1640. Il est appelé, au titre de l'ouvrage, *Antoine*. J'ignore si c'est le même que César Oudin, secrétaire interprète du roi, qui a traduit en français les *Refranes* ou *Proverbios castellanos*. Il y a plusieurs éditions de cet ouvrage; la plus complète est celle de 1659.

33. *Pintianus* (Fréderic), espagnol, a recueilli trois mille proverbes italiens et français qu'il a traduits en langue espagnole, au rapport d'André Schottus. C'était un homme d'un grand savoir et d'une vaste érudition.

34. *Pisan* (Christine de), née, en 1364, à Venise selon quelques-uns, à Bologne selon d'autres, a laissé des ouvrages manuscrits, et déposés à la bibliothèque royale, parmi lesquels se trouvent des proverbes moraux que La Monnaie lui attribue.

35. *Régnier* (Mathurin), poète satirique, né à Chartres en 1573 et mort en 1613. Ses satires

sont remplies d'expressions proverbiales. Sorel, dans ses remarques, a repris Régnier de sa manie de se servir de locutions trop familières. « Que si, au reste, dit-il, j'ai quelques proverbes, tous ceux qui parlent bien, les disent aussi-bien que moi. Que seroit-ce donc, si je disois comme Régnier : *C'est pour votre beau nez que cela se fait. — Vous parlez baragouin. — Vous nous faites des bona-diex. — Vous mentez par votre gorge. — Vous faites la figue aux autres. — Je réponds d'un ris de saint Médard. — Comme un homme sans verd.* Cette critique, juste d'ailleurs, n'empêche point que Régnier ne soit un poète plein de verve et d'imagination. La Fontaine et Boileau ont copié Régnier dans la traduction de ce proverbe espagnol : *de cosario a cosario ne se levan que los barilles;* de corsaire à corsaire il n'y a que des barils d'eau à prendre.

Régnier avait dit :

> Pour moi, j'en suis d'avis, et connois à cela
> Qu'ils ont un bon esprit : *Corsaires à corsaires,*
> *L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.*

La Fontaine dit, liv. IV, fable 12 :

> Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion.
> Et le proverbe dit : *Corsaires à corsaires,*
> *L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.*

Boileau (épig. 27) :

> Apprenez un mot de Régnier,
> Notre célèbre devancier :
> *Corsaires attaquant corsaires*
> *Ne font pas,* dit-il, *leurs affaires.*

36. *Roux* (P. J. le), Français réfugié à Amsterdam, a publié le *Dictionnaire comique, satirique,*

burlesque libre et proverbial. La meilleure édition de ce dictionnaire est celle de Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est rempli d'obscénités et de citations extraites du *Cabinet satirique.* On peut juger de la forme de cet ouvrage par le fonds où il a été puisé ; le second volume passe pour n'être pas de Le Roux.

37. *Sartor* (Jean) a laissé un ouvrage sous ce titre : *Joannis Sartori adagiorum chiliades tres, sive sententiæ proverbiales grecæ, latinæ et belgicæ ex precipuis autoribus collectæ, ex recensione Cornelii Schrevelii. Lugd. Batav.* 1656. Cet ouvrage est curieux par l'érudition et les recherches savantes dont il est rempli.

38. *Tuet*, chanoine de Sens, sa patrie, a composé un ouvrage intitulé : *Matinées sénonaises, ou Proverbes français suivis de leur origine*, etc., imprimé à Sens, in-8°, en 1789. L'auteur a parfaitement étudié son sujet ; il a puisé aux meilleures sources. Il y a de l'ordre et de l'érudition dans son ouvrage, qui est devenu assez rare depuis que les Anglais, grands amateurs des adages et des proverbes, l'ont épuisé en France.

39. *Turnebe* (Adrien), né en 1512 et mort en 1585, a composé des traités particuliers, parmi lesquels se trouvent un grand nombre de proverbes.

40. *Virgile* (Polydore), natif d'Urbin et favori d'Alexandre VI, fut envoyé par ce pape en Angleterre, afin d'y lever le tribut que les habitans de cette île payaient au Saint-Siége, et désigné sous le nom de *denier de saint Pierre.* Henri VII, régnant

alors, satisfait de sa modération et de sa conduite, le pria de composer l'*Histoire d'Angleterre*, qui parut à Bâle en 1534. Quoique Vergile ait débrouillé avec assez d'art les commencemens de la monarchie anglaise, il a rempli son histoire de bévues et de méprises qui en font un ouvrage peu estimé. Il a composé plusieurs autres ouvrages, entre autres : un *Traité sur les Proverbes* ; celui intitulé : *De Inventoribus rerum*, et un autre *De Prodigiis*, qui roule entièrement sur la divination des Anciens. Ces deux derniers ouvrages sont précieux par leur érudition. Après le changement de religion opéré par Henri VIII en Angleterre, Vergile retourna en Italie, où il mourut fort considéré, et dans un âge très-avancé, l'an 1555.

41. *Verville* (Béroald de), dans un livre singulier, intitulé : *le Moyen de Parvenir*, a donné l'origine de quelques proverbes; mais ses interprétations sont si licencieuses, que la pudeur les repousse, et que la plume refuse de les tracer.

42. *Vesprie* (Jean de la), prieur de l'abbaye de Clervaux, vivant en 1495, a recueilli plusieurs proverbes français, que Jean Gilles de Nocère ou des Noyers a traduits en vers latins et rangés par ordre alphabétique. Ce recueil a été imprimé à Paris, en 1519, par Josse Badius ; il a été augmenté d'un grand nombre de proverbes, et réimprimé en 1552.

Il existe beaucoup d'autres ouvrages sur les proverbes, les sentences, les adages et les apophthègmes ; nous ne citerons que les suivans :

1°. *Dictionnaire des Proverbes français*, Paris, 1821, in-8°, chez Treuttel et Würtz; par M. de la Mezengère. Cet ouvrage est bien supérieur à tous ceux qui ont paru sur le même sujet, et on peut dire de lui : *materiam superat opus.*

2°. *La Morale des Poètes*, Paris, in-12, 1821; par M. Moustalon. C'est un recueil de pensées extraites des plus célèbres poètes latins et français, et dont le choix, fort bien fait, prouve que l'auteur a autant de goût que de discernement.

3°. *Histoire des Proverbes.* Paris, 1803, in-12. Ce n'est qu'un abrégé de l'ouvrage du chanoine Tuet, mais sans l'ordre suivi par l'auteur des *Matinées senonaises.*

4°. *Les illustres Proverbes historiques et nouveaux*, 2 vol. in-12, 1665, ne sont qu'une copie indigeste de l'ouvrage de Fleury de Belingen.

5°. *Proverbiorum liber, Petro Godofredo Carcasonensi jurisconsulto, procuratore regio in fide, autore. Parisiis, apud Carolum Stephanum, typographum regium*, 1555.

6°. *Petri Corbellini Cenomanensis adagiales Flosculi.* Paris, Claude Chevallon, 1580, in-4° non paginé.

7°. *Senecæ Proverbia, secundum ordinem alphabeticum.* Paris, Durand Gerlier, sans date, in-8°.

8°. *De Proverbiorum Origine.* Mediolani, 1503, un vol. in-4°. Cet ouvrage, d'Antonio Cornazano, est excessivement rare.

9°. *Cynthio delli Fabritii* (Aloyse), *libro della Origine degli volgari Proverbi.* In Venegia, 1526, in-f°.

10°. *Nuovo Thesoro de Proverbii italiani del sig. Tomaso Buoni cittadino, Lucchese.* In Venetia, 1604, in-12.

11°. *Proverbii d'Orlando Pescetti.* Verona, in-12, 1598.

12°. *Proverbes en rimes* ou *Rimes en proverbes*, deux parties. Paris, chez Gabriel Quinet, 1664.

13°. *La Perla, proverbios morales de Alonzo de Barros,* criado del rey nuestro segnor en Zaragoça, anno 1664.

14°. *Les Apophthègmes*, cueillis par Didier Erasme, translatés du latin en français, par l'eslu Macault, secrétaire du roi. Lyon, Balthazar Arnoullet, 1549, in-16.

15°. *Bonne Réponse à tous propos.* Ouvrage en proverbes, traduit de l'italien en notre vulgaire français. Paris, veuve Bonfont, et sans date.

CONCLUSION.

Le lecteur trouvera, sans doute, qu'il y a eu témérité de ma part d'accoler mon nom à ceux de tant de savans auteurs qui ont traité des proverbes; mais la difficulté même de mon entreprise m'est un sûr garant de son indulgence; car, proverbialement parlant, il n'est pas si aisé que l'on pense de faire *d'un vieux sac une chemise neuve.* J'ai été dirigé et soutenu dans mon travail par l'opinion d'un des écrivains les plus distingués de notre époque. « Un choix de proverbes, dit-il, même les » plus vulgaires, commenté avec goût, serait, à » mon avis, un code de sagesse et de conduite,

» non-seulement pour la vie civile, mais encore » pour tous les états de la vie. » On voit que j'aurais pu choisir le sentiment de cet écrivain pour épigraphe, car il a servi de base à cet ouvrage, et aux réflexions morales qu'il contient. Le temps et le public m'apprendront si l'exécution a répondu au plan, et si j'ai rempli utilement la tâche que je m'étais imposée.

FIN DES PROVERBES.

PENSÉES ET RÉFLEXIONS

SUR DIVERS SUJETS D'HISTOIRE, DE POLITIQUE, DE MORALE ET DE LITTÉRATURE.

En morale il n'y a pas d'horizon.

PRÉFACE.

J'offre ces pensées au public; ce n'est qu'une très-légère esquisse des nombreuses sensations que nous éprouvons dans cette réunion de vertus et de vices qu'on nomme *société*. Je sais que l'on peut justement accuser de présomption l'écrivain qui ose s'insinuer dans la route si habilement parcourue par La Bruyère; mais doit-on lui reprocher de chercher un beau modèle? On peut être un peintre studieux quoique à une distance immense d'un grand maître. Il vaut mieux, pour soi comme pour le lecteur, travailler

sur un léger canevas, que de s'exposer à peindre sur une toile trop vaste des sujets supérieurs à la portée de son savoir-faire. Il restera toujours à glaner dans le champ de la morale. Le temps modifie à l'infini les hommes et les choses, et l'on peut tirer de leur comparaison des résultats nouveaux et utiles à son instruction.

PENSÉES ET REFLEXIONS

SUR DIVERS SUJETS D'HISTOIRE, DE POLITIQUE, DE MORALE ET DE LITTÉRATURE.

1. La pensée est une impression de l'esprit, tantôt subite et involontaire, tantôt réfléchie et calculée. Dans ce dernier cas elle devient une véritable opération de l'entendement, dans laquelle la raison joue le premier rôle. Lorsque la raison est absente de la pensée, celle-ci est une aberration des facultés de l'esprit, qui demande à être réprimée, parce qu'elle donne aux sens prompts à s'exalter, l'occasion de déranger l'ordre admirable établi par la nature. La pensée, renfermée dans de justes limites, est un ouvrage entier qui exige de la perfection pour plaire. Il ne faut pas tant avoir égard à son étendue qu'à l'expression complète de la vérité qu'elle renferme. Souvent une pensée courte contient un plus grand sens et fait plus d'effet qu'une pensée surchargée d'accessoires et d'ornemens inutiles. Lorsque la pensée s'exerce sur des choses indifférentes ou ordinaires, et qui n'exigent point le travail de la réflexion, elle n'a souvent besoin que du secours de la mémoire pour reporter machinalement au cerveau ce qu'on a pu voir, entendre ou saisir, dans le tracas ordinaire de la vie. Ces sortes de pensées sont le menu peuple de l'empire de l'imagination; elles forment la majorité des opérations intellectuelles. Les pensées des plus célèbres moralistes ne sont que les ana-

lyses de leurs réflexions, de leur expérience, de la connaissance qu'ils ont acquise du cœur humain; leur génie seul en a fait des chapitres entiers. C'est sans doute l'avantage que l'homme peut retirer de leur concision pour s'éclairer et perfectionner son être, qui a fait dire au chancelier Bacon, que toutes les maximes éparses font toujours plus d'effet que l'arrangement le mieux combiné.

2. L'homme religieux et l'athée s'entretiennent différemment de Dieu : l'un parle de ce qu'il révère, et l'autre de ce qu'il redoute, en feignant de n'y pas croire.

3. L'indulgence est une qualité dont le propre est d'accorder facilement aux autres, sans trop calculer ce qu'on leur doit. Elle constitue le caractère le plus fait pour réussir dans la société, et dans le train ordinaire de la vie; elle est aussi avantageuse à celui qui la possède qu'à la plupart de ceux qui en sont les objets. Mais dans beaucoup de circonstances, cette heureuse qualité dégénère en faiblesse et souvent en injustice, moins parce qu'elle pousse la sensibilité à l'excès, que parce qu'elle tient de la paresse. Il est donc nécessaire que les lumières et la raison en guident l'exercice. Souvent on croit être indulgent, lorsqu'on n'est que paresseux d'examiner. On cède alors aux impulsions que l'on reçoit des personnes dont on est environné. Cet abandon donne moins de peine qu'on n'en éprouverait à examiner si la compassion dont on est ému envers ceux qu'on voit, n'est pas une injustice envers ceux qu'on ne voit pas.

4. La manie de beaucoup de gens en place est

de se faire demander, à titre de faveur, ce qu'ils doive et accorder par état, et souvent par reconnaissance.

5. Les *sinécures* sont des fruits exotiques, et qu'on est parvenu très-facilement à naturaliser en France. Ces fruits sont entretenus en serres chaudes, et mis en réserve pour les gourmets, qui ont une petite tête et un grand estomac, et dont toutes les fonctions se réduisent à celles de la digestion.

6. Le ridicule est une pièce dont la petite monnaie est inépuisable.

7. Un homme d'esprit mais irréfléchi avait une manie singulière; il trouvait que le nez était une chose bizarre et ridicule, et que cet appendice de la figure humaine, auquel on donne souvent la mesure d'un pied, n'était tout au plus propre qu'à loger du tabac; mais se reprenant ensuite par une boutade de réflexion, il disait : *Mais oui, au fait, quand j'y pense, ce n'est pas si bête que je croyais.* C'est le portrait d'une infinité de gens qui vivent comme des machines, sans réfléchir aux dons précieux de la nature et aux bienfaits de la Providence.

8. Rien n'est plus propre à multiplier le célibat, que le jeu perpétuel de la cupidité, les hausses, les baisses des actions, le cours de la bourse. Un homme qui a la tête travaillée de calculs d'intérêt, d'espoir de gain, de frayeur de pertes, et qui joue sa fortune au jour le jour, ne peut avoir un caractère de fixité nécessaire aux soins et aux tracas d'un ménage.

9. Quand on dit qu'une femme a des bontés pour quelqu'un, ce n'est peut-être pas calomnier sa vertu, mais ce n'est pas en faire l'éloge.

10. Une femme vieille et dégoûtante, qui viole la pudeur d'un jeune homme, est un objet aussi révoltant qu'un mendiant couvert d'ulcères qui exigerait la charité *de par le roi.*

11. Un ministre avait élevé une personne de mérite à une place éminente. Lorsqu'elle vint pour l'en remercier : *Vous n'avez,* lui dit le ministre, *aucune grâce à me rendre, je n'ai eu en vue que l'utilité publique, et vous n'auriez pas eu mon choix si j'avais trouvé quelqu'un qui en fût plus digne que vous.* Il est fâcheux, pour la satisfaction des amateurs de la morale, que le nom d'un ministre aussi recommandable soit perdu dans l'oubli. Les auteurs de pareils traits ne devraient jamais rester inconnus. Le silence que l'histoire garde à cet égard est une insulte à la vertu, et me fait croire que la morale s'évertue quelquefois à inventer de belles maximes, à composer de beaux exemples de fantaisie, comme la politique à imaginer des expédiens ; l'une et l'autre, pour soutenir leur crédit, de même que les négocians et les banquiers font souvent des lettres de change pour éloigner une banqueroute en temps utile.

12. Les préfaces de certains livres ressemblent aux toiles grossièrement peintes, qui servent d'enseigne aux spectacles ambulans qu'on montre à la foire ; ce qu'on voit au-dedans ne répond presque jamais au faste de l'enseigne.

13. Les qualités de la plupart des hommes sont

des pénitentes qui disent tout dans la première confession.

14. Les courtisans sont de la nature du liége, ils reviennent toujours sur l'eau.

15. Le malheur est à la vertu ce que le ciment est à la pierre; il l'affermit.

16. L'ignorance est voisine de la présomption, la fatuité de la politesse; l'intervalle qui les sépare est aisé à franchir, c'est le saut d'un ciron.

17. Toute société est un ressort qui a plus ou moins besoin de compression pour agir et réagir. Si ce ressort n'a plus d'action, il faut le retremper, ou la société est morte.

18. Les peuples souffrent plus, sous le rapport de leurs véritables intérêts, de l'abus d'une trop grande liberté, qu'ils ne souffrent réellement des liens d'un doux esclavage.

19. Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît; voilà la probité : c'est la loi civile. Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît; voilà la vertu : c'est la loi de Dieu.

20. Les principes de certains philosophes sont comme les boîtes de dragées mélangées de chicotins plâtrés. Les personnes soigneuses de leur santé refusent d'en prendre; les personnes délicates choisissent, et les personnes friandes prennent tout sans distinction. Les premières sont les esprits sages, les secondes les esprits fins, les troisièmes les esprits légers.

21. Si tous les hommes étaient également pénétrés des principes de la religion et de la morale, des avantages de la probité et des devoirs de leur état,

d'horreur pour le vice et d'amour pour la vertu, les livres ne seraient plus que des meubles fastueux et inutiles, dont la couverture seule ferait tout le prix. Les moralistes ne seraient plus que des rabâcheurs, les historiens des garde-notes, et les philosophes de vrais songe-creux.... *mais*.... Il n'est personne qui n'ait entendu faire dans la société des raisonnemens à peu près pareils, et je ne fais celui-ci que pour démontrer jusqu'où l'on peut pousser la fureur des *conditionnels*, et l'absurdité de représenter le monde autrement qu'il n'est. C'est un véritable abus des suppositions. Comme si l'on pouvait tirer une conséquence d'un argument absurde, et faire d'un objet matériel un être de raison. Raisonner ainsi c'est figurer dans l'espace, avec la main, des signes algébriques devant un aveugle, et vouloir qu'il les voie et qu'il les comprenne. Ce que c'est que l'abus des *si* et des *mais!*

22. L'esprit d'équité naturelle est dans les jeunes gens un sentiment exquis dont l'usage du monde n'a pas encore vicié le principe. Il tient à la beauté de leur âme, qui n'est point pervertie par les mauvais exemples, et gâtée par les mauvaises compagnies. Personne ne se rend mieux justice entre elle que la jeunesse. Il n'y a pas dans son cœur de considérations humaines qui puissent tenir contre la vérité. Il n'est point terni par le souffle de la flatterie ni ouvert aux impressions des supériorités sociales et politiques. Au tribunal de la jeunesse, on est jugé par ses pairs et jugé sans appel; car la jeunesse est un juge inflexible, rien ne peut casser ses premiers jugemens. Combien

de gens, dans l'âge mûr, se rencontrent dans la bagarre du monde, et se rappellent, non sans un certain attendrissement, les douces impressions, les épreuves, les débats et les petits arrêts du printemps de leur vie.

23. Le monde est un bal masqué où chacun cherche à garder l'incognito; tant que les masques s'agacent ils se trouvent charmans, lorsqu'ils se découvrent ils sont tout honteux de se reconnaître.

24. On est convenu d'appeler exception une anomalie à des règles établies, à des usages reçus. Le nom d'infraction à des conventions préexistantes lui conviendrait tout aussi bien. Quoi qu'il en soit, les nombreuses règles ou lois avec lesquelles la société s'est garottée pour s'empêcher de se manger toute vive, peuvent être distinguées en organiques, conditionnelles, relatives et absolues. *Moi* est une loi d'exception universelle.

25. J'ai connu un bourgeois de Paris, de ceux qu'on peut appeler badauds à juste titre, qui avait traversé la révolution sans s'apercevoir d'aucune autre différence que celle du costume. Il avait quitté aussi indifféremment le bonnet rouge qu'il avait repris le chapeau à cornes. Il ne voyait dans tous ces changemens qui ont bouleversé le trône et la monarchie, anéanti la morale, nos mœurs, nos usages, notre antique honneur, nos fortunes et nos libertés, couvert le globe de feu, de sang et de carnage, que des tours de roue de ce grand cadran qu'on appelle le temps. Il disait encore il n'y a pas long-temps, *feu le citoyen Roberspierre*, comme ce

sorboniste qui, encore imbu du vieux levain de la ligue, disait toujours, en parlant de l'assassin de Henri IV, *feu monsieur de Ravaillac.* Il y a des gens dont la vie toute animale ne diffère pas essentiellement de celle des huîtres; ou, pour parler juste, ils sont exactement, comme le disent les naturalistes, sur la limite de transition qui sépare les dernières espèces vivantes des zoophites.

26. L'extrême sévérité et l'extrême indulgence sont deux écueils qu'il faut éviter dans la conduite de la vie. L'une excite la haine et l'autre le mépris.

27. Il faut toujours ménager un ministre que déplace une disgrâce ou un coup d'état, certain qu'on doit être que celui qui le remplace aura de la répugnance à contrôler les actes de son prédécesseur, tant la crainte des représailles établit de méfiance et de pusillanimité parmi les gens en place.

28. Il n'y a pas de puissance qui résiste à ces êtres si souples, si déliés, si concilians, si subtiles, si insinuans, qu'on appelle *considérations.* L'austérité de mœurs, la rigidité de caractère et de principes, sont des douches violentes qui tombent perpendiculairement sur la tête des hommes, ébranlent leur cerveau, et compriment fortement toute la machine. Les considérations humaines sont des gouttes d'huile qui distillent sans bruit sur le cerveau et sur le cœur, les assouplissent et les préparent à recevoir doucement et sans commotion les influences de la diplomatie du cœur humain. La probité, la plus austère vertu même ne sont point à l'abri des épreuves; amies qu'elles sont du

repos et de la paix, elles cèdent souvent au manége des considérations. Ce n'est d'abord qu'une simple concession qu'elles se croient obligées de faire aux bienséances, c'est un traité bénévole et transitoire qu'elles ont bien l'intention de ne point ratifier; c'est enfin une signature de complaisance; mais, en ne leur faisant voir adroitement que la surface des choses, on les a entraînées dans le fond; elles sont bientôt enlacées, liées, garrottées par le respect humain, la fausse honte et le ridicule, agens principaux que les magiciennes mettent en jeu.

29. Qui veut braver le ciel et le monde à la fois court grand risque d'être puni par l'un et raillé par l'autre. L'entêtement est ordinairement le partage des sots; ils croient qu'il va de leur honneur de soutenir l'impiété qu'ils professent ou la sottise qu'ils ont avancée, comme si l'univers était intéressé à connaître leur croyance ou la portée de leur esprit. Rien ne peut les convaincre que la punition de leur opiniâtreté.

30. Celui qui reste dans son lit pendant une belle matinée d'été, perd le principal plaisir de la journée; celui qui passe sa jeunesse dans l'indolence perd la plus agréable portion de sa vie.

31. Les flatteurs sont comme les corbeaux, qui vont droit aux yeux de leur proie.

32. Quelque longs que puissent être tous les chapitres des livres renfermés dans les bibliothèques du monde connu, il n'y en a pas de plus long que celui des considérations humaines. Il n'y a pas de lecteur qui ait assez de temps, de courage et de patience pour en voir la fin.

33. Le moyen le plus sûr et le plus court d'acquérir la réputation d'un homme sage et prudent, c'est lorsque quelqu'un vous dit son sentiment d'y souscrire. On perd, il est vrai, en franchise ce que l'on gagne en tranquillité. C'était le sentiment de Fontenelle, un des hommes les plus polis et les plus spirituels du siècle dernier. On lui demandait un jour par quels moyens il s'était fait tant d'amis et pas un ennemi. *Par les deux axiomes suivans*, répondit-il, *tout est possible, et tout le monde a raison.* C'était également le sentiment de Pope.

34. La paresse, disent certains moralistes, est l'état le plus naturel à l'homme. Sous ce rapport, beaucoup de grands seigneurs, qui, comme le feu prince Potemkin, d'indolente mémoire, n'ont rien autre chose à faire qu'à frotter leurs boutons, à nettoyer leurs pierreries, et à ajuster leurs décorations, sont ceux qui se rapprochent le plus de la nature.

35. L'esprit de la plupart des gouvernemens est de toujours donner à ceux qui n'ont besoin de rien, et de refuser sans cesse à ceux qui ont besoin de tout. De là vient que les mêmes familles et les mêmes personnes se chargent d'obtenir toutes les faveurs, et laissent aux autres l'avantage de les mériter. Les premières sont, pour ainsi dire, implantées à la cour, elles sont couvertes de bon terreau, les autres ne sont que des plantes communes et de rebut, qu'on abandonne à leur végétation naturelle.

36. Rien n'égalait dans Rivarol le talent d'écrire, si ce n'est le talent de bien parler. Toutes les qua-

lités d'une véritable éloquence étaient réunies dans sa personne. Une figure heureuse, une physionomie expressive, un organe sonore, des gestes aisés et naturels, une taille imposante, des manières nobles et distinguées, rien ne lui manquait. Il joignait la causticité de Piron à la *soudaineté* de Diderot; et l'illusion qu'il produisait était si douce, si entraînante, qu'invité à dîner avec lui, on oubliait de se mettre à table, tant on était charmé du plaisir de l'entendre. Les sens devenaient tout oreille, le cœur était dans un ravissement extatique, et l'esprit dans l'enchantement. Il tenait dans sa maison, à l'exemple des anciens philosophes, une école de morale, de politique et de beau langage. Ses ouvrages sont écrits avec tant de pureté, qu'il est aisé de voir qu'il avait fait une étude particulière de la langue française. On ne doit point être surpris qu'à l'exemple du docteur Johnson pour l'Angleterre, il ait conçu le projet d'un nouveau dictionnaire de la langue française, et qu'il ait assez compté sur ses forces pour l'exécuter seul. Il en a jeté les bases avec autant de hardiesse que de génie. Il disait avec raison, en faisant sa profession de foi politique: « Tous ceux qui ont parlé avec le plus de justesse et d'enthousiasme de la liberté, ont fini par penser que la monarchie convenait aux grands empires. Ces philosophes ont parlé de la liberté comme d'une maîtresse, et de l'autorité comme d'une femme légitime. » Rivarol se défendait avec gaîté, et plus souvent avec un certain air gêné et d'humeur du reproche qu'on lui faisait d'être salarié par la cour; il se plaisait alors à rap-

peler ces paroles de Mirabeau : *Je suis payé, mais non vendu;* et il ajoutait, en les retournant, *je suis vendu, mais non payé,* paroles qui donnent la mesure exacte du caractère de l'un et de l'autre. *Ils ont pris le parti coupable*, disait-il encore en parlant des démagogues, *et nous nous avons pris le parti honnête; ils sont pour les heureux, et nous pour les malheureux.* L'on voit dans ces aveux sincères et touchans les sentimens d'une âme noble autant que délicate, et la fermeté d'un martyr de sa propre cause. Il parodiait plaisamment ce vers de Virgile :

Nos patriæ fines, et dulcia linquimus arva,

et le retournait ainsi, en faisant allusion à l'émigration :

Nos patriæ funes, et lampada linquimus altam.

Un léger échantillon de ses pensées fera connaître la finesse de son jugement, et l'originalité de son esprit.

1°. Dans les sujets ordinaires, les idées les plus justes sont souvent les plus nobles; en parlant de la Divinité, les plus nobles nous paraîtront toujours les plus justes.

2°. C'est un terrible luxe que l'incrédulité.

3°. Les vices sont souvent des habitudes plutôt que des passions.

4°. L'avare est le pauvre par excellence; c'est l'homme le plus sûr de n'être pas aimé pour lui-même.

5°. L'or, semblable au soleil, qui fond la cire et

durcit la boue, développe les grandes âmes et rétrécit les mauvais cœurs.

6°. Si les gens de la cour s'expriment plus finement que les autres hommes, c'est qu'on y est sans cesse forcé de dissimuler sa pensée et ses sentimens.

7°. L'homme passe sa vie à raisonner sur le passé, à se plaindre du présent, à trembler pour l'avenir.

8°. Le temps est le rivage de l'esprit; tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe.

9°. Les méthodes sont les habitudes de l'esprit et les économies de la mémoire.

10°. Les enfans crient ou chantent tout ce qu'ils demandent, caressent ou brisent tout ce qu'ils touchent, et pleurent tout ce qu'ils perdent.

11°. La politique est comme le sphinx, elle dévore tous ceux qui n'expliquent pas ses énigmes.

12°. La raison se compose de vérités qu'il faut dire et de vérités qu'il faut taire.

13°. La révolution française est sortie tout à coup des livres des philosophes comme une doctrine armée.

14°. Le peuple ne goûte de la liberté comme de liqueurs violentes, que pour s'enivrer et devenir furieux.

15°. Les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent.

16°. Le génie égorge ceux qu'il pille.

17°. Le génie des idées est le comble de l'esprit; le génie des expressions est le comble du talent.

18°. Les idées sont comme les hommes, elles dépendent de l'état et de la place qu'on leur donne.

19°. Ceux qui empruntent les tournures des anciens auteurs pour être naïfs, sont des vieillards qui, ne pouvant parler en hommes, bégaient pour paraître enfans.

20°. La nature tonne à l'oreille de l'homme de lettres, quand elle murmure à peine à celle des gens du monde.

21°. Les gens de goût sont les hauts justiciers de la littérature.

22°. L'art doit se donner un but qui recule sans cesse.

23°. En fait d'art, si c'est la partie laborieuse d'une nation qui crée, c'est la partie oisive qui choisit et qui règne.

24°. L'esprit voit vite, juste et loin.

25°. Il ne faut pas des sots aux gens d'esprit comme il faut des dupes aux fripons.

26°. Une femme sans talent est la marâtre de son esprit, elle ne sait que tuer ses idées.

37. Les femmes accusent les hommes de n'être plus galans; les hommes leur répondent que chaque chose a son tour.

38. Le dégoût et l'inconstance sont les suites de la plupart des grandes passions; c'est le feu trop vif qui fait tourner les sauces.

39. Chacun veut faire son mal plus grand qu'il n'est; on se ment à soi-même. On croit être un personnage, on prétend que tout le monde doit s'intéresser à nous; ce n'est pas la douleur qui parle, ce n'est pas le sentiment de notre situation qui nous pénètre, *c'est l'orgueil.*

40. Les hommes qu'on appelle vulgairement *modérés*, en politique, sont de tout temps soupçonnés de couvrir des desseins intéressés, du voile du *modérantisme* par les hommes ambitieux qui supposent dans les autres les dispositions malveillantes dont ils sont affectés. La modération est rarement une vertu philantropique pure et dégagée de tout intérêt personnel; elle est quelquefois l'effet de la paresse et de l'insouciance. Plus souvent elle est le jeu d'une politique raffinée qui sait, en la pratiquant, se créer des moyens de considération et de fortune. Le *modérantisme* n'est presque jamais le résultat d'une conviction intime.

41. Emmanuel, roi de Portugal, chargea un gentilhomme de sa cour de la rédaction d'une lettre extrêmement importante, et pendant ce temps il en écrivit une sur le même sujet. Le gentilhomme, après avoir composé sa lettre, la porta au roi, qui, la comparant avec la sienne, trouva celle du gentilhomme bien supérieure, l'en remercia, et lui dit qu'il allait en faire usage. Le courtisan fit au prince une révérence profonde, et, tout ému, alla prendre congé de ses amis, en leur disant : *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour, le roi sait que j'ai plus d'esprit que lui.*

42. *Qu'y a-t-il de nouveau?* vieillard malencontreux, incommode, questionneur, qu'on trouve sans cesse partout, à toute heure du jour, à tous momens, et qui semble arracher l'aumône aux passans.

43. *Dieu vous bénisse.* Expression de souhait que l'on fait à quelqu'un qui éternue. Ce souhait,

réservé maintenant à la seule bourgeoisie et aux petites gens, est banni du bon ton de la haute société, qui se prive de gaîté de cœur de bien des choses pour ne pas ressembler à tout le monde.

44. *Pardon.* Il n'y a pas dans le monde de mot plus banal que celui-là. Tout s'arrange avec cette phrase laconique : *Je vous demande bien pardon.* Elle coupe à chaque moment le discours. Vous coudoie-t-on dans la rue, un de vos membres a-t-il été en danger d'être brisé, on vous demande pardon, et l'on passe comme si rien n'était arrivé. Quelqu'un vous occasione-t-il une vive crispation de nerfs, en marchant lourdement sur un cor importun qui vous martyrise, il vous dit avec un beau sang-froid ; *réellement, Monsieur, je vous demande pardon, je ne l'ai point fait exprès.* Êtes-vous dans le fort d'une discussion importante, on vous contredit brusquement, et l'on en est quitte pour vous demander pardon. Un créancier bien poli, en demandant de l'argent, vous demande pardon, ce qu'on est bien disposé à lui accorder s'il vous laisse tranquille. Enfin, pour le coup de pied de l'âne, un huissier qui vous signifie civilement un mandat d'arrestation, et ses recors qui le mettent à exécution, vous demandent pardon de la liberté grande :

Peste soit du pardon et de ceux qui le disent.

45. Le monde est un livre dont les caractères sont illisibles pour bien des gens.

46. Disputer avec nous, c'est nous faire une espèce de politesse ; c'est nous donner tacitement à

entendre que l'on fait cas de notre jugement, et qu'on nous croit capable d'avoir un meilleur avis que celui que soutient notre adversaire. On ne fait point cet honneur aux sots.

47. Entendre, comprendre et juger, sont trois opérations de l'esprit aussi distinctes que différentes. Bien des gens entendent et ne comprennent pas; d'autres jugent et n'entendent pas.

48. Il n'est personne qui n'ait été témoin de l'empressement que mettent les cochers des petites voitures des environs de Paris à vous engager à y monter; ils vous tiraillent en tous sens, et vous abasourdissent de leurs criailleries importunes : jusqu'à ce que vous soyez monté dans la voiture vous êtes l'objet de leurs égards, de leurs soins complaisans; une fois que vous êtes parvenu au complet de la carrossée, et au terme de votre voyage, ils ne prennent plus garde à vous, malgré les risques que vous courez de vous rompre bras et jambes dans leurs casse-cous. Vous n'êtes plus rien pour eux que de la matière. C'est absolument la conduite que l'on tient à l'égard d'un ministre lorsqu'il monte en place et lorsqu'il en descend.

49. Le mépris fait sur le cœur d'une jolie femme le mal que ferait un ulcère sur sa figure.

50. Les vertus humaines sont des effets courans revêtus souvent de fausses signatures.

51. L'exemple est un torrent qui entraîne tout, les paillettes d'or comme les ordures, et va se perdre dans la vaste mer des folies humaines. *Tenez-vous droite et baissez les yeux*, dit une mère à sa fille; *faites la révérence avec une grâce modeste,*

parlez quand on vous interroge, et répondez avec décence. C'est une leçon facile à retenir ; mais que vient à penser une jeune fille lorsqu'elle voit son institutrice se jeter indécemment au cou d'un jeune homme qui entre dans un salon, saluer tout le monde avec un gros rire immodeste, interrompre brusquement son mari à tous les instans et sur tous les sujets : *Taisez-vous donc, monsieur, vous ne savez jamais ce que vous dites.* Il n'y a pas moyen de résister à de pareilles démonstrations ; aussi la jeune demoiselle ressemblera-t-elle à sa mère, et pourra un jour transmettre à sa fille le précepte et l'exemple.

52. Il paraît que, chez les Romains comme chez nous, les cuisiniers étaient généralement regardés comme des voleurs, et faisaient *danser l'anse du panier*, si l'on en juge par ce passage de Plaute dans l'*Aululaire : Je demande un cuisinier et non pas un voleur.* Voilà une tradition bien constante, s'il en fut jamais.

53. Les repas trop splendides sont les fermens de la goutte et de la gravelle. L'estomac est comme une ville assiégée de toutes parts. Le cuisinier est le mineur, l'apothicaire est le contre-mineur ; mais la brèche qu'a faite le premier ne peut être réparée par le second. La santé est la population innocente de la ville attaquée. Elle souffre également des armes des assiégeans et des assiégés.

54. Ce qui me paraît le plus déplaisant dans ce bas monde, c'est d'être obligé de contribuer, sans le vouloir, au bonheur des sots.

55. La gaîté de certains individus tient beaucoup

de la gentillesse et du naturel des jeunes chats, qui, après avoir épuisé tous les tours de souplesse les plus divertissans, finissent par mordre et par égratigner.

56. La conduite de ceux qui, en suivant l'impulsion de leurs cœurs, ont cru que la probité et la vertu n'étaient point des êtres de raison, perd de son poids dans la balance de la plupart des hommes. Ceux-ci, en jugeant telles et telles actions de leurs semblables, ne peuvent s'empêcher, comme des fraudeurs qui mêlent des marchandises de bon aloi avec des marchandises de mauvaise qualité, d'y faire intervenir les motifs qui les auraient dirigés eux-mêmes en pareilles circonstances.

57. La vie de la plupart des hommes est un frêle esquif égaré entre mille écueils; l'écueil le plus proche est toujours le plus dangereux.

58. L'égoïste est cet Irlandais qui ne voulait point sortir de son lit quoique le feu fût à la maison où il logeait. *La maison brûle!* lui criait-t-on, *que m'importe?* répondait-il, *je n'en suis que le locataire.* A la fin l'incendie pénètre jusqu'à lui; aussitôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite. Il commence à comprendre qu'il faut quelquefois s'intéresser à la conservation d'une maison qu'on habite, quoiqu'elle ne vous appartienne pas. Il est à remarquer que les gens si paisibles sur les injustices publiques, et qui voient d'un œil sec et indifférent les malheurs qui pèsent sur leurs semblables, se mettent en fureur au moindre contact immédiat; ils ont les nerfs d'une susceptibilité incroyable

lorsqu'on touche seulement du bout du doigt leur épiderme.

59. Les philosophes, dans leurs abstractions systématiques, ont si bien compliqué le bonheur, qu'ils l'ont rendu impossible.

60. L'aptitude plus ou moins grande de l'intelligence à comparer les idées, à saisir des rapports, des ressemblances ou des différences avec plus ou moins de facilité, constitue ce qu'on nomme *esprit*. Celui qui joint la facilité de l'expression à cette promptitude de combiner des rapports, est un homme de *beaucoup d'esprit;* s'il parle avec gaîté et d'une manière qui plaise, *son esprit est agréable*. La manière de former et de comparer des idées spécifie le caractère particulier de l'esprit. Celui qui saisit non des rapports apparens, mais des rapports vrais et réels, *est un esprit solide*. L'homme qui se contente de rapports apparens, sans approfondir les idées comparées, n'a qu'un *esprit superficiel*, esprit toujours dangereux et inutile au bien de la société. Si l'esprit aperçoit avec exactitude les rapports tels qu'ils sont, *il est juste*. Celui qui, envisageant les rapports des choses différemment qu'ils ne sont, apprécie mal les choses, les exagère ou les diminue, est un *esprit faux*. Il est des hommes qui imaginent des rapports où il n'y en a pas, ce sont des *esprits visionnaires*. L'homme qui, dans la comparaison des idées, n'apercevant pas la liaison des choses, ne met pas de suite dans ses jugemens, est une espèce de fou. Enfin, celui qui n'ayant ni capacité, ni habitude à trouver des rapports, ne sait point comparer des idées, est un im-

bécile. On ne saurait changer la disposition naturelle de l'esprit ; mais on peut la corriger, la perfectionnner et en prévenir les mauvaises suites. Heureux ceux qui pourront, sans prévention, se ranger dans la classe *des esprits justes et solides.* Un *esprit juste* se conduira toujours bien ; *un esprit solide* approfondira exactement les choses ; *un esprit faux* se conduira pour l'ordinaire mal, et *un esprit superficiel* n'aura jamais ni science, ni connaissances utiles. Il importe donc extrêmement pour le bonheur de la vie de former son esprit à la justesse, à la solidité, par l'attention, la réflexion, l'application à de bonnes et saines études, et par la modération dans les passions.

61. L'homme de génie lit un bon ouvrage avec un télescope, l'homme d'esprit avec un microscope, l'homme médiocre avec des lunettes, et l'imbécile avec un verre bruni.

62. Le *bel esprit* est un homme dont l'imagination dépasse le cercle que lui a tracé la nature, pour se perdre dans des régions trop élevées, et retomber comme Icare pour avoir voulu approcher trop près du soleil. Le *bel esprit* est d'ordinaire inégal, parce qu'il marche sur un terrain glissant, mouvant et peu solide ; il arrive tout essoufflé au terme de son voyage. Le bon esprit, au contraire, chemine avec précaution, choisit le terrain et arrive à son but sans effort, parce qu'il a su proportionner sa marche à ses forces.

63. L'indulgence est une vertu d'autant plus facile, qu'elle épargne bien des embarras ; c'est un poltron qui fuit le danger.

64. La rosée de la gaîté tombe rarement sur les âmes perverses, dit Montaigne. Louis XI était sombre et atrabilaire, Henri IV toujours joyeux et communicatif. La bonté de caractère et la gaîté de l'esprit sont, dans la societé, ce que sont de belles fleurs dans un jardin; elles réjouissent et raniment le cœur et les sens; la méchanceté et l'orgueil sont comme les orties et les chardons, ils piquent quand on y porte la main.

65. *Damon* trouve que la sensibilité est un ridicule de plus dans le monde; c'est le seul que *Damon* n'ait pas.

66. Une femme qui s'est laissée captiver par un sot croit son amour-propre intéressé à déprécier les gens d'esprit.

67. Deux femmes qui se rencontrent se flattent mutuellement pour mieux découvrir leurs passions ou leurs ridicules.

68. Tout est ricochet à la cour, depuis le suisse jusqu'au favori; c'est une chaîne de soumission qui part quelquefois d'un point imperceptible pour aboutir, par une suite de nombreux anneaux, à l'extrémité de la chaîne, qui est le terme des ricochets. Un grand seigneur ne dédaignera pas le secours, l'amitié même du valet de chambre d'un ministre, pour s'insinuer adroitement dans le cabinet du maître. Tout le monde ressemble plus ou moins à ce courtisan qui déclarait, à l'avance, que, quel que fût le premier ministre qu'on nommât, il était son parent ou du moins son allié, et, de plus, son très-humble serviteur.

69. Il faut, par principe d'ordre et de morale,

respecter les ministres et le pouvoir dont ils sont légalement revêtus, non dans leurs personnes, si leurs vices vous empêchent de les aimer, mais dans leur caractère et les images qu'ils représentent. Ce respect est nécessaire au maintien et au salut des empires.

70. L'abus de l'esprit tue l'esprit, comme l'abus du plaisir anéantit le plaisir.

71. Le courtisan à qui il reste encore assez de connaissance de soi-même et des hommes pour se préparer une retraite en cas d'événement, n'a point rompu tout pacte avec la sagesse; il pèche encore par la forme, mais c'est le fond d'un galant homme. Le courtisan que l'on force à la retraite est un fou incorrigible.

72. La vertu et la vanité diffèrent entre elles comme la paix et la guerre. L'une cherche à réunir les hommes en ménageant tous les intérêts; l'autre, au contraire, concourt à les désunir, en heurtant tous les rapports avantageux qui existent entre eux.

73. Le marquis de Castelnau reçut le bâton de maréchal de France six heures avant sa mort. Déjà toutes les illusions de la vie étaient dissipées pour lui; les idées que la vanité attache aux grandeurs humaines avaient fui; l'éclat d'une illustre naissance, des dignités, de la fortune, était terni à ses yeux; il ne tenait plus au monde que par un souffle de vie, que la mort s'apprêtait à lui ravir; il dit froidement à celui qui lui apportait l'insigne de la dignité dont on l'honorait : *Cela est beau dans ce monde, mais je vais dans un pays où cela ne*

me servira guère. Cette résignation devrait servir d'exemple aux ambitieux. Il n'y a qu'un temps pour les honneurs, comme il n'y en a qu'un pour les plaisirs. Tout se fane, tout s'éclipse avec le temps.

74. L'âme agitée par une violente passion qui absorbe toutes les facultés de l'esprit, est une maîtresse impérieuse qui chasse impitoyablement la servante fidèle dont le secours lui serait le plus utile, la *raison.*

75. L'humilité qu'on aperçoit dans l'extérieur de certaines personnes, n'est souvent qu'un masque qui couvre leur vanité, et dont le mouvement est toujours prêt à la trahir. C'est un espion déguisé.

76. *Philinte* ne peut se rendre à lui-même raison de son élévation. Je le conçois ; il est tout étourdi du coup de fortune qui l'a porté d'un coin obscur de sa petite ville, où il exploitait un emploi si mince et si chétif, qu'il pouvait à peine suffire à ses besoins et à ceux de sa famille; qui l'a porté, dis-je, successivement aux dignités les plus brillantes de l'État? Il a pourvu ses enfans d'emplois lucratifs de magistrature et de finance. Il a bien par-ci par-là quelques grossiers cousins, qui font ombre au tableau de son bonheur, et qui trahissent, par vanité ou par bêtise, l'origine de leur cher parent. Ils accusent le sort de les laisser végéter dans leurs boutiques, tandis que ce parent est au comble des honneurs et de la fortune; ils vont même jusqu'à dire qu'il s'en faut de beaucoup que *Philinte* soit un homme de génie. Personne ne les contredit. Il y a une distance incommensurable de

l'esprit de *Philinte* à ce feu créateur qui conduit les hommes à la gloire et à l'immortalité. *Philinte* n'aspire ni à l'une ni à l'autre, mais il est souple et connaît l'art de céder au temps, et pour lui la souplesse vaut le génie. *Philinte a été sénateur.*

77. Une belle femme dans un tête à tête amoureux est une place de guerre dont les dehors sont déjà pris. L'intérieur de la place est près de capituler.

78. Ce ne sont pas les bois, les déserts, les montagnes, les lieux sombres et solitaires qui constituent la solitude, c'est le recueillement de l'esprit. On peut vivre seul avec soi-même au milieu de l'agitation du monde et dans le tumulte des villes. Il s'agit pour cela de ne fréquenter ni les méchans ni les sots.

79. *Dorimon* touche presque au terme de sa carrière, mais la vanité le talonne plus que jamais. Dorimon est un des *oligarques* de la richesse. Il demande et obtient un titre et des armoiries, pour se donner par avance la douce satisfaction de penser qu'après sa mort et le jour de son enterrement, ses armoiries seront représentées avec leurs supports sur les litres de drap noir qui décoreront le portail, la nef et les bas-côtés de l'église où les devoirs funèbres seront rendus à ses tristes restes, ainsi que sur le magnifique drap mortuaire qui couvrira son cercueil. Quelle ingénieuse précaution! que *Dorimon* sera heureux après sa mort!

80. L'esprit et le cœur sont comme les habitans d'une île : pour les connaître il faut aller les chercher, ou qu'ils viennent vous trouver.

81. Louis XVI n'aimait pas le jeu, et ne dissimulait point son aversion pour lui. Si, par bienséance, il était quelquefois obligé de faire sa partie, il donnait lui-même l'exemple de la modération en jouant fort petit jeu; mais cette leçon ne profitait à personne. Lorsque ce prince se retirait du jeu, les joueurs se dédommageaient de son absence en s'y livrant avec une ardeur dont les suites faisaient de terribles brèches à leur fortune. Les femmes avaient surtout contracté l'habitude d'y tricher, c'était en elles une fureur. Le roi s'en était aperçu plusieurs fois, et avait, par bonté d'âme, gardé le silence. Un jour, traversant les salons de Versailles, il s'informa de plusieurs seigneurs s'ils étaient en perte ou en gain. La plupart lui répondirent qu'ils avaient un malheur qui ne les quittait pas. Cet excellent prince se mit à dire assez haut pour être entendu des dames : *Je m'en aperçois depuis longtemps, les hommes ne sont point heureux au jeu.*

82. Les hommes sont communément plus philosophes par nécessité que par nature.

83. L'âme est une maîtresse impérieuse qui tantôt trouve sa maison trop vaste, et tantôt se plaint qu'elle y est trop à l'étroit.

84. Cicéron disait qu'il ne concevait pas comment deux augures pouvaient se regarder sans rire. Les courtisans sont convenus entre eux de ne point rire en se regardant.

85. De tous les défauts, la vanité et l'amour des procès sont ceux dont on se corrige le moins.

86. Un soldat, en temps de guerre, étant de passage dans une ville, fut logé chez un habitant.

Comme il fumait tranquillement sa pipe dans une grange, on lui représenta que son imprudence pourrait occasioner l'incendie de la ville entière, *Eh bien!* répondit le flegmatique personnage, *si on brûle votre ville, on vous la paiera.* Cet homme, accoutumé par état à tous les genres de privations, à vivre au jour le jour, tout entier à la jouissance du moment, ne voyait, dans le plus déplorable malheur qu'un événement fort ordinaire, et qu'un des actes mécaniques de son métier. Telle est la force de l'habitude, qu'elle endurcit le cœur à tous les maux, rend le caractère apathique, et fait voir sans horreur ce qui ferait dresser les cheveux sur la tête d'un véritable philanthrope.

87. Un homme qui a trop d'esprit, et celui qui n'en a pas assez, jouent dans le monde un rôle à peu près équivalent. Le premier étourdit, le second assomme, tous deux sont redoutables par leurs défauts contraires.

88. Autrefois l'honneur vous engageait à supporter plus patiemment un dommage qu'une injure; aujourd'hui l'intérêt vous fait endurer avec plus d'indifférence une injure qu'un préjudice.

89. La beauté est une syrène qui exige de nombreux sacrifices, après avoir aveuglé notre esprit et assoupi notre raison. Maint homme est à peine entré dans son temple, qu'il s'aperçoit qu'il n'a pas seulement son encens à offrir à l'idole, mais à une autre divinité qui y a aussi un autel à Plutus. Il y était entré, escorté par la volupté, il en sort suivi du repentir.

90. Les richesses en elles-mêmes ne sont ni

bonnes ni mauvaises; c'est la manière d'en user qui leur donne du prix. Le philosophe Cratès, en jetant ses richesses à la mer, pour conserver sa vertu, ne fit point un acte de grandeur d'âme et de courage, il fit un acte de faiblesse. Ce n'était point un effort de vertu de les jeter à la mer, dans la crainte d'en faire un mauvais usage, mais c'en eût été un de les garder pour bien s'en servir. On peut aussi bien vivre pauvre au milieu des richesses que dans la pauvreté. L'homme continent a plus de mérite que l'homme tempérant par nature. Le mépris des richesses, s'il en faut croire la mythologie, devint le salut des deux frères Anphinomus et Anapius de Catane, qui, se sauvant de la ville enflammée par le torrent de laves que vomissait l'Etna, chargèrent leurs parens âgés sur leurs épaules, et abandonnèrent leurs richesses. Les Anciens nous apprennent que le feu, en récompense de ce pieux sacrifice, respecta ces généreux frères, tandis qu'il consuma ceux qui avaient pris la même route, chargés de tous les trésors qu'ils avaient cru pouvoir soustraire à la rapidité du volcan.

91. Les hommes qui sont les artisans de leur propre fortune, connaissent par expérience la valeur des choses; ceux à qui ils la lèguent n'en connaissent que l'usage ou l'abus.

92. Lors de la paix conclue avec l'Angleterre en 1783, M. de Maurepas, alors ministre, demanda à l'Académie des inscriptions une devise pour une médaille destinée à célébrer ce grand événement. Après six mois d'attente, une députation vint apporter au ministre ces mots, d'une

simplicité un peu trop naïve : *Pax cum Anglis;* et *cum spiritu tuo* fut toute la réponse que leur fit le caustique vieillard.

93. Les trois quarts des hommes ne connaissent pas la valeur intrinsèque d'un honnête homme. C'est la statue renfermée dans un bloc de marbre; peu d'hommes savent l'y découvrir et l'en tirer.

94. Un officier français avait appris le jeu de piquet à un empereur de Maroc. Un jour que cet officier jouait avec l'Africain, sa majesté marocaine, impatientée de perdre, et de voir son adversaire jouer dans une couleur qui ne lui convenait pas, lui dit : *Joue du cœur, ou je te fais couper le cou.* Élisabeth, reine d'Angleterre, défendit par un édit de cultiver la guède, plante utile dont elle ne pouvait souffrir l'odeur. Voilà deux nuances bien distinctes du despotisme, à un peu plus ou à un peu moins de civilisation près.

95. La curiosité est un feu bien ardent qui consume l'esprit et le corps, souvent avant qu'elle ait été satisfaite. Aristophane perdit la vue pour avoir voulu trop constamment fixer le soleil. Pérécides devint fou pour avoir voulu trop approfondir les causes de la folie. Aristote, dit-on, se précipita dans la mer pour n'avoir pu deviner la nature du flux et reflux de l'Euripe. Pline l'ancien fut dévoré par les flammes du Vésuve pour avoir voulu pénétrer le secret des feux souterrains de ce volcan. Mais que dire de la curiosité d'Alexandre, qui fit creuser la terre pour y trouver un autre monde. Il faut avouer qu'on n'était guère avancé en physique du temps

d'Alexandre, ou que les historiens nous en donnent à garder.

96. La curiosité est un criminel suivi de son bourreau.

97. On appelle à Paris *femmes obligeantes* les courtières des faveurs des gens en place et des premiers commis; elles sont très-utiles à bien des gens. Ce sont des passe-partout dont la poignée demande à être dorée. Êtes-vous à une audience impatient du résultat d'une affaire qui tient à vos intérêts les plus chers, vous êtes presque assuré de voir sortir une de ces *courtières* du cabinet mystérieux, entrepôt des grâces et des faveurs; elle passe devant vous avec un air de satisfaction qui est souvent l'avant-coureur de votre défaite; elle a obtenu pour un autre ce qui faisait positivement l'objet de vos soins, de votre espoir et de votre sollicitude.

98. En 1572, après les massacres qui eurent lieu le jour de la Saint-Barthélemy à Lyon, un apothicaire de cette ville représenta qu'on pourrait faire argent de la graisse qu'on tirerait des cadavres, et fit choisir les *plus gras et refaits*, dont il en tira bonne quantité, laquelle fut vendue trois blancs la livre. En 1787, Rolland, qui fut depuis ministre, avait proposé à l'académie de Lyon de mettre tous les cadavres dans un alambic pour en extraire de l'huile à éclairer, et disait avec complaisance que la manipulation en serait très-facile par le procédé d'extraction de l'huile animale très-usitée à Paris. Quel dévergondage d'idées! quelle douce et agréable philanthropie! Les Parisiens se seraient éclairés à la lueur des corpuscules et des

émanations élaborées des restes de leurs pères. C'est savoir tirer parti de tout.

99. Un homme reconnaissant dans la pauvreté sera généreux dans l'opulence.

100. D'Alembert a défini la philosophie, l'application de la raison aux différens objets sur lesquels elle peut s'exercer. Burnet établit que la philosophie n'est que l'objet d'une subtile spéculation; c'est pourquoi il n'y a que très-peu de personnes qui en soient capables. Comme elle manque d'autorité pour obliger les hommes à croire ce qu'elle enseigne, il n'y a jamais eu qu'un très-petit nombre de génies distingués qui aient pu s'attacher à son étude et se plaire dans ses notions et ses idées abstraites. On demandait à Antisthène à quoi lui avait servi l'étude de la philosophie : *A n'être jamais seul*, répondit-il, *à m'entretenir et à vivre avec moi-même.* La philosophie moderne est celle qui est fondée sur de prétendues lumières naturelles, qui rejette toute doctrine révélée, et ne veut vivre que de raison et de morale, appuyant la première sur des abstractions, et la seconde sur des intérêts. Je ne suis pas sûr, dit La Harpe, que les philosophes savent beaucoup de choses que les autres ne savent pas, mais j'ose assurer que dans leurs livres ils ont à tout moment l'air d'ignorer ce que tout le monde sait. Il est certain et d'expérience, dit Bacon, qu'une légère teinture de philosophie peut conduire à l'athéisme, et qu'une connaissance plus approfondie ramène à la religion. Bacon, suivant la judicieuse remarque de M. de Bonald, n'admet point d'opinion moyenne entre l'athéisme

et le christianisme. Un homme en injuriait un autre, qui avait pris faussement la qualité de philosophe, pour s'en faire gloire et non pour s'attacher à la pratique de la vertu ; mais le premier, voyant que l'autre ne répondait pas à ses injures, lui dit : *Je vois bien que je me suis trompé, et que vous êtes effectivement philosophe. Vous le reconnaissez donc enfin,* lui répondit celui-ci d'un ton railleur. *Non pas maintenant,* répliqua le premier; *j'en étais persuadé, si vous eussiez continué à vous taire. Je ne sais comment cela se fait*, disait la célèbre courtisane Laïs, en parlant des philosophes, *mais je vois plus souvent de ces animaux-là à ma porte que d'autres hommes.*

101. Quand les gens d'esprit et d'honneur s'entendront, les sots et les fripons joueront un bien petit rôle ; mais malheureusement il n'y a que les fripons qui fassent ligue. Si les honnêtes gens avaient à faire le bien la plus petite portion d'énergie que les coquins ont à faire le mal, ces derniers seraient réduits à ronger leur frein, comme les animaux malfaisans qu'on enchaîne; mais dans les dangers politiques, les premiers se tiennent trop souvent isolés, et l'expérience nous a convaincus que la probité sans courage est une vertu terne et solitaire.

102. L'amour est le thermomètre de la tempéture du cœur humain : il remonte de zéro à l'excès de chaleur, et descend ensuite à la glace.

103. Ne conseillez jamais ni les sots ni les fous; les sots ne vous comprennent pas, les fous ne vous entendent pas.

104. Les femmes se plaignent que les hommes ont plus de priviléges qu'elles dans la société civile; elles se trompent. Les hommages qu'on leur rend, la liberté qu'elles prennent, leur procurent des avantages plus réels que ne leur en procurerait un pouvoir dont les hommes souvent sont très-embarrassés. Elles ont un petit ministère sans responsabilité. Elles ne doivent pas oublier que, si la main de l'homme tient le sceptre, elles tiennent souvent les muscles qui la dirigent. Quant à ce feu divin qui vivifie leur existence, elles sont mieux partagées que nous par la nature. Quel est le prix que les hommes attachent à une vaine gloire de commandement, quelques plaisirs passagers, vaporeux comme un songe, et dont les femmes, au jugement de Tirésias, ont encore soin de se réserver la plus grosse part?

105. La disgrâce d'un ministre fait la disgrâce de son portrait. La copie à laquelle s'adressaient tous les hommages s'éclipse avec l'original.

106. Donner des conseils, c'est souvent suggérer aux autres ses propres sottises.

107. Le mot *infortuné* est, pour les hommes à cœur de roche, synonyme de bête ou d'imprudent; pour les âmes sensibles, il est synonyme de frère.

108. Ce n'est pas celui qui a véritablement le plus d'esprit qui tient ordinairement le dé de la conversation; c'est presque toujours celui qui s'imagine en avoir davantage.

109. Duclos a dit avec raison : Dans les compagnies les plus nombreuses, il ne se trouve guère

que deux ou trois personnes qui décident de tout; ce qui prouve qu'il n'y a pas de corps qui ne tende à la monarchie.

110. L'intérêt est un penchant secret du cœur, qui nous rend sensibles aux événemens heureux ou malheureux que nous entendons raconter ou dont nous sommes les témoins.

111. On ne peut se dissimuler que dans l'état présent des choses, où toutes les ambitions se remuent pour avoir les places, ceux dont la fortune n'égale pas le mérite ont bien de la peine à s'avancer, comme le dit Juvénal, sat. 3.

Haud facile emergunt, quorum virtutibus obstat
Res angusta domi.

mais bien plus à Paris qu'ailleurs : qu'il est difficile d'y parvenir! tout y est horriblement cher, jusqu'au crédit. Enfin on peut dire de cette capitale ce qu'on disait de Rome : *Omnia Romæ cum pretio*, tout est vénal à Rome.

112. Le philosophe Aristippe, après avoir fait naufrage, fut jeté sur une plage inconnue. Ayant aperçu quelques figures de mathématiques tracées sur le sable, il s'écria : *Mes amis, nous sommes en sûreté, voilà des vestiges d'hommes.* Étant entrés dans une ville voisine, il demanda à être conduit chez ceux qui s'appliquaient à l'étude des sciences; ceux-ci le reçurent très-honorablement. Les compagnons d'Aristippe, se préparant à partir, lui demandèrent quelle nouvelle il voulait faire passer à ses concitoyens : *Dites-leur*, répondit-il, *qu'ils s'appliquent à amasser des trésors qui ne périssent pas dans le naufrage et qui surnagent avec celui qui*

les possède. Un homme ayant fait naufrage, et abordé dans un pays qu'il ne connaissait pas, s'avançait tristement dans l'intérieur de ce pays avec ses compagnons d'infortune, lorsqu'il aperçut une potence à laquelle était attaché un pendu. *Bonne nouvelle*, dit-il à ses compagnons, *nous sommes dans un pays civilisé.*

113. Les heureux du siècle ne pensent toujours qu'au lendemain, les malheureux oublient toujours la veille.

114. Le propre de l'homme est de se considérer toujours au-delà de ce qu'il vaut. Cet instinct secret de vanité ne serait-il pas un hommage que Dieu veut qu'il rende à l'importance de sa création et à la dignité de son espèce. Cette idée aurait quelque chose de grand, de flatteur et de consolant.

115. Le mot *humanité* est devenu si commun à force de l'employer sans application, que la répétition en est devenue fastidieuse à bien des gens et pour bien des gens.

116. Parlez à *Serrefort* d'une bonne action, il croit que vous lui parlez d'une action de la banque : *J'en ai à vendre*, dit-il. *Serrefort* ne connaît que ces actions-là.

117. La pudeur est comme l'esprit de vin renfermé dans le tube d'un thermomètre et qui pâlit lorsqu'il perd sa vertu.

118. La cruauté et l'ironie étaient poussées à un tel point d'impudence par les fauteurs et acteurs de notre infernale révolution, qu'un pauvre soldat, traduit devant une commission militaire

pour y être jugé à mort, voulait parler pour se défendre. *Tais-toi*, lui dit un de ses juges, *cela ne te regarde pas.* O Dante! ce trait manquait à ton Enfer.

119. Une jolie femme gagne souvent plus à se laisser voir qu'à se laisser approcher.

120. L'excès d'ignorance jette un voile épais sur l'esprit, comme l'excès de civilisation forme sur le cœur une couche de la nature de la pierre.

121. Les Egyptiens représentaient l'athée sous l'emblème d'un homme qui a les yeux aux pieds. Quiconque, en effet, les a placés au visage, pour peu qu'il élève ses regards vers le ciel, qu'il contemple cette belle planète, source de la lumière, ces myriades d'étoiles qui marchent à sa suite, ce mouvement perpétuel des corps célestes, cette divine architecture, incompréhensible à l'esprit humain, et à laquelle tout l'art et tout le pouvoir des hommes n'ont aucune part, doit reconnaître à l'instant une cause première, et, baissant humblement la vue, adorer dans cet univers une sagesse et une toute-puissance éternelles.

122. La politesse est une prude, qui serait la plupart du temps bien sotte si on la prenait au mot.

123. Une femme sur le retour, qui déguise ses rides et se farde devant un miroir, engage contradictoirement avec ce témoin trop véridique une querelle qui ne finit que lorsque les contestans ne sont plus en présence.

124. Il y a des hommes qui ne voient dans leurs

semblables que des automates, et qui croient marcher sans cesse au milieu de machines d'opéra. Ce sont ces songe-creux, enfoncés dans les abstractions de la politique, qui rangent les hommes dans leurs cerveaux, comme les marchands rangent des poids dans chaque plateau d'une balance pour faire équilibre.

125. Un homme paraît comme un brillant météore; il parcourt l'Europe en vainqueur; son nom circule par toute la terre. Après une course terrible, glorieuse et féconde en succès comme en revers, cet astre, qui avait ébloui le monde, tombe par un enchaînement de circonstances imprévues; il s'anéantit par l'influence simultanée d'astres puissans, long-temps ses satellites, mais depuis réfractaires à ses lois. Qu'y a-t-il de plus inconcevable de sa puissance ou de sa chute? Pour favoriser ses projets gigantesques, les rois étaient donc devenus subitement stupides; ils étaient donc frappés d'apoplexie, de tétanos ou de cécité. Les peuples étaient donc, à point nommé, lâches ou abâtardis? comment expliquer ce singulier phénomène? Ou le monde était dans le délire, ou l'homme qui a paru si long-temps extraordinaire était un fléau redoutable envoyé de Dieu. Mais il est rare que Dieu, pour accomplir les décrets de sa providence, fasse choix d'un imbécile, témoins ces formidables conquérans, Alexandre, Attila, Gengiskan. Sur qui donc tombera le reproche du genre humain, sur l'agent ou sur le patient? qui fera le plus pitié, de l'un ou de l'autre?

126. L'amitié est une loi dont l'esprit doit être

si inaltérable, que la commenter c'est l'enfreindre.

127. Il y a une vanité dans le bien, comme il y a une vanité dans le mal. L'une est un léger stimulant qui pousse à la peau, l'autre est un poison atroce qui brûle les entrailles.

128. L'éloge continuel qu'un homme fait de lui, n'est que l'évaporation de son envie et de sa haine contre le genre humain.

129. Une fois qu'une chose a atteint l'apogée de sa grandeur, elle ne tend plus qu'à descendre. N'en pourrait-on pas dire autant des hommes et des réputations.

130. Se livrer au désespoir, c'est méconnaître Dieu dans ce qu'il a de plus inépuisable, sa bonté. C'est l'action d'un fils dénaturé qui se refuserait à croire à l'indulgence de son père.

131. On appelle *aimables* en société ces hommes qui font métier d'esprit, que l'on recherche dans les compagnies pour animer et soutenir la conversation.

132. Les faiblesses humaines sont de jolies quêteuses, auxquelles, dans certaines solennités, on n'ose refuser son tribut sans rougir, les riches à raison de leur fortune, les grands à raison de leurs dignités. Le vulgaire est un pauvre honteux qui jette le sien au grand tronc de la paroisse.

133. Si dans un sujet aussi grave que celui qui suit, et qui mérite toute notre réflexion, il est permis d'emprunter la plaisanterie même la plus triviale, je vais citer un trait d'orgueil unique, et qui peut prendre sa place dans l'immense recueil des

folies humaines. Dans une de ces tumultueuses assemblées, décorées du nom de sociétés de *frères et amis*, où la licence, se couvrant du manteau de l'égalité, se livrait aux excès les plus hideux, un de ces prédicans à gage, entraîné par l'enthousiasme de sa fougue et de son éloquence démagogique, et par un esprit de vertige si commun dans ces temps affreux, vomissait les plus virulentes invectives contre la noblesse et le clergé. Tout à coup, au milieu de sa bruyante harangue, il s'arrête, on ne sait quel démon secret le retient, il se rengorge, et, prenant un air de dignité ridicule pour donner plus de poids à son indignation, il termine ainsi sa péroraison : *Oui, oui, à bas la noblesse, moi qui vous parle, citoyens, je suis de l'illustre maison de ***, mais je m'en soucie comme de cela;* en proférant ces mots, et employant un geste de mépris particulier à la populace, il souille la terre de sa salive, l'essuie avec son pied, et descend avec une gravité présomptueuse de la tribune aux vociférations. Que dirait-on, *si le frère et ami de* 1789, 1792 et 1793, si le prétendu membre de l'illustre maison de... se fût, par la suite, trouvé dans le cas de succomber sous la masse des dignités et des cordons? c'est cependant ce qui est arrivé. Que dirait-on encore, si, depuis, des enfans ingrats et dégénérés ont souillé les titres de gloire de leurs aïeux? c'est cependant ce qui est encore arrivé : *O fortuna potens quam variabilis!*

134. Les courtisans sont la monnaie de cuivre d'une pièce d'or.

135. L'homme délicat et sensible est bien près,

par l'effet même de sa constitution, de devenir pusillanime.

136. Les réputations les plus éclatantes sont souvent celles qui sont le moins méritées. On trouve presque toujours quelqu'un qui se plaint que c'est à ses dépens qu'elles font tant de bruit. L'honnête homme vaut encore mieux que sa réputation.

137. Le désir est le microscope de l'esprit.

138. La vie est comme un bâtiment qu'on ne s'occupe à réparer que lorsqu'il tombe en ruine.

139. Les honneurs dépendent de l'idée qu'on y attache.

140. L'homme opulent et oisif trouve dans des repas et des amusemens somptueux la volupté qui lui est si funeste; l'homme pauvre et laborieux trouve dans des occupations utiles et dans une vie frugale la santé qui lui est si précieuse.

141. Dans le fort d'une tempête, un religieux s'était retiré à fond de cale, et priait Dieu de toute son âme. Il envoyait, de minute en minute, son frère compagnon sur le premier pont, pour qu'il lui rapportât ce qui se passait : *Les matelots jurent et blasphèment*, disait le frère à chaque voyage. *Il n'y a pas encore de danger*, répliquait le bon religieux. Mais au quatrième voyage il vient lui dire que les matelots étaient à genoux en prières : *Nous sommes perdus, mon frère*, s'écria-t-il, *recommandons notre âme à Dieu.* Ce conte ressemble assez à des commentaires historiques sur un sujet dont il est impossible de vérifier la source.

142. Avoir du talent est la prétention dominante aujourd'hui; heureux celui qui verra le résultat de cette émulation générale.

143. Sur le grand nombre de gens qui connaissent trop bien leurs droits, combien y en a-t-il qui ignorent encore mieux leurs devoirs? La solution n'est pas difficile.

144. Un bon mot est un sentiment vivement et finement exprimé sur les choses qui font l'objet de la conversation, ou une saillie prompte, ingénieuse et naturelle sur ce qu'on a pu entendre ou remarquer. Il est d'autant plus agréable, que sa venue au monde est prompte et aisée, qu'il a le mérite de la nouveauté. Un bon mot prémédité perd presque toujours cette grâce particulière qui naît de l'à-propos que Rhulière appelait une *divinité*. Il est souvent le fruit d'un accouchement pénible.

145. Un bon mot est un petit ouvrage qui ne comporte point de seconde édition.

146. Les considérations humaines sont comme le vif argent; elles sont si subtiles qu'elles transsudent partout.

147. L'amour que les âmes vertueuses appellent un sentiment délicat, est plus voisin de la brutalité qu'on ne pense. Tant que l'espoir le flatte, ou que la crainte le comprime, c'est un volcan qui se contente d'exhaler une fumée légère; mais lorsqu'il voit le moment de tout oser, il brise, il renverse tout obstacle qui s'oppose à la violence de son explosion. Il est dans la nature de l'homme de rapprocher les extrêmes : aussi passe-t-il aisément du respect à l'outrage, de la pusillanimité à l'impudence.

148. L'amour fait passer le temps, et le temps fait trépasser l'amour.

149. Les petits accommodemens affaiblissent la vertu, comme les petites drogues, prises à l'excès, altèrent la santé.

150. Trois ressorts principaux font mouvoir notre machine : la crainte, l'intérêt et l'honneur. On doit employer la crainte rarement, l'intérêt quelquefois, l'honneur toujours.

151. Le poète Gombaud présenta un jour au cardinal de Richelieu des vers de sa composition. Le Cardinal en les lisant, dit : *Voilà des choses que je n'entends pas;* Gombaud repartit aussitôt, *ce n'est pas ma faute.* Quoique cette réponse fut très-hardie, le cardinal voulut bien n'y pas prendre garde. Depuis ce temps, cette exclamation s'emploie souvent dans les académies ; mais on peut dire aussi, sans être taxé d'orgueil ou d'injustice, qu'il y a bien souvent dans un ouvrage des choses obscures, qui viennent autant du côté du lecteur que de celui de l'auteur.

Ariste n'est jamais content de son sort, il envie toujours celui des autres. Il est convaincu que le public lui doit beaucoup, et qu'il ne doit rien au public. Il n'est pas d'emploi assez beau pour lui ; il s'étonne que son mérite ne saute point aux yeux de tout le monde, il l'accuse d'aveuglement, d'ingratitude ; si tout le monde est aveugle et ingrat, *ce n'est pas ma faute.*

Le matin *Blanche* est plus noire qu'une taupe ; elle a la figure couperosée et pleine de rides. Le

soir, grâce à certain cosmétique, elle a le teint d'un chérubin, elle veut que je la trouve jolie. J'aime le naturel ; je connais le secret de sa métamorphose aussi bien que l'empirique qui le lui a vendu; elle se fâche, *ce n'est pas ma faute.*

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Pythias avait cinquante mille écus de rente. Il s'est dit, *spéculons;* il a réduit en un jour à la mendicité, lui, sa femme et ses enfans; il a ruiné des amis qui avaient placé sur son crédit des sommes considérables. *Pythias* a de l'esprit, des qualités, de la considération dans le monde. Il devait être heureux, il n'est ni financier ni joueur, ni débauché. Sa fortune était solidement établie sur la terre, le fond par excellence; il a tout perdu, l'argent, la terre et le bonheur. A quel jeu un patrimoine si considérable s'est-il éclipsé? *à la hausse et à la baisse.* Si je ne puis comprendre cet excès de folie, *ce n'est pas ma faute.*

Alcidor est dénué de tout mérite quelconque; mais *Alcidor* a de l'entregent. Il est d'ailleurs parent au treizième degré d'un ex-sénateur impérial métamorphosé par cas fortuit. *Alcidor* obtient un emploi de la plus grande importance. On s'aperçoit bientôt, aux allures de son administration, à son faste, à son insolence, et surtout à ses comptes, qu'il pèse sur la nation payante, et, par corollaire, qu'il est ou beaucoup au-dessus ou beaucoup au-dessous de sa place. Si l'on a fait un choix détestable, si l'on a frisé ce juste milieu si difficile à trouver, si la chose publique en souffre, *ce n'est pas ma faute.*

Hermin tient beaucoup à sa généalogie. On aurait droit d'en être étonné, si l'on savait qu'il y tient d'autant plus qu'il a moins sujet d'y tenir. La chose qui l'occupe le plus ici bas, après ses appointemens, c'est le blason de ses armoiries; il les fera peindre plutôt deux fois qu'une, sur chaque portière de sa voiture, sur le derrière, sur *l'impériale* même, avec une barrette surchargée de décorations, *afin qu'on n'en ignore*, termes qui lui étaient très-familiers avant son incroyable élévation. Si *Hermin* est ridicule, *ce n'est pas ma faute.*

Phédon a les cheveux blancs et un pied dans la tombe, et cependant un mauvais levain fermente encore sous sa vieille peau. Ni les leçons du temps et de l'expérience, ni les plus grandes tribulations physiques et morales qu'un homme puisse essuyer, ni le fouet de l'animadversion générale n'ont pu détruire dans son faible cerveau ces maximes dangereuses, qui ont poussé sa jeunesse contre des écueils, et qui ont signalé sa carrière politique. La vieillesse même n'a pu le corriger de sa fausse ambition. Il fuit le repos et l'obscurité, pour pouvoir se livrer, écorché tout vif, au jugement de la postérité; il tient plus que jamais, en dépit de la mort qui le menace, à ses mêmes principes, à la souveraineté du peuple, son système favori, et, chimère s'il en fût jamais, à sa république universelle, qui serait l'image du chaos, si la Providence pouvait permettre le retour de ce qu'elle a si bien débrouillé. Est-ce en lui du caractère ou de l'orgueil? C'est un véritable songe creux qui vit sur son antique réputation, qui croit qu'il est toujours puissant, tou-

jours redoutable, qu'il tient l'opinion publique dans sa main ; s'il excite plus de pitié qu'il ne mérite de rigueur; si sa renommée, que les *frères* et *amis* font passer pour colossale, ne pose que sur un grain de sable ; si, pouvant jouer un beau rôle, un grand rôle, il n'a joué que celui d'un saltimbanque ; si, de géant qu'il pouvait être, il n'est qu'un pygmée ; si, pouvant s'élever jusqu'aux nues, il s'est plongé dans la boue ; enfin, si *Phédon* est incorrigible, pour le coup, *ce n'est pas ma faute.*

Vous voyez *Phormion*, il sue le crime par tous les pores; rien ne lui a coûté pour parvenir à ses fins criminelles : le vol, le parjure et l'adultère, il a tout mis en œuvre. Il y a cependant une justice à lui rendre, il n'a pas assassiné, mitraillé, noyé, étranglé en personne, il a tranquillement laissé faire. Si le ciel a favorisé un pareil homme, s'il dort sans remords sur un lit broché d'or et d'écarlate, *ce n'est pas ma faute ;* il était apparemment nécessaire aux desseins de la Providence, pour apprendre aux races futures jusqu'où peut aller la perversité humaine, de les effrayer par le triomphe de la scélératesse sur la vertu, et de les avertir qu'elle permet de temps à autre l'existence des monstres, comme elle permet les fléaux, la peste, la grêle, l'incendie et l'inondation.

152. Les hommes qui sont souvent fripons en détail, passent en gros pour de très-honnêtes gens. S'ils ne suivent pas exactement la pratique de la morale, ils lui rendent du moins un culte extérieur qui pallie tout ; ce sont des poitrinaires, dont

le visage, recouvert des couleurs apparentes de la santé, déguise le mal interne qui les dévore.

153. Il en est de tout oser, comme d'un homme qui fait sa barbe avec assurance, il ne se coupe point.

154. La vérité compromet moins souvent que le mensonge.

155. Il n'y a pas un homme sorti pur des épreuves de la révolution, qui pût assurer qu'il n'eût pas été un B-e, tant la peur et les circonstances ont d'empire sur les destinées des hommes.

156. En politique il y a une chose à considérer, c'est le temps.

157. Le cerveau est le timbre des sensations.

158. Un protestant, interrogé sur les motifs qui l'avaient porté à se convertir, répondit : Qu'il avait éprouvé le désir de s'occuper sérieusement de l'étude de la religion catholique, en réfléchissant à la haine que lui portent toutes les sectes qui ne sont d'accord entre elles que sur ce point.

159. La nation la plus exposée aux révolutions est celle qui n'a point de religion établie, de culte dominant, qui admet indifféremment le mélange de toutes les religions. Cette diversité de culte tend à diviser les esprits, occasione le choc des passions religieuses, entretient dans un état des fermens de discorde qui s'allument aisément, et qu'il est difficile d'éteindre sans choquer à la fois toutes ces religions. Cette confusion amena la perte de Rome. Le nombre des divinités étrangères s'y accrut à tel point, qu'il était plus facile, disait-on ironiquement, de rencontrer un Dieu qu'un homme;

dès lors la vérité, qui s'attachait à chacune d'elles dans l'esprit de ses sectateurs, fut altérée par l'amalgame de toutes les opinions ; dès lors le mensonge, l'incrédulité et l'athéisme vinrent fonder leur empire sur les débris de toutes les croyances. Que de maux n'ont point accumulés sur la France les longs débats, les réactions, les guerres sanglantes du catholicisme et du protestantisme! Les protestans accusaient les catholiques d'intolérance, mais il faut rendre hommage à l'histoire et à la vérité. Les lois des protestans contre les catholiques ont été plus sévères que nos anciennes lois contre les protestans; il s'en fallait de beaucoup que la tolérance fût la vertu des protestans. C'est un protestant, c'est le célèbre apôtre de la tolérance lui-même, c'est Bayle enfin, qui a mis cette vérité hors de toute contestation. On ne l'accusera certes pas de prédilection pour le catholicisme. Il exprime, avec la plus grande franchise, ses propres sentimens à cet égard dans un écrit intitulé : *Avis important aux réfugiés ;* après les avoir raillés finement sur les espérances qu'ils se promettaient de leur retour, et qu'ils fondaient sur les troubles que la dissidence de religion, la guerre civile et étrangère auraient suscités en France, et après leur avoir peint la tranquillité et le calme dont jouissait le royaume, il leur dit : « Permettez-moi de vous avertir d'une chose, c'est de faire une espèce de *quarantaine*, avant que de mettre le pied en France, afin de vous purifier du mauvais air que vous avez humé dans le lieu de votre exil, et qui vous a infectés de deux maladies très-dangereuses

et tout-à-fait odieuses : l'une est l'esprit de satire; l'autre, un certain esprit républicain qui ne va pas moins qu'à introduire l'anarchie dans le monde, le plus grand fléau de la sociéte civile. Voilà deux points sur lesquels je prends la liberté de vous parler en ami. » Aujourd'hui même ne voyons-nous pas chez un peuple qui se dit le plus libre et le plus civilisé de la terre, plusieurs millions de catholiques privés de leurs droits, et soumis à une législation barbare, dont on ne retrouve nulle part de modèle, pas même dans cette Turquie, que par un zèle philanthropique on est convenu, sans savoir trop pourquoi, de peindre des plus noires couleurs, et dont le souverain, le sultan Mahmoud, qui n'a pas encore pris pour devise, *liberté civile et religieuse*, gouverne ses sujets dissidens avec beaucoup plus de douceur et d'équité qu'on ne croit communément, soit dit sans offenser personne?

160. On est aujourd'hui plus rusé en affaires sans être plus fin.

161. Le malheur rend timide comme la surdité rend inquiet et défiant.

162. Il y a tel homme avec lequel, devant le tribunal de la pénitence, on n'oserait avouer qu'on est intime, que dans le monde on s'empresse de rechercher.

163. Beaucoup de systèmes philosophiques ressemblent à des mannequins qui, dépouillés de leurs ornemens fastueux, n'offrent plus qu'une charpente de bois informe et grossière.

164. Les frondeurs du règne de Louis XIV sont convenus de reprocher à ce monarque une morgue

insupportable et une dignité trop austère. Il semble, à les entendre, que le front de ce grand prince ne se déridait jamais ; ils vont même jusqu'à prétendre que, lorsqu'il se livrait à quelque boutade de gaîté, on s'apercevait aisément de la froideur et de l'insensibilité de son âme. Ils accusent de lâche malignité la plaisanterie qu'il fit à cet invalide qui n'avait pas eu soin des dindons qu'il l'avait chargé d'entretenir : il le menaça de le *casser*, et de le *mettre à la queue de la compagnie.* Il faut bien aimer à interpréter les actions des autres, suivant la méchanceté ou la corruption de son cœur, pour trouver dans ce trait autre chose qu'un propos joyeux, et pour calomnier le véritable sentiment de Louis XIV à l'égard de ce pauvre homme, auquel il était d'ailleurs fort attaché. Ils n'accuseront pas au moins le trait suivant de manquer d'une judicieuse causticité, puisqu'elle faisait finement sentir à un homme coupable combien il s'écartait des devoirs de son état. Ce prince, se promenant un matin dans les bosquets du parc de Versailles, vit, à travers une charmille, un de ses aumôniers dans une position non équivoque avec une dame. Il le fit avertir pour qu'il vînt à l'heure ordinaire dire sa messe, à laquelle il désirait assister. L'aumônier, qui ne s'attendait pas à cette injonction, vint le supplier de l'en dispenser, attendu qu'il avait le matin mangé des prunes. En effet, lui dit le roi, *je me rappelle que je vous ai vu ce matin secouer le prunier.*

165. Il y a des hommes à qui, dans le cours de leur vie, il faut trois fois plus de talent pour venir

à bout des choses même les plus simples, qu'il n'en faut à certains autres pour réussir, sans industrie et sans effort, dans les choses qui semblent être au-delà de leur portée. Les uns sont de malheureux nageurs saisis par un poulpe ou engourdis par une torpille; les autres sont des requins conduits par leurs *pilotes*.

166. Un homme en place ne devrait admettre comme ses vrais amis que ceux qui l'étaient réellement avant son élévation; ceux-là sont seuls capables de lui donner de bons conseils. Ceux qui le recherchent pendant qu'il jouit de la faveur, et qui l'évitaient auparavant, ne doivent être considérés par lui que comme de lâches flatteurs ou de vils complaisans, toujours disposés à rire de sa chute. Ce serait se compromettre que de se fier à eux. La disgrâce seule lui apprendra à distinguer les hommes qui sont sincèrement attachés à sa personne ceux qui se sont cramponnés à l'homme en crédit. Pour faire tomber un homme en place, il suffit quelquefois d'une seule main qui ose toucher la base de son pouvoir, à l'instant mille bras s'apprêtent à la saper.

167. Il semble, dans cette réunion de fous qu'on appelle vulgairement société, qu'on a dit tout quand on a prononcé cet arrêt, *c'est l'usage*. Quoiqu'Euripide ait dit en fort beaux termes que l'usage en toutes choses est le seul maître des mortels, Euripide me permettra de lui dire que souvent l'usage est un sot ou un méchant.

Parménion est revêtu d'une charge importante; il doit au public ses instans, ses soins, ses lumières,

s'il en a. Le ministère a placé sa confiance en *Parménion*. *Parménion* répond-il à la confiance du ministère? c'est ce que je ne puis dire; mais *Parménion* n'est jamais chez lui, c'est pour le public comme si la place était vacante. A quoi cela tient-il? *Parménion* aime les plaisirs; tandis que le public se morfond à sa porte, l'homme en place est, dans son boudoir, devant sa *Psyché*. Le public souffre et *Parménion* s'amuse, *c'est l'usage*.

Florimond est banquier ou agent de change. Lorsqu'il sent son état défaillir, il a la prudente précaution de réunir tous les capitaux qui sont à sa disposition, bien qu'il sache qu'il va réduire à la misère un millier de familles honnêtes, qui ont eu confiance en son crédit et en sa probité. Pour couvrir son jeu, il fait courir le bruit que ses affaires sont dans l'état le plus brillant de prospérité. Pendant ce temps *Florimond* voyage en pays étranger, précédé, accompagné et suivi des dépôts remis en ses mains infidèles; *c'est l'usage*. Il est aujourd'hui aussi aisé de faire banqueroute que d'aller de Montmartre à la chaussée d'Antin, et comme le disait Horace :

Cedere namque foro non est deteriùs quàm
Esquilias a ferventi migrare Suburra.

« Il n'y a actuellement pas plus de danger à faire banqueroute que d'aller du mont Esquilien à la rue Suburra. »

Finot fait paraître un roman nouveau. Il n'a fait que changer le titre d'un vieux roman qu'il a trouvé sur l'étalage d'un bouquiniste; il croit que cet ouvrage est inconnu au public, mais la république

des lettres ne manque pas d'espions. *Finot* reproduit donc sa trouvaille sous l'égide de son nom; il trouve un libraire assez ignorant pour acheter un livre qui a coûté si peu à composer, assez imprudent pour l'imprimer, et assez sot pour être dupe des ruses de *Finot*. Le nom seul de *Finot*, d'un roman médiocre en a fait un mauvais, *c'est l'usage.*

Un bourgeois qui a fait quelques gains sur le bout de l'aune, veut trancher du banquier ou de l'agent de change. Il transforme sa modeste boutique en brillant magasin, son comptoir de chêne en comptoir de bois d'acajou. Il faut à *madame* cachemirs, bals, spectacles, concerts, équipages, maison de campagne, loge à l'Opéra; il faut à *monsieur* une petite maison. Une petite maison, c'est tout dire. Le temps court et la fortune aussi. Pour combler le gouffre des dépenses, force billets et lettres de change fondés sur un crédit à l'agonie sont mis en circulation; vient l'échéance, on met la clef sous la porte, *c'est l'usage.*

Amyntas jouit d'un immense crédit et dispose de tous les emplois. *Amyntas* est d'un accès facile; il est obligeant, affable. Comme il a véritablement du mérite, le mérite est à ses yeux le premier des passeports; il croit ce qu'il dit et dit ce qu'il pense. L'État, selon lui, a besoin plus que jamais de fonctionnaires probes, éclairés, désintéressés, d'hommes de mérite et de talens. Il est convaincu de cette vérité; mais *Amyntas* est entouré d'auxiliaires qui ne croient pas ce qu'ils disent, et disent encore moins ce qu'ils pensent. L'intrigue est tout à leurs yeux; l'air de leurs bureaux est méphitique, em-

pesté, corrompu; ce qui en sort conserve l'odeur originelle. Il semble qu'on y ait rassemblé tous les miasmes délétères, et qu'on en ait éloigné les honnêtes gens, qui en sont les désinfecteurs. Le pauvre *Cléophas*, homme de mérite, qui a tout sacrifié pour son pays, un état jadis brillant, une grande fortune, son existence entière, se présente pour occuper un emploi qui lui est promis depuis nombre d'années; il a pour concurrent quelque cousin d'un secrétaire-général, un jeune homme qui sort de sa coquille, et qui à peine connaît l'air du monde, mais il connaît celui des bureaux. L'honnête homme est éconduit, le jeune adepte l'emporte. Ce n'est certes ni la faute, ni l'intention d'*Amyntas;* mais *c'est l'usage.*

Alcidor surprend un jour madame *Alcidor* dans un tête à tête fort expansif avec *Euphorbe.* Il tempête, il crie, il donne à tous les diables, lui, sa femme et son remplaçant. *Mais d'où venez-vous donc, mon cher Alcidor,* lui dit tranquillement celle que le sacrement lui a donnée pour compagne, *où avez-vous appris à vivre? quoi! vous êtes étonné pour si peu de chose; mais c'est l'usage: demandez à madame d'Orphis.*

168. Entendre quelqu'un qui brille par son esprit, ou voir quelqu'un qui parle à l'oreille d'un autre, c'est pour le sot la même sensation.

169. Ce qu'il y a quelquefois de plus petit dans un hôtel, c'est le maître; il est imperceptible.

170. La tête d'une jolie femme est un bon droit qui a besoin d'aide; le meilleur, sans contredit, c'est le jugement.

171. La noblesse est un vieux tableau, dont presque tous les personnages sont effacés, et auquel on a fait des repeints tant bien que mal, mais dont la toile est toujours bonne.

172. On appelle homme à caractère celui dont la conduite ne dément jamais les principes, et qui, dans les circonstances les plus critiques, conserve toujours la même force d'âme et la même énergie. On voit, d'après cette définition, que cette espèce d'hommes est fort rare aujourd'hui. La force de caractère est une des qualités les plus essentielles à l'homme public ainsi qu'à l'homme privé; elle sert à montrer au grand jour les talens de l'un et les vertus de l'autre. L'homme public, indépendant de l'esprit de corps, marche droit au but qu'il s'est proposé, en sautant à pieds joints par-dessus toutes les considérations humaines qui pourraient entraver ses desseins; l'homme privé ferme l'oreille aux clabauderies, et poursuit tranquillement sa carrière sans que le respect humain fasse sur lui la moindre impression, et déconcerte en rien son plan de conduite. Un grand caractère suppose une justesse et une profondeur d'esprit qui font distinguer le difficile de l'impossible. Vouloir ce qui est au-dessus de ses forces, c'est de l'opiniâtreté et non du caractère. Un homme de caractère, qui veut fortement une chose possible, mais difficile, subordonne à l'exécution de sa volonté ses penchans, ses goûts, ses désirs, ses pensées, enfin toutes les facultés de son âme, et sait y assujettir les penchans, les actions, les pensées et les passions des autres. Un homme de caractère, qui a rendu sa destinée soli-

daire avec celle d'une nation, tant qu'il conserve cette volonté, qui élève l'âme à de grandes conceptions, et qu'il n'exécute que des choses qui lui méritent la reconnaissance des hommes, les domine de toute la hauteur de son génie; mais lorsqu'il se livre à des entreprises gigantesques, résultats d'une ambition désordonnée, il perd alors tous les avantages que lui donnait la force de son caractère. On l'admire encore en frémissant, il est vrai, parce que le commun des hommes, sectateurs passionnés ou détracteurs vils ou rampans, se courbent par instinct d'adulation ou de servilité devant ce qui est fort et puissant; mais le manteau est soulevé, on y voit s'agiter le démon du mal et non le génie du bien. L'homme à grand caractère devient le fléau de l'humanité et non son bienfaiteur. Dans quelque situation que se trouve l'homme doué d'une grande force de caractère, il impose à tout ce qui l'entoure; il remplit pour ainsi dire son atmosphère des émanations de sa ténacité; s'il ne fait plus la loi, il ne la reçoit pas. Sa volonté de fer ne fléchit ni dans les grandes choses ni dans les petites, ou, s'il cède dans les petites, c'est par dédain et non par faiblesse. Les hommes fortement trempés sont taciturnes; il faut saisir leurs pensées dans les mots brusques qui leur échappent, autrement ils sont impénétrables. *Sachez une fois dire non*, disait une mère à son fils, dont elle connaissait la faiblesse de caractère. Cette phrase laconique donne une idée juste de ce que peut cette vertu tenace qu'on nomme force de caractère.

173. La religion est l'âme de la vie, c'est elle qui

précède les hommes à leur naissance, et qui les suit à leur mort. Il est rare que dans le cours de la vie on lui rende constamment le respect qui lui est dû. On la considère comme une compagne austère qu'il est quelquefois avantageux et consolant de visiter dans le chagrin, mais qu'il est ennuyeux de voir toujours dans la joie et dans la prospérité.

174. Les sots et les ignorans, disait d'Alembert, attribueront la destruction des jésuites aux magistrats; les sages l'attribueront aux philosophes. Il faut prendre acte de cet aveu précieux.

175. Les femmes se rendent entre elles une justice distributive si parfaite, que toute la finesse et toute la pénétration des hommes ne sauraient en approcher.

176. *Timothé* se croit un grand politique. Les vapeurs de son cerveau s'exhalent en abstractions diplomatiques. Son esprit est le vaste congrès où toutes les puissances sont en présence; il dirige ou suspend, trouble ou rétablit leur équilibre suivant son bon plaisir. Lorsqu'il parle des combinaisons de sa politique, il se hausse, se grandit comme s'il allait étonner le monde d'un prodige de génie; il se croit un nouvel Archimède, il ne lui manque qu'un levier pour soulever le monde. Quand une conception politique l'offusque, il dit gravement: cette diplomatie n'entre pas dans la sphère de ma politique, et autres grands mots dont il est à la fois la grammaire et le dictionnaire.

177. *Biton* est dans toute l'acception du mot un homme de rien, au physique comme au moral. Le hasard l'a mené par la main dans la route de la

fortune. Accueilli par *Orphanis*, veuve riche et à la tête d'un commerce florissant, il a su gagner sa confiance, il en a profité. Il pouvait faire doucement sa fortune, il a mieux aimé la faire vite. *Orphanis* à quelque temps de là meurt, et *Biton* se trouve nanti des effets les plus précieux de la succession de la veuve. Il court bien par-ci par-là quelques propos défavorables à la réputation de *Biton*, mais il s'en moque, n'est-il pas nanti? Il a si bien conduit, si bien lié ses affaires, que l'œil sévère des *Minos*, des *Eaques* et des *Rhadamanthes* modernes n'en pourrait démêler la trame. Les héritiers naturels l'attaqueront en vain, les formes sont pour lui; il a tout prévu: que faire, puisque la loi n'y peut rien? *Biton*, *heureux* jusqu'à la fin de ses jours, n'aura de compte à rendre qu'à celui que personne ne peut tromper.

178. Les femmes ont cela de commun avec les énigmes, qu'elles cessent de plaire quand on les a devinées.

179. Dans la révolution, on accusait les nobles de tous les crimes dont se souillaient les républicains. Une dame de la cour de Bonaparte, connue par son esprit naturel, ses naïvetés, et surtout par l'énergie de son langage, répondit un jour avec beaucoup de bon sens à une sottise pareille que débitait une de ses compagnes. *Ce sont*, disait cette dernière, *les aristocrates qui ont bouleversé la France en 1793, en mettant eux-mêmes le feu à leurs châteaux pour en accuser les patriotes. Non*, dit cette dame, aujourd'hui très-respectable, *ce sont des pouilleux comme ton mari et le mien, qui ont fait la*

révolution, et qui à présent empêcheront qu'on ne brûle les châteaux de personne, parce qu'ils en possèdent de fort beaux.

180. Les Romains avaient bâti un temple à l'honneur, où l'on ne pouvait entrer avant d'avoir passé par celui de la vertu ; celui-ci était comme le vestibule de l'autre.

181. L'honneur, ce sentiment si vif et si délicat, est l'ouvrage et le fruit de la société. L'intérêt général et l'intérêt particulier ont concouru à le former. L'avantage et l'utilité que les hommes reconnurent devoir résulter, pour la société civile, de certains sentimens appliqués à certaines actions, les engagèrent à regarder ces sentimens et ces actions comme l'apanage de la noblesse et de la grandeur, qui donnent à l'homme un beau caractère, et comme l'attribut le plus précieux à l'humanité par son influence et par ses résultats. Par une conséquence de ces raisonnemens, ils se sentirent naturellement portés à témoigner les plus grands égards et la plus grande estime aux personnes douées de ces qualités qu'ils divinisaient. La louable ambition de mériter ces témoignages si flatteurs de déférence et de distinction est le principe dont la société a retiré les plus éminens services ; principe qui assure aux actions vertueuses une récompense plus glorieuse et plus intimement sentie que celle que les lois pourraient leur garantir.

182. *Sœurs de la charité*, humbles fleurs dont les émanations bienfaisantes et salutaires conservent la vie à tout ce qui les entoure.

183. *Quel bien as-tu fait à la république par ton généralat?* demandait avec arrogance au vertueux Phocion le démagogue Léosthènes qui avait entraîné Athènes dans une guerre funeste. *Le bien que j'ai fait,* répondit ce grand citoyen, *c'est que, durant mon commandement, les Athéniens ont été ensevelis dans la sépulture de leurs pères.* Cette réponse de Phocion me semble être un reproche direct et éternel à la mémoire de Bonaparte sur la funeste expédition de Russie.

184. L'ambitieux et l'avare emploient toute leur vie à de continuelles tentatives : l'un pour s'élever et l'autre pour s'enrichir ; la chute du premier et la mort du second en arrêtent seules le cours.

185. La patience consiste à savoir attendre et souffrir ; elle est dans le mal ce que la modération est dans le bien.

186. La guerre appauvrit les uns et enrichit les autres. *Pyrron* est du nombre de ces derniers ; il s'est tenu constamment à la suite du quartier-général. Après une série de brillantes campagnes, il est rentré dans sa province où jadis son existence était tout-à-fait ignorée ; il y fait maintenant une grande figure, il peut prétendre à tout. Sa réputation repose sur de bons garans, les *économies* de ses campagnes. A-t-il bien combattu? on l'ignore. Je ne sais même s'il en a eu le temps; mais tout le monde s'accorde à dire que *Pyrron* a bien pillé. Que tout le monde est médisant!

187. Pour avoir de la considération à la cour, il faut avoir la prudence de ne rien demander, ou le crédit de tout obtenir.

188. Les hommes sont comme les mots, on ne les met pas toujours à leur place ; ils ont souvent trop ou trop peu de valeur pour les emplois qu'on leur confie.

189. Les grands devraient tenir plus qu'ils ne le font à l'estime des petits. Ces derniers perpétuent très-souvent la réputation des premiers, par l'expression journalière de leur admiration, ou par le bavardage continuel de leur reconnaissance. Le peuple ne tarit jamais sur les louanges d'un homme qu'il a vu s'abaisser jusqu'à lui, sympathiser avec ses mœurs sans cependant perdre le sentiment de sa dignité ; c'est un faible encens qui monte, et qui bientôt se répand dans des régions plus élevées.

190. Un homme qui atteste à tout propos l'honneur, est bien plus près d'abuser de la chose qu'il ne l'est d'épuiser le mot. Le Lacédémonien Lisandre disait *que les enfans jouent avec des noix et les hommes avec des sermens.*

191. Le maréchal de Gassion ne faisait pas plus cas de la vie que le maréchal de Bassompière de la virginité. Le premier n'avait jamais voulu se marier, par la raison, disait-il, qu'il estimait trop peu la vie pour la communiquer à quelqu'un. Une dame, qui avait autant d'esprit que de raison, répondait à un de ces philosophes qui prétendaient que la vie était la chose la plus haïssable ; *Monsieur, trouvez-moi donc quelque chose de mieux.*

192. Telle est la puissance de l'estime, qu'elle s'attache également à la haine et à l'amitié ; le mépris affaiblit l'une et dénature l'autre.

193. Le calife *Almamon* reçut un jour un écrit,

dans lequel on lui donnait avis que son visir ou premier ministre avait laissé, en mourant, des biens immenses à sa famille. Il écrivit en réponse, au dos du billet: *C'est peu pour celui qui nous a servi si long-temps et si bien.* Sous Louis XIV, les ministres étaient sûrs de n'être jamais inquiétés sur la source et la grandeur de leur fortune, depuis que ce monarque avait témoigné le regret d'avoir sévi contre Fouquet avec trop de rigueur, depuis surtout qu'il avait laissé échapper plusieurs fois ces paroles: *Il est juste que ceux qui font bien mes affaires fassent bien les leurs.*

194. La plupart des incrédules sont des gens qui, placés devant un miroir, détournent la tête.

195. Un seul mot heureux, une phrase énergique et dite à propos, comme celle de *vive le roi quand même*, suffisent pour conduire un homme à la gloire, comme un propos ridicule, un sophisme dangereux suffisent pour en traîner un autre dans la boue.

196. Le sage est réservé en fait de recommandation. Le fou en donne indistinctement à tout le monde: le premier en connaît le mérite et la délicatesse, le second en méconnaît l'importance et les suites. Les recommandations sont pour beaucoup de personne un impôt de société dont elles cherchent à se débarrasser comme d'une dette, et à quelque prix que ce soit. Un grand seigneur, fort raisonnable sur ce point, disait souvent qu'il aimerait mieux donner une lettre de change qu'une lettre de recommandation; car dans la première il n'engageait que son crédit, au lieu

que la seconde intéressait sa conscience et son honneur; mais heureusement il en est des recommandations comme des lettres de change, beaucoup sont protestées. Si tant de grands seigneurs étaient plus sobres de recommandations, ou du moins s'ils y faisaient autant d'attention qu'ils en mettent à leurs intérêts personnels, à leurs projets d'ambition, on ne verrait pas en place tant d'intrigans. Il est humiliant pour les gens de bien qu'un chiffon de papier empreint d'un beau nom soit la clef de fortune d'un sot, d'un fat ou d'un fripon.

197. Tout homme qui brigue des honneurs et des emplois, sans attendre le vœu de l'estime publique, et qui surprend la religion des hommes puissans qui en sont les dépositaires, ne manque jamais de devenir l'objet de la haine et de l'envie de ceux qui le voient en place, sans avoir mérité d'y être.

198. Un défaut assez ordinaire dans la société, et qui est particulier aux esprits futiles et légers, et surtout aux femmes, est de former à part un petit groupe d'opposition, pour avoir la liberté de gloser entre eux de ce qui se traite dans la conversation générale. Rien ne donne plus l'idée de la faiblesse que cette minorité scissionnaire, puisqu'elle se soustrait ainsi à l'embarras des obligations imposées à la bonne compagnie, de fournir et de prendre sa part de la conversation, et qu'elle n'ose avouer le jugement furtif qu'elle porte sur ce qui intéresse tout le monde.

199. Autrefois l'état militaire était le culte gra-

tuit de l'honneur, aujourd'hui il en est le culte intéressé. Pour quelques hommes vertueux et de mérite qui n'ont eu en vue, dans cette honorable profession, que l'intérêt et la gloire de la patrie, d'autres n'y ont vu ou n'y voient que les moyens d'acquérir des titres, des richesses, des honneurs et des décorations. Ils *ont joué à la mort*, voilà tout. Un officier autrichien, d'un très-mince mérite, se vantait dans un cercle que l'empereur venait de le faire général. *Je l'en défie bien*, dit le prince de Stharemberg qui était présent.

200. Un pamphlet a autant de partisans qu'il existe de personnes que l'admiration fatigue et que l'estime ennuie. La chute d'une réputation comble les envieux d'autant de joie que celle d'un ministre satisfait ses rivaux d'ambition et de cupidité. Un conseiller-d'État, sous le règne de Louis XIII, étant appelé à un conseil, où l'on se plaignait de ceux qui publiaient des libelles diffamatoires contre les grands et les gens en place, disait : *Si nous voulons qu'on n'écrive plus contre nous, tâchons de si bien faire que l'on n'en ait plus ni sujet ni envie.* Diogène avait dit avant lui : *Le moyen de faire crever l'envie est de se comporter si bien, qu'elle ne trouve aucun endroit où elle puisse enfoncer les dents.*

201. *Arthur*, pressé par ses amis de prendre une femme jeune, riche et belle, a refusé froidement un parti aussi avantageux. *Arthur* a ses raisons; il n'aime point les embarras, les liens, la prison; il craint de s'attacher, de s'enchaîner, de perdre sa liberté, enfin d'être obligé d'aimer quelqu'un. Il trouve dans le tableau qu'on lui peint du

bonheur conjugal un nuage importun qui trouble son cerveau. *Arthur*, d'ailleurs, aime les spéculations financières; il peut, avec le produit de ses calculs, se procurer des plaisirs sans responsabilité, c'est ce qu'il lui faut. *Arthur* est trop égoïste pour s'occuper du bonheur des autres, c'est le sien qu'il paie, aussi vaut-il ce qu'il lui coûte.

202. Il paraît que sous les empereurs romains les banquiers ne se livraient pas, comme ceux de nos jours, à un luxe effréné. Julien, dans sa critique des Césars, nous donne une idée assez juste de ce que pouvaient être de son temps les banquiers et agens de change. Dans le langage caustique qu'il fait tenir à Silène, un des interlocuteurs de sa critique contre Constantin à qui il reproche sa passion pour l'argent, et son goût pour les plaisirs, il s'exprime ainsi : « Puisque tu voulais être banquier, » comment t'oubliais-tu jusqu'à faire le métier » d'aide de cuisine et de coiffeuse? puisque de ton » aveu, dit Silène, tu t'occupais à recevoir et à » compter de l'argent comme les banquiers, tu de» vais vivre et t'habiller comme eux; tu ne devais » pas te livrer à la bonne chère, inventer de nou» veaux ragoûts, prendre tant de soin de tes che» veux. » Il faut, d'après ce portrait supposer que les banquiers et changeurs d'argent de ce temps-là vivaient et s'habillaient d'une manière mesquine. *Que les temps sont changés!*

203. De toutes les occupations, une des plus vaines, sans doute, est de composer une grande bibliothèque pour ne s'en servir jamais. Il est vrai, diront bien des gens, que c'est un meuble qui pare

aussi bien un appartement que des porcelaines de la Chine et du Japon, des tableaux et des antiquailles. *Évagore* ne lit et ne lira jamais, mais il est riche; il achète des livres magnifiquement reliés. A certain jour, à certaine heure, une fois le mois, *Évagore* fait placer son fauteuil vis à vis de ces personnages muets; là il les contemple; s'il se hasarde à les ouvrir, c'est seulement du bout du doigt, et avec la plus minutieuse précaution; il les essuie, les lisse, les remet en place, les aligne avec symétrie, et, après les avoir passés en revue, il se retire fort satisfait d'avoir vu des livres.

204. *Cliton*, en lisant un des petits articles de ce recueil, prétend que j'ai voulu faire son portrait; il se plaint de la ressemblance. Je n'avais esquissé qu'un portrait de fantaisie, j'ai maintenant l'original.

205. Dans les ouvrages de morale où l'on revêt ceux qu'on veut peindre du manteau de l'incognito, on appelle *clef* l'instrument commode qui, du cabinet particulier où l'auteur a réuni ses portraits, fait passer le lecteur dans le vaste salon où sont rassemblés tous les originaux de la grande famille. Le curieux qui demande cette clef est bête ou méchant; le peintre qui la donne est imprudent ou présomptueux.

FIN DES PENSÉES ET RÉFLEXIONS.

TABLE

DES PROVERBES, ADAGES, SENTENCES ET APOPHTHEGMES CONTENUS DANS LE TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DES PROVERBES.

TABLEAU

DE LA MORALITÉ DES PROVERBES CONTENUS DANS LES TROIS VOLUMES DE CETTE HISTOIRE GÉNÉRALE.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

P

Q

R

S

T

U

V

FIN DU TABLEAU DE LA MORALITÉ DES PROVERBES.

TABLE

DES ARTICLES RENFERMÉS DANS LE RECUEIL DE PENSÉES.

G

H

I

J

L

M

N

O

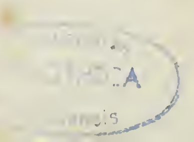
P

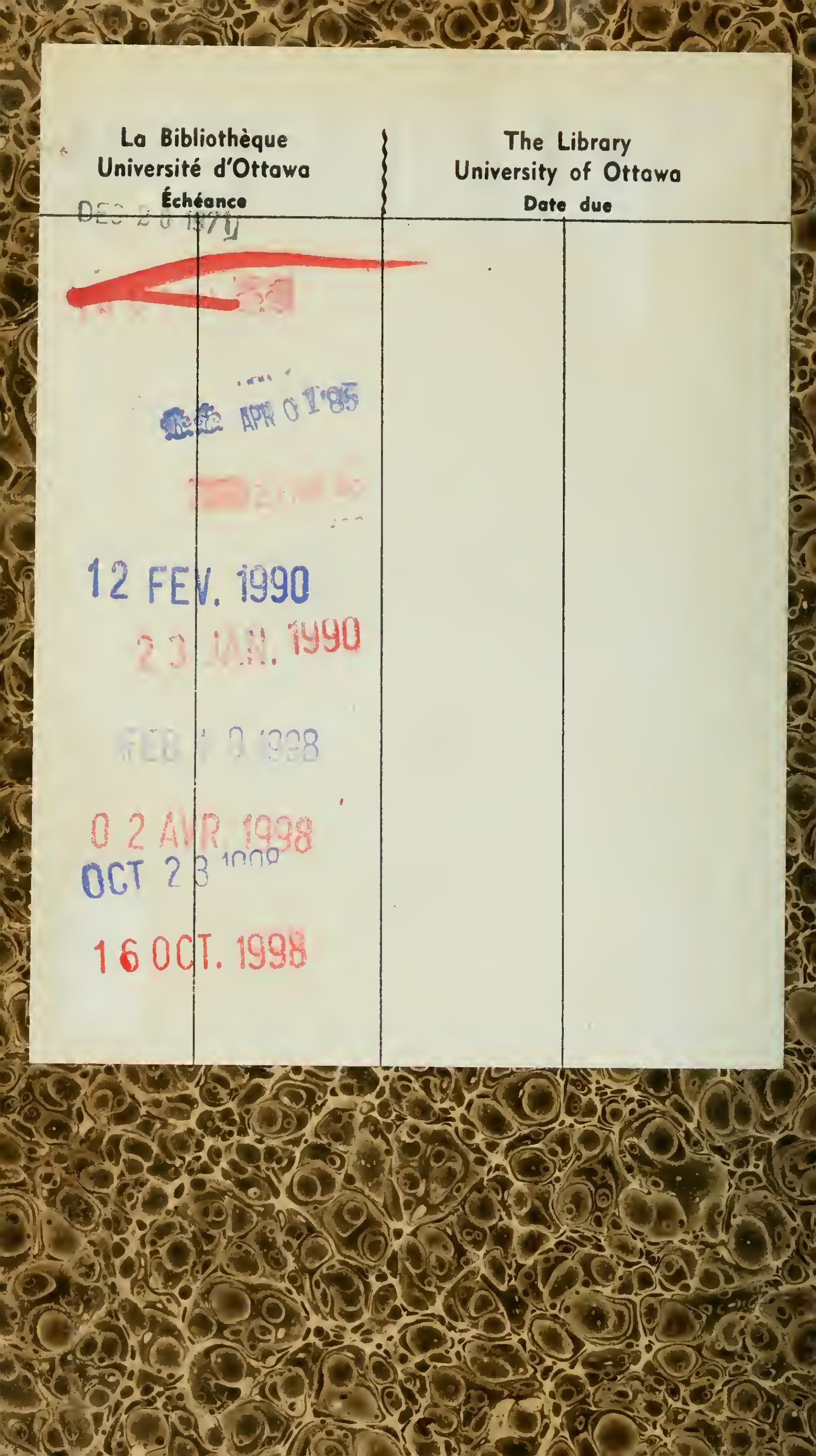
FIN DE LA TABLE DES ARTICLES.

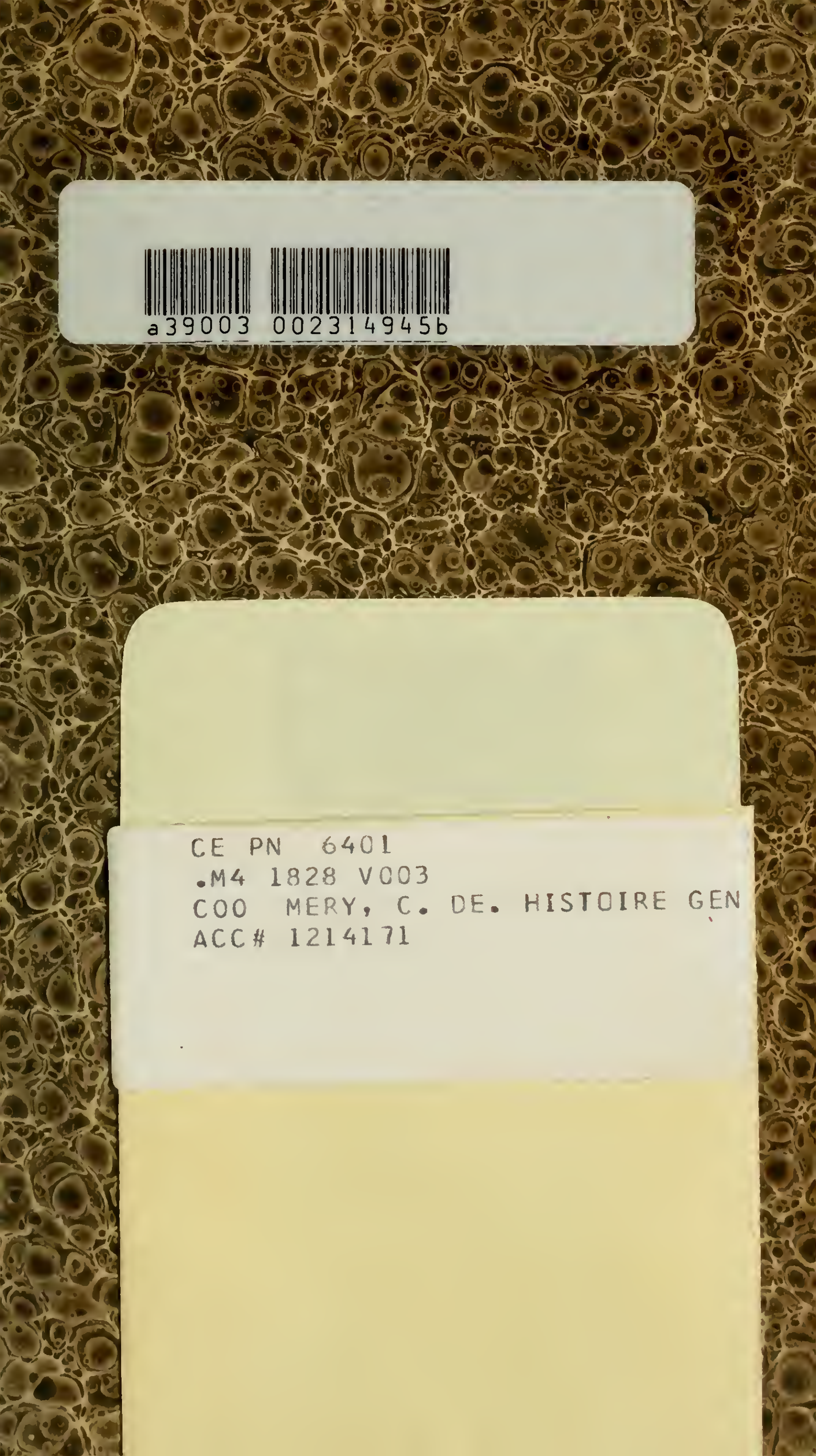
ERRATA.

Page 74, lig. 6. *Saniores pisce;* lisez : *sanior es pisce.*
Page 129, lig. 18. Notair Cicutae, *lisez :* Notaire Cicuta.
Page 198, lig. 4 de la remarque. *Facetie piaccioli, flabule e mott del Piovano Arlotto, prote Fiorentino;* lisez : *Facetie piaccvoli fabule e motti del Piovano Arlotto, prete Fiorentino.*
Page 199, 14. Clé; *lisez :* ché.
Page 223, n. 2, lig. 1, bura; *lisez :* bara.
Page 235, ligne 25, M. de Maria; *lisez :* M. de Marea.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
APR 01'85
12 FEV. 1990
JAN. 1990
02 AVR. 1998
16 OCT. 1998


a39003 002314945b
CE PN 6401
.M4 1828 V003
COO MERY, C. DE. HISTOIRE GEN
ACC# 1214171

